This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

RACINE

DEMONVILLE

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY

ST. GILES · OXFORD

p. 143

Racine Demoiselle
était le neveu de Racine

VI. 1761 (2)

H 1076

financier très-renom
pour sa bonne et ses
prodigalités, et qui
pour de [illegible]
et [illegible]

TROISIEME SUITE

DES

MÉLANGES

DE POESIE,

DE LITTÉRATURE,

D'HISTOIRE

ET DE PHILOSOPHIE.

M. DCC. LXI.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
13 MAY 1935
OF OXFORD
LIBRARY

SUITE
DES MÉLANGES
DE
LITTÉRATURE,
D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

CHAPITRE PREMIER.
DE L'ÉLÉGANCE.

CE mot, selon quelques-uns, vient d'*Electus*, choisi. On ne voit pas qu'aucun autre mot Latin puisse être son étymologie : en effet, il y a du choix dans tout ce qui est élégant. L'élégance est un résultat de la justesse & de l'agrément.

On employe ce mot dans la Sculpture & dans la Peinture. On opposait *elegans signum*, à *signum rigens*; une figure proportionnée, dont les con-

tours arrondis étaient exprimés avec molleſſe, à une figure trop roide & mal terminée.

La ſévérité des anciens Romains donna à ce mot, *elegantia*, un ſens odieux. Ils regardaient l'élégance en tout genre, comme une *afféterie*, comme une politeſſe recherchée, indigne de la gravité des premiers tems : *vitii, non laudis fuit*, dit Aulu-Gelle. Ils appellaient *un homme élégant* à peu près ce que nous appellons aujourd'hui un Petit-maître, *Bellus homuncio*, & ce que les Anglais appellent *un Beau ;* mais vers le tems de Ciceron, quand les mœurs eurent reçu le dernier degré de politeſſe, *elegans* était toujours une louange. Ciceron ſe ſert en cent endroits de ce mot pour exprimer un homme, un diſcours poli ; on diſait même alors *un repas élégant* : ce qui ne ſe dirait guères parmi nous.

Ce terme eſt conſacré en Français, comme chez les anciens Romains, à la Sculpture, à la Peinture, à l'Eloquence, & principalement à la Poëſie. Il ne ſignifie pas, en Peinture & en Sculpture, préciſément la même choſe que *grace*.

Ce terme *grâce* ſe dit particulierement du viſage, & on ne dit pas *un viſage élégant*, comme *des contours élégans :* la raiſon en eſt que la grace a toujours quelque choſe d'animé, & c'eſt dans le viſage que paraît l'ame ; ainſi on ne dit pas *une démarche élégante*, parce que la démarche eſt animée.

L'*élégance* d'un Diſcours n'eſt pas l'éloquence, c'en eſt une partie ; ce n'eſt pas la ſeule harmonie, le ſeul nombre, c'eſt la clarté, le nombre & le choix des paroles.

Il y a des langues en Europe dans leſquelles rien

n'eſt ſi rare qu'un Diſcours élégant : des terminaiſons rudes, des conſonnes fréquentes, des verbes auxiliaires néceſſairement redoublés dans une même phraſe, offenſent l'oreille même des naturels du pays.

Un Diſcours peut être élégant ſans être un bon Diſcours, l'*élégance* n'étant en effet que le mérite des paroles; mais un Diſcours ne peut être abſolument bon ſans être élégant.

L'*élégance* eſt encore plus néceſſaire à la Poëſie que l'éloquence, parce qu'elle eſt une partie de cette harmonie ſi néceſſaire aux vers.

Un Orateur peut convaincre, émouvoir même ſans *élégance*, ſans pureté, ſans nombre. Un Poëme ne peut faire d'effet, s'il n'eſt élégant : c'eſt un des principaux mérites de Virgile. Horace eſt bien moins élégant dans ſes Satyres, dans ſes Epîtres; auſſi eſt-il moins Poëte, *ſermoni propior.*

Le grand point dans la Poëſie & dans l'art Oratoire, c'eſt que l'*élégance* ne faſſe jamais tort à la force; & le Poëte, en cela comme dans tout le reſte, a de plus grandes difficultés à ſurmonter que l'Orateur; car l'harmonie étant la baſe de ſon art, il ne doit pas ſe permettre un concours de ſyllabes rudes, il faut même quelquefois ſacrifier un peu de la penſée à l'*élégance* de l'expreſſion : c'eſt une gêne que l'Orateur n'éprouve jamais.

Il eſt à remarquer que ſi l'*élégance* a toujours l'air facile, tout ce qui eſt facile & naturel, n'eſt cependant pas élégant. Il n'y a rien de ſi facile, de ſi naturel que

La Cigale ayant chanté
Tout l'Eté.

Et
Maître Corbeau sur un arbre perché.

Pourquoi ces morceaux manquent-ils d'*élégance* ? C'est que cette naïveté est dépourvue de mots choisis & d'harmonie :

Amans heureux, voulez-vous voyager ?
Que ce soit aux rives prochaines :

& cent autres traits, ont, avec d'autres mérites, celui de l'*élégance*.

On dit rarement d'une Comédie qu'elle est écrite élégamment. La naïveté & la rapidité d'un dialogue familier excluent ce mérite propre à toute autre Poësie.

L'*élégance* sembleroit faire tort au Comique : on ne rit point d'une chose élégamment dite ; cependant la plûpart des vers de l'*Amphitrion* de Moliere, excepté ceux de pure plaisanterie, sont élégans. Le mélange des Dieux & des Hommes dans cette Piece unique en son genre, & les vers irréguliers qui forment un grand nombre de Madrigaux, en sont peut-être la cause.

Un Madrigal doit bien plutôt être élégant qu'une Epigramme, parce que le Madrigal tient quelque chose des Stances, & que l'Epigramme tient du Comique ; l'un est fait pour exprimer un sentiment délicat, & l'autre un ridicule.

Dans le sublime, il ne faut pas que l'*élégance* se remarque ; elle l'affaiblirait. Si on avait loué l'élégance du *Jupiter-Olympien* de Phidias, c'eût été en faire une Satyre. L'*élégance* de la *Vénus* de Praxitele pouvait être remarquée.

CHAPITRE II.

DE L'ÉLOQUENCE.

L'*Eloquence* est née avant les regles de la Rhétorique, comme les Langues se sont formées avant la Grammaire.

La Nature rend les hommes éloquens dans les grands intérêts & dans les grandes passions. Quiconque est vivement ému voit les choses d'un autre œil que les autres hommes. Tout est pour lui objet de comparaison rapide & de métaphore : sans qu'il y prenne garde, il anime tout, & fait passer dans ceux qui l'écoutent une partie de son enthousiasme.

Un Philosophe très-éclairé a remarqué que le peuple même s'exprime par des figures ; que rien n'est plus commun, plus naturel que les tours qu'on appelle *Tropes*.

Ainsi, dans toutes les Langues, *le cœur brûle, le courage s'allume, les yeux étincellent, l'esprit est accablé, il se partage, il s'épuise, le sang se glace, la tête se renverse, on est enflé d'orgueil, enivré de vengeance.* La Nature se peint par-tout dans ces images fortes, devenues ordinaires.

C'est elle dont l'instinct enseigne à prendre d'abord un air, un ton modeste avec ceux dont on a besoin. L'envie naturelle de captiver ses Juges & ses Maîtres, le recueillement de l'ame profondément frappée, qui se prépare à déployer les sen-

timens qui la preſſent, ſont les premiers maîtres de l'Art.

C'eſt cette même Nature qui inſpire quelquefois des débuts vifs & animés; une forte paſſion, un danger preſſant, appellent tout d'un coup l'imagination: ainſi un Capitaine des premiers Califes voyant fuir les Muſulmans, s'écria: » Où courez-» vous? Ce n'eſt pas là que ſont les ennemis. On » vous a dit que le Calife eſt tué: eh! qu'importe » qu'il ſoit au nombre des vivans ou des morts? » Dieu eſt vivant & vous regarde: marchez. «

La Nature fait donc l'*Éloquence*; & ſi on a dit que les Poëtes naiſſent & que les Orateurs ſe forment, on l'a dit quand l'*Éloquence* a été forcée d'étudier les Loix, le génie des Juges, & la méthode du tems.

Les préceptes ſont toujours venus après l'art. Tibias fut le premier qui recueillit les loix de l'*Eloquence*, dont la Nature donne les premieres regles.

Platon dit enſuite dans ſon *Gorgias*, qu'un Orateur doit avoir la ſubtilité des Dialecticiens, la ſcience des Philoſophes, la diction preſque des Poëtes, la voix & les geſtes des plus grands Acteurs.

Ariſtote fit voir enſuite que la véritable Philoſophie eſt le guide ſecret de l'eſprit de tous les Arts: il creuſa les ſources de l'*Éloquence* dans ſon livre *de la Rhétorique*; il fit voir que la Dialectique eſt le fondement de l'art de perſuader, & qu'être éloquent, c'eſt ſçavoir prouver.

Il diſtingua les trois genres, le délibératif, le démonſtratif, & le judiciaire. Dans le délibératif

il s'agit d'exhorter ceux qui délibérent, & prendre un parti ſur la guerre & ſur la paix, ſur l'adminiſtration publique, &c.; dans le démonſtratif, de faire voir ce qui eſt digne de louange ou de blâme; dans le judiciaire, de perſuader d'abſoudre ou de condamner, &c. On ſent aſſez que ces trois genres rentrent ſouvent l'un dans l'autre.

Il traite enſuite des paſſions & des mœurs que tout Orateur doit connaître.

Il examine quelles preuves on doit employer dans ces trois genres d'*éloquence*. Enfin, il traite à fond de l'Elocution, ſans laquelle tout languit; il recommande les métaphores, pourvû qu'elles ſoient juſtes & nobles; il exige ſur-tout la convenance & la bienſéance.

Tous ces préceptes reſpirent la juſteſſe éclairée d'un Philoſophe, & la politeſſe d'un Athénien; & en donnant les regles de l'*Eloquence*, il eſt éloquent avec ſimplicité.

Il eſt à remarquer que la Grece fut la ſeule contrée de la Terre, où l'on connût alors les loix de l'*Eloquence*, parce que c'étoit la ſeule où la véritable *Eloquence* exiſtât.

L'Art groſſier était chez tous les hommes; des traits ſublimes ont échappé par-tout à la Nature dans tous les tems: mais remuer les eſprits de toute une Nation polie, plaire, convaincre & toucher à la fois, cela ne fut donné qu'aux Grecs.

Les Orientaux étaient preſque tous eſclaves: c'eſt un caractere de la ſervitude de tout exagérer; ainſi l'*éloquence* Aſiatique fut monſtrueuſe. L'Occident était barbare du tems d'Ariſtote.

L'*Eloquence* véritable commença à ſe montrer

dans Rome du tems des Gracques, & ne fut perfectionnée que du tems de Ciceron. Marc-Antoine l'Orateur, Hortenſius, Curion, Céſar & pluſieurs autres furent des hommes éloquens.

Cette *éloquence* périt avec la République, ainſi que celle d'Athènes. L'*Eloquence* ſublime n'appartient, dit-on, qu'à la liberté; c'eſt qu'elle conſiſte à dire des vérités hardies, à étaler des raiſons & des peintures fortes. Souvent un Maître n'aime pas la vérité, craint les raiſons, & aime mieux un compliment délicat que de grands traits.

Ciceron, après avoir donné les exemples dans ſes Harangues, donna les préceptes dans ſon livre de l'Orateur; il ſuit preſque toute la méthode d'Ariſtote, & s'explique avec le ſtyle de Platon.

Il diſtingue le genre ſimple, le tempéré, & le ſublime. Rollin a ſuivi cette diviſion dans ſon *Traité des Etudes*; &, ce que Ciceron ne dit pas, il prétend que le tempéré eſt *une belle riviere ombragée de vertes forêts des deux côtés; le ſimple, une table ſervie proprement, dont tous les mets ſont d'un goût excellent, & dont on bannit tout raffinement; que le ſublime foudroye, & que c'eſt un fleuve impétueux qui renverſe tout ce qui lui réſiſte.*

Sans ſe mettre à *cette table*, ſans ſuivre *ce foudre, ce fleuve & cette riviere*, tout homme de bon ſens voit que l'*Eloquence ſimple* eſt celle qui a des choſes ſimples à expoſer, & que la clarté & l'élégance ſont tout ce qui lui convient.

Il n'eſt pas beſoin d'avoir lû Ariſtote, Ciceron & Quintilien pour ſentir qu'un Avocat qui débute par un exorde pompeux au ſujet d'un mur mitoyen, eſt ridicule: c'était pourtant le vice du Bar-

reau jusqu'au milieu du dix-septieme siécle ; on disait avec emphase des choses triviales ; on pourrait compiler des volumes de ces exemples : mais tous se réduisent à ce mot d'un Avocat, homme d'esprit, qui voyant que son Adversaire parlait de la guerre de Troye & du Scamandre, l'interrompit en disant : *La Cour observera que ma Partie ne s'appelle pas* Scamandre, *mais* Michaut.

Le genre sublime ne peut regarder que de puissans intérêts, traités dans une grande Assemblée.

On en voit encore de vives traces dans le Parlement d'Angleterre ; on a quelques Harangues qui y furent prononcées en 1739, quand il s'agissait de déclarer la guerre à l'Espagne. L'esprit de Démosthène & de Ciceron ont dicté plusieurs traits de ces Discours ; mais ils ne passeront pas à la postérité comme ceux des Grecs & des Romains, parce qu'ils manquent de cet art & de ce charme de la diction qui mettent le sceau de l'immortalité aux bons ouvrages.

Le genre tempéré est celui de ces Discours d'appareil, de ces Harangues publiques, de ces Complimens étudiés, dans lesquels il faut couvrir de fleurs la futilité de la matiere.

Ces trois genres rentrent encore souvent l'un dans l'autre, ainsi que les trois objets de l'*éloquence* qu'Aristote considere, & le grand mérite de l'Orateur est de les mêler à propos.

La grande *éloquence* n'a gueres pû en France être connue au Barreau, parce qu'elle ne conduit pas aux honneurs comme dans Athènes, dans Rome, & comme aujourd'hui dans Londres, & n'a point pour objet de grands intérêts publics : elle

s'eſt réfugiée dans les Oraiſons funebres, où elle tient un peu de la Poëſie.

Boſſuet, & après lui Fléchier, ſemblent avoir obéi à ce précepte de Platon, qui veut que l'élocution d'un Orateur ſoit quelquefois celle même d'un Poëte.

L'éloquence de la chaire avoit été preſque barbare juſqu'au P. Bourdaloue; il fut un des premiers qui firent parler la raiſon.

Les Anglais ne vinrent qu'enſuite, comme l'avoue Burnet, Evêque de Salisburi. Ils ne connurent point l'Oraiſon funebre; ils éviterent dans les ſermons les traits véhémens qui ne leur parurent point convenables à la ſimplicité de l'Evangile; & ils ſe défierent de cette méthode des diviſions recherchées, que l'Archevêque Fénelon condamne dans *ſes Dialogues ſur l'Eloquence.*

Quoique nos ſermons roulent ſur l'objet le plus important à l'homme, cependant il s'y trouve peu de morceaux frappans, qui comme les beaux endroits de Ciceron & de Demoſthene, ſont devenus les modeles de toutes les Nations occidentales. Le Lecteur ſera pourtant bien aiſe de trouver ici ce qui arriva la premiere fois que M. Maſſillon, depuis Evêque de Clermont, prêcha ſon fameux Sermon du petit nombre des Elus: il y eut un endroit où un tranſport de ſaiſiſſement s'empara de tout l'auditoire; preſque tout le monde ſe leva à moitié par un mouvement involontaire; le murmure d'acclamation & de ſurpriſe fut ſi fort, qu'il troubla l'Orateur, & ce trouble ne ſervit qu'à augmenter le pathétique de ce morceau: le voici.

» Je ſuppoſe que ce ſoit ici notre derniere heure

» à tous, que les Cieux vont s'ouvrir sur nos têtes,
» que le tems est passé, & que l'éternité commence,
» que Jesus-Christ va paroître pour nous juger se-
» lon nos œuvres, & que nous sommes tous ici
» pour attendre de lui l'Arrêt de la vie ou de la
» mort éternelle : je vous le demande, frappé de
» terreur comme vous, ne séparant point mon sort
» du vôtre, & me mettant dans la même situation
» où nous devons tous paroître un jour devant
» Dieu notre Juge : si Jesus-Christ, dis-je, pa-
» roissoit dès à présent pour faire la terrible sépa-
» ration des Justes & des Pécheurs, croyez-vous
» que le plus grand nombre fût sauvé ? Croyez-
» vous que le nombre des Justes fût au moins égal
» à celui des Pécheurs ? Croyez-vous que s'il faisoit
» maintenant la discussion des œuvres du grand
» nombre qui est dans cette Eglise, il trouvât seu-
» lement dix Justes parmi nous ? En trouveroit-il
» un seul ? « (Il y a eu plusieurs éditions différentes de ce discours, mais le fond est le même dans toutes.)

Cette figure, la plus hardie qu'on ait jamais employée, & en même tems la plus à sa place, est un des plus beaux traits d'éloquence, qu'on puisse lire chez les Nations anciennes & modernes ; & le reste du discours n'est pas indigne de cet endroit si saillant.

De pareils chef-d'œuvres sont très-rares ; tout est d'ailleurs devenu lieu commun.

Les Prédicateurs qui ne peuvent imiter ces grands modeles, feraient mieux de les apprendre par cœur & de les débiter à leur auditoire, (supposé encore qu'ils eussent ce talent si rare de la déclama-

tion,) que de Prêcher dans un ſtyle languiſſant des choſes auſſi rebattues qu'utiles.

On demande ſi l'*éloquence* eſt permiſe aux Hiſtoriens; celle qui leur eſt propre conſiſte dans l'art de préparer les événemens, dans leur expoſition toûjours élégante, tantôt vive & preſſée, tantôt étendue & fleurie, dans la peinture vraye & forte des mœurs générales & des principaux perſonnages, dans les réflexions incorporées naturellement au récit, & qui n'y paraiſſent point ajoûtées. L'*éloquence* de Démoſthene ne convient point à Thucidide; une harangue directe qu'on met dans la bouche d'un Héros qui ne la prononça jamais, n'eſt gueres qu'un beau défaut.

Si pourtant ces licences pouvaient quelquefois ſe permettre, voici une occaſion où Mezerai dans ſa grande Hiſtoire ſemble obtenir grace pour cette hardieſſe approuvée chez les Anciens; il eſt égal à eux pour le moins dans cet endroit: c'eſt au commencement du regne d'Henri IV, lorſque ce Prince avec très-peu de troupes, étoit preſſé auprès de Dieppe par une armée de trente mille hommes, & qu'on lui conſeillait de ſe retirer en Angleterre. Mezerai s'éleve au-deſſus de lui-même en faiſant parler ainſi le Maréchal de Biron, qui d'ailleurs était un homme de génie, & qui peut fort bien avoir dit une partie de ce que l'Hiſtorien lui attribue.

» Quoi! Sire, on vous conſeille de monter ſur » mer, comme s'il n'y avoit pas d'autre moyen de » conſerver votre Royaume que de le quitter? Si » vous n'étiez pas en France, il faudroit percer au » travers de tous les hazards & de tous les obſtacles

» pour y venir : & maintenant que vous y êtes,
» on voudroit que vous en ſortiſſiez ; & vos amis
» ſeroient d'avis que vous fiſſiez de votre bon gré,
» ce que le plus grand effort de vos ennemis ne
» ſçaurait vous contraindre de faire ? En l'état où
» vous êtes, ſortir ſeulement de France pour vingt-
» quatre heures, c'eſt s'en bannir pour jamais.
» Le péril, au reſte, n'eſt pas ſi grand qu'on vous
» le dépeint ; ceux qui nous penſent envelopper,
» ſont ou ceux mêmes que nous avons tenus en-
» fermés ſi lâchement dans Paris, ou gens qui ne
» valent pas mieux, & qui auront plus d'affaires
» entre eux-mêmes que contre nous. Enfin, Sire,
» nous ſommes en France, il nous y faut enterrer :
» il s'agit d'un Royaume, il faut l'emporter ou y
» perdre la vie ; & quand même il n'y auroit point
» d'autre ſureté pour votre ſacrée Perſonne que la
» fuite, je ſçais bien que vous aimeriez mieux
» mille fois mourir de pied ferme que de vous ſau-
» ver par ce moyen. Votre Majeſté ne ſouffriroit
» jamais qu'on diſe qu'un cadet de la Maiſon de
» Lorraine lui auroit fait perdre terre ; encore
» moins qu'on la vît mendier à la porte d'un Prince
» étranger. Non, non, Sire, il n'y a ni couronne,
» ni honneur pour vous au-delà de la mer : ſi vous
» allez au-devant du ſecours d'Angleterre, il re-
» culera ; ſi vous vous préſentez au port de la Ro-
» chelle en homme qui ſe ſauve, vous n'y trou-
» verez que des reproches & du mépris. Je ne puis
» croire que vous deviez plutôt fier votre perſonne
» à l'inconſtance des flots, & à la merci de l'étran-
» ger, qu'à tant de braves Gentils-hommes &
» tant de vieux Soldats, qui ſont prêts de lui ſervir

» de remparts & de boucliers : & je ſuis trop ſer-
» viteur de Votre Majeſté, pour lui diſſimuler que
» ſi elle cherchait ſa ſûreté ailleurs que dans leur
» vertu, ils ſeraient obligés de chercher la leur
» dans un autre parti que dans le ſien. «

Ce diſcours fait un effet d'autant plus beau, que Mezeray met ici, en effet, dans la bouche du Maréchal de Biron, ce qu'Henri IV avait dans le cœur.

Il y aurait encore bien des choſes à dire ſur l'*éloquence*, mais les livres n'en diſent que trop; & dans un ſiecle éclairé, le génie aidé des exemples, en fait plus que n'en diſent tous les Maîtres.

CHAPITRE III.

DE L'ESPRIT.

Ce mot en tant qu'il ſignifie *une qualité de l'ame*, eſt un de ces termes vagues, auxquels tous ceux qui les prononcent, attachent preſque toûjours des ſens différens : il exprime autre choſe que jugement, génie, goût, talent, pénétration, étendue, grace, fineſſe; & il doit tenir de tous ces mérites : on pourroit le définir, *raiſon ingénieuſe*.

C'eſt un mot générique, qui a toujours beſoin d'un autre mot qui le détermine; & quand on dit, *voilà un Ouvrage plein d'eſprit*, *un homme qui a de l'eſprit*, on a grande raiſon de demander du quel. L'*eſprit* ſublime de Corneille n'eſt ni l'eſprit exact de Boileau, ni l'eſprit naïf de la Fontaine; & l'*eſ-*

prit de la Bruyere, qui eſt l'art de peindre ſingulierement, n'eſt point celui de Mallebranche, qui eſt de l'imagination avec de la profondeur.

Quand on dit qu'un homme à un *eſprit judicieux*, on entend moins qu'il a ce qu'on appelle de *l'eſprit*, qu'une raiſon épurée. Un *eſprit* ferme, mâle, courageux, grand, petit, foible, léger, doux, emporté, &c. ſignifie *le caractere & la trempe de l'ame*, & n'a point de rapport à ce qu'on entend dans la ſociété par cette expreſſion, *avoir de l'eſprit*.

L'eſprit dans l'acception ordinaire de ce mot, tient beaucoup *du bel eſprit*, & cependant ne ſignifie pas préciſément la même choſe : car jamais ce terme *homme d'eſprit* ne peut être pris en mauvaiſe part, & *bel eſprit* eſt quelquefois prononcé ironiquement.

D'où vient cette différence? C'eſt qu'*homme d'eſprit* ne ſignifie pas *eſprit ſupérieur*, *talent marqué*, & que *bel eſprit* le ſignifie. Ce mot *homme d'eſprit* n'annonce point de prétention, & le bel eſprit eſt une affiche : c'eſt un art qui demande de la culture, c'eſt une eſpece de profeſſion, & qui par-là expoſe à l'envie & au ridicule.

C'eſt en ce ſens que le P. Bouhours aurait eu raiſon de faire entendre, d'après le Cardinal du Perron, que les Allemands ne prétendaient pas à l'*eſprit* ; parce qu'alors leurs Sçavans ne s'occupaient gueres que d'Ouvrages laborieux & de pénibles recherches, qui ne permettaient pas qu'on y répandît des fleurs, qu'on s'efforçât de briller, & que le *bel eſprit* ſe mêlât au ſçavant.

Ceux qui mépriſent le génie d'Ariſtote, au lieu de s'en tenir à condamner ſa Phyſique qui ne pou-

vait être bonne, étant privée d'expériences, ſeraient bien étonnés de voir qu'Ariſtote a enſeigné parfaitement dans ſa Rhétorique, la maniere de dire les choſes avec *eſprit*: il dit que cet art conſiſte à ne ſe pas ſervir ſimplement du mot propre, qui ne dit rien de nouveau, mais qu'il faut employer une métaphore, une figure dont le ſens ſoit clair & l'expreſſion énergique; il en apporte pluſieurs exemples, & entre autres ce que dit Périclès d'une bataille où la plus floriſſante Jeuneſſe d'Athènes avoit péri, *l'année a été dépouillée de ſon printems.*

Ariſtote a bien raiſon de dire qu'il faut du nouveau; le premier qui, pour exprimer que les plaiſirs ſont mêlés d'amertume, les regarda comme des roſes accompagnées d'épines, eut de l'*eſprit*; ceux qui le répéterent n'en eurent point.

Ce n'eſt pas toujours par une métaphore qu'on s'exprime ſpirituellement: c'eſt par un tour nouveau; c'eſt en laiſſant deviner ſans peine une partie de ſa penſée: c'eſt ce qu'on appelle *fineſſe*, *délicateſſe*; & cette maniere eſt d'autant plus agréable, qu'elle exerce & qu'elle fait valoir l'*eſprit* des autres.

Les alluſions, les allégories, les comparaiſons, ſont un champ vaſte de penſées ingénieuſes; les effets de la Nature, la Fable, l'Hiſtoire préſentés à la mémoire, fourniſſent à une imagination heureuſe des traits qu'elle employe à propos.

Il ne ſera pas inutile de donner des exemples de ces différens genres. Voici un Madrigal de M. *de la Sabliere*, qui a toujours été eſtimé des gens de goût.

Eglé

Eglé tremble que dans ce jour,
L'Hymen, plus puiſſant que l'Amour,
N'enleve ſes tréſors ſans qu'elle oſe s'en plaindre.
Elle a négligé mes avis.
Si la Belle les eût ſuivis,
Elle n'auroit plus rien à craindre.

L'Auteur ne pouvait ce ſemble, ni mieux cacher, ni mieux faire entendre ce qu'il penſait, & ce qu'il craignait d'exprimer.

Le Madrigal ſuivant paraît plus brillant & plus agréable: c'eſt une alluſion à la Fable:

Vous êtes belle, & votre ſœur eſt belle,
Entre vous deux, tout choix ſeroit bien doux;
L'Amour étoit blond comme vous,
Mais il aimoit une brune comme elle.

En voici encore un autre fort ancien. Il eſt de *Bertaud*, Evêque de Séez, & paraît au-deſſus des deux autres, parce qu'il réunit l'eſprit & le ſentiment:

Quand je revis ce que j'ai tant aimé,
Peu s'en fallut, que mon feu rallumé,
N'en fît le charme en mon ame renaître,
Et que mon cœur, autrefois ſon captif,
Ne reſſemblât l'Eſclave fugitif,
A qui le ſort fit rencontrer ſon Maître.

De pareils traits plaiſent à tout le monde, & caractériſent l'*eſprit* délicat d'une Nation ingénieuſe.

Le grand point eſt de ſçavoir juſqu'où cet *eſprit*

doit être admis. Il eſt clair que dans les grands ouvrages, on doit l'employer avec ſobriété, par cela même qu'il eſt un ornement. Le grand art eſt dans l'à-propos.

Une penſée fine, ingénieuſe, une comparaiſon juſte & fleurie, eſt un défaut, quand la raiſon ſeule ou la paſſion doivent parler, ou bien quand on doit traiter de grands intérêts : ce n'eſt pas alors du faux *bel eſprit*, mais c'eſt de l'*eſprit* déplacé, & toute beauté hors de ſa place ceſſe d'être beauté.

C'eſt un défaut dans lequel Virgile n'eſt jamais tombé, & qu'on peut quelquefois reprocher au Taſſe, tout admirable qu'il eſt d'ailleurs : ce défaut vient de ce que l'Auteur, trop plein de ſes idées, veut ſe montrer lui-même, lorſqu'il ne doit montrer que ſes perſonnages.

La meilleure maniere de connoître l'uſage qu'on doit faire de l'*eſprit*, eſt de lire le petit nombre de bons ouvrages de génie qu'on a dans les langues ſçavantes & dans la nôtre.

Le faux eſprit eſt autre choſe que de l'*eſprit déplacé* : ce n'eſt pas ſeulement une penſée fauſſe ; car elle pourrait être fauſſe ſans être ingénieuſe : c'eſt une penſée fauſſe & recherchée.

Il a été remarqué ailleurs qu'un homme de beaucoup d'*eſprit*, qui traduiſit, ou plutôt qui abrégea Homère en vers français, crut embellir ce Poëte, dont la ſimplicité fait le caractere, en lui prêtant des ornemens. Il dit au ſujet de la réconciliation d'Achille :

Tout le camp s'écria, dans une joye extrême,
Que ne vaincra-t-il point ? Il s'eſt vaincu lui-même.

Premierement, de ce qu'on a dompté ſa colere, il ne s'enſuit point du tout qu'on ne ſera point battu : ſecondement, toute une armée peut-elle s'accorder, par une inſpiration ſoudaine, à dire une pointe ?

Si ce défaut choque les juges d'un goût ſévere, combien doivent révolter tous ces traits forcés, toutes ces penſées alambiquées que l'on trouve en foule dans des écrits, d'ailleurs eſtimables ? Comment ſupporter que dans un livre de Mathématiques on diſe que, *ſi Saturne venoit à manquer, ce ſeroit le dernier Satellite qui prendroit ſa place, parce que les grands Seigneurs éloignent toujours d'eux leurs ſucceſſeurs ?* Comment ſouffrir qu'on diſe qu'Hercule ſçavait la Phyſique, & qu'*on ne pouvait réſiſter à un Philoſophe de cette force ?* L'envie de briller & de ſurprendre par des choſes neuves, conduit à ces excès.

Cette petite vanité a produit les jeux de mots dans toutes les langues ; ce qui eſt la pire eſpece du *faux bel eſprit*.

Le faux goût eſt différent du *faux bel eſprit*, parce que celui-ci eſt toujours une affectation, un effort de faire mal ; au lieu que l'autre eſt ſouvent une habitude de faire mal ſans effort, & de ſuivre par inſtinct un mauvais exemple établi.

L'intempérance & l'incohérence des imaginations orientales, eſt un faux goût ; mais c'eſt plutôt un manque d'*eſprit* qu'un abus d'*eſprit*.

Des étoiles qui tombent, des montagnes qui ſe fendent, des fleuves qui reculent, le ſoleil & la lune qui ſe diſſolvent, des comparaiſons fauſſes & giganteſques, la Nature toujours outrée, ſont

le caractere de ces Ecrivains, parce que dans ces pays où l'on n'a jamais parlé en public, la vraye Eloquence n'a pû être cultivée, & qu'il eſt bien plus aiſé d'être ampoulé que d'être juſte, fin & délicat.

Le *faux eſprit* eſt préciſément le contraire de ces idées triviales & ampoulées; c'eſt une recherche fatigante de traits déliés, une affectation de dire en énigme, ce que d'autres ont déjà dit naturellement, de rapprocher des idées qui paraiſſent incompatibles, de diviſer ce qui doit être réuni, de ſaiſir de faux rapports, de mêler, contre les bienſéances, le badinage avec le ſérieux, & le petit avec le grand.

Ce ſerait ici une peine ſuperflue d'entaſſer des citations, dans leſquelles le mot d'*eſprit* ſe trouve. On ſe contentera d'en examiner une de Boileau, qui eſt rapportée dans le grand Dictionnaire de Trévoux; *c'eſt le propre* des grands Eſprits, *quand ils commencent à vieillir & à décliner, de ſe plaire aux contes & aux fables.* Cette réflexion n'eſt pas vraye. Un *grand eſprit* peut tomber dans cette faibleſſe; mais ce n'eſt pas le propre des *grands eſprits.* Rien n'eſt plus capable d'égarer la Jeuneſſe, que de citer les fautes des bons Ecrivains, comme des exemples.

Il ne faut pas oublier de dire ici en combien de ſens différens le mot d'*eſprit* s'employe; ce n'eſt point un défaut de la langue: c'eſt au contraire un avantage d'avoir ainſi des racines qui ſe ramifient en pluſieurs branches.

Eſprit d'un Corps, d'une Société, pour exprimer les uſages, la maniere de parler, de ſe conduire, les préjugés d'un Corps.

Esprit de parti, qui est à l'*esprit* d'un Corps ce que sont les passions aux sentimens ordinaires.

Esprit d'une Loi, pour en distinguer l'intention : c'est en ce sens qu'on a dit, *la lettre tue & l'esprit vivifie.*

Esprit d'un ouvrage, pour en faire concevoir le caractere & le but.

Esprit de vengeance, pour signifier *desir & intention* de se venger.

Esprit de discorde, *esprit de révolte*, &c.

On a cité dans un Dictionnaire, *esprit de politesse ;* mais c'est d'après un Auteur nommé Bellegarde, qui n'a nulle autorité. On doit choisir avec un soin scrupuleux ses Auteurs & ses exemples. On ne dit point *esprit de politesse*, comme on dit *esprit de vengeance*, *de dissension*, *de faction ;* parce que la politesse n'est point une passion animée par un motif puissant qui la conduise, lequel on appelle *esprit* métaphoriquement.

Esprit familier se dit dans un autre sens, & signifie ces Êtres mitoyens, ces Génies, ces Démons admis dans l'Antiquité, comme l'*Esprit de Socrate*, &c.

Esprit signifie quelquefois la plus subtile partie de la matiere : on dit, *esprits animaux*, *esprits vitaux*, pour signifier ce qu'on n'a jamais vû, & ce qui donne le mouvement & la vie. Ces *esprits* qu'on croit couler rapidement dans les nerfs, sont probablement un feu subtil. Le Docteur Méad est le premier qui semble en avoir donné des preuves dans la Préface du *Traité sur les Poisons.*

Esprit, en Chymie, est encore un terme qui reçoit plusieurs acceptions différentes, mais qui

ſignifie toujours la partie ſubtile de la matiere.

Il y a loin de l'*eſprit* en ce ſens, au *bon eſprit*, au *bel eſprit*. Le même mot, dans toutes les Langues, peut donner des idées différentes, parce que tout eſt métaphore, ſans que le vulgaire s'en apperçoive.

CHAPITRE IV.

SUR LE MOT FACILE.

FACILE ne ſignifie pas ſeulement une choſe aiſément faite, mais encore qui paraît l'être. Le pinceau du Corrége eſt *facile*. Le ſtyle de Quinaut eſt beaucoup plus *facile* que celui de Deſpréaux, comme le ſtyle d'Ovide l'emporte en facilité ſur celui de Perſe.

Cette facilité en Peinture, en Muſique, en Eloquence, en Poëſie, conſiſte dans un naturel heureux, qui n'admet aucun tour de recherche, & qui peut ſe paſſer de force & de profondeur. Ainſi les tableaux de Paul Véroneze ont un air plus *facile* & moins fini que ceux de Michel-Ange. Les ſymphonies de Rameau ſont ſupérieures à celles de Lully, & ſemblent moins *faciles*. Boſſuet eſt plus véritablement éloquent & plus *facile* que Fléchier. Rouſſeau, dans ſes Epîtres, n'a pas à beaucoup près la *facilité* & la vérité de Deſpréaux.

Le Commentateur de Deſpréaux dit que ce Poëte exact & laborieux avait appris à l'illuſtre Racine à faire difficilement des vers; & que ceux

qui paraiſſent *faciles*, ſont ceux qui ont été faits avec le plus de difficulté.

Il eſt très-vrai qu'il en coûte ſouvent pour s'exprimer avec clarté : il eſt vrai qu'on peut arriver au naturel par des efforts ; mais il eſt vrai auſſi qu'un heureux génie produit ſouvent des beautés *faciles* ſans aucune peine, & que l'enthouſiaſme va plus loin que l'art.

La plûpart des morceaux paſſionnés de nos bons Poëtes ſont ſortis achevés de leur plume, & paroiſſent d'autant plus *faciles* qu'ils ont en effet été compoſés ſans travail : l'imagination alors conçoit & enfante aiſément. Il n'en eſt pas ainſi dans les Ouvrages didactiques ; c'eſt-là qu'on a beſoin d'art pour paraître *facile*. Il y a, par exemple, beaucoup moins de *facilité* que de profondeur dans l'admirable *Eſſai ſur l'Homme de* Pope.

On peut faire facilement de très-mauvais ouvrages qui n'auront rien de gêné, qui paraîtront *faciles*, & c'eſt le partage de ceux qui ont, ſans génie, la malheureuſe habitude de compoſer. C'eſt en ce ſens qu'un perſonnage de l'ancienne Comédie, qu'on nomme Italienne, dit à un autre :

Tu fais de méchans Vers admirablement bien.

Le terme de *facile* eſt une injure pour une femme, eſt quelquefois dans la ſociété une louange pour un homme : c'eſt ſouvent un défaut dans un homme d'Etat.

Les mœurs d'Atticus étoient *faciles*, c'étoit le plus aimable des Romains. La *facile* Cléopâtre ſe donna à Antoine auſſi aiſément qu'à Céſar. Le *facile* Claude ſe laiſſait gouverner par Agrippine.

Facile n'eſt-là, par rapport à Claude, qu'un adouciſſement; le mot propre eſt *faible*.

Un homme *facile* eſt en général un eſprit qui ſe rend aiſement à la raiſon, aux remontrances; un cœur qui ſe laiſſe fléchir aux prieres: & *faible* eſt celui qui laiſſe prendre ſur lui trop d'autorité.

CHAPITRE V.

FACTION.

De ce qu'on entend par ce mot.

Le mot *faction* venant du latin *facere*, on l'employe pour ſignifier l'état d'un Soldat à ſon poſte en *faction*, les quadrilles ou les troupes des combattans dans le cirque, les *factions* vertes, bleues, rouges & blanches.

La principale acception de ce terme ſignifie *un Parti ſéditieux dans un Etat*. Le terme de *parti* par lui-même n'a rien d'odieux, celui de *faction* l'eſt toujours.

Un grand homme & un médiocre peuvent avoir aiſément un parti à la Cour, dans l'Armée, à la Ville, dans la Littérature.

On peut avoir un parti par ſon mérite, par la chaleur & le nombre de ſes amis, ſans être Chef de parti.

Le Maréchal de Catinat peu conſideré à la Cour, s'était fait un grand parti dans l'armée, ſans y prétendre.

Un Chef de parti eſt toujours un Chef de *faction* : tels ont été le Cardinal de Retz, Henri, Duc de Guiſe, & tant d'autres.

Un parti ſéditieux, quand il eſt encore faible, quand il ne partage pas tout l'Etat, n'eſt qu'une *faction*.

La *faction* de Céſar devint bientôt un parti dominant, qui engloutit la République.

Quand l'Empereur Charles VI. diſputait l'Eſpagne à Philippe V, il avait un parti dans ce Royaume, & enfin il n'y eut plus qu'une *faction*. Cependant on peut dire toujours *le Parti de Charles VI.*

Il n'en eſt pas ainſi des hommes privés. Deſcartes eut long-tems un parti en France ; on ne peut dire qu'il eut une *faction*.

C'eſt ainſi qu'il y a des mots ſynonimes en pluſieurs cas, qui ceſſent de l'être dans d'autres.

CHAPITRE VI.

DU TERME FANTAISIE.

FANTAISIE ſignifiait autrefois l'*imagination*, & on ne ſe ſervait gueres de ce mot, que pour exprimer cette faculté de l'ame qui reçoit les objets ſenſibles.

Deſcartes, Gaſſendi & tous les Philoſophes de leur tems, diſent que *les eſpeces, les images des choſes ſe peignent en la fantaiſie ;* & c'eſt de-là que vient le mot *fantôme*. Mais la plûpart des termes

abſtraits ſont reçus à la longue dans un ſens différent de leur origine, comme des inſtrumens que l'induſtrie employe à des uſages nouveaux.

Fantaiſie veut dire aujourd'hui *un deſir ſingulier, un goût paſſager:* il a eu la *fantaiſie* d'aller à la Chine : la *fantaiſie* du jeu, du bal lui a paſſé.

Un Peintre fait un portrait de *fantaiſie*, qui n'eſt d'après aucun modele. Avoir des *fantaiſies*, c'eſt avoir des goûts extraordinaires qui ne ſont pas de durée. *Fantaiſie* en ce ſens eſt moins que *biſarrerie* & que *caprice.*

Le caprice peut ſignifier un *dégoût ſubtil & déraiſonnable.* Il a eu la *fantaiſie* de la muſique, & il s'en eſt dégoûté par caprice.

La biſarrerie donne une idée d'inconſéquence & de mauvais goût, que la *fantaiſie* n'exprime pas; il a eu la *fantaiſie* de bâtir, mais il a conſtruit ſa maiſon dans un goût biſarre.

Il y a encore des nuances entre avoir des *fantaiſies* & être *fantaſque :* le fantaſque approche beaucoup plus du *biſarre.*

Ce mot déſigne un caractere inégal & bruſque. L'idée d'agrément eſt exclue du mot *fantaſque*, au lieu qu'il y a des *fantaiſies* agréables.

On dit quelquefois en converſation familiere, des *fantaiſies muſquées;* mais jamais on n'a entendu par ce mot, *des biſarreries d'hommes d'un rang ſupérieur qu'on n'oſe condamner*, comme le dit le Dictionnaire de Trévoux : au contraire, c'eſt en les condamnant qu'on s'exprime ainſi ; & *muſquée* en cette occaſion eſt une *explétive* qui ajoute à la force du mot, comme on dit *ſottiſe pommée*, *folie fieffée*, pour dire ſottiſe & folie complette.

CHAPITRE VII.

FASTE.

Des différentes ſignifications de ce mot.

Faste vient originairement du Latin *faſti*, jours de fêtes; c'eſt en ce ſens qu'Ovide l'entend dans ſon Poëme, intitulé: *Les Faſtes.*

Godeau a fait ſur ce modele les *Faſtes de l'Egliſe*, mais avec moins de ſuccès, la Religion des Romains Payens était plus propre à la poëſie que celle des Chrétiens; à quoi on peut ajouter qu'Ovide était un meilleur Poëte que Godeau.

Les *Faſtes* Conſulaires n'étaient que la liſte des Conſuls.

Les *Faſtes* des Magiſtrats étaient les jours où il était permis de plaider; & ceux auxquels on ne plaidait pas s'appellaient *Nefaſtes*, *Nefaſti*, parce qu'alors on ne pouvait parler, *fari*, en juſtice.

Ce mot *nefaſtus*, en ce ſens, ne ſignifiait pas *malheureux*; au contraire *nefaſtus* & *nefandus* furent l'attribut des jours infortunés en un autre ſens, qui ſignifiait, jours dont on ne doit point parler, jours dignes de l'oubli; *ille & nefaſto te poſuit die.*

Il y avait chez les Romains d'autres *faſtes* encore, *faſti urbis*, *faſti ruſtici*; c'était un calendrier de l'uſage de la ville & de la campagne.

On a toujours cherché dans ces jours de ſolem-

nité à étaler quelque appareil dans ſes vêtemens, dans ſa ſuite, dans ſes feſtins. Cet appareil étalé dans d'autres jours, s'eſt appellé *faſte*. Il n'exprime que la magnificence dans ceux qui, par leur état, doivent repréſenter; il exprime la vanité dans les autres.

Quoique le mot de *faſte* ne ſoit pas toujours injurieux, *faſtueux* l'eſt toujours. Il fit ſon entrée avec beaucoup de faſte: c'eſt un homme faſtueux. Un Religieux qui fait parade de ſa vertu, met du *faſte* juſques dans l'humilité même.

CHAPITRE VIII.

FAVEUR.

De ce qu'on entend par ce mot.

FAVEUR, du mot Latin *favor*, ſuppoſe plutôt un bienfait qu'une récompenſe.

On brigue ſourdement la *faveur*; on mérite & on demande hautement des récompenſes.

Le Dieu *Faveur*, chez les Mithologiſtes Romains, était fils de la Beauté & de la Fortune.

Toute *faveur* porte l'idée de quelque choſe de gratuit; il m'a fait la *faveur* de m'introduire, de me préſenter, de recommander mon ami, de corriger mon ouvrage.

La *faveur* des Princes eſt l'effet de leur goût, & de la complaiſance aſſidue; la faveur du peuple ſuppoſe quelquefois du mérite, & plus ſouvent un haſard heureux.

Faveur differe beaucoup de *grace*. Cet homme eſt en faveur auprès du Roi, & cependant il n'en a point encore obtenu de graces.

On dit, *il a été reçu en grace*. On ne dit point, *il a été reçu en faveur*, quoiqu'on diſe *être en faveur :* c'eſt que la *faveur* ſuppoſe un goût habituel ; & que *faire grace*, *recevoir en grace*, c'eſt pardonner, c'eſt moins que donner ſa *faveur*.

Obtenir grace, c'eſt l'effet d'un moment ; obtenir la *faveur* eſt l'effet du tems. Cependant on dit également, *faites-moi la grace*, *faites-moi la faveur* de recommander mon ami.

Des Lettres de recommandation s'appellaient autrefois *des Lettres de faveur*. Severe dit dans la Tragédie de Polieucte.

Je mourrois mille fois plutôt que d'abuſer
Des Lettres de faveur que j'ai pour l'épouſer.

On a la *faveur*, la bienveillance, non la grace du Prince & du Public. On obtient la *faveur* de ſon auditoire par la modeſtie : mais il ne vous fait pas grace, ſi vous êtes trop long.

Les mois des *Gradués*, Avril & Octobre, dans leſquels un Collateur peut donner un bénéfice ſimple au Gradué le moins ancien, ſont des mois de *faveur* & de grace.

Cette expreſſion, *faveur*, ſignifiant une bienveillance gratuite qu'on cherche à obtenir du Prince ou du Public, la galanterie l'a étendue à la complaiſance des femmes : & quoiqu'on ne diſe point, il a eu des *faveurs* du Roi, on dit, il a eu les *faveurs* d'une Dame.

L'équivalent de cette expreſſion n'eſt point connue en Aſie où les femmes ſont moins Reines.

On appellait autrefois *faveurs*, des rubans, des gants, des boucles, des nœuds d'épée donnés par une Dame.

Le Comte d'Eſſex portait à ſon chapeau un gant de la Reine Eliſabeth, qu'il appellait *faveur* de la Reine.

Enſuite l'ironie ſe ſervit de ce mot pour ſignifier les ſuites fâcheuſes d'un commerce haſardé : *faveurs* de Vénus, *faveurs* cuiſantes.

CHAPITRE IX.

FAVORI ET FAVORITE.

De ce qu'on entend par ces mots.

Ces mots ont un ſens, tantôt plus reſſerré, tantôt plus étendu. Quelquefois *favori* emporte l'idée de puiſſance, quelquefois ſeulement il ſignifie un homme qui plaît à ſon Maître.

Henri III eut des favoris qui n'étoient que des mignons ; il en eut qui gouvernerent l'Etat, comme le Duc de Joyeuſe & d'Epernon : on peut comparer un favori à une piéce d'or, qui vaut ce que veut le Prince.

Un Ancien a dit : *qui doit être le favori d'un Roi ? C'eſt le Peuple.* On appelle les bons Poëtes *les favoris des Muſes*, comme les gens heureux, *les favoris de la Fortune*, parce qu'on ſuppoſe que les

uns & les autres ont reçu ces dons ſans travail. C'eſt ainſi qu'on appelle un terrein fertile & bien ſitué, *le favori de la Nature.*

La femme qui plaît le plus au Sultan s'appelle parmi nous la Sultane *favorite ;* on a fait l'Hiſtoire des *Favorites*, c'eſt-à-dire, des Maîtreſſes des plus grands Princes.

Pluſieurs Princes en Allemagne ont des maiſons de campagne qu'on appelle la *favorite.*

Favori d'une Dame ne ſe trouve plus que dans les Romans & les Hiſtoriettes du ſiécle paſſé.

CHAPITRE X.

SUR LA FAUSSETÉ.

FAUSSETÉ eſt le contraire de la vérité. Ce n'eſt pas proprement le menſonge, dans lequel il entre toujours du deſſein.

On dit qu'il y a eu cent mille hommes écraſés dans le tremblement de terre de Lisbonne, ce n'eſt pas un menſonge, c'eſt une *fauſſeté.*

La *fauſſeté* eſt preſque toujours encore plus qu'erreur. La *fauſſeté* tombe plus ſur les faits, l'erreur ſur les opinions.

C'eſt une erreur de croire que le ſoleil tourne autour de la terre ; c'eſt une *fauſſeté* d'avancer que Louis XIV dicta le Teſtament de Charles II.

La *fauſſeté* d'un acte eſt un crime plus grand que le ſimple menſonge ; elle déſigne une impoſture juridique, un larcin fait avec la plume.

Un homme a de la *fausseté* dans l'esprit, quand il prend presque toujours à gauche; quand ne considérant pas l'objet entier, il attribue à un côté de l'objet ce qui appartient à l'autre, & que ce vice de jugement est tourné chez lui en habitude.

Il y a de la *fausseté* dans le cœur, quand il s'est accoutumé à flatter & à se parer de sentimens qu'il n'a pas; cette *fausseté* est pire que la *dissimulation*, & c'est ce que les Latins appellaient *simulatio*.

Il y a beaucoup de *fausetés* dans les Historiens, des erreurs chez les Philosophes, des mensonges dans presque tous les Ecrits polémiques, & encore plus dans les satyriques.

Les esprits faux sont insupportables, & les cœurs faux sont en horreur.

CHAPITRE XI.

DU TERME FÉCOND.

Fécond est le synonime de *fertile*, quand il s'agit de la culture des terres. On peut dire également *un terrein fécond & fertile*; *fertiliser & féconder un champ*.

La maxime, qu'il n'y a point de synonimes, veut dire seulement qu'on ne peut se servir dans toutes les occasions des mêmes mots: ainsi une femelle de quelque espèce qu'elle soit, n'est point *fertile*, elle est *féconde*.

On *féconde* des œufs, on ne les *fertilise* pas; la nature n'est pas *fertile*, elle est *féconde*. Ces deux expressions

expreſſions ſont quelquefois également employées au figuré & au propre : un eſprit eſt *fertile* ou *fécond* en grandes idées.

Cependant les nuances ſont ſi délicates, qu'on dit un Orateur *fécond*, & non pas un Orateur *fertile* ; *fécondité* & non *fertilité* de paroles ; cette méthode, ce principe, ce ſujet eſt d'une grande *fécondité*, & non pas d'une grande *fertilité* ; la raiſon en eſt qu'un principe, un ſujet, une méthode produiſent des idées qui naiſſent les unes des autres, comme des êtres ſucceſſivement enfantés ; ce qui a rapport à la génération.

Bienheureux *Scuderi* dont la *fertile* plume.

Le mot *fertile* eſt là bien placé, parce que cette plume s'exerçait, ſe répandait ſur toutes ſortes de ſujets.

Le mot *fécond* convient plus au génie qu'à la plume.

Il y a des tems *féconds* en crimes, & non pas *fertiles* en crimes.

L'uſage enſeigne toutes ces petites différences.

CHAPITRE XII.

FÉLICITÉ.

Des différens uſages de ce terme.

FÉLICITÉ, eſt l'état permanent, du moins pour quelque tems, d'une ame contente, & cet état eſt bien rare.

Le bonheur vient du dehors; c'eſt originairement une *bonne heure* : un bonheur vient, on a un bonheur; mais on ne peut dire, *il m'eſt venu une félicité*: *j'ai eu une félicité* : & quand on dit, cet homme jouit d'une *félicité* parfaite, *une* alors n'eſt pas pris numériquement, & ſignifie ſeulement qu'on croit que ſa *félicité* eſt parfaite.

On peut avoir un bonheur ſans être heureux : un homme a eu le bonheur d'échapper à un piége, & n'en eſt quelquefois que plus malheureux; on ne peut pas dire de lui qu'il a éprouvé la *félicité*.

Il y a encore de la différence entre *un* bonheur & *le* bonheur, différence que le mot *félicité* n'admet point.

Un bonheur eſt un événement heureux : le bonheur pris indéfinitivement, ſignifie une *ſuite* de ces évenemens.

Le plaiſir eſt un ſentiment agréable & paſſager : le bonheur conſideré comme ſentiment, eſt une ſuite de plaiſirs; la proſpérité, une ſuite d'heureux évenemens; la *félicité*, une jouiſſance intime de ſa proſpérité.

L'Auteur des *ſynonimes* dit que *le bonheur eſt pour les Riches, la félicité pour les Sages, la béatitude pour les Pauvres d'eſprit*; mais le bonheur paraît plutôt le partage des Riches qu'il ne l'eſt en effet, & la *félicité* eſt un état dont on parle plus qu'on ne l'éprouve.

Ce mot ne ſe dit gueres en proſe au pluriel, par la raiſon que c'eſt un état de l'ame, comme tranquillité, ſageſſe, repos; cependant la Poëſie, qui s'éleve au-deſſus de la Proſe, permet qu'on diſe dans Polieucte :

Où leurs félicités doivent être infinies.
Que vos félicités s'il se peut soient parfaites.

Les mots, en passant du substantif au verbe, ont rarement la même signification. *Féliciter* qu'on employe au lieu de *congratuler*, ne veut pas dire *rendre heureux*; il ne dit pas même se réjouir avec quelqu'un de sa *félicité* : il veut dire simplement *faire compliment* sur un succès, sur un évenement agréable; il a pris la place de *congratuler*, parce qu'il est d'une prononciation plus douce & plus sonore.

CHAPITRE XIII.

DU MOT FERMETÉ.

FERMETÉ vient de ferme, & signifie autre chose que *solidité* & *dureté*; une toile serrée, un sable battu, ont de la *fermeté* sans être durs ni solides.

Il faut toûjours se souvenir que les modifications de l'ame ne peuvent s'exprimer que par images physiques : on dit *la fermeté de l'ame, de l'esprit*; ce qui ne signifie pas plus *solidité* ou *dureté* qu'au propre.

La *fermeté* est l'exercice du courage de l'esprit; elle suppose une résolution éclairée : l'opiniâtreté au contraire suppose de l'aveuglement.

Ceux qui ont loué la *fermeté* du style de *Tacite*, n'ont pas tant de tort que le prétend le P. Bouhours :

c'eſt un terme haſardé, mais placé, qui exprime l'énergie & la force des penſées & du ſtyle.

On peut dire que la Bruyere a un *ſtyle ferme*, & que d'autres écrivains n'ont qu'un ſtyle dur.

CHAPITRE XIV.

FEU.

De ce qu'on entend par cette expreſſion au moral.

Le *feu*, ſur-tout en Poëſie, ſignifie ſouvent l'*amour*; & on l'emploie plus élégamment au pluriel qu'au ſingulier. Corneille dit ſouvent un beau *feu*, pour un amour vertueux & noble. Un homme a du *feu* dans la converſation, cela ne veut pas dire qu'il a des idées brillantes & lumineuſes; mais des expreſſions vives, animées par les geſtes.

Le *feu* dans les Ecrits ne ſuppoſe pas non plus néceſſairement de la lumiere & de la beauté; mais de la vivacité, des figures multipliées, des idées preſſées.

Le *feu* n'eſt un mérite dans les Diſcours & dans les Ouvrages, que quand il eſt bien conduit.

On a dit que les Poëtes étaient animés d'un *feu* divin, quand ils étaient ſublimes: on n'a point de génie ſans *feu*, mais on peut avoir du *feu* ſans génie.

CHAPITRE XV.

DE LA FIERTÉ.

Fierté eſt une de ces expreſſions qui n'ayant d'abord été employées que dans un ſens odieux, ont été enſuite détournées à un ſens favorable.

C'eſt un crime, quand ce mot ſignifie la vanité hautaine, altiere, orgueilleuſe, dédaigneuſe. C'eſt preſque une louange, quand il ſignifie la hauteur d'une ame noble.

C'eſt un juſte éloge dans un Général qui marche avec *fierté* à l'ennemi. Les Ecrivains ont loué la *fierté* de la démarche de Louis XIV : ils auraient dû ſe contenter d'en remarquer la nobleſſe.

La *fierté* de l'ame, ſans hauteur, eſt un mérite compatible avec la modeſtie. Il n'y a que la *fierté* dans l'air & dans les manieres qui choque; elle déplaît dans les Rois mêmes.

La *fierté* dans l'extérieur, dans la ſociété, eſt l'expreſſion de l'orgueil : la *fierté* dans l'ame eſt de la grandeur.

Les nuances ſont ſi délicates, qu'eſprit *fier* eſt un blâme, ame *fiere* une louange; c'eſt que par eſprit *fier* on entend un homme qui penſe avantageuſement de ſoi-même; & par ame *fiere* on entend des ſentimens élevés.

La *fierté* annoncée par l'extérieur eſt tellement un défaut, que les petits qui louent baſſement les Grands de ce défaut, ſont obligés de l'adoucir, ou

plutôt de le relever par une épithete, *cette noble fierté*. Elle n'eſt pas ſimplement la vanité, qui conſiſte à ſe faire valoir par les petites choſes; elle n'eſt pas la préſomption, qui ſe croit capable des grandes; elle n'eſt pas le dédain, qui ajoute encore le mépris des autres à l'air de la grande opinion de ſoi-même: mais elle s'allie intimement avec tous ces défauts.

On s'eſt ſervi de ce mot dans les Romans & dans les Vers, ſur-tout dans les Opéra, pour exprimer la ſévérité de la pudeur; on y rencontre par-tout, vaine *fierté*, rigoureuſe *fierté*.

Les Poëtes ont eu peut-être plus de raiſon qu'ils ne penſaient. La *fierté* d'une femme n'eſt pas ſimplement la pudeur ſévere, l'amour du devoir, mais le haut prix que ſon amour-propre met à ſa beauté.

On a dit quelquefois, la *fierté* du pinceau, pour ſignifier des touches libres & hardies.

CHAPITRE XVI.

SUR LE TERME FIGURÉ.

Figuré, exprimé en figure. On dit un *Ballet figuré*, qui repréſente ou qu'on croit repréſenter une action, une paſſion, une ſaiſon, ou qui ſimplement forme des figures par l'arrangement des Danſeurs deux à deux, quatre à quatre: *copie figurée*, parce qu'elle exprime préciſément l'ordre & la diſpoſition de l'original: *vérité figurée* par une fable, par une parabole: l'*Egliſe figurée* par la

jeune Epouſe du Cantique des Cantiques : l'ancienne *Rome figurée* par Babylone : *ſtyle figuré* par les expreſſions métaphoriques qui figurent les choſes dont on parle, & qui les défigurent quand les métaphores ne ſont pas juſtes.

L'imagination ardente, la paſſion, le deſir, ſouvent trompé, de plaire par des images ſurprenantes, produiſent le ſtyle *figuré*. Nous ne l'admettons point dans l'Hiſtoire ; car trop de métaphores nuiſent à la clarté ; elles nuiſent même à la vérité, en diſant plus ou moins que la choſe même.

Les ouvrages Didactiques réprouvent ce ſtyle. Il eſt bien moins à ſa place dans un Sermon que dans une Oraiſon funebre ; parce que le Sermon eſt une inſtruction dans laquelle on annonce la vérité ; l'Oraiſon funebre, une déclamation dans laquelle on exagere.

La Poëſie d'enthouſiaſme, comme l'Epopée, l'Ode, eſt le genre qui reçoit le plus ce ſtyle. On le prodigue moins dans la Tragédie, où le dialogue doit être auſſi naturel qu'élevé ; encore moins dans la Comédie, dont le ſtyle doit être plus ſimple.

C'eſt le goût qui fixe les bornes qu'on doit donner au ſtyle *figuré* dans chaque genre. *Balthaſar Gratian* dit, *que les penſées partent des vaſtes côtes de la mémoire, s'embarquent ſur la mer de l'imagination, arrivent au port de l'eſprit, pour être enregiſtrées à la douanne de l'entendement.*

Un autre défaut du ſtyle *figuré* eſt l'entaſſement des figures incohérentes : un Poëte en parlant de quelques Philoſophes, les a appellés,

D'ambitieux Pygmées,

Qui ſur leurs pieds vainement redreſſés,
Et ſur des monts d'argumens entaſſés.

. . . . . .

Quand on écrit contre les Philoſophes, il faudrait mieux écrire.

Les Orientaux employent preſque toujours le ſtyle *figuré*.

On peut dans une allégorie ne point employer les figures, les métaphores, & dire avec ſimplicité ce qu'on a inventé avec imagination. Platon a plus d'allégories encore que de figures; il les exprime élégamment, ſans faſte.

Preſque toutes les maximes des anciens Orientaux & des Grecs ſont dans un ſtyle *figuré*. Toutes ces ſentences ſont des métaphores, de courtes allégories; & c'eſt-là que le ſtyle *figuré* fait un très-grand effet en ébranlant l'imagination, & en ſe gravant dans la mémoire.

Pythagore dit: *dans la tempête adorez l'écho*, pour ſignifier, *dans les troubles civils retirez-vous à la campagne*: *N'attiſez pas le feu avec l'épée*, pour dire, *n'irritez pas les eſprits échauffés*.

Il y a dans toutes les langues beaucoup de proverbes communs qui ſont dans le ſtyle *figuré*.

CHAPITRE XVII.

DE LA FINESSE,

& des différentes significations de ce mot.

FINESSE ne signifie ni au propre, ni au figuré, *mince*, *léger*, *délié*, d'une contexture rare, faible, tenue; ce terme exprime quelque chose de *délicat* & de *fini*.

Un drap léger, une toile lâche, une dentelle faible, un galon mince, ne sont pas toujours *fins*.

Ce mot a du rapport avec *finir*: de-là viennent les *finesses* de l'Art; ainsi on dit la *finesse* du pinceau de *Vanderwef*, de *Mieris*: on dit un *cheval fin*, de l'*or fin*, un *diamant fin*. Le *cheval fin* est opposé au *cheval grossier*; le *diamant fin* au *faux*; l'*or fin* ou *affiné*, à l'*or mêlé d'alliage*.

La *finesse* se dit communément des choses déliées, & de la légereté de la main-d'œuvre. Quoiqu'on dise un *cheval fin*, on ne dit guères la *finesse d'un cheval*. On dit la *finesse* des cheveux, d'une dentelle, d'une étoffe. Quand on veut, par ce mot, exprimer le défaut ou le mauvais emploi de quelque chose, on ajoute l'adverbe *trop*. Ce fil s'est cassé, il était *trop fin*; cette étoffe est *trop fine* pour la saison.

La *finesse*, dans le sens figuré, s'applique à la conduite, aux discours, aux ouvrages d'esprit. Dans la conduite, *finesse* exprime toujours, comme

dans les Arts, quelque chose de délié ; elle peut quelquefois subsister sans l'habileté : il est rare qu'elle ne soit pas mêlée d'un peu de fourberie ; la politique l'admet, & la société la réprouve.

Le proverbe des *finesses cousues de fil blanc*, prouve que ce mot, au sens figuré, vient du sens propre de *coûture fine*, *d'étoffe fine*.

La *finesse* n'est pas tout-à-fait la subtilité. On tend un piége avec *finesse*, on en échappe avec subtilité ; on a une conduite *fine*, on joue un tour subtile. On inspire la défiance, en employant toujours la *finesse* : on se trompe presque toujours en entendant *finesse* à tout.

La *finesse* dans les ouvrages d'esprit, comme dans la conversation, consiste dans l'art de ne pas exprimer directement sa pensée, mais de la laisser aisément appercevoir : c'est une énigme dont les gens d'esprit devinent tout d'un coup le mot.

Un Chancelier offrant un jour sa protection au Parlement, le Premier Président se tournant vers sa Compagnie : *Messieurs*, dit-il, *remercions M. le Chancelier ; il nous donne plus que nous ne lui demandons* ; c'est-là une réponse *très-fine*.

La *finesse* dans la conversation, dans les écrits, differe de la délicatesse ; la premiere s'étend également aux choses piquantes & agréables, au blâme & à la louange même, aux choses mêmes indécentes, couvertes d'un voile, à travers lequel on les voit sans rougir.

On dit des choses hardies avec *finesse*.

La délicatesse exprime des sentimens doux & agréables, des louanges *fines* ; ainsi la *finesse* convient plus à l'Epigramme, la délicatesse au Ma-

drigal. Il entre de la délicateſſe dans les jalouſies des Amans ; il n'y entre point de *fineſſe*.

Les louanges que donnait Deſpréaux à Louis XIV. ne ſont pas toujours également délicates ; les ſatyres ne ſont pas toujours aſſez *fines*.

Quand Iphigénie, dans Racine, a reçu l'ordre de ſon pere de ne plus revoir Achille, elle s'écrie :

Dieux plus doux, vous n'aviez demandé que ma vie.

Le véritable caractere de ce vers eſt plutôt la délicateſſe que la fineſſe.

CHAPITRE XVIII.

SUR LE MOT FLEURI.

FLEURI, qui eſt en *fleur*, *Arbre fleuri*, *Roſier fleuri* ; on ne dit point des fleurs qu'elles *fleuriſſent*, on le dit des plantes & des arbres. Teint fleuri, dont la carnation ſemble un mélange de blanc & de couleur de roſe. On a dit quelquefois, c'eſt un *eſprit fleuri*, pour ſignifier un homme qui poſſede une littérature légere, & dont l'imagination eſt riante.

Un *diſcours fleuri*, eſt rempli de penſées plus agréables que fortes, d'images plus brillantes que ſublimes, de termes plus recherchés qu'énergiques : cette métaphore eſt juſtement priſe des fleurs, qui ont de l'éclat ſans ſolidité.

Le *ſtyle fleuri* ne meſſied pas dans ces harangues publiques, qui ne ſont que des complimens ; les beautés légeres ſont à leur place, quand on n'a rien de ſolide à dire ; mais le *ſtyle fleuri* doit être banni d'un Plaidoyer, d'un Sermon, de tout Livre inſtructif.

En banniſſant le *ſtyle fleuri*, on ne doit pas rejetter les images douces & riantes qui entreraient naturellement dans le ſujet : quelques fleurs ne ſont pas condamnables ; mais le *ſtyle fleuri* doit être proſcrit dans un ſujet ſolide.

Ce ſtyle convient aux Pieces de pur agrément, aux Idylles, aux Eglogues, aux deſcriptions des Saiſons, des Jardins : il remplit avec grace une ſtance de l'Ode la plus ſublime, pourvû qu'il ſoit relevé par des ſtances d'une beauté plus mâle. Il convient peu à la Comédie, qui étant l'image de la vie commune, doit être généralement dans le ſtyle de la converſation ordinaire. Il eſt encore moins admis dans la Tragédie, qui eſt l'empire des grandes paſſions & des grands intérêts ; & ſi quelquefois il eſt reçu dans le genre tragique & dans le comique, ce n'eſt que dans quelques deſcriptions où le cœur n'a point de part, & qui amuſent l'imagination avant que l'ame ſoit touchée ou occupée.

Le *ſtyle fleuri* nuirait à l'intérêt dans la Tragédie & affaiblirait le ridicule dans la Comédie. Il eſt très à ſa place dans un Opéra Français, où d'ordinaire on effleure plus les paſſions qu'on ne les traite.

Le *ſtyle fleuri* ne doit pas être confondu avec le ſtyle doux.

Ce fut dans ces jardins où, par mille détours,
Inachus prend plaisir à prolonger son cours;
Ce fut sur ce charmant rivage
Que sa fille volage
Me promit de m'aimer toujours.
Le Zéphir fut témoin, l'Onde fut attentive,
Quand la Nymphe jura de ne changer jamais:
Mais le Zéphir léger & l'Onde fugitive
Ont bientôt emporté les sermens qu'elle a faits.

C'est-là le modele du *style fleuri*. On pourrait donner pour exemple du style doux, qui n'est pas le doucereux, & qui est moins agréable que le *style fleuri*, ces vers d'un autre Opéra:

Plus j'observe ces lieux, & plus je les admire;
Ce fleuve coule lentement,
Et s'éloigne à regret d'un séjour si charmant.

Le premier morceau est *fleuri*, presque toutes les paroles sont des images riantes; le second est plus dénué de ces fleurs: il n'est que doux.

CHAPITRE XIX.

DU MOT FAIBLE.

FAIBLE, qu'on prononce *faible*, & que plusieurs écrivent ainsi, est le contraire de *fort*, & non de *dur* & de *solide*. Il peut se dire de presque tous les Êtres. Il reçoit souvent l'article *de*: le *fort*

& le *faible* d'une épée ; *faible* de reins ; armée *faible* de Cavalerie ; ouvrage philoſophique, *faible* de raiſonnement, &c.

Le *faible* du cœur n'eſt point le *faible* de l'eſprit ; le *faible* de l'ame n'eſt point celui du cœur. Une ame *faible* eſt ſans reſſort & ſans action ; elle ſe laiſſe aller à ceux qui la gouvernent.

Un cœur *faible* s'amollit aiſément, change facilement d'inclinations, ne réſiſte point à la ſéduction, à l'aſcendant qu'on veut prendre ſur lui, & peut ſubſiſter avec un eſprit fort ; car on peut penſer fortement, & agir faiblement. L'eſprit *faible* reçoit les impreſſions ſans les combattre, embraſſe les opinions ſans examen, s'effraye ſans cauſe, tombe naturellement dans la ſuperſtition.

Un Ouvrage peut être *faible* par les penſées ou par le ſtyle ; par les penſées, quand elles ſont trop communes, ou, lorſqu'étant juſtes, elles ne ſont pas aſſez approfondies ; par le ſtyle, quand il eſt dépourvû d'images, de tours, de figures qui réveillent l'attention. Les Oraiſons funebres de Maſcaron ſont *faibles*, & ſon ſtyle n'a point de vie, en comparaiſon de Boſſuet.

Toute Harangue eſt *faible*, quand elle n'eſt pas relevée par des tours ingénieux, & par des expreſſions énergiques ; mais un plaidoyer eſt *faible*, quand, avec tout le ſecours de l'éloquence, & toute la véhémence de l'action, il manque de raiſons. Nul Ouvrage philoſophique n'eſt *faible*, malgré la faibleſſe d'un ſtyle lâche, quand le raiſonnement eſt juſte & profond. Une Tragédie eſt *faible*, quoique le ſtyle en ſoit fort, quand l'intérêt n'eſt pas ſoutenu. La Comédie la mieux écrite

eſt *faible*, ſi elle manque de ce que les Latins appellaient *vis comica*, la force comique : c'eſt ce que Céſar reproche à Térence :

Lenibus atque utinam ſcriptis adjuncta foret vis.

C'eſt ſurtout en quoi a péché ſouvent la Comédie nommée *larmoyante*. Les vers *faibles* ne ſont pas ceux qui péchent contre les règles, mais contre le génie; qui dans leur méchanique ſont ſans variété, ſans choix de termes, ſans heureuſes inverſions, & qui, dans leur poëſie, conſervent trop la ſimplicité de la proſe. On ne peut mieux ſentir cette différence, qu'en comparant les endroits que Racine, & Campiſtron ſon imitateur, ont traités.

CHAPITRE XX.

DU TERME FORNICATION.

Le Dictionnaire de Trévoux dit que c'eſt un terme de Théologie. Il vient du mot latin *fornix*, petites chambres voûtées, dans leſquelles ſe tenaient les femmes publiques à Rome. On a employé ce terme pour ſignifier le *commerce des perſonnes libres*. Il n'eſt point d'uſage dans la converſation, & n'eſt gueres reçu aujourd'hui que dans le ſtyle marotique. La décence l'a banni de la chaire. Les Caſuiſtes en faiſaient un grand uſage, & le diſtinguaient en pluſieurs eſpèces. On a traduit par le mot de *fornication*, les infidélités du peuple Juif pour des Dieux étrangers, parce

que chez les Prophetes ces infidélités ſont appellées *impuretés*, *ſouillures*. C'eſt par la même extenſion qu'on a dit que les Juifs avaient rendu aux faux Dieux un hommage *adultere*.

CHAPITRE XXI.

DU MOT FORCE.

Ce mot a été tranſporté du ſimple au figuré.

Force ſe dit de toutes les parties du corps qui ſont en mouvement, en action; la *force* du cœur, que quelques-uns ont faite de quatre cens livres, & d'autres de trois onces; la *force* des viſceres, des poumons, de la voix; à *force* de bras.

On dit par analogie, faire *force* de voiles, de rames; raſſembler ſes *forces*; connaître, meſurer ſes *forces*; aller, entreprendre au-delà de ſes *forces*; le travail de l'Encyclopédie eſt au-deſſus des *forces* de ceux qui ſe ſont déchaînés contre ce livre. On a long-tems appellé *forces*, de grands ciſeaux; & c'eſt pourquoi dans les Etats de la Ligue, on fit une eſtampe de l'Ambaſſadeur d'Eſpagne, cherchant avec ſes lunettes ſes ciſeaux qui étaient à terre, avec ce jeu de mots pour inſcription: *J'ai perdu mes forces.*

Le ſtyle très-familier admet encore *force* gens, *force* gibier, *force* fripons, *force* mauvais Critiques. On dit à *force* de travailler, il s'eſt épuiſé; le fer s'affaiblit, à *force* de le polir.

La métaphore qui a tranſporté ce mot dans la Morale,

Morale, en a fait une vertu Cardinale. La *force*, en ce ſens, eſt le courage de ſoutenir l'adverſité, & d'entreprendre des choſes vertueuſes & difficiles, *animi fortitudo*.

La *force* de l'eſprit eſt la pénétration & la profondeur, *ingenii vis*. La Nature la donne comme celle du corps; le travail modéré les augmente, & le travail outré les diminue.

La *force* d'un raiſonnement conſiſte dans une expoſition claire, des preuves expoſées dans leur jour, & une concluſion juſte; elle n'a point lieu dans les Théorèmes mathématiques, parce qu'une démonſtration ne peut recevoir plus ou moins d'évidence, plus ou moins de *force*; elle peut ſeulement procéder par un chemin plus long ou plus court, plus ſimple, ou plus compliqué. La *force* du raiſonnement a ſurtout lieu dans les queſtions problématiques. La *force* de l'éloquence n'eſt pas ſeulement une ſuite de raiſonnemens juſtes & vigoureux, qui ſubſiſteraient avec la ſéchereſſe; cette force demande de l'embonpoint, des images frappantes, des termes énergiques. Ainſi on a dit que les Sermons de Bourdaloue avaient plus de *force*, ceux de Maſſillon plus de graces. Des Vers peuvent avoir de la *force*, & manquer de toutes les autres beautés. La *force* d'un vers dans notre langue vient principalement de dire quelque choſe dans chaque hémiſtiche:

Et monté ſur le faîte, il aſpire à deſcendre:
L'Eternel eſt ſon nom; le Monde eſt ſon ouvrage.

Ces deux vers pleins de force & d'élégance, ſont le meilleur modèle de la poëſie.

La *force* dans la Peinture eſt l'expreſſion des muſcles, que des touches reſſenties font paraître en action ſous la chair qui les couvre. Il y a trop de *force*, quand ces muſcles ſont trop prononcés. Les attitudes des combattans ont beaucoup de *force* dans les batailles de Conſtantin, deſſinées par Raphaël & par Jules Romain, & dans celles d'Alexandre, peintes par le Brun. La *force* outrée eſt dure dans la peinture, ampoulée dans la poëſie.

Des Philoſophes ont prétendu que la *force* eſt une qualité inhérente à la matiere; que chaque particule inviſible, ou plutôt *monade*, eſt douée d'une *force* active: mais il eſt auſſi difficile de démontrer cette aſſertion, qu'il le ſerait de prouver que la blancheur eſt une qualité inhérente à la matiere, comme le dit le Dictionnaire de Trévoux à l'article *Inhérent*.

La *force* de tout animal a reçu ſon plus haut dégré, quand l'animal a pris toute ſa croiſſance; elle décroît, quand les muſcles ne reçoivent plus une nourriture égale; & cette nourriture ceſſe d'être égale, quand les eſprits animaux n'impriment plus à ces muſcles le mouvement accoutumé. Il eſt ſi probable que ces eſprits animaux ſont du feu, que les vieillards manquent de mouvement, de *force*, à meſure qu'ils manquent de chaleur.

CHAPITRE XXII.

FROID.

De ce qu'on entend par ce terme dans les Belles-Lettres & dans les Beaux-Arts.

On dit qu'un morceau de poëſie, d'éloquence, de muſique, un tableau même eſt *froid*, quand on attend dans ces ouvrages une expreſſion animée qu'on n'y trouve pas. Les autres Arts ne ſont pas ſi ſuſceptibles de ce défaut. Ainſi l'Architecture, la Géométrie, la Logique, la Métaphyſique, tout ce qui a pour unique mérite la juſteſſe, ne peut être ni échauffé, ni refroidi. Le tableau de la famille de Darius peint par Mignard, eſt très-*froid*, en comparaiſon du tableau de le Brun, parce qu'on ne trouve point dans les perſonnages de Mignard, cette même affliction que le Brun a ſi vivement exprimée ſur le viſage, & dans les attitudes des Princeſſes Perſanes. Une ſtatue même peut être *froide*. On doit voir la crainte & l'horreur dans les traits d'une Andromède, l'effort de tous les muſcles, & une colere mêlée d'audace dans l'attitude & ſur le front d'un Hercule qui ſouleve Anthée.

Dans la poëſie, dans l'éloquence, les grands mouvemens des paſſions deviennent *froids*, quand ils ſont exprimés en termes trop communs & dénués d'imagination. C'eſt ce qui fait que l'amour,

qui eſt ſi vif dans Racine, eſt languiſſant dans Campiſtron ſon imitateur.

Les ſentimens qui échappent à une ame qui veut les cacher, demandent au contraire les expreſſions les plus ſimples. Rien n'eſt ſi vif, ſi animé que ces vers du Cid: *Va, je ne te hais point... tu le dois... je ne puis.* Ce ſentiment deviendrait *froid*, s'il était relevé par des termes étudiés.

C'eſt par cette raiſon que rien n'eſt ſi *froid* que le ſtyle ampoulé. Un Héros dans une Tragédie dit qu'il a eſſuyé une tempête, qu'il a vû périr ſon ami dans cet orage. Il touche, il intéreſſe, s'il parle avec douleur de ſa perte, s'il eſt plus occupé de ſon ami que de tout le reſte. Il ne touche point, il devient *froid*, s'il fait une deſcription de la tempête, s'il parle de *ſource de feu bouillonnant ſur les eaux, & de la foudre qui gronde & qui frappe à ſillons redoublés la terre & l'onde.* Ainſi le ſtyle *froid* vient tantôt de la ſtérilité, tantôt de l'intempérance des idées; ſouvent d'une diction trop commune, quelquefois d'une diction trop recherchée.

L'Auteur qui n'eſt *froid*, que parce qu'il eſt vif à contre-tems, peut corriger ce défaut d'une imagination trop abondante. Mais celui qui eſt *froid*, parce qu'il manque d'ame, n'a pas de quoi ſe corriger. On peut modérer ſon feu. On ne ſçaurait en acquérir.

CHAPITRE XXIII.

DU MOT FRANCHISE.

Mot qui donne toujours une idée de liberté dans quelque ſens qu'on le prenne; mot venu des Francs, qui étaient libres : il eſt ſi ancien, que lorſque le Cid aſſiégea & prit Tolède dans l'onzieme ſiecle, on donna des *franchies* ou *franchiſes* aux Français qui étaient venus à cette expédition, & qui s'établirent à Tolède. Toutes les villes murées avaient des *franchiſes*, des libertés, des priviléges juſques dans la plus grande anarchie du pouvoir féodal. Dans tous les pays d'Etats, le Souverain jurait à ſon avénement de garder leurs *franchiſes*.

Ce nom, qui a été donné généralement aux droits des Peuples, aux immunités, aux aſyles, a été plus particulierement affecté aux quartiers des Ambaſſadeurs à Rome. C'était un terrein autour des Palais; & ce terrein était plus ou moins grand, ſelon la volonté de l'Ambaſſadeur. Tout ce terrein était un aſyle aux criminels; on ne pouvait les y pourſuivre. Cette *franchiſe* fut reſtreinte ſous Innocent XI. à l'enceinte des Palais. Les Egliſes & les Couvents en Italie ont la même *franchiſe*, & ne l'ont point dans les autres Etats. Il y a dans Paris pluſieurs lieux de *franchiſes*, où les débiteurs ne peuvent être ſaiſis pour leurs dettes par la Juſtice ordinaire, & où les ouvriers peuvent exercer leurs métiers ſans être paſſés Maîtres. Les

ouvriers ont cette *franchiſe* dans le fauxbourg S. Antoine; mais ce n'eſt pas un aſyle comme le Temple.

Cette *franchiſe*, qui exprime ordinairement la liberté d'une Nation, d'une Ville, d'un Corps, a bientôt après ſignifié la *liberté* d'un diſcours, d'un conſeil qu'on donne, d'un procédé dans une affaire: mais il y a une grande nuance entre *parler avec franchiſe*, & *parler avec liberté*. Dans un diſcours à ſon ſupérieur, la liberté eſt une hardieſſe ou meſurée, ou trop forte; la *franchiſe* ſe tient plus dans les juſtes bornes, & eſt accompagnée de candeur. Dire ſon avis avec liberté, c'eſt ne pas craindre; le dire avec *franchiſe*, c'eſt ſe conduire ouvertement & noblement. Parler avec trop de liberté, c'eſt marquer de l'audace; parler avec trop de *franchiſe*, c'eſt trop ouvrir ſon cœur.

CHAPITRE XXIV.

DU MOT, FRANÇAIS.

On prononce aujourd'hui *Français*, & quelques Auteurs l'écrivent de même; ils en donnent pour raiſon qu'il faut diſtinguer *Français* qui ſignifie une *Nation*, de *François* qui eſt un nom propre, comme *S. François* ou *François Premier*.

Toutes les Nations adouciſſent à la longue la prononciation des mots qui ſont le plus en uſage; c'eſt ce que les Grecs appellaient *Euphonie*. On prononçait la diphtongue *oi* rudement, au com-

mencement du seizieme siécle. La Cour de François Premier adoucit la langue comme les esprits : de-là vient qu'on ne dit plus *François* par un *o*, mais *Français* ; qu'on dit, il *aimait*, il *croyait*, & non pas il *aimoit*, il *croyoit*, &c.

Les *Français* avaient d'abord été nommés *Francs* ; & il est à remarquer que presque toutes les Nations de l'Europe accourcissaient les noms que nous allongeons aujourd'hui. Les Gaulois s'appellaient *Welchs*, nom que le peuple donne encore aux *Français* dans presque toute l'Allemagne, & il est indubitable que les *Welchs* d'Angleterre, que nous nommons *Galois*, sont une Colonie des Gaulois.

Lorsque les Francs s'établirent dans le pays des premiers *Welchs*, que les Romains appellaient *Gallia*, la Nation se trouva composée des anciens Celtes ou Gaulois subjugués par Césat, des familles Romaines qui s'y étaient établies, des Germains qui y avaient déjà fait des émigrations, & enfin des Francs qui se rendirent maîtres du pays sous leur Chef Clovis. Tant que la Monarchie qui réunit la Gaule & la Germanie subsista, tous les Peuples depuis la source du Weser jusqu'aux mers des Gaules, porterent le nom de *Francs*. Mais lorsqu'en 843, au Congrès de Verdun, sous Charles le Chauve, la Germanie & la Gaule furent séparées, le nom de *Francs* resta aux Peuples de la France Occidentale, qui retint seule le nom de *France*.

On ne connut guères le nom de *Français* que vers le dixieme siécle. Le fond de la Nation est de familles Gauloises, & le caractere des anciens Gaulois a toujours subsisté.

En effet, chaque Peuple a ſon caractere comme chaque homme, & ce caractere général eſt formé de toutes les reſſemblances que la nature & l'habitude ont miſes entre les habitans d'un même pays, au milieu des variétés qui les diſtinguent. Ainſi le caractere, le génie, l'eſprit *Français*, réſultent de ce que les différentes Provinces de ce Royaume ont entre elles de ſemblable. Les Peuples de la Guyenne & ceux de la Normandie différent beaucoup : cependant on reconnaît en eux le génie *Français*, qui forme une Nation de ces différentes Provinces, & qui les diſtingue au premier coup d'œil, des Italiens & des Allemands. Le climat & le ſol impriment évidemment aux hommes, comme aux animaux & aux plantes, des marques qui ne changent point. Celles qui dépendent du Gouvernement, de la Religion, de l'éducation s'altérent. C'eſt-là le nœud qui explique comment les Peuples ont perdu une partie de leur ancien caractere & ont conſervé l'autre. Un Peuple qui a conquis autrefois la moitié de la Terre, n'eſt plus reconnaiſſable aujourd'hui ſous un Gouvernement Sacerdotal : mais le fond de ſon ancienne grandeur d'ame ſubſiſte encore, quoique caché ſous la faibleſſe.

Le Gouvernement barbare des Turcs a énervé de même les Egyptiens & les Grecs, ſans avoir pû détruire le fond du caractere & la trempe de l'eſprit de ces Peuples.

Le fond du *Français* eſt tel aujourd'hui, que Céſar a peint le Gaulois, prompt à ſe réſoudre, ardent à combattre, impétueux dans l'attaque, ſe rebutant aiſément. Céſar, Agatias, & d'autres, di-

ſent que de tous les Barbares, le Gaulois était le plus poli. Il eſt encore, dans le tems le plus civiliſé, le modele de la politeſſe de ſes voiſins.

Les habitans des côtes de la France furent toujours propres à la Marine : les Peuples de la Guyenne compoſerent toujours la meilleure Infanterie : ceux qui habitent les campagnes de Blois & de Tours ne ſont pas, dit le Taſſe,

. . . Gente robuſta, e faticoſa.
La terra molle, e lieta, e dilettoſa
Simili a ſe gli abitator, produce.

Mais comment concilier le caractere des Pariſiens de nos jours, avec celui que l'Empereur Julien, le premier des Princes & des hommes après Marc-Aurele, donne aux Pariſiens de ſon tems ? *J'aime ce Peuple*, dit-il dans ſon Miſopogon, *parce qu'il eſt ſérieux & ſévere comme moi.* Ce ſérieux qui ſemble banni aujourd'hui d'une Ville immenſe, devenue le centre des plaiſirs, devait regner dans une Ville alors petite, dénuée d'amuſemens : l'eſprit des Pariſiens a changé en cela, malgré le climat.

L'affluence du peuple, l'opulence, l'oiſiveté, qui ne peut s'occuper que des plaiſirs & des arts, & non du Gouvernement, ont donné un nouveau tour d'eſprit à un peuple entier.

Comment expliquer encore par quels degrés ce peuple a paſſé des fureurs qui le caractériſerent du tems du Roi Jean, de Charles VI, de Charles IX, de Henri III, & de Henri IV même, à cette douce facilité de mœurs que l'Europe chérit en lui ? C'eſt que les orages du Gouvernement & ceux de la Re-

ligion pouſſerent la vivacité des eſprits aux emportemens de la faction & du fanatiſme; & que cette même vivacité, qui ſubſiſtera toujours, n'a aujourd'hui pour objet que les agrémens de la ſociété. Le Pariſien eſt impétueux dans ſes plaiſirs, comme il le fut autrefois dans ſes fureurs. Le fond du caractere, qu'il tient du climat, eſt toujours le même. S'il cultive aujourd'hui tous les Arts dont il fut privé ſi long-tems, ce n'eſt pas qu'il ait un autre eſprit, puiſqu'il n'a point d'autres organes; mais c'eſt qu'il a eu plus de ſecours; & ces ſecours il ne ſe les eſt pas donnés lui-même, comme les Grecs & les Florentins, chez qui les Arts ſont nés comme des fruits naturels de leur terroir: le Français les a reçus d'ailleurs; mais il a cultivé heureuſement ces plantes étrangeres; & ayant tout adopté chez lui, il a preſque tout perfectionné.

Le Gouvernement des *Français* fut d'abord celui de tous les peuples du Nord: tout ſe réglait dans les Aſſemblées générales de la Nation: les Rois étaient les Chefs de ces Aſſemblées; & ce fut preſque la ſeule adminiſtration des *Français* dans les deux premieres races, juſqu'à Charles le Simple.

Lorſque la Monarchie fut démembrée dans la décadence de la race Carlovingienne; lorſque le Royaume d'Arles s'éleva, & que les Provinces furent occupées par des Vaſſaux peu dépendans de la Couronne, le nom de *Français* fut plus reſtreint; ſous Hugues-Capet, Robert, Henri & Philippe, on n'appella *Français* que les peuples en deçà de la Loire. On vit alors une grande diverſité dans les mœurs, comme dans les loix des Provinces demeurées à la Couronne de France. Les Sei-

gneurs particuliers qui s'étaient rendus les maîtres de ces Provinces, introduisirent de nouvelles coutumes dans leurs nouveaux Etats. Un Breton, un Habitant de Flandres, ont aujourd'hui quelque conformité, malgré la différence de leur caractere, qu'ils tiennent du sol & du climat : mais alors ils n'avaient entr'eux presque rien de semblable.

Ce n'est guères que depuis François premier, que l'on vit quelque uniformité dans les mœurs & dans les usages. La Cour ne commença que dans ce tems à servir de modele aux Provinces réunies ; mais en général, l'impétuosité dans la guerre, & le peu de discipline, furent toujours le caractere dominant de la Nation.

La galanterie & la politesse commencerent à distinguer les *Français* sous François premier. Les mœurs devinrent atroces depuis la mort de François II. Cependant au milieu de ces horreurs, il y avait toujours à la Cour une politesse que les Allemands & les Anglais s'efforçaient d'imiter. On était déjà jaloux des Français dans le reste de l'Europe, en cherchant à leur ressembler. Un personnage d'une Comédie de Shakespear dit, qu'*à toute force on peut être poli, sans avoir été à la Cour de France.*

Quoique la Nation ait été taxée de légereté par César & par tous les Peuples voisins, cependant ce Royaume si long-tems démembré, & si souvent prêt à succomber, s'est réüni & soutenu principalement par la sagesse des négociations, l'adresse & la patience. La Bretagne n'a été réunie au Royaume, que par un mariage ; la Bourgogne, par droit de mouvance, & par l'habileté de Louis XI ; le

Dauphiné, par une Donation qui fut le fruit de la politique; le Comté de Toulouſe, par un accord ſoûtenu d'une Armée; la Provence, par de l'argent. Un Traité de paix a donné l'Alſace; un autre Traité a donné la Lorraine. Les Anglais ont été chaſſés de France autrefois, malgré les victoires les plus ſignalées; parce que les Rois de France ont ſçu temporiſer & profiter de toutes les occaſions favorables. Tout cela prouve que ſi la Jeuneſſe Françaiſe eſt légere, les hommes d'un âge mur qui la gouvernent, ont toujours été très-ſages: encore aujourd'hui la Magiſtrature, en général, a des mœurs ſéveres, comme le rapporte Aurélien. Si les premiers ſuccès en Italie du tems de Charles VIII, furent dus à l'impétuoſité guerriere de la Nation, les diſgraces qui les ſuivirent vinrent de l'aveuglement d'une Cour qui n'était compoſée que de jeunes gens. François I ne fut malheureux que dans ſa jeuneſſe, lorſque tout était gouverné par des Favoris de ſon âge, & il rendit ſon Royaume floriſſant dans un âge plus avancé.

Les Français ſe ſervirent toujours des mêmes armes que leurs voiſins, & eurent à peu près la même diſcipline dans la Guerre. Ils ont été les premiers qui ont quitté l'uſage de la lance & des piques. La bataille d'Yvri commença à décrier l'uſage des lances, qui fut bientôt aboli, & ſous Louis XIV, les piques ont été hors d'uſage. Ils porterent des tuniques & des robes juſqu'au ſeizieme ſiecle. Ils quitterent ſous *Louis* le jeune l'uſage de laiſſer croître la barbe, & le reprirent ſous François premier, & on ne commença à ſe raſer entierement que ſous Louis XIV. Les habillemens

changerent toujours, & les Français au bout de chaque ſiécle, pouvaient prendre les portraits de leurs Ayeux pour des portraits érrangers.

La Langue Françaiſe ne commença à prendre quelque forme, que vers le dixieme ſiecle; elle naquit des ruines du Latin & du Celte, mêlée de quelques mots Tudeſques. Ce langage était d'abord le *Romanum ruſticum*, le Romain ruſtique; & la Langue Tudeſque fut la Langue de la Cour, juſqu'au tems de Charles le Chauve; le Tudeſque demeura la ſeule Langue de l'Allemagne, après la grande époque du partage en 843. Le Romain ruſtique, la Langue Romance prévalut dans la France occidentale; le Peuple du Pays de Vaud, du Vallais, de la Vallée d'Engadina & quelques autres cantons, conſervent encore aujourd'hui des veſtiges manifeſtes de cet Idiome.

A la fin du dixieme ſiecle, le *Français* ſe forma; on écrivit en *Français* au commencement du onzieme; mais ce *Français* tenait encore plus du Romain ruſtique, que du *Français* d'aujourd'hui. Le Roman de Philomena écrit au dixieme ſiecle en Romain ruſtique, n'eſt pas dans une Langue fort différente des Loix Normandes. On voit encore les origines Celtes, Latines & Allemandes. Les mots qui ſignifient les parties du corps humain, ou des choſes d'un uſage journalier, & qui n'ont rien de commun avec le Latin ou l'Allemand, ſont de l'ancien Gaulois ou Celte; comme *tête*, *jambe*, *ſabre*, *pointe*, *aller*, *parler*, *écouter*, *regarder*, *aboyer*, *crier*, *coutume*, *enſemble*, & pluſieurs autres de cette eſpece. La plûpart des termes de guerre étaient Francs ou Allemands: *Marche*,

Maréchal, *Halte*, *Bivouac*, *Réitre*, *Lanſquenet*. Preſque tout le reſte eſt Latin ; & les mots Latins furent tous abrégés, ſelon l'uſage & le génie des Nations du Nord : ainſi de *Palatium*, Palais ; de *Lupus*, Loup ; d'*Auguſte*, Août ; de *Junius*, Juin ; d'*Unctus*, Oint ; de *Purpura*, Pourpre ; de *Pretium*, Prix, &c..... A peine reſtait-il quelques veſtiges de la Langue Grecque, qu'on avait ſi long-tems parlée à Marſeille.

On commença au douzieme ſiécle à introduire dans la Langue quelques termes de la Philoſophie d'Ariſtote ; & vers le ſeizieme, on exprima par des termes Grecs toutes les parties du corps humain, leurs maladies, leurs remedes : de-là les mots de *cardiaque*, *céphalique*, *podagre*, *apoplectique*, *aſthmatique*, *iliaque*, *empième*, & tant d'autres. Quoique la Langue s'enrichît alors du Grec, & que depuis Charles VIII, elle tirât beaucoup de ſecours de l'Italien, déjà perfectionné, cependant elle n'avait pas pris encore une conſiſtance réguliere. François premier abolit l'ancien uſage de plaider, de juger, de contracter en Latin ; uſage qui atteſtait la barbarie d'une Langue dont on n'oſait ſe ſervir dans les Actes publics ; uſage pernicieux aux Citoyens, dont le ſort était réglé dans une Langue qu'ils n'entendaient pas. On fut alors obligé de cultiver le *Français* ; mais la Langue n'était ni noble, ni réguliere. La Syntaxe était abandonnée au caprice. Le génie de la converſation étant tourné à la plaiſanterie, la Langue devint très-féconde en expreſſions burleſques & naïves, & très-ſtérile en termes nobles & harmonieux : de-là vient que dans les Dictionnaires de rimes on

trouve vingt termes convenables à la Poëſie Comique, pour un d'un uſage plus relevé; & c'eſt encore une raiſon pour laquelle Marot ne réuſſit jamais dans le ſtyle ſérieux, & qu'Amiot ne put rendre qu'avec naïveté l'élégance de Plutarque.

Le *Français* acquit de la vigueur ſous la plume de Montagne; mais il n'eut point encore d'élévation & d'harmonie. Ronſard gâta la Langue en tranſportant dans la Poëſie Françaiſe les compoſés Grecs dont ſe ſervaient les Philoſophes & les Médecins. Malherbe répara un peu le tort de Ronſard. La Langue devint plus noble & plus harmonieuſe par l'établiſſement de l'Académie Françaiſe, & acquit enfin dans le ſiécle de Louis XIV, la perfection où elle pouvait être portée dans tous les genres.

Le génie de cette Langue eſt la clarté & l'ordre: car chaque Langue a ſon génie, & ce génie conſiſte dans la facilité que donne le langage de s'exprimer plus ou moins heureuſement, d'employer ou de rejetter les tours familiers aux autres Langues. Le *Français* n'ayant point de déclinaiſons, & étant toujours aſſervi aux articles, ne peut adopter les inverſions Grecques & Latines; il oblige les mots à s'arranger dans l'ordre naturel des idées. On ne peut dire que d'une ſeule maniere, *Plancus a pris ſoin des affaires de Céſar*; voilà le ſeul arrangement qu'on puiſſe donner à ces paroles: exprimez cette phraſe en Latin, *Res Cæſaris Plancus diligenter curavit*; on peut arranger ces mots de cent vingt manières, ſans faire tort au ſens & ſans gêner la Langue. Les verbes auxiliaires qui allongent & qui énervent les phraſes dans les Langues moder-

nes, rendent encore la Langue Françaiſe peu propre pour le ſtyle lapidaire. Ses verbes auxiliaires, ſes pronoms, ſes articles, ſon manque de participes déclinables, & enfin ſa marche uniforme, nuiſent au grand enthouſiaſme de la Poëſie : elle a moins de reſſources en ce genre que l'Italien & l'Anglais ; mais cette gêne & cet eſclavage même la rendent plus propre à la Tragédie & à la Comédie, qu'aucune Langue de l'Europe. L'ordre naturel dans lequel on eſt obligé d'exprimer ſes penſées & de conſtruire ſes phraſes, répand dans cette Langue une douceur & une facilité qui plaît à tous les Peuples ; & le génie de la Nation ſe mêlant au génie de la Langue, a produit plus de Livres agréablement écrits, qu'on n'en voit chez aucun autre Peuple.

La liberté & la douceur de la ſociété n'ayant été long-tems connues qu'en France, le langage en a reçu une délicateſſe d'expreſſion, & une fineſſe pleine de naturel qui ne ſe trouvent guères ailleurs. On a quelquefois outré cette fineſſe ; mais les gens de goût ont ſçu toujours la réduire dans de juſtes bornes.

Pluſieurs perſonnes ont cru que la Langue Françaiſe s'était appauvrie depuis le tems d'Amiot & de Montagne : en effet, on trouve dans ces Auteurs pluſieurs expreſſions qui ne ſont plus recevables ; mais ce ſont, pour la plûpart, des termes familiers, auxquels on a ſubſtitué des équivalens. Elle s'eſt enrichie de quantité de termes nobles & énergiques ; & ſans parler ici de l'éloquence des choſes, elle a acquis l'éloquence des paroles. C'eſt dans le ſiécle de Louis XIV, comme on l'a dit, que cette éloquence

éloquence a eu ſon plus grand éclat, & que la Langue a été fixée. Quelques changemens que le tems & le caprice lui préparent, les bons Auteurs du dix-ſeptieme & du dix-huitieme ſiécles ſerviront toujours de modele.

On ne devait pas attendre que le *Français* dût ſe diſtinguer dans la Philoſophie. Un Gouvernement long-tems Gothique étouffa toute lumiere pendant plus de douze cens ans; & des Maîtres d'erreurs, payés pour abrutir la nature humaine, épaiſſirent encore les ténèbres. Cependant aujourd'hui, il y a plus de Philoſophie dans Paris que dans aucune Ville de la Terre, & peut-être que dans toutes les Villes enſemble, excepté Londres. Cet eſprit de raiſon pénétre même dans les Provinces. Enfin, le génie *Français* eſt peut-être égal aujourd'hui à celui des Anglais en Philoſophie; peut-être ſupérieur à tous les autres Peuples, depuis quatre-vingts ans, dans la Littérature; & le premier, ſans doute, pour les douceurs de la ſociété, pour cette politeſſe ſi aiſée, ſi naturelle, qu'on appelle improprement *urbanité*.

CHAPITRE XXV.

DU MOT GALANT.

Ce mot vient de *gal*, qui d'abord ſignifia *gaité* & *réjouiſſance*, ainſi qu'on le voit dans Alain Chartier & dans Froiſſard: on trouve même dans le

Roman de la Rose, *galandé*, pour signifier, *orné*, *paré*.

La Belle fut bien atornée,
Et d'un filet d'or *galandée*.

Il est probable que le *gala* des Italiens & le *galán* des Espagnols, sont dérivés du mot *gal*, qui paraît ordinairement Celtique; de-là se forma insensiblement *galant*, qui signifie *un homme empressé à plaire*. Ce mot reçut une signification plus noble dans les tems de Chevalerie, où ce desir de plaire se signalait par des combats. *Se conduire galamment*, *se tirer d'affaire galamment*, veut même encore dire, *se conduire en homme de cœur*. Un *galant homme*, chez les Anglais, signifie un *homme de courage*: en France, il veut dire de plus, *un homme à nobles procédés*. Un *homme galant* est tout autre chose qu'un *galant homme*; celui-ci tient plus de l'honnête homme, celui-là se rapproche plus du petit-maître, de l'homme à bonnes fortunes. *Être galant*, en général, c'est chercher à plaire par des soins agréables, par des empressemens flatteurs. *Il a été très-galant avec ces Dames*, veut dire seulement, *il a montré quelque chose de plus que de la politesse*: mais *être le galant d'une Dame*, a une signification plus forte; cela signifie *être son Amant*: ce mot n'est presque plus d'usage que dans les vers familiers. Un *galant* est non-seulement un homme à bonnes fortunes; mais ce mot porte avec soi quelque idée de hardiesse, & même d'effronterie: c'est en ce sens que la Fontaine a dit:

Mais un *galant* chercheur de pucelage,

Ainſi le même mot ſe prend en pluſieurs ſens. Il en eſt de même de *galanterie*, qui ſignifie tantôt *coquetterie* dans l'eſprit, paroles flatteuſes, tantôt préſent de petits bijoux, tantôt intrigue avec une femme ou pluſieurs; & même, depuis peu, il a ſignifié ironiquement *faveurs de Vénus* : ainſi *dire des galanteries*, *donner des galanteries*, *avoir des galanteries*, *attrapper une galanterie*, ſont des choſes toutes différentes. Preſque tous les termes qui entrent fréquemment dans la converſation, reçoivent ainſi beaucoup de nuances qu'il eſt difficile de démêler : les mots techniques ont une ſignification plus préciſe & moins arbitraire.

CHAPITRE XXVI.

DU MOT GARANT.

GARANT, eſt celui qui ſe rend reſponſable de quelque choſe envers quelqu'un, & qui eſt obligé de l'en faire jouir. Le mot *Garant* vient du Celte & du Tudeſque *Warrant*. Nous avons changé en *G* tous les doubles *W* des termes que nous avons conſervés de ces anciens langages. *Warrant* ſignifie encore, chez la plûpart des Nations du Nord, *aſſurance*, *garantie*; & c'eſt en ce ſens qu'il veut dire en Anglais, *Edit du Roi*, comme ſignifiant *promeſſe du Roi*. Lorſque, dans le moyen âge, les Rois faiſaient des traités, ils étaient *garantis* de part & d'autre par pluſieurs Chevaliers, qui juraient de faire obſerver le traité, & même qui

le ſignaient, lorſque par haſard ils ſçavaient écrire. Quand l'Empereur Frédéric Barberouſſe céda tant de droits au Pape Alexandre III, dans le célebre Congrès de Veniſe en 1117, l'Empereur mit ſon ſceau à l'inſtrument que le Pape & les Cardinaux ſignerent. Douze Princes de l'Empire garantirent le traité par un ſerment ſur l'Evangile; mais aucun d'eux ne ſigna. Il n'eſt point dit que le Doge de Veniſe *garantit* cette paix, qui ſe fit dans ſon Palais.

Lorſque Philippe-Auguſte conclut la paix en 1200 avec Jean, Roi d'Angleterre, les principaux Barons de France & ceux de Normandie en jurerent l'obſervation, comme cautions, comme parties *garantes*. Les Français firent ſerment de combattre le Roi de France, s'il manquait à ſa parole, & les Normands de combattre leur Souverain, s'il ne tenait pas la ſienne.

Un Connétable de Montmorenci ayant traité avec un Comte de la Marche en 1227, pendant la minorité de Louis IX, jura l'obſervation du traité ſur l'ame du Roi.

L'uſage de *garantir* les Etats d'un tiers, était très-ancien ſous un nom différent. Les Romains garantirent ainſi les poſſeſſions de pluſieurs Princes d'Aſie & d'Afrique, en les prenant ſous leur protection, en attendant qu'ils s'emparaſſent des terres protégées.

On doit regarder comme une *garantie* réciproque, l'alliance ancienne de la France & de la Caſtille de Roi à Roi, de Royaume à Royaume, & d'homme à homme.

On ne voit gueres de traité où la *garantie* des

Etats d'un tiers ſoit expreſſément ſtipulée, avant celui que la médiation de Henri IV, fit conclure entre l'Eſpagne & les Etats-Généraux en 1609. Il obtint que le Roi d'Eſpagne Philippe III, reconnût les Provinces-Unies pour libres & ſouveraines. Il ſigna, & fit même ſigner au Roi d'Eſpagne la *garantie* de cette ſouveraineté des ſept Provinces, & la République reconnut qu'elle lui devait ſa liberté. C'eſt ſur-tout dans nos derniers tems que les traités de *garantie* ont été plus fréquens. Malheureuſement ces *garanties* ont quelquefois produit des ruptures & des guerres; & on a reconnu que la force eſt le meilleur *garant* qu'on puiſſe avoir.

CHAPITRE XXVII.

DE LA GAZETTE.

RELATION des affaires publiques. Ce fut au commencement du dix-ſeptieme ſiecle que cet uſage utile fut inventé à Veniſe, dans le tems que l'Italie était encore le centre des négociations de l'Europe, & que Veniſe était toujours l'aſyle de la liberté. On appella ces feuilles, qu'on donnait une fois par ſemaine, *Gazettes*, du nom de *Gazetta*, petite monnoie revenante à un de nos demi-ſols, qui avait cours alors à Veniſe. Cet exemple fut enſuite imité dans toutes les grandes villes de l'Europe.

De tels Journaux étaient établis à la Chine de

tems immémorial ; on y imprime tous les jours la *Gazette* de l'Empire, par ordre de la Cour. Si cette *Gazette* eſt vraie, il eſt à croire que toutes les vérités n'y ſont pas. Auſſi ne doivent-elles pas y être.

Le Médecin Théophraſte Renaudot donna en France les premieres *Gazettes* en 1631, & il en eut le privilége, qui a été long-tems un patrimoine de ſa famille. Ce privilége eſt devenu un objet important dans Amſterdam ; & la plûpart des *Gazettes* des Provinces-Unies ſont encore un revenu pour pluſieurs familles de Magiſtrats, qui payent les Ecrivains. La ſeule ville de Londres a plus de douze *Gazettes* par ſemaine. On ne peut les imprimer que ſur du papier timbré ; ce qui n'eſt pas une taxe indifférente pour l'Etat.

Les *Gazettes* de la Chine ne regardent que cet Empire ; celles de l'Europe embraſſent l'Univers. Quoiqu'elles ſoient ſouvent remplies de fauſſes nouvelles, elles peuvent cependant fournir de bons matériaux pour l'Hiſtoire ; parce que d'ordinaire les erreurs d'une *Gazette* ſont rectifiées par les ſuivantes, & qu'on y trouve preſque toutes les pieces authentiques, que les Souverains mêmes y font inſérer. Les *Gazettes* de France ont toujours été revûes par le Miniſtere. C'eſt pourquoi les Auteurs ont toujours employé certaines formules, qui ne paraiſſent pas être dans les bienſéances de la ſociété, en ne donnant le titre de *Monſieur* qu'à certaines perſonnes, & celui de *Sieur* aux autres ; les Auteurs ont oublié qu'ils ne parlaient pas au nom du Roi. Ces Journaux publics n'ont d'ailleurs été jamais ſouillés par la mé-

diſance ; & ont été toujours aſſez correctement écrits.

Il n'en eſt pas de même des *Gazettes* étrangeres ; celles de Londres, excepté celles de la Cour, ſont ſouvent remplies de cette indécence que la liberté de la Nation autoriſe. Les *Gazettes* Françaiſes faites en ce Pays, ont été rarement écrites avec pureté, & n'ont pas peu ſervi quelquefois à corrompre la Langue. Un des grands défauts qui s'y ſont gliſſés, c'eſt que les Auteurs en voyant la teneur des Arrêts de France, qui s'expriment ſuivant les anciennes formules, ont cru que ces formules étaient conformes à notre ſyntaxe, & ils les ont imitées dans leur narration ; c'eſt comme ſi un Hiſtorien Romain eût employé le ſtyle de la Loi des douze tables. Ce n'eſt que dans le ſtyle des Loix qu'il eſt permis de dire, *le Roi aurait reconnu, le Roi aurait établi une Loterie* ; mais il faut que le *Gazetier* diſe, *nous apprenons que le Roi a établi*, & non pas *aurait établi une Loterie*, &c... *nous apprenons que les Français ont pris Minorque*, & non pas *auraient pris Minorque*. Le ſtyle de ces Ecrits doit être de la plus grande ſimplicité ; les épithetes y ſont ridicules. Si le Parlement a une audience du Roi, il ne faut pas dire, *cet auguſte Corps a eu une audience du Roi, ces Peres de la Patrie ſont revenus à cinq heures préciſes*. On ne doit jamais prodiguer ces titres ; il ne faut les donner que dans les occaſions où ils ſont néceſſaires. *Son Alteſſe dîna avec Sa Majeſté, & Sa Majeſté mena enſuite ſon Alteſſe à la Comédie, après quoi ſon Alteſſe joua avec Sa Majeſté ; & les autres Alteſſes & leurs Excellences Meſſieurs les Am-*

baſſadeurs aſſiſterent au repas que Sa Majeſté donna à leurs Alteſſes. C'eſt une affectation ſervile qu'il faut éviter. Il n'eſt pas néceſſaire de dire que les termes injurieux ne doivent jamais être employés ſous quelques prétexte que ce puiſſe être.

A l'imitation des *Gazettes* politiques, on commença en France à imprimer des *Gazettes* littéraires en 1665 ; car les premiers Journaux ne furent en effet que de ſimples annonces des nouveaux imprimés en Europe ; bientôt après on y joignit une critique raiſonnée. Elle deplut à pluſieurs Auteurs, toute moderée qu'elle était. Nous ne voulons point anticiper ici l'article *Journal* ; Nous ne parlerons que de ces *Gazettes* littéraires, dont on ſurchargea le Public, qui avait déjà de nombreux Journaux de tous les Pays de l'Europe, où les ſciences ſont cultivées. Ces *Gazettes* parurent vers l'an 1723 à Paris ſous pluſieurs noms différens, *Nouvelliſte du Parnaſſe, Obſervations ſur les écrits modernes* &c. La plûpart ont été faites uniquement pour gagner de l'argent ; & comme on n'en gagne point à louer des Auteurs, la ſatyre fit d'ordinaire le fond de ces écrits. On y mêla ſouvent des perſonnalités odieuſes ; la malignité en procura le débit : mais la raiſon & le bon goût qui prévalent toûjours à la longue, les firent tomber dans le mépris & dans l'oubli.

CHAPITRE XXVIII.

DU GENRE DE STYLE.

COMME le *genre* d'éxécution que doit employer tout Artiſte dépend de l'objet qu'il traite : comme le *genre* de Pouſſin n'eſt point celui de Teniers ; ni l'achitecture d'un temple, celle d'une maiſon commune ; ni la muſique d'un Opéra-Tragédie, celle d'un Opera-Bouffon : auſſi chaque genre d'écrire a ſon ſtyle propre en proſe & en vers. On ſçait aſſez que le ſtyle de l'Hiſtoire, n'eſt pas celui d'une Oraiſon funebre ; qu'une dépêche d'Ambaſſadeur ne doit pas être écrite comme un Sermon ; que la Comédie ne doit point ſe ſervir des tours hardis de l'Ode, des expreſſions pathétiques de la Tragédie, ni des métaphores & des comparaiſons de l'Epopée.

Chaque *genre* a ſes nuances différentes : on peut au fond les réduire à deux, le ſimple & le relevé. Ces deux genres qui en embraſſent tant d'autres, ont des beautés néceſſaires qui leur ſont également communes ; ces beautés ſont la juſteſſe des idées, leur convenance, l'élégance, la propriété des expreſſions, la pureté du langage. Tout Ecrit de quelque nature qu'il ſoit, exige ces qualités ; les différences conſiſtent dans les idées propres à chaque ſujet, dans les figures, dans les tropes ; ainſi un perſonnage de Comédie n'aura ni idées ſublimes, ni idées philoſophiques ; un Berger n'aura point les idées d'un conquérant ; une Epître di-

dactique ne respirera point la passion ; & dans aucun de ces Ecrits, on n'employera ni métaphores hardies, ni exclamations pathétiques, ni expressions véhémentes.

Entre le simple & le sublime, il y a plusieurs nuances ; & c'est l'art de les assortir, qui contribue à la perfection de l'Eloquence & de la Poësie : c'est par cet art que Virgile s'est élevé quelquefois dans l'Eglogue ; ce vers,

Ut vidi ! ut perii ! ut me malus abstulit error !

serait aussi beau dans la bouche de Didon, que dans celle d'un Berger ; parce qu'il est naturel, vrai & élégant, & que le sentiment qu'il renferme, convient à toutes sortes d'états ; mais ce vers :

Castaneæ que nuces mea quas Amarillis amabat ;

ne conviendrait pas à un personnage héroïque, parce qu'il a pour objet une chose trop petite pour un Héros.

Nous n'entendons point par *petit*, ce qui est bas & grossier ; car le bas & le grossier n'est point un genre, c'est un défaut.

Ces deux exemples font voir évidemment dans quel cas on doit se permettre le mélange des styles, & quand on doit se le défendre. La Tragédie peut s'abaisser, elle le doit même ; la simplicité relève souvent la grandeur, selon le précepte d'Horace :

Et tragicus plerumque dolet sermone pedestri.

Ainsi ces deux beaux vers de Titus, si naturels & si tendres,

Depuis cinq ans entiers chaque jour je la vois ;
Et crois toujours la voir pour la premiere fois.

ne ſeraient point du tout déplacés dans le haut comique ; mais ce vers d'Antiochus,

Dans l'Orient déſert quel devint mon ennui!

ne pourrait convenir à un Amant dans une Comédie, parce que cette belle expreſſion figurée *dans l'Orient déſert*, eſt d'un genre trop relevé pour la ſimplicité des Brodequins. Nous avons remarqué déjà au mot ESPRIT, qu'un Auteur qui a écrit ſur la Phyſique, & qui prétend qu'il y a eu un Hercule Phyſicien, ajoute qu'on ne pouvait réſiſter à un Philoſophe de cette force. Un autre qui vient d'écrire un petit livre, (lequel il ſuppoſe être Phyſique & moral,) contre l'utilité de l'inoculation, dit *que ſi on met en uſage la petite vérole artificielle, la mort ſerait bien attrapée*

Ce défaut vient d'une affectation ridicule ; il en eſt un autre qui n'eſt que l'effet de la négligence, c'eſt de mêler au ſtyle ſimple & noble qu'exige l'Hiſtoire, ces termes populaires, ces expreſſions triviales que la bienſéance réprouve. On trouve trop ſouvent dans Mezeray, & même dans Daniel, qui ayant écrit longtems après lui, devrait être plus correct ; *qu'un Général ſur ces entrefaites ſe mit aux trouſſes de l'ennemi, qu'il ſuivit ſa pointe, qu'il le battit à plate couture.* On ne voit point de pareille baſſeſſe de ſtyle, dans Tite-Live, dans Tacite, dans Guichardin, dans Clarendon.

Remarquons ici qu'un Auteur qui s'eſt fait un genre de ſtyle, peut rarement le changer quand il change d'objet. La Fontaine dans ſes Opera emploÿe le même genre qui lui eſt ſi naturel dans ſes Contes & dans ſes Fables. Benſerade mit

dans ſa traduction des Métamorphoſes d'Ovide ; le *genre* de plaiſanterie qui l'avait fait réuſſir dans des Madrigaux ; la perfection conſiſterait à ſçavoir aſſortir toûjours ſon ſtyle à la matiere qu'on traite ; mais qui peut être le maître de ſon habitude, & ployer ſon génie à ſon gré ?

CHAPITRE XXIX.

GENS DE LETTRES.

Ce mot répond préciſement à celui de *Grammairiens* ; chez les Grecs & les Romains, on entendait par *Grammairien*, non-ſeulement un homme verſé dans la Grammaire proprement dite, qui eſt la baſe de toutes les connoiſſances, mais un homme qui n'était pas étranger dans la Géométrie, dans la Philoſophie, dans l'Hiſtoire générale & particuliere ; qui ſur-tout faiſait ſon étude de la Poëſie & de l'Éloquence : c'eſt ce que ſont nos gens de Lettres d'aujourd'hui. On ne donne point ce nom à un homme qui, avec peu de connoiſſances, ne cultive qu'un ſeul genre. Celui qui n'ayant lû que des Romans, ne fera que des Romans ; celui qui ſans aucune littérature aura compoſé au haſard quelques Pieces de théâtre, qui dépourvu de ſcience aura fait quelques Sermons, ne ſera pas compté parmi les *gens de Lettres*. Ce titre a, de nos jours, encore plus d'étendue que le mot *Grammairien* n'en avait chez les Grecs & chez les Latins. Les Grecs ſe contentaient de leur Langue, les Romains n'appre-

naient que le Grec ; aujourd'hui *l'homme de Lettres* ajoute ſouvent à l'étude du Grec & du Latin, celle de l'Italien, de l'Eſpagnol & ſur-tout de l'Anglais. La carriere de l'Hiſtoire eſt cent fois plus immenſe qu'elle ne l'était pour les Anciens, & l'Hiſtoire naturelle s'eſt accrue à proportion de celle des Peuples. On n'exige pas qu'un *homme de Lettres* approfondiſſe toutes ces matieres ; la ſcience univerſelle n'eſt plus à la portée de l'homme : mais les véritables *gens de Lettres* ſe mettent en état de porter leurs pas dans ces différens terreins, s'ils ne peuvent les cultiver tous.

Autrefois dans le ſeizieme ſiecle, & bien avant dans le dix-ſeptieme, les Littérateurs s'occupaient beaucoup de la critique grammaticale des Auteurs Grecs & Latins ; & c'eſt à leurs travaux que nous devons les Dictionnaires, les Editions correctes, les Commentaires des chef-d'œuvres de l'Antiquité ; aujourd'hui cette critique eſt moins néceſſaire, & l'eſprit philoſophique lui a ſuccédé : c'eſt cet eſprit philoſophique qui ſemble conſtituer le caractere des *gens de Lettres*, & quand il ſe joint au bon goût, il forme un Littérateur accompli.

Ceſt un des grands avantages de notre ſiecle, que ce nombre d'hommes inſtruits qui paſſent des épines des Mathématiques aux fleurs de la Poëſie, & qui jugent également bien d'un livre de Métaphyſique & d'une Piece de Théâtre. L'eſprit du ſiecle les a rendus pour la plûpart auſſi propres pour le Monde que pour le Cabinet ; & c'eſt en quoi ils ſont fort ſupérieurs à ceux des ſiecles précédens. Ils furent écartés de la ſociété juſqu'au tems de Balſac & de Voiture ; ils en ont fait depuis une

partie devenue néceſſaire. Cette raiſon approfondie & épurée que pluſieurs ont répandue dans leurs converſations, a contribué beaucoup à inſtruire & à polir la Nation : leur critique ne s'eſt plus conſumée ſur des mots Grecs & Latins ; mais appuyée d'une ſaine Philoſophie, elle a détruit tous les préjugés dont la ſociété étoit infectée : prédictions des Aſtrologues, divinations des Magiciens, ſortiléges de toutes eſpeces, faux preſtiges, faux merveilleux, uſages ſuperſtitieux. Ils ont relégué dans les Ecoles mille diſputes puériles, qui étaient autrefois dangereuſes, & qu'ils ont rendues mépriſables : par-là ils ont en effet ſervi l'Etat. On eſt quelquefois étonné que ce qui bouleverſait autrefois le Monde, ne le trouble plus aujourd'hui ; c'eſt aux véritables gens de Lettres qu'on en eſt redevable.

Ils ont d'ordinaire plus d'indépendance dans l'eſprit que les autres hommes ; & ceux qui ſont nés ſans fortune trouvent aiſément dans les fondations de Louis XIV, de quoi affermir en eux cette indépendance. On ne voit point, comme autrefois, de ces Epîtres dédicatoires que l'intérêt & la baſſeſſe offraient à la vanité.

Un *Homme de Lettres* n'eſt pas ce qu'on appelle un *Bel-Eſprit :* le bel-eſprit ſeul ſuppoſe moins de culture, moins d'étude, & n'exige nulle philoſophie ; il conſiſte principalement dans l'imagination brillante, dans les agrémens de la converſation, aidés d'une lecture commune. Un Bel-Eſprit peut aiſément ne point mériter le titre d'*Homme de Lettres*, & l'*Homme de Lettres* peut ne point prétendre au brillant du Bel-Eſprit.

Il y a beaucoup de *Gens de Lettres* qui ne ſont point Auteurs, & ce ſont probablement les plus heureux. Ils ſont à l'abri du dégoût que la profeſſion d'Auteur entraîne quelquefois, des querelles que la rivalité fait naître, des animoſités de parti, & des faux jugemens; ils jouiſſent plus de la ſociété; ils ſont Juges, & les autres ſont jugés.

CHAPITRE XXX.

DES MOTS GLOIRE *ET* GLORIEUX.

LA *gloire* eſt la réputation jointe à l'eſtime; elle eſt au comble, quand l'admiration s'y joint. Elle ſuppoſe toujours des choſes éclatantes, en actions, en vertus, en talens, & toujours de grandes difficultés ſurmontées. Céſar, Alexandre ont eu de la *gloire*. On ne peut gueres dire que Socrate en ait eue: il attire l'eſtime, la vénération, la pitié, l'indignation contre ſes ennemis; mais le terme de *gloire* ſerait impropre à ſon égard. Sa mémoire eſt reſpectable plutôt que *glorieuſe*. Attila eut beaucoup d'éclat; mais il n'a point de *gloire*, parce que l'Hiſtoire, qui peut ſe tromper, ne lui donne point de vertus. Charles XII. a encore de la *gloire*, parce que ſa valeur, ſon déſintéreſſement, ſa libéralité ont été extrêmes. Les ſuccès ſuffiſent pour la réputation, mais non pas pour la *gloire*. Celle de Henri IV. augmente tous les jours, parce que

le tems a fait connaître toutes ſes vertus, qui étaient incomparablement plus grandes que ſes défauts.

La *gloire* eſt auſſi le partage des inventeurs dans les beaux Arts; les imitateurs n'ont que des applaudiſſemens. Elle eſt encore accordée aux grands talens, mais dans des Arts ſublimes. On dira bien la *gloire* de Virgile, de Ciceron, mais non de Martial & d'Aulu-Gelle.

On a oſé dire la *gloire* de Dieu: il travaille pour la *gloire* de Dieu; Dieu a créé le Monde pour ſa *gloire*: ce n'eſt pas que l'Être ſuprême puiſſe avoir de la *gloire*; mais les hommes n'ayant point d'expreſſions qui lui conviennent, employent pour lui celles dont ils ſont le plus flattés.

La vaine *gloire* eſt cette petite ambition qui ſe contente des apparences, qui s'étale dans le grand faſte, & qui ne s'éleve jamais aux grandes choſes. On a vû des Souverains qui, ayant une *gloire* réelle, ont encore aimé la vaine *gloire*, en recherchant trop de louanges, en aimant trop l'appareil de la repréſentation.

La fauſſe *gloire* tient ſouvent à la vaine, mais ſouvent elle porte à des excès; & la vaine ſe renferme plus dans les petiteſſes. Un Prince qui mettra ſon honneur à ſe venger, cherchera une *gloire* fauſſe, plutôt qu'une *gloire* vaine.

Faire gloire, *faire vanité*, *ſe faire honneur*, ſe prennent quelquefois dans le même ſens, & ont auſſi des ſens différens. On dit également, *il fait gloire*, *il fait vanité*, *il ſe fait honneur de ſon luxe*, *de ſes excès*. Alors *gloire* ſignifie *fauſſe gloire*. Il fait *gloire* de ſouffrir pour la bonne cauſe, & non pas

pas il fait *vanité*. Il ſe fait *honneur* de ſon bien, & non pas il fait *gloire*, ou *vanité* de ſon bien.

Rendre *gloire* ſignifie reconnaître, atteſter. *Rendez gloire à la vérité*, reconnaiſſez la vérité. *Au Dieu que vous ſervez, Princeſſe rendez gloire*, (Athal.) atteſtez le Dieu que vous ſervez.

La *gloire* eſt priſe pour le ciel; il eſt au ſéjour de la *gloire*.

Où le conduiſez-vous ?... à la mort... à la gloire.
POLIEUCTE.

On ne ſe ſert de ce mot pour déſigner le Ciel que dans notre Religion. Il n'eſt pas permis de dire que Bacchus, Hercule, furent reçus dans la gloire, en parlant de leur apothéoſe.

Glorieux, quand il eſt l'épithete d'une choſe inanimée, eſt toujours une louange; bataille, paix, affaire *glorieuſe*. Rang *glorieux* ſignifie *rang élevé*, & non pas *rang qui donne de la gloire*, mais dans lequel on peut en acquérir. Homme *glorieux*, eſprit *glorieux*, eſt toujours une injure; il ſignifie celui qui ſe donne à lui-même, ce qu'il devrait mériter des autres : ainſi on dit un *regne glorieux*, & non pas un *Roi glorieux*. Cependant ce ne ſerait pas une faute de dire au pluriel, les plus *glorieux* Conquérans ne valent pas un Prince bienfaiſant; mais on ne dira pas les *Princes glorieux*, pour dire *les Princes illuſtres*.

Le *glorieux* n'eſt pas tout-à-fait le fier, ni l'avantageux, ni l'orgueilleux. Le fier tient de l'arrogant & du dédaigneux, & ſe communique peu. L'avantageux abuſe de la moindre déférence qu'on a pour lui. L'orgueilleux étale l'excès de la bonne

opinion qu'il a de lui-même. Le *glorieux* eſt plus rempli de vanité ; il cherche plus à s'établir dans l'opinion des hommes ; il veut réparer par les dehors, ce qui lui manque en effet. L'*orgueilleux* ſe croit quelque choſe ; le *glorieux* veut paraître quelque choſe. Les nouveaux parvenus ſont d'ordinaire plus *glorieux* que les autres. On a appellé quelquefois les Saints & les Anges, les *glorieux*, comme habitans du ſéjour de la *gloire*.

Glorieuſement eſt toujours pris en bonne part ; il regne *glorieuſement* ; il ſe tira *glorieuſement* d'un grand danger, d'une mauvaiſe affaire.

Se glorifier eſt tantôt pris en bonne part, tantôt en mauvaiſe, ſelon l'objet dont il s'agit. Il ſe *glorifie* d'une diſgrace qui eſt le fruit de ſes talens & l'effet de l'envie. On dit des Martyrs qu'ils *glorifiaient* Dieu, c'eſt-à-dire, que leur conſtance rendait reſpectable aux hommes le Dieu qu'ils annonçaient.

CHAPITRE XXXI.

DU GOUT.

LE *goût*, ce ſens, ce don de diſcerner nos alimens, a produit dans toutes les langues connues, la métaphore qui exprime par le mot *goût*, le ſentiment des beautés & des défauts dans tous les Arts : c'eſt un diſcernement prompt, comme celui de la langue & du palais, & qui prévient, comme lui, la réflexion ; il eſt, comme lui, ſenſible &

voluptueux à l'égard du bon ; il rejette, comme lui, le mauvais avec ſoulevement ; il eſt ſouvent, comme lui, incertain & égaré, ignorant même ſi ce qu'on lui préſente doit lui plaire, & ayant quelquefois beſoin, comme lui, d'habitude pour ſe former.

Il ne ſuffit pas pour le *goût*, de voir, de connaître la beauté d'un Ouvrage ; il faut la ſentir, en être touché. Il ne ſuffit pas de ſentir, d'être touché d'une maniere confuſe, il faut démêler les différentes nuances : rien ne doit échapper à la promptitude du diſcernement ; & c'eſt encore une reſſemblance de ce *goût* intellectuel, de ce *goût* des Arts, avec le *goût* ſenſuel : car le gourmet ſent & reconnaît promptement le mélange des deux liqueurs : l'homme de *goût*, le connaiſſeur, verra d'un coup d'œil prompt le mélange de deux ſtyles ; il verra un défaut à côté d'un agrément ; il ſera ſaiſi d'enthouſiaſme à ce vers des Horaces :

Que vouliez-vous qu'il fît contre trois ? Qu'il mourût ?

Il ſentira un dégoût involontaire au vers ſuivant :

Ou qu'un beau déſeſpoir alors le ſecourût.

Comme le mauvais *goût*, au phyſique, conſiſte à n'être flatté que par des aſſaiſonnemens trop piquans & trop recherchés ; ainſi le mauvais *goût*, dans les Arts, eſt de ne ſe plaire qu'aux ornemens étudiés, & de ne pas ſentir la belle nature.

Le *goût* dépravé dans les alimens, eſt de choiſir ceux qui dégoûtent les autres hommes ; c'eſt une eſpece de maladie. Le *goût* dépravé, dans les Arts,

eſt de ſe plaire à des ſujets qui révoltent les eſprits bien faits; de préférer le burleſque au noble, le précieux & l'affecté au beau ſimple & naturel: c'eſt une maladie de l'eſprit. On ſe forme le *goût* des Arts beaucoup plus que le *goût* ſenſuel; car dans le *goût* phyſique, quoiqu'on finiſſe quelquefois par aimer les choſes pour leſquelles on avait d'abord de la répugnance, cependant la Nature n'a pas voulu que les hommes en général appriſſent à ſentir ce qui leur eſt néceſſaire; mais le *goût* intellectuel demande plus de tems pour ſe former. Un jeune homme ſenſible, mais ſans aucune connaiſſance, ne diſtingue point d'abord les parties d'un grand chœur de Muſique; les yeux ne diſtinguent point d'abord, dans un tableau, les gradations, le clair-obſcur, la perſpective, l'accord des couleurs, la correction du deſſein: mais peu à peu ſes oreilles apprennent à entendre, & ſes yeux à voir: il ſera ému à la premiere repréſentation qu'il verra d'une belle Tragédie; mais il n'y démêlera ni le mérite des unités, ni cet art délicat, par lequel aucun perſonnage n'entre ni ne ſort ſans raiſon; ni cet art, encore plus grand, qui concentre des intérêts divers dans un ſeul; ni enfin les autres difficultés ſurmontées. Ce n'eſt qu'avec de l'habitude & des réflexions qu'il parvient à ſentir tout d'un coup, avec plaiſir, ce qu'il ne démêlait pas auparavant. Le *goût* ſe forme inſenſiblement dans une Nation qui n'en avait pas, parce qu'on y prend peu à peu l'eſprit des bons Artiſtes. On s'accoutume à voir des tableaux avec les yeux de le Brun, du Pouſſin, de le Sueur: on entend la déclamation notée des Scènes de Quinault, avec l'oreille de Lully;

& les airs & les ſymphonies, avec celle de Rameau. On lit les Livres avec l'eſprit des bons Auteurs.

Si toute une Nation s'eſt réunie dans les premiers tems de la culture des Beaux-Arts, à aimer des Auteurs pleins de défauts, & mépriſés avec le tems, c'eſt que ces Auteurs avaient des beautés naturelles que tout le monde ſentait, & qu'on n'était pas encore à portée de démêler leurs imperfections. Ainſi *Lucilius* fut chéri des Romains avant qu'Horace l'eût fait oublier; Regnier fut goûté des Français avant que Boileau parût : & ſi des Auteurs anciens qui bronchent à chaque pas, ont pourtant conſervé leur grande réputation, c'eſt qu'il ne s'eſt point trouvé d'Ecrivain pur & châtié chez ces Nations, qui leur ait deſſillé les yeux, comme il s'eſt trouvé un Horace chez les Romains, un Boileau chez les Français.

On dit qu'il ne faut point diſputer des *goûts*; & on a raiſon, quand il n'eſt queſtion que du *goût* ſenſuel, de la répugnance que l'on a pour une certaine nourriture, de la préférence qu'on donne à une autre : on n'en diſpute point, parce qu'on ne peut corriger un défaut d'organes. Il n'en eſt pas de même dans les Arts; comme ils ont des beautés réelles, il y a un bon *goût*, qui les diſcerne; & un mauvais *goût*, qui les ignore; & on corrige ſouvent le défaut d'eſprit, qui donne un *goût* de travers. Il y a auſſi des ames froides, des eſprits faux, qu'on ne peut ni échauffer, ni redreſſer; c'eſt avec eux qu'il ne faut point diſputer des *goûts*, parce qu'ils n'en ont point.

Le *goût* eſt arbitraire dans pluſieurs choſes, comme dans les étoffes, dans les parures, dans les

équipages, dans ce qui n'eſt pas au rang des Beaux-Arts : alors il mérite plutôt le nom de *fantaiſie*. C'eſt la fantaiſie, plutôt que le *goût*, qui produit tant de modes nouvelles.

Le *goût* peut ſe gâter chez une Nation ; ce malheur arrive d'ordinaire après les ſiécles de perfection. Les Artiſtes, craignant d'être imitateurs, cherchent des routes écartées ; ils s'éloignent de la belle Nature, que leurs prédéceſſeurs ont ſaiſie : il y a du mérite dans leurs efforts ; ce mérite couvre leurs défauts. Le Public amoureux des nouveautés, court après eux ; il s'en dégoûte, & il en paraît d'autres qui font de nouveaux efforts pour plaire ; ils s'éloignent de la Nature encore plus que les premiers : le *goût* ſe perd, on eſt entouré de nouveautés, qui ſont rapidement effacées les unes par les autres ; le Public ne ſçait plus où il en eſt, & il regrette en vain le ſiécle du bon *goût*, qui ne peut plus revenir : c'eſt un dépôt que quelques bons eſprits conſervent encore loin de la foule.

Il eſt de vaſtes pays où le *goût* n'eſt jamais parvenu ; ce ſont ceux où la ſociété ne s'eſt point perfectionnée, où les hommes & les femmes ne ſe raſſemblent point ; où certains Arts, comme la ſculpture, la peinture des êtres animés, ſont défendus par la Religion. Quand il y a peu de ſociété, l'eſprit eſt rétréci, ſa pointe s'émouſſe, il n'a pas de quoi ſe former le *goût*. Quand pluſieurs Beaux-Arts manquent, les autres ont rarement de quoi ſe ſoutenir ; parce que tous ſe tiennent par la main, & dépendent les uns des autres. C'eſt une des raiſons pourquoi les Aſiatiques n'ont jamais eu d'ouvrages bien faits preſque en aucun genre,

& que le *goût* n'a été le partage que de quelques Peuples de l'Europe.

CHAPITRE XXXII.

DU MOT GRACE.

DANS les perſonnes, dans les ouvrages, *grace* ſignifie non-ſeulement *ce qui plaît*, mais *ce qui plaît avec attrait*. C'eſt pourquoi les Anciens avaient imaginé que la Déeſſe de la Beauté ne devait jamais paraître ſans les *Graces*. La beauté ne déplaît jamais; mais elle peut être dépourvue de ce charme ſecret qui invite à la regarder, qui attire, qui remplit l'ame d'un ſentiment doux. Les *graces* dans la figure, dans le maintien, dans l'action, dans les diſcours, dépendent de ce mérite qui attire. Une belle perſonne n'aura point de *graces* dans le viſage, ſi la bouche eſt fermée ſans ſourire, ſi les yeux ſont ſans douceur. Le ſérieux n'eſt jamais gracieux; il n'attire point; il approche trop du ſévere, qui rebute.

Un homme bien fait, dont le maintien eſt mal aſſuré ou gêné, la démarche précipitée ou peſante, les geſtes lourds, n'a point de *grace*; parce qu'il n'a rien de doux, de liant dans ſon extérieur.

La voix d'un Orateur qui manquera d'inflexion & de douceur, ſera ſans *grace*.

Il en eſt de même dans tous les Arts. La proportion, la beauté, peuvent n'être point gracieuſes. On ne peut dire que les pyramides d'Egypte ayent

des *graces*. On ne pourrait le dire du coloſſe de Rhodes comme de la Vénus de Gnide. Tout ce qui eſt uniquement dans le genre fort & vigoureux, a un mérite qui n'eſt pas celui des *graces*.

Ce ſerait mal connaître Michel-Ange & le Caravage, que de leur attribuer les *graces* de l'Albane. Le ſixieme livre de l'Enéïde eſt ſublime : le quatrieme a plus de *grace*. Quelques Odes galantes d'Horace reſpirent les *graces*, comme quelques-unes de ſes Epîtres enſeignent la raiſon.

Il ſemble qu'en général le petit, le joli en tout genre, ſoit plus ſuſceptible de *graces* que le grand. On louerait mal une Oraiſon funebre, une Tragédie, un Sermon, ſi on leur donnait l'épithete de *gracieux*.

Ce n'eſt pas qu'il y ait un ſeul genre d'ouvrage qui puiſſe être bon en étant oppoſé aux *graces* ; car leur oppoſé eſt la rudeſſe, le ſauvage, la ſéchereſſe. L'Hercule Farnèſe ne devait point avoir les *graces* du Belvedere & de l'Antinoüs ; mais il n'eſt ni rude, ni agreſte. L'incendie de Troye, dans Virgile, n'eſt point décrit avec les *graces* d'une Elégie de Tibulle ; il plaît par des beautés fortes. Un ouvrage peut donc être ſans *graces*, ſans que cet ouvrage ait le moindre déſagrément. Le terrible, l'horrible, la deſcription, la peinture d'un Monſtre, exigent qu'on s'éloigne de tout ce qui eſt gracieux : mais non pas qu'on affecte uniquement l'oppoſé. Car ſi un Artiſte, en quelque genre que ce ſoit, n'exprime que des choſes affreuſes, s'il ne les adoucit pas par des contraſtes agréables, il rebutera.

La *grace*, en Peinture, en Sculpture, conſiſte dans la molleſſe des contours, dans une expreſſi

douce; & la Peinture a, par-deſſus la Sculpture, la *grace* de l'union des parties, celle des figures qui s'animent l'une par l'autre, & qui ſe prêtent des agrémens par leurs attributs & par leurs regards.

Les *graces* de la diction, ſoit en Eloquence, ſoit en Poëſie, dépendent du choix des mots, de l'harmonie des phraſes, & encore plus de la délicateſſe des idées & des deſcriptions riantes. L'abus des *graces* eſt l'afféterie, comme l'abus du ſublime eſt l'ampoulé; toute perfection eſt près d'un défaut.

Avoir de la grace, s'entend de la choſe & de la perſonne. *Cet ajuſtement, cet ouvrage, cette femme a de la grace.* La bonne *grace* appartient à la perſonne ſeulement. *Elle ſe préſente de bonne grace. Il a fait de bonne grace ce qu'on attendait de lui. Avoir des graces*, dépend de l'action. *Cette femme a des graces dans ſon maintien, dans ce qu'elle dit, dans ce qu'elle fait.*

Obtenir ſa grace, c'eſt, par métaphore, obtenir ſon pardon, comme *faire grace* eſt pardonner. On fait *grace* d'une choſe, en s'emparant du reſte. *Les Commis lui prirent tous ſes effets, & lui firent grace de ſon argent. Faire des graces, répandre des graces*, eſt le plus bel appanage de la Souveraineté; c'eſt *faire du bien:* c'eſt plus que juſtice. *Avoir les bonnes graces de quelqu'un*, ne ſe dit que par rapport à un ſupérieur; *avoir les bonnes graces d'une Dame*, c'eſt être ſon Amant favoriſé. *Etre en grace*, ſe dit d'un Courtiſan qui a été en diſgrace: on ne doit pas faire dépendre ſon bonheur de l'un, ni ſon malheur de l'autre. On appelle *bonnes-graces*, ces demi-rideaux d'un lit qui ſont aux deux côtés du chevet. Les *graces*, en Latin *charites*, terme qui ſignifie aimable.

Les *Graces*, Divinités de l'Antiquité, ſont une des plus belles allégories de la Mythologie des Grecs. Comme cette Mythologie varia toujours, tantôt par l'imagination des Poëtes, qui en furent les Théologiens, tantôt par les uſages des Peuples; le nombre, les noms, les attributs des *Graces* changerent ſouvent. Mais enfin on s'accorda à les fixer au nombre de trois, & à les nommer *Aglaé*, *Thalie*, *Euphroſine*, c'eſt-à-dire, *brillant*, *fleur*, *gaité*. Elles étaient toujours auprès de Vénus. Nul voile ne devait couvrir leurs charmes. Elles preſidaient aux bienfaits, à la concorde, aux réjouiſſances, aux amours, à l'éloquence même; elles étaient l'emblême ſenſible de tout ce qui peut rendre la vie agréable. On les peignait danſantes, & ſe tenant par la main: on n'entrait dans leurs temples que couronné de fleurs. Ceux qui ont conſulté la Mythologie fabuleuſe, devaient au moins avouer le mérite de ces fictions riantes, qui annoncent des vérités dont réſulterait la félicité du genre humain.

CHAPITRE XXXIII.

DU MOT GRACIEUX.

GRACIEUX eſt un terme qui manquait à notre Langue, & qu'on doit à Ménage. Bouhours, en avouant que Ménage en eſt l'Auteur, prétend qu'il en a fait auſſi l'emploi le plus juſte, en diſant:

Pour moi, de qui les vers n'ont rien de *gracieux*.

Le mot de Ménage n'en a pas moins réuſſi. Il veut

dire plus qu'*agréable*; il indique l'envie de plaire: des manieres *gracieuſes*, un air *gracieux*. Boileau, dans ſon *Ode ſur Namur*, ſemble l'avoir employé d'une façon impropre, pour ſignifier *moins fier*, *abaiſſé*, *modeſte*:

Et déſormais *gracieux*,
Allez à Liége, à Bruxelles,
Porter les humbles nouvelles
De Namur pris à vos yeux.

La plûpart des Peuples du Nord diſent, *notre gracieux Souverain*: apparemment qu'ils entendent *bienfaiſant*. De *gracieux* on a fait *diſgracieux*, comme de *grace* on a formé *diſgrace*; des paroles *diſgracieuſes*, une aventure *diſgracieuſe*. On dit *diſgracié*, & on ne dit pas *gracié*. On commence à ſe ſervir du mot *gracieuſer*, qui ſignifie *recevoir*, *parler obligeamment*; mais ce mot n'eſt pas employé par les bons Ecrivains dans le ſtyle noble.

CHAPITRE XXXIV.

GRAND ET GRANDEUR.

De ce qu'on entend par ces mots.

GRAND eſt un des mots les plus fréquemment employés dans le ſens moral & avec le moins de circonſpection. *Grand* Homme, *grand* Génie, *grand* Eſprit, *grand* Capitaine, *grand* Philoſophe, *grand* Orateur, *grand* Poëte; on entend par cette expreſſion, *quiconque dans ſon Art paſſe de loin les*

bornes ordinaires. Mais comme il eſt difficile de poſer ces bornes, on donne ſouvent le nom de *grand* au médiocre.

On ſe trompe moins dans les ſignifications de ce terme au Phyſique. On ſçait ce que c'eſt qu'un *grand* orage, un *grand* malheur, une *grande* maladie, de *grands* biens, une *grande* miſere.

Quelquefois le terme *gros* eſt mis au Phyſique pour *grand*, mais jamais au moral. On dit de *gros biens*, pour *grandes richeſſes ; une groſſe pluye*, pour *grande pluye* ; mais non pas *gros Capitaine*, pour *grand Capitaine* ; *gros Miniſtre*, *pour grand Miniſtre* ; *grand Financier*, ſignifie *un homme très-intelligent dans les finances de l'Etat ; gros Financier*, ne veut dire *qu'un homme enrichi dans la finance.*

Le grand homme eſt plus difficile à définir que le *grand Artiſte*. Dans un Art, dans une Profeſſion, celui qui a paſſé de loin ſes rivaux, ou qui a la réputation de les avoir ſurpaſſés, eſt appellé *grand* dans ſon Art, & ſemble n'avoir eu beſoin que d'un ſeul mérite ; mais le *grand Homme* doit réunir des mérites différens. Gonſalve ſurnommé le *grand Capitaine*, qui diſoit *la toile d'honneur doit être groſſierement tiſſue*, n'a jamais été appellé *grand Homme*. Il eſt plus aiſé de nommer ceux à qui l'on doit refuſer l'épithete de *grand Homme*, que de trouver ceux à qui on doit l'acccorder. Il ſemble que cette dénomination ſuppoſe quelques *grandes* vertus. Tout le monde convient que Cromwel étoit le Général le plus intrépide de ſon tems, le plus profond politique, le plus capable de conduire un Parti, un Parlement, une Armée ; nul Ecrivain

cependant ne lui donne le titre de *grand Homme*, parce qu'avec de *grandes* qualités, il n'eut aucune *grande* vertu.

Il paraît que ce titre n'eſt le partage que du petit nombre d'hommes dont les vertus, les travaux & les ſuccès ont éclaté. Les ſuccès ſont néceſſaires, parce qu'on ſuppoſe qu'un homme toujours malheureux l'a été par ſa faute.

Grand tout court exprime ſeulement une *dignité*; c'eſt en Eſpagne un nom appellatif, honorifique, diſtinctif, que le Roi donne aux perſonnes qu'il veut honorer. Les *Grands* ſe couvrent devant le Roi, ou avant de lui parler, ou après lui avoir parlé, ou ſeulement en ſe mettant en leur rang avec les autres.

Charles-Quint confirma à 16 principaux Seigneurs les Priviléges de la *Grandeſſe*; cet Empereur, Roi d'Eſpagne, accorda les mêmes honneurs à beaucoup d'autres. Ses ſucceſſeurs en ont toujours augmenté le nombre. Les *Grands* d'Eſpagne ont long-tems prétendu être traités comme les Electeurs & les Princes d'Italie. Ils ont à la Cour de France les mêmes honneurs que les Pairs.

Le titre de *Grand* a toujours été donné en France à pluſieurs premiers Officiers de la Couronne, comme *Grand*-Sénéchal, *Grand*-Maître, *Grand*-Chambellan, *Grand*-Ecuyer, *Grand*-Echanſon, *Grand*-Panetier, *Grand*-Veneur, *Grand*-Louvetier, *Grand*-Fauconier. On leur donna ces titres par prééminence, pour les diſtinguer de ceux qui ſervaient ſous eux. On ne le donna ni au Connétable, ni au Chancelier, ni aux Maréchaux, quoique le Connétable fût le

premier des Grands Officiers, le Chancelier le ſecond Officier de l'Etat, & le Maréchal le ſecond Officier de l'Armée. La raiſon en eſt qu'ils n'avaient point de Vice-Gérens, de Sous-Connétables, de Sous-Maréchaux, de Sous-Chanceliers, mais des Officiers d'une autre dénomination, qui exécutaient leurs ordres; au-lieu qu'il y avait des Maîtres-d'Hôtel ſous le *Grand*-Maître, des Chambellans, ſous le *Grand*-Chambellan, des Ecuyers ſous le *Grand*-Ecuyer, &c.

Grand, qui ſignifie *Grand-Seigneur*, a une ſignification plus étendue & plus incertaine; nous donnons ce titre au Sultan des Turcs, qui prend celui de *Padisha*, auquel *Grand-Seigneur* ne répond point. On dit, un *Grand*, en parlant d'un homme d'une naiſſance diſtinguée, revêtu de dignités; mais il n'y a que les petits qui le diſent. Un homme de quelque naiſſance, ou un peu illuſtré, ne donne ce nom à perſonne. Comme on appelle communément *Grand Seigneur*, celui qui a de la naiſſance, des dignités & des richeſſes, la pauvreté ſemble ôter ce titre. On dit un *pauvre Gentil-homme*, & non pas un *pauvre Grand Seigneur*.

Grand eſt autre que *Puiſſant*; on peut être l'un & l'autre; mais le *Puiſſant* déſigne une place importante; le *Grand* annonce plus d'extérieur & moins de réalité; le *Puiſſant* commande, le *Grand* a des honneurs.

On a de la grandeur dans l'eſprit, dans les ſentimens, dans les manieres, dans la conduite. Cette expreſſion n'eſt point employée pour les hommes d'un rang médiocre, mais pour ceux qui par leur

état, ſont obligés à montrer de l'élévation. Il eſt bien vrai que l'homme le plus obſcur peut avoir plus de *grandeur* d'ame qu'un Monarque ; mais l'uſage ne permet pas qu'on diſe, *ce Marchand, ce Fermier s'eſt conduit avec grandeur* ; à moins que dans une circonſtance ſinguliere, & par oppoſition, on ne diſe, par exemple, *le fameux Négociant qui reçut Charles-Quint dans ſa maiſon, & qui alluma un fagot de canelle avec une obligation de cinquante mille ducats qu'il avait de ce Prince, montra plus de grandeur d'ame que l'Empereur.*

On donnait autrefois le titre de *Grandeur* aux hommes conſtitués en dignité. Les Curés en écrivant aux Evêques, les appellaient encore *Votre Grandeur*. Ces titres que la baſſeſſe prodigue, & que la vanité reçoit, ne ſont plus gueres en uſage.

La *hauteur* eſt ſouvent priſe pour la *grandeur*. Qui étale la *grandeur*, montre la vanité. On s'eſt épuiſé à écrire ſur la *grandeur*, ſelon ce mot de Montagne : *nous ne pouvons y atteindre, vengeons-nous par en médire.*

CHAPITRE XXXV.

DES MOTS GRAVE *ET* GRAVITÉ.

GRAVE, au ſens moral, tient toujours du phyſique : il exprime quelque choſe de poids ; c'eſt pourquoi on dit, *un homme, un auteur, des maximes de poids*, pour *homme, auteur, maximes graves*. Le *grave* eſt au ſérieux, ce que le plaiſant eſt

à l'enjoué : il a un degré de plus, & ce degré eſt conſidérable. On peut être ſérieux par humeur, & même faute d'idées. On eſt *grave* ou par bienſéance, ou par l'importance des idées qui donnent de la *gravité*. Il y a de la différence entre être *grave* & être un homme *grave*. C'eſt un défaut d'être *grave* hors de propos. Celui qui eſt *grave* dans la ſociété, eſt rarement recherché. Un homme grave eſt celui qui s'eſt concilié de l'autorité, plus par ſa ſageſſe que par ſon maintien.

Pietate gravem ac meritis ſi forte virum quem.

L'air décent eſt néceſſaire par-tout ; mais l'air *grave* n'eſt convenable que dans les fonctions d'un miniſtere important, dans un Conſeil. Quand la *gravité* n'eſt que dans le maintien, comme il arrive très-ſouvent, on dit *gravement* des inepties : cette eſpece de ridicule inſpire de l'averſion. On ne pardonne pas à qui veut en impoſer par cet air d'autorité & de ſuffiſance.

Le Duc de la Rochefoucauld a dit que, *la gravité eſt un myſtere du corps, inventé pour cacher les défauts de l'eſprit*. Sans examiner ſi cette expreſſion, *myſtere du corps*, eſt naturelle & juſte, il ſuffit de remarquer que la réflexion eſt vraie, pour tous ceux qui affectent de la *gravité*, mais non pour ceux qui ont dans l'occaſion une *gravité* convenable à la place qu'ils tiennent, au lieu où ils ſont, aux matieres qu'on traite.

Un Auteur *grave* eſt celui dont les opinions ſont ſuivies dans les matieres contentieuſes ; on ne le dit pas d'un Auteur qui a écrit ſur des choſes hors de doute. Il ſerait ridicule d'appeller Euclide, Archimède, des Auteurs graves.

Il

Il y a de la *gravité* dans le ſtyle. Tite-Live, de Thou ont écrit avec *gravité* : on ne peut pas dire la même choſe de Tacite, qui a recherché la préciſion & qui laiſſe voir de la malignité ; encore moins du Cardinal de Retz, qui met quelquefois dans ſes récits une gaité déplacée, & qui s'écarte quelquefois des bienſéances.

Le ſtyle *grave* évite les ſaillies, les plaiſanteries ; s'il s'éleve quelquefois au ſublime, ſi dans l'occaſion il eſt touchant, il rentre bientôt dans cette ſageſſe, dans cette ſimplicité noble qui fait ſon caractere ; il a de la force, mais peu de hardieſſe. Sa plus grande difficulté eſt de n'être point monotone.

Affaire *grave*, cas *grave*, ſe dit plutôt d'une Cauſe criminelle, que d'un Procès civil ; maladie *grave* ſuppoſe du danger.

LA VOIX
DU SAGE ET DU PEUPLE.

La bonté d'un Gouvernement conſiſte à protéger & à contenir également toutes les profeſſions d'un Etat.

Le Gouvernement ne peut être bon, s'il n'y a une Puiſſance unique.

Dans les Etats les plus mixtes, la puiſſance réſulte du conſentement de pluſieurs Ordres, & alors elle acquiert ſon unité, ſans laquelle tout eſt confuſion.

Dans un Etat quelconque, le plus grand malheur eſt que l'autorité légiſlative ſoit combattue. Les années heureuſes de la Monarchie ont été les dernieres de Henri IV; celles de Louis XIV & de Louis XV, quand ces Rois ont gouverné par eux-mêmes.

Il ne doit pas y avoir deux Puiſſances dans un Etat.

On abuſe de la diſtinction entre Puiſſance ſpirituelle & Puiſſance temporelle : dans ma maiſon reconnait-on deux Maîtres, moi qui ſuis le Pere de famille, & le Précepteur de mes Enfans, à qui je donne des gages ?

Je veux qu'on ait de très-grands égards pour le Précepteur de mes Enfans; mais je ne veux point du tout qu'il ait la moindre autorité dans ma maiſon.

Il y a dans le Monde entier quatre Etats qui ſont de la Communion Romaine, la France, les Eſpagnes, la moitié de l'Allemagne, la Pologne. Dans les Eſpagnes, le Gouvernement s'accommode avec le Pape pour impoſer des taxes ſur le Clergé. L'Impératrice, Reine de Hongrie, en uſe de même : elle a obtenu dans la derniere Guerre, la permiſſion de prendre l'argenterie des Egliſes. En Pologne, l'Armée de la Couronne vit à diſcrétion ſur les Terres du Clergé, parce que le Clergé payée trop peu à la République.

En France, où la raiſon ſe perfectionne tous les jours, cette raiſon nous apprend que l'Egliſe doit contribuer aux charges de l'Etat, à proportion de ſes revenus, & que le corps deſtiné particuliere-

ment à enſeigner la Juſtice, doit commencer par en donner l'exemple.

Ce Gouvernement ſerait digne des Hottentots, dans lequel il ſeroit permis à un certain nombre d'hommes de dire : *c'eſt à ceux qui travaillent à payer ; nous ne devons rien payer, parce que nous ſommes oiſifs.*

Ce Gouvernement outragerait Dieu & les hommes, dans lequel des Citoyens pourraient dire : *l'Etat nous a tout donné, & nous ne lui devons que des prieres.*

La raiſon en ſe perfectionnant, détruit le germe des Guerres de Religion. C'eſt l'eſprit philoſophique, qui a banni cette peſte du monde.

Si Luther & Calvin revenaient au monde, ils ne feraient pas plus de bruit que les Scotiſtes & les Thomiſtes. Pourquoi ? Parce que les lumieres répandues dans toutes les conditions, ont appris qu'il ne faut jamais s'élever contre la Religion du Prince, & que quand on s'éleve contr'elle, il en naît des calamités affreuſes pour des ſiecles.

Ce n'eſt que dans des tems de barbarie qu'on voit des Sorciers, des Poſſedés, des Rois excommuniés, des Sujets déliés de leur ſerment de fidélité par des Docteurs.

La raiſon nous apprend que le Prince peut laiſſer ſubſiſter quelques anciens abus, comme de laiſſer décider en Cour de Rome certaines affaires qu'on pourrait très-bien décider dans ſon Conſeil.

Elle nous montre que, quand le Prince voudra abroger ces coûtumes, elles tomberont comme un bâtiment Gothique qu'on détruit pour le rebâtir à la moderne.

Elle nous montre que, quand le Prince voudra extirper un abus préjudiciable, les Peuples doivent y concourir, & y concourront, l'abus eût-il quatre mille ans d'ancienneté.

Cette raiſon nous enſeigne que le Prince doit être maître abſolu de toute Police Eccléſiaſtique, ſans aucune reſtriction, puiſque cette Police Eccléſiaſtique eſt une partie du Gouvernement; & de même que le Pere de famille preſcrit au Précepteur de ſes Enfans les heures du travail & le genre des études, &c. de même le Prince peut preſcrire à tous Eccléſiaſtiques, ſans exception, tout ce qui a le moindre rapport à l'ordre public.

Cette raiſon nous dit à tous que, quand le Prince voudra donner à ceux qui ont verſé leur ſang pour l'Etat, des penſions ſur des bénéfices, leſquels bénéfices ſont une partie du patrimoine de l'Etat, non-ſeulement tous les Officier de Guerre, mais tous les Magiſtrats, tous les Cultivateurs, tous les Citoyens béniront le Prince; & quiconque s'oppoſerait à une inſtitution ſi ſalutaire, ſerait regardé comme un ennemi de la Patrie.

De même, quand le Prince qui eſt le Paſteur de ſon Peuple, voudra augmenter ſon troupeau comme il le doit; quand il voudra rendre aux Loix de la Nature les Imprudens & les Imprudentes qui ſe ſont voués à l'extinction de l'eſpece, & qui ont fait un vœu fatal à la ſociété, dans un âge où il n'eſt pas permis de diſpoſer de ſon bien, la ſociété benira ce Prince dans la ſuite des ſiecles.

Il y a tel Couvent inutile au Monde à tous égards, qui jouit de deux cent mille livres de rente. La raiſon démontre que, ſi on donnait ces deux cent

mille livres à cent Officiers qu'on marierait, il y aurait cent bons Citoyens récompensés, cent filles pourvues, quatre cent personnes au moins de plus dans l'Etat au bout de dix ans, au lieu de cinquante Fainéans; elle démontre encore que ces cinquante Fainéans, rendus à la Patrie, cultiveraient la terre, la peupleraient, & qu'il y aurait plus de Laboureurs & de Soldats. Voilà ce que tout le monde desire, depuis le Prince du sang jusqu'au Vigneron. La superstition seule s'y opposait autrefois; mais la raison soumise à la foi écrase la superstition.

Le Prince peut, d'un seul mot, empêcher au moins qu'on ne fasse des vœux avant l'âge de vingt-cinq ans: & si quelqu'un dit au Souverain: *que deviendront les filles de Condition, que nous sacrifions d'ordinaire aux Aînés de nos familles?* Le Prince répondra, *elles deviendront ce qu'elles deviennent en Suede, en Dannemarck, en Prusse, en Angleterre, en Hollande: elles feront des Citoyens; elles sont nées pour la propagation, & non pour réciter du Latin qu'elles n'entendent point.* Une femme qui nourrit deux Enfans & qui file, rend plus de service à la Patrie, que tous les Couvents n'en peuvent jamais rendre.

C'est un très-grand bonheur pour le Prince & pour l'Etat, qu'il y ait beaucoup de Philosophes, qui impriment ces maximes dans la tête des hommes.

Les Philosophes n'ayant aucun intérêt particulier, ne peuvent parler qu'en faveur de la raison & de l'intérêt public.

Les Philosophes rendent service aux Princes en

détruisant la superstition, qui est toujours l'ennemie des Princes.

C'est la superstition qui a fait assassiner Henri III, Henri IV, Guillaume, Prince d'Orange, & tant d'autres. C'est elle qui a fait couler des rivieres de sang depuis Constantin.

La superstition est le plus horrible ennemi du genre humain. Quand elle domine le Prince, elle l'empêche de faire le bien de son Peuple; quand elle domine le Peuple, elle le souleve contre son Prince.

Il n'y a pas un seul exemple, sur la terre, de Philosophes qui se soient opposés aux Loix du Prince; il n'y a pas un seul siecle, où la superstition & l'enthousiasme n'ayent causé des troubles qui font horreur.

Il n'y a pas un seul exemple de trouble & de dissension, quand le Prince a été le Maître absolu de la Police Ecclésiastique. Il n'y a que des exemples de désordre & de calamités, quand les Ecclésiastiques n'ont pas été entierement soumis au Prince.

Ce qui peut arriver de plus heureux aux hommes, c'est que le Prince soit Philosophe.

Le Prince Philosophe sçait que plus la raison fera de progrès dans ses Etats, moins les disputes, les querelles Théologiques, l'enthousiasme, la superstition feront de mal; il encouragera donc les progrès de la raison.

Ces progrès seuls suffiront pour anéantir, par exemple, dans quelques années toutes les disputes sur la Grace; parce que le nombre des hommes raisonnables étant augmenté, le nombre des es-

prits de travers, qui se nourrissent d'opinions absurdes, diminuera.

Ce qu'on appelle un Janséniste, est réellement un fou, un mauvais Citoyen & un rebelle. Il est fou, parce qu'il prend pour des vérités démontrées, des idées particulieres. S'il se servait de sa raison, il verrait que les Philosophes n'ont jamais disputé, ni pu disputer sur une vérité démontrée. S'il se servait de sa raison, il verrait qu'une Secte qui mene à des convulsions, est une Secte de fous. Il est mauvais Citoyen, parce qu'il trouble l'ordre de l'Etat. Il est rebelle, parce qu'il désobéit.

Les Molinistes sont des foux plus doux. Il ne faut être ni à Apollon, ni à Céphas; mais à Dieu & au Roi. Il est certain que plus il y aura de Philosophes, plus les foux seront à portée d'être guéris.

Le Prince Philosophe encouragera la Religion, qui enseigne toujours une morale pure & très-utile aux hommes; il empêchera qu'on ne dispute sur le dogme, parce que ces disputes n'ont jamais produit que du mal.

Il rendra autant qu'il le pourra, la justice distributive, plus uniforme & moins lente, & rougira pour nos ancêtres, que ce qui est vrai à Dreux, soit faux à Pontoise.

Le Prince Philosophe sera convaincu, que plus un Peuple est laborieux, plus il est riche: il aura soin que ses Villes soient embellies, parce qu'alors il y aura plus de travaux, & qu'il en résultera l'utile & l'agréable.

On composeroit un gros livre de tout le bien qu'on peut faire; mais un Prince Philosophe n'a pas besoin d'un gros livre.

RESCRIT DE L'EMPEREUR DE LA CHINE.

NOUS, L'EMPEREUR DE LA CHINE, Nous étant fait repréſenter dans notre Conſeil d'Etat, les mille & une Brochures qu'on débite journellement dans le renommé Village de Paris, pour l'inſtruction de l'Univers ; nous avons remarqué avec une ſatisfaction Impériale, qu'on imprime plus de penſées, en façon de penſées, ou expreſſions ſans penſées, dans ledit Village, ſitué ſur le petit ruiſſeau de la Seine, contenant environ cinq cens mille Plaiſans, ou gens voulant l'être, que l'on ne fabrique de porcelaines dans notre Bourg de *King-tzin* ſur le fleuve Jaune, lequel Bourg poſſede le double d'Habitans, leſquels ne ſont pas la moitié ſi plaiſans que ceux de Paris.

Nous avons lû attentivement la Brochure de notre amé JEAN-JACQUES, Citoyen de Genève ; lequel JEAN-JACQUES a extrait un *Projet de Paix perpétuelle* du Bonze Saint-Pierre, lequel Bonze Saint-Pierre l'avait extrait d'un Clerc Mandarin Marquis de Roſny, Duc de Sully, excellent Œconome ; lequel l'avait extrait du creux de ſon cerveau.

Nous avons été ſenſiblement affligés de voir que dans ledit extrait rédigé par notre amé JEAN-JACQUES, où l'on expoſe les moyens faciles de donner à l'Europe une Paix perpétuelle, on avait oublié le reſte de l'*Univers*, qu'il faut toujours

avoir en vûe dans toutes ſes Brochures; Nous avons connu que la Monarchie de France, qui eſt la premiere des Monarchies, l'Anarchie d'Allemagne qui eſt la premiere des Anarchies, l'Eſpagne, l'Angleterre, la Pologne, la Suede (ſuivant leurs Hiſtoriens), chacune en ſon genre la premiere Puiſſance de l'*Univers*, ſont toutes requiſes d'accéder au Traité de JEAN-JACQUES. Nous avons été édifiés de voir que notre chere Couſine l'Imperatrice de Toutes Ruſſies était pareillement requiſe de fournir ſon contingent; mais grande a été notre ſurpriſe Impériale, quand nous avons en vain cherché notre nom dans la liſte. Nous avons jugé qu'étant ſi proche voiſin de notre chere Couſine, nous devions être nommé avec elle; que le Grand-Turc voiſin de la Hongrie & de Naples, le Roi de Perſe voiſin du Grand-Turc, le Grand-Mogol voiſin du Roi de Perſe ont pareillement les mêmes droits, & que ce ſerait faire au Japon une injuſtice criante, de l'oublier dans la Confédération générale.

Nous avons penſé de nous-même, après l'avis de notre Conſeil, que ſi le Grand-Turc attaquait la Hongrie, ſi la Diéte Europaine, Européenne, ou Européane ne ſe trouvait pas alors en argent comptant; ſi tandis que la Reine d'Hongrie s'oppoſerait au Turc vers Belgrade, le Roi de Pruſſe marchait à Vienne; ſi les Ruſſes pendant ce tems-là attaquaient la Siléſie, ſi les Français ſe jettaient alors ſur les Pays-Bas, l'Angleterre ſur la France, le Roi de Sardaigne ſur l'Italie, l'Eſpagne ſur les Maures, ou les Maures ſur l'Eſpagne, ces petites combinaiſons pourraient détranger la Paix perpétuelle.

Notre acceſſion étant donc d'une néceſſité abſolue, nous avons réſolu de co-opérer de toutes nos forces au bien général, qui eſt évidemment le but de tout Empereur, comme de tout Faiſeur de Brochures.

A cet effet, ayant remarqué qu'on avait oublié la Ville dans laquelle les Plénipotentiaires de l'*Univers* doivent s'aſſembler, nous avons réſolu d'en bâtir une ſans délai. Nous nous ſommes fait repréſenter le plan d'un Ingénieur de Sa Majeſté le Roi de Narſingue, lequel propoſa, il y a déjà quelques années, de creuſer un trou juſqu'au centre de la Terre, pour y faire des expériences de Phyſique; notre intention étant de perfectionner cette idée, nous ferons percer le Globe de part en part. Et comme les Philoſophes les plus éminens du Village de Paris ſur le ruiſſeau de la Seine, croyent que *le noyau du Globe eſt de verre*, qu'ils l'ont écrit, & qu'ils ne l'auraient pas écrit, s'ils n'en avaient été ſûrs; notre Ville de ladite Diéte de l'*Univers* ſera toute de cryſtal, & recevra continuellement le jour par un bout ou par un autre; de ſorte que la conduite des Plénipotentiaires ſera toujours éclairée.

Pour mieux affermir l'ouvrage de la Paix perpétuelle, nous aboucherons enſemble dans notre Ville tranſparente notre Saint Pere le Grand Lama, notre Saint Pere le Grand Dairo, notre Saint Pere le Muphti, & notre Saint Pere le Pape, qui feront tous aiſément d'accord, moyennant les exhortations de quelques Jéſuites Portugais. Nous terminerons tout d'un tems l'ancien procès de la Juſtice Eccléſiaſtique & Séculiere, du Fiſc & du Peuple, des

Nobles & des Roturiers, de l'Epée & de la Robe, des Maîtres & des Valets, des Maris & des Femmes, des Auteurs & des Lecteurs.

Nos Plénipotentiaires enjoindront à tous les Souverains de n'avoir jamais aucune querelle, ſous peine d'une Brochure de JEAN-JACQUES, pour la premiere fois; & du Ban de l'*Univers*, pour la ſeconde.

Nous prions la République de Genève & celle de Saint-Marin de nommer, conjointement avec nous, le Sieur JEAN-JACQUES pour premier Préſident de la Diéte, attendu que ledit Sieur ayant déjà jugé les Rois & les Républiques ſans en être prié, il les jugera tout auſſi-bien, quand il ſera à la tête de la Chambre; & notre avis eſt qu'il ſoit payé régulierement de ſes honoraires ſur le produit net des cent ſoixante & treize Journaux qui ſe débitent par ſemaine ſur les bords du ruiſſeau de la Seine. Priant le *Tien* qu'il ait en ſa ſainte garde ledit JEAN-JACQUES, comme auſſi le Sieur WOLMAR, la Demoiſelle JULIE, & ſon faux-germe. DONNÉ à Pekin, le premier du mois de Hihan, l'an 1898436500 de la fondation de notre Monarchie.

LETTRE

A M. ALBERGATI CAPACELLI,

SÉNATEUR DE BOLOGNE,

Sur pluſieurs ſujets différens.

Au Château de Ferney en Bourgogne, 23 Décembre 1760.

MONSIEUR, nous ſommes unis par les mêmes goûts, nous cultivons les mêmes Arts; & ces Beaux-Arts ont produit l'amitié dont vous m'honorez; ce ſont eux qui lient les ames bien nées, quand tout diviſe le reſte des hommes.

J'ai ſçu dès long-tems, que les principaux Seigneurs de vos belles Villes d'Italie ſe raſſemblent ſouvent, pour repréſenter ſur des théâtres élevés avec goût, tantôt des Ouvrages dramatiques Italiens, tantôt même les nôtres. C'eſt auſſi ce qu'ont fait quelquefois les Princes des Maiſons les plus auguſtes & les plus puiſſantes; c'eſt ce que l'eſprit humain a jamais inventé de plus noble & de plus utile pour former les mœurs, & pour les polir; c'eſt-là le chef-d'œuvre de la ſociété; car, Monſieur, pendant que le commun des hommes eſt obligé de travailler aux Arts Méchaniques, & que leur tems eſt heureuſement occupé, Les Grands & les Riches ont le malheur d'être abandonnés à eux-mêmes, à l'ennui inſéparable de l'oiſiveté, au jeu

plus funeſte que l'ennui, aux petites factions plus dangereuſes que le jeu & que l'oiſiveté.

Vous êtes, Monſieur, un de ceux qui ont rendu le plus de ſervice à l'eſprit humain dans votre Ville de Bologne, cette mere des Sciences; vous avez repréſenté à la campagne, ſur le théâtre de votre Palais, plus d'une de nos Pieces Françaiſes, élégamment traduites en vers Italiens: vous daignez traduire actuellement la Tragédie de *Tancrède*, & moi qui vous imite de loin, j'aurai bientôt le plaiſir de voir repréſenter chez moi, la traduction d'une Piece de votre célèbre *Goldoni*, que j'ai nommé, & que je nommerai toujours le Peintre de la Nature: digne Réformateur de la Comédie Italienne, il en a banni les farces inſipides, les ſottiſes groſſieres, lorſque nous les avions adoptées ſur quelques théâtres de Paris. Une choſe m'a frappé ſurtout dans les Pieces de ce génie fécond, c'eſt qu'elles finiſſent toutes par une moralité qui rappelle le ſujet & l'intrigue de la Piece, & qui prouve que ce ſujet & cette intrigue ſont faits pour rendre les hommes plus ſages & plus gens de bien.

Qu'eſt-ce en effet que la vraie Comédie? C'eſt l'art d'enſeigner la vertu & les bienſéances en action & en dialogues. Que l'éloquence du monologue eſt froide en comparaiſon! A-t-on jamais retenu une ſeule phraſe de trente ou quarante mille diſcours moraux? Et ne ſçait-on pas par cœur ces ſentences admirables, placées avec art dans des dialogues intéreſſans?

Homo ſum, humani nihil à me alienum puto.
Apprimè in vitâ eſt utile, ut ne quid nimis.
Naturâ tu illi pater es, conſilii ego. &c.

C'eſt ce qui fait un des grands mérites de Térence ; c'eſt celui de nos bonnes Tragédies, de nos Comédies ; elles n'ont pas produit une admiration ſtérile ; elles ont ſouvent corrigé les hommes. J'ai vû un Prince pardonner une injure après une repréſentation de la clémence d'*Auguſte*. Une Princeſſe qui avait mépriſé ſa mere, alla ſe jetter à ſes pieds, en ſortant de la ſcene où *Rodope* demande pardon à ſa mere. Un homme connu ſe raccommoda avec ſa femme, en voyant *le Préjugé à la mode* ; j'ai vu l'homme du monde le plus fier, devenir modeſte après la Comédie du *Glorieux* : & je pourrais citer plus de ſix fils de famille que la Comédie de l'*Enfant Prodigue* a corrigés. Si les Financiers ne ſont plus groſſiers ; ſi les Gens de Cour ne ſont plus de vains Petits Maîtres ; ſi les Médecins ont abjuré la robe, le bonnet, les conſultations en Latin ; ſi quelques Pédans ſont devenus hommes, à qui en a-t-on l'obligation ? Au théâtre, au ſeul théâtre.

Quelle pitié ne doit-on donc pas avoir de ceux qui s'élevent contre ce premier Art de la Littérature, qui s'imaginent qu'on doit juger du théâtre d'aujourd'hui par les tréteaux de nos ſiecles d'ignorance, & qui confondent les *Sophocles* & les *Ménandres*, les *Varius* & les *Térences*, avec les *Tabarins* & les *Polichinelles* !

Mais que ceux-là ſont encore plus à plaindre, qui admettent les *Tabarins* & les *Polichinelles*, & qui rejettent les *Polieuctes*, les *Athalies*, les *Zaïres* & les *Alzires* ! Ce ſont-là de ces contradictions où l'eſprit humain tombe tous les jours.

Pardonnons aux ſourds qui parlent contre la Mu-

ſique, aux aveugles qui haïſſent la beauté ; ce ſont moins des ennemis de la ſociété, conjurés pour en détruire la conſolation & le charme, que des malheureux à qui la Nature a refuſé des organes.

Nos vero dulces teneant ante omnia Muſæ.

J'ai eu le plaiſir de voir chez moi à la campagne, repréſenter *Alzire*, cette Tragédie où le Chriſtianiſme & les droits de l'humanité triomphent également. J'ai vû dans *Mérope* l'amour maternel faire répandre des larmes, ſans le ſecours de l'amour galant. Ces ſujets remuent l'ame la plus groſſiere, comme la plus délicate ; & ſi le Peuple aſſiſtait à des ſpectacles honnêtes, il y aurait bien moins d'ames groſſieres & dures. C'eſt ce qui fit des Athéniens une Nation ſi ſupérieure. Les Ouvriers n'allaient point porter à des farces indécentes, l'argent qui devait nourrir leurs familles ; mais les Magiſtrats appellaient, dans des fêtes célebres, la Nation entiere à des repréſentations qui enſeignaient la vertu & l'amour de la Patrie : les ſpectacles que nous donnons chez nous, ſont une bien plus faible imitation de cette magnificence ; mais enfin, elles en retracent quelque idée : c'eſt la plus belle éducation qu'on puiſſe donner à la Jeuneſſe, le plus noble délaſſement du travail, la meilleure inſtruction pour tous les ordres des Citoyens. C'eſt preſque la ſeule maniere d'aſſembler les hommes pour les rendre ſociables.

Emollit mores, nec ſinit eſſe feros

Auſſi, je ne me laſſerai point de répéter que parmi vous le Pape *Léon* X, l'Archevêque *Triſſino*, le Cardinal *Bibiena*, & parmi nous les Cardinaux

de *Richelieu* & *Mazarin*, reſſuſciterent la ſcene; ils ſçavaient qu'il vaut mieux voir l'*Œdipe* de *Sophocle*, que de perdre au jeu la nourriture de ſes enfans, ſon tems dans un caffé, ſa raiſon dans un cabaret, ſa ſanté dans des réduits de débauche, & toute la douceur de ſa vie dans le beſoin & dans la privation des plaiſirs de l'eſprit.

Il ſerait à ſouhaiter, Monſieur, que les Spectacles fuſſent dans les grandes Villes, ce qu'ils ſont dans vos terres & dans les miennes, & dans celles de tant d'Amateurs; qu'ils ne fuſſent point mercénaires; que ceux qui ſont à la tête des Gouvernemens, fiſſent ce que nous faiſons, & ce qu'on fait dans tant de Villes. C'eſt aux Ediles à donner les jeux publics; s'ils deviennent une marchandiſe, ils riſquent d'être avilis. Les hommes ne s'accoutument que trop à mépriſer les ſervices qu'ils payent. Alors l'intérêt plus fort encore que la jalouſie, enfante les cabales. Les *Claverets* cherchent à perdre les *Corneilles*; les *Pradons* veulent écraſer les *Racines*.

C'eſt une guerre toujours renaiſſante, dans laquelle la méchanceté, le ridicule & la baſſeſſe ſont ſans ceſſe ſous les armes.

Un Entrepreneur des Spectacles de la Foire, tâche, à Paris, de miner les Comédiens qu'on nomme Italiens: ceux-ci veulent anéantir les Comédiens Français par des Parodies; les Comédiens Français ſe défendent comme ils peuvent. L'Opéra eſt jaloux d'eux tous; chaque Compoſiteur a pour ennemis tous les autres Compoſiteurs, & leurs Protecteurs, & les Maîtreſſes des Protecteurs.

Souvent pour empêcher une Piece nouvelle de paraître

paraître, pour la faire tomber au Théâtre ; & si elle réussit, pour la décrier à la lecture, & pour abîmer l'Auteur, on employe plus d'intrigues que les *Wihgs* n'en ont tramées contre les *Toris*, les *Guelfes* contre les *Gibelins*, les *Molinistes* contre les *Jansénistes*, les *Cocceiens* contre les *Voetiens*, &c. &c. &c. &c.

Je sçais de science certaine, qu'on accusa *Phédre* d'être Janséniste. Comment (disaient les ennemis de l'Auteur) sera-t-il permis de débiter à une Nation Chrétienne ces maximes diaboliques ?

Vous aimez : on ne peut vaincre sa destinée ;
Par un charme fatal vous fûtes entraînée.

N'est-ce pas là évidemment un Juste à qui la Grace a manqué ? J'ai entendu tenir ces propos dans mon enfance, non pas une fois, mais trente. On a vû une cabale de canailles, & un Abbé *Des F*..... à la tête de cette cabale, au sortir de Bisêtre, forcer le Gouvernement à suspendre les représentations de *Mahomet*, joué par ordre du Gouvernement ; ils avaient pris pour prétexte que dans cette Tragédie de *Mahomet*, il y avait plusieurs traits contre ce faux Prophéte, qui pouvaient réjaillir sur les Convulsionnaires ; ainsi, ils eurent l'insolence d'empêcher pour quelque tems les représentations d'un Ouvrage dédié à un Pape, approuvé par un Pape.

Si M. de l'*Empirée*, Auteur de Province, est jaloux de quelques autres Auteurs, il ne manque pas d'assurer dans un long Discours public, que Messieurs ses rivaux sont tous des ennemis de l'Etat & de l'Eglise Gallicane. Bientôt *Arlequin* accusera

Polichinelle d'être Janſéniſte, Moliniſte, Calviniſte, Athée, collectivement.

Je ne ſçais quels Ecrivains ſubalternes ſe ſont aviſés, dit-on, de faire un Journal Chrétien, comme ſi les autres Journaux de l'Europe étaient idolâtres. M. de *Saint-Foix*, Gentilhomme Breton, célébre par la charmante Comédie de l'*Oracle*, avait fait un Livre très-utile & très-agréable ſur pluſieurs points curieux de notre Hiſtoire de France. La plûpart de ces petits Dictionnaires ne ſont que des Extraits des ſçavans Ouvrages du ſiécle paſſé. Celui-ci eſt d'un homme d'eſprit qui a vû & penſé. Mais qu'eſt-il arrivé? Sa Comédie de l'*Oracle*, & ſes recherches ſur l'Hiſtoire, étaient ſi bonnes, que Meſſieurs du Journal Chrétien l'ont accuſé de n'être pas Chrétien. Il eſt vrai qu'ils ont eſſuyé un procès criminel, & qu'ils ont été obligés de demander pardon; mais rien ne rebute ces honnêtes gens.

La France fourniſſait à l'Europe un Dictionnaire Encyclopédique, dont l'utilité était reconnue. Une foule d'articles excellens rachetaient bien quelques endroits qui n'étaient pas des mains des Maîtres. On le traduiſait dans votre langue; c'était un des plus grands monumens des progrès de l'eſprit humain. Un Convulſionnaire s'aviſe d'écrire contre ce vaſte dépôt des Sciences. Vous ignorez peut-être, Monſieur, ce que c'eſt qu'un Convulſionnaire; c'eſt un de ces Energumènes de la lie du Peuple, qui, pour prouver qu'une certaine Bulle d'un Pape eſt erronée, vont faire des miracles de grenier en grenier, rôtiſſant de petites filles ſans leur faire du mal, leur donnant des

coups de buche & de fouet pour l'amour de Dieu, & criant contre le Pape. Ce Monſieur Convulſionnaire ſe croit prédeſtiné, par la grace de Dieu, à détruire l'Encyclopédie; il accuſe, ſelon l'uſage, les Auteurs de n'être pas Chrétiens; il fait un illiſible libelle en forme de dénonciation; il attaque à tort & à travers tout ce qu'il eſt incapable d'entendre. Ce pauvre homme s'imaginant que l'article *Ame* de ce Dictionnaire n'a pu être compoſé que par un homme d'eſprit, & n'écoutant que ſa juſte averſion pour les gens d'eſprit, ſe perſuade que cet article doit abſolument prouver le matérialiſme de ſon ame; il dénonce donc cet article comme impie, comme Epicurien, enfin, comme l'Ouvrage d'un Philoſophe.

Il ſe trouve que l'article, loin d'être d'un Philoſophe, eſt d'un Docteur en Théologie, qui établit l'immatérialité, la ſpiritualité, l'immortalité de l'ame de toutes ſes forces; . . . . . Il combat le matérialiſme tant qu'il peut; il attaque même le ſyſtême de *Locke*, ſuppoſant que ce ſyſtême peut favoriſer le matérialiſme; . . . . Notre Convulſionnaire défére donc cet article de l'*Ame*, & probablement ſans l'avoir lû. Il demande la ſuppreſſion du Livre; il l'obtient, & on trompe mille Souſcripteurs qui ont avancé leur argent, on ruine cinq ou ſix Libraires conſidérables qui travaillaient ſur la foi d'un privilége du Roi, on détruit un objet de commerce de trois cent mille écus. Et d'où eſt venu tout ce grand bruit & cette perſécution? De ce qu'il s'eſt trouvé un homme ignorant, orgueilleux & paſſionné.

Voilà, Monſieur, ce qui s'eſt paſſé, je ne dis pas

aux yeux de l'Univers, mais au moins aux yeux de tout Paris. Pluſieurs aventures pareilles que nous voyons aſſez ſouvent, nous rendraient les plus mépriſables de tous les Peuples policés, ſi d'ailleurs nous n'étions pas aſſez aimables. Et dans ces belles querelles, les partis ſe cantonnent, les factions ſe heurtent, chaque parti a pour lui un Folliculaire, (faiſeur de feuilles;) maître *Aliboron*, par exemple, eſt le Folliculaire de M. de l'*Empirée*: ce maître *Aliboron* ne manque pas de décrier tous ſes camarades Folliculaires, pour mieux débiter ſes feuilles; l'un gagne à ce métier cent écus par an, l'autre mille, l'autre deux mille; ainſi l'on combat *pro focis*. Il faut bien que je vive, diſoit l'Abbé *Des Fontaines* à un Miniſtre d'Etat; le Miniſtre eut beau lui dire qu'il n'en voyait pas la néceſſité, *Des Fontaines* vécut; & tant qu'il y aura une piſtole à gagner dans ce métier, il y aura des **** qui décrieront les Beaux-Arts & les bons Artiſtes.

L'envie veut mordre, l'intérêt veut gagner; c'eſt-là ce qui excita tant d'orages contre le *Taſſe*, contre le *Guarini* en Italie, contre *Driden*, & contre *Pope* en Angleterre; contre *Corneille*, *Racine*, *Moliere*, *Quinault*, en France. Que n'a point eſſuyé de nos jours votre célébre *Goldoni*! & ſi vous remontez aux Romains & aux Grecs, voyez les Prologues de *Térence*, dans leſquels il apprend à la poſtérité, que les hommes de ſon tems étaient faits comme ceux du nôtre, *tutto l' mondo e fatto com' la noſtra famiglia*. Mais remarquez, Monſieur, pour la conſolation des grands Artiſtes, que les perſécuteurs ſont aſſurés du mépris & de l'horreur du genre humain, & que les bons ouvrages de-

meurent. Où ſont les Ecrits des ennemis de *Térence* & les feuilles des *Bavius* qui inſulterent *Virgile?* Où ſont les impertinences des rivaux du *Taſſe*, & des rivaux de *Corneille* & de *Moliere?*

Qu'on eſt heureux, Monſieur, de ne point voir toutes ces miſeres, toutes ces indignités, & de cultiver en paix les arts d'*Apollon*, loin des *Marſias* & des *Midas!* Qu'il eſt doux de lire *Virgile* & *Homere*, en foulant à ſes pieds les *Bavius* & les *Zoïles*; & de ſe nourrir d'ambroiſie, quand l'Envie mange des couleuvres.

Deſpréaux diſait autrefois en parlant de la rage des cabales:

Qui mépriſe Cotin, n'eſtime point ſon Roi;
Et n'a, ſelon Cotin, ni Dieu, ni Foi, ni Loi.

Le grand *Corneille*, c'eſt-à-dire, le premier homme par qui la France littéraire commença à être eſtimée en Europe, fut obligé de répondre ainſi à ſes ennemis littéraires, (car les Auteurs n'en ont point d'autres.) *Je déclare que je ſoumets tous mes Ecrits au jugement de l'Egliſe: je doute fort qu'ils en faſſent autant.*

Je prends la liberté de dire ici la même choſe que le grand *Corneille*, & il m'eſt agréable de le dire à un Sénateur de la ſeconde Ville de l'Etat du Saint-Pere; il eſt doux encore de le dire dans des terres auſſi voiſines des hérétiques que les miennes. Plus je ſuis rempli de charité pour leurs perſonnes & d'indulgence pour leurs erreurs, plus je ſuis ferme dans ma foi. Mes ouvrages ſont la *Henriade*, qui peut-être ne déplairait pas au Roi qui en eſt le Héros, s'il revenait dans le monde; & qui ne dé-

plait pas au digne héritier de ce bon Roi. J'ai donné quelques Tragédies, médiocres à la vérité, mais qui toutes ſont morales, & dont quelques-unes ſont Chrétiennes ; j'ai écrit l'Hiſtoire de *Louis XIV*, dans laquelle j'ai célébré ma Nation ſans la flatter ; j'ai fait un eſſai ſur l'Hiſtoire Générale, dans lequel je n'ai eu d'autre intention que de rendre une exacte juſtice à toutes les vertus, & à tous les vices ; une Hiſtoire de *Charles XII* ; une de *Pierre le Grand*, fondées toutes les deux ſur les monumens les plus authentiques ; ajoutez-y une légere explication des découvertes de *Newton* dans un tems où elles étaient très-peu connues en France. Ce ſont-là, s'il m'en ſouvient, à peu près tous mes véritables Ouvrages, dont le ſeul mérite conſiſte dans l'amour de la vérité & de l'humanité.

Preſque tout le reſte eſt un recueil de bagatelles, que les Libraires ont ſouvent imprimées ſans ma participation. On donne tous les jours ſous mon nom des choſes que je ne connais pas. Je ne réponds de rien. Si *Chapelain* a compoſé dans le ſiécle paſſé le beau poëme de la *Pucelle* ; ſi dans celui-ci une ſociété de jeunes gens s'amuſa, il y a trente ans, à faire une autre *Pucelle* ; ſi je fus admis dans cette ſociété ; ſi j'eus peut-être la complaiſance de me prêter à ce badinage, en y inſérant les choſes honnêtes & pudiques qu'on trouve par-ci, par-là dans ce rare ouvrage dont il ne me ſouvient plus du tout, je ne réponds en aucune façon d'aucune *Pucelle* : je nie d'avance à tout délateur que j'aie jamais vû une *Pucelle*. On en a imprimé une qui a été faite apparemment à la place Maubert ou aux Halles. Ce ſont les aventures & le langage de ce

pays-là; ceux qui ont été assez idiots pour s'imaginer qu'ils pouvaient me nuire en publiant sous mon nom cette rapsodie, devraient sçavoir que quand on veut imiter la maniere d'un peintre de l'école du *Titien* & du *Corrége*, il ne faut pas lui attribuer une enseigne de cabaret de village (1).

On sçait assez quel est le malheureux qui a voulu gagner de l'argent, en imprimant sous le titre de la *Pucelle d'Orleans* un ouvrage abominable; on le reconnaît assez au nom de *Luther* & de *Calvin* dont il parle sans cesse, & qui certainement ne devaient pas être placés sous le regne de *Charles VII.* On sçait que c'est un Calviniste du Languedoc, qui a

(1) Voici des vers de ce prétendu Poëme, intitulé *la Pucelle.*

Chandos suant & soufflant comme un bœuf.

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Monsieur de Voltaire rapporte quelques vers; mais on nous permettra de les supprimer, par la même raison, qu'ils sont d'une licence extrême, & certainement indignes du pinceau d'un tel maître. On n'a qu'à voir ce qui en a été dit dans le Journal Encyclopédique du premier Janvier 1756, & qui se trouve vérifié par l'assertion de M. de Voltaire. Après la citation, il ajoute la note suivante.

» Il y a mille autres vers plus infâmes, & plus encore » dans le style de la plus vile canaille, & que l'honnêteté » ne permet pas de rapporter. C'est-là ce qu'un misérable ose imputer à l'Auteur de *la Henriade*, de *Mérope*, » & *d'Alzire.*

falsifié les Lettres de Madame de *Maintenon*, qui l'outrage indignement dans sa rapsodie de la *Pucelle*, qui a inséré dans cette infamie des vers contre les personnes les plus respectables, contre le Roi même, qui a été deux fois en prison à Paris pour de pareilles horreurs, & qui est aujourd'hui exilé; les hommes qui se distinguent dans les Arts, n'ont presque jamais que de tels ennemis.

Quant à quelques Messieurs, qui sans être Chrétiens, inondent le Public depuis quelques années de satyres Chrétiennes, qui nuiraient, s'il était possible, à notre Religion, par les ridicules appuis qu'ils osent prêter à cet édifice inébranlable; enfin, qui la deshonorent par leurs impostures: si on faisait jamais quelque attention aux libelles de ces nouveaux *Garasses*, on pourrait leur faire voir qu'on est aussi ignorant qu'eux, mais beaucoup meilleur Chrétien qu'eux.

C'est une plaisante idée qui a passé par la tête de quelques barbouilleurs de notre siécle, de crier sans cesse que tous ceux qui ont quelque esprit ne sont pas Chrétiens! Pensent-ils rendre en cela un grand service à notre Religion? Quoi! la saine doctrine, c'est-à-dire, la Doctrine Apostolique & Romaine, ne seroit-elle, selon eux, que le partage des sots? *Sans penser être quelque chose*, je ne pense pas être un sot; mais il me semble que si je me trouvais jamais avec l'Abbé G*** dans la rue (1), (car je ne peux le rencontrer que là) je lui

(1) L'Abbé G*** auteur d'un libelle détestable, intitulé l'*Oracle des Philosophes*.

dirais, mon ami, de quel droit prétends-tu être meilleur Chrétien que moi ? Eſt-ce parce que tu affirmes dans un livre auſſi plat que calomnieux, que je t'ai fait bonne chere, quoique tu n'ayes jamais dîné chez moi ? Eſt-ce parce que tu as révélé au public, c'eſt-à-dire à quinze ou ſeize lecteurs oiſifs, tout ce que je t'ai dit du Roi de Pruſſe, quoique je ne t'aye jamais parlé, & que je ne t'aye jamais vu ? Ne ſçais-tu pas que ceux qui mentent ſans eſprit, ainſi que ceux qui mentent avec eſprit, n'entreront jamais dans le Royaume des Cieux ?

Je te prie d'exprimer l'unité de l'Egliſe, & l'invocation des Saints mieux que moi.

L'Egliſe toujours une, & par-tout étendue ;
Libre, mais ſous un chef, adorant en tout lieu ;
Dans le bonheur des Saints, la grandeur de ſon Dieu.

Tu me feras encore plaiſir de donner une idée plus juſte de la Tranſſubſtantiation que celle que j'en ai donnée.

Le Chriſt, de nos péchés victime renaiſſante,
De ſes élus chéris nourriture vivante,
Deſcend ſur les autels à ſes yeux éperdus ;
Et lui découvre un Dieu ſous un pain qui n'eſt plus.

Crois-tu définir plus clairement la Trinité qu'elle ne l'eſt dans ces vers ?

La puiſſance, l'amour, avec l'intelligence ;
Unis & diviſés, compoſent ſon eſſence.

Je t'exhorte, toi & tes ſemblables, non-ſeule-

ment à croire les dogmes que j'ai chantés en vers ; mais à remplir tous les devoirs que j'ai enſeignés en proſe, à ne te jamais écarter du centre de l'unité, ſans quoi il n'y a plus que trouble, confuſion, anarchie. Mais ce n'eſt pas aſſez de croire, il faut faire : il faut être ſoumis dans le ſpirituel à ſon Evêque, entendre la Meſſe de ſon Curé, communier à ſa Paroiſſe, procurer du pain aux Pauvres. Sans vanité, je m'acquitte mieux que toi de ces devoirs, & je conſeille à tous les poliſſons qui crient, d'être Chrétiens, & de ne point crier. Ce n'eſt pas encore aſſez, je ſuis en droit de te citer *Corneille*.

Servez bien votre Dieu, ſervez votre Monarque.

Il faut pour être bon Chrétien, être ſurtout bon Sujet, bon Citoyen ; or, pour être tel, il faut n'être ni Janſéniſte, ni Moliniſte, ni d'aucune faction ; il faut reſpecter, aimer, ſervir ſon Prince ; il faut quand notre Patrie eſt en guerre, ou aller ſe battre pour elle, ou payer ceux qui ſe battent pour nous. Il n'y a pas de milieu. Je ne peux pas plus m'aller battre à l'âge de ſoixante & ſept ans, qu'un Conſeiller de Grand-Chambre ; il faut donc que je paye ſans la moindre difficulté, ceux qui vont ſe faire eſtropier pour le ſervice de mon Roi, & pour ma ſûreté particuliere.

J'oubliais vraiment l'article du pardon des injures. Les injures les plus ſenſibles, dit-on, ſont les railleries ; je pardonne de tout mon cœur à tous ceux dont je me ſuis moqué.

Voilà, Monſieur, à peu près ce que je dirais à tous ces petits Prophétes du coin, qui écrivent

contre le Roi, contre le Pape, & qui daignent quelquefois écrire contre moi & contre des personnes qui valent mieux que moi. J'ai le malheur de ne point regarder du tout comme des Peres de l'Eglise, ceux qui prétendent qu'on ne peut croire en Dieu sans croire aux convulsions, & qu'on ne peut gagner le Ciel qu'en avalant des cendres du cimetiere de *Saint Médard*, en se faisant donner des coups de buche dans le ventre, & des claques sur les fesses. (1) Pour moi, je crois que si on gagne le Ciel, c'est en obéissant aux puissances établies de Dieu, & en faisant du bien à son prochain.

Un Journaliste a remarqué que je n'étais pas adroit, puisque je n'épousais aucune faction, & que je me déclarais également contre tous ceux qui veulent former des partis. Je fais gloire de cette maladresse ; ne soyons ni à *Apollo*, ni à *Paul*, mais à Dieu seul, & au Roi que Dieu nous a donné. Il y a des gens qui entrent dans un parti pour être quelque chose ; il y en a d'autres qui existent sans avoir besoin d'aucun parti.

Adieu, Monsieur, je pensais ne vous envoyer qu'une Tragédie, & je vous ai envoyé ma profession de foi. Je vous quitte pour aller à la Messe de minuit avec ma famille & la petite niéce du grand *Corneille*. Je suis fâché d'avoir chez moi quelques Suisses qui n'y vont pas ; je travaille à les ramener au giron, & si Dieu veut que je vive encore deux ans, j'espere aller baiser les pieds du

(1) Ce sont les mysteres des Jansénistes convulsionnaires.

St. Pere avec les Huguenots que j'aurai convertis, & gagner les indulgences.

In tanto la prego di gradire gli auguri di felicità ch'io le reco nella congiuntura delle proſſime ſante feſte Natalizie.

LETTRE A M. D'ARGET.

De Laufanne, le 8 Janvier 1758.

Vous demandez, mon cher ami & compagnon de Poſtdam, comment Cynéas s'eſt accommodé avec Pyrrhus. C'eſt premierement, que Pyrrhus fit un Opéra de ma Tragédie de *Mérope*, & me l'envoya : c'eſt qu'enſuite il eut la bonté de m'offrir ſa Clef, qui n'eſt pas celle du Paradis ; & toutes ſes faveurs, qui ne conviennent plus à mon âge : c'eſt qu'une de ſes ſœurs, qui m'a toujours conſervé ſes bontés, a été le lien de ce petit commerce qui ſe renouvelle entre le Héros, Poëte, Philoſophe, Guerrier brillant, fier, modeſte Roi, & le Suiſſe Cynéas, retiré du monde. Vous devriez bien venir faire quelque tour dans nos retraites, ſoit de Laufanne, ſoit des Délices ; nos converſations pourraient être amuſantes. Il n'y a point de plus bel aſpect dans le Monde, que celui de ma maiſon. Figurez-vous quinze croiſées de face, en ceintre ; un canal de douze grandes lieues de long, que l'œil enfile d'un côté, & un autre de quatre à cinq lieues ; une terraſſe qui domine ſur cent jardins ; ce même lac qui préſente un vaſte miroir au bout

des miens ; les campagnes de Savoye au-delà du même lac, couronnées des Alpes, qui s'élevent jusqu'au ciel en amphithéâtre ; enfin, une maison où je ne suis incommodé que des mouches au milieu des plus rigoureux hivers. Madame Denis l'a ornée avec le goût d'une Parisienne. Nous y faisons beaucoup meilleure chere que Pyrrhus ; mais il faudrait un estomac : c'est un point sans lequel il est difficile à Pyrrhus & à Cynéas d'être heureux. Nous répétâmes hier une Tragédie ; si vous voulez un rôle, vous n'avez qu'à venir. C'est ainsi que nous oublions les querelles des Rois & celles des gens de Lettres, les unes affreuses, les autres ridicules. On nous a donné la nouvelle prématurée d'une bataille entre M. le Maréchal de Richelieu & le Prince de Brunswick. Il est vrai que j'ai gagné aux échecs, à ce Prince, une cinquantaine de louis ; mais on peut perdre aux échecs, & gagner à un jeu où l'on a pour seconds trente mille bayonnettes. Je conviens, avec vous, que le Roi de Prusse a la vûe basse ; mais il a le premier des talens au jeu qu'il joue, la célérité. Le fonds de son armée a été discipliné pendant quarante ans. Songez comment doivent combattre des machines régulieres, vigoureuses, aguerries, qui voient leur Roi tous les jours, qui sont connues de lui, & qu'il exhorte chapeau bas à faire leur devoir. Souvenez-vous comment ces drôles-là font le pas de côté & le redoublé ; comment ils escamottent la cartouche ; comment ils tirent six à sept coups par minute. Enfin, leur Maître croyait tout perdu il y a trois mois ; il voulait mourir ; il me faisait ses adieux en vers & en prose ; & le voilà qui, par sa célérité

& la discipline de ses soldats, gagne deux grandes batailles dans un mois; court aux Français, vole aux Autrichiens, reprend Breslau, fait quarante mille prisonniers, & des Epigrammes. Nous verrons comment finira cette sanglante tragédie, si vive & si compliquée. Heureux qui regarde d'un œil tranquille ces grands événemens du meilleur des Mondes possibles! Je suis, &c.

LETTRE

A M. LE MARQUIS D'ADEMANT,

Grand-Maître de la Maison de Madame la Margrave de BAREITH.

IL n'est chere que de vilain, M. le Grand-Maître. Vous écrivez rarement; mais aussi, quand vous vous y mettez, vous écrivez des Lettres charmantes. Vous n'avez pas perdu le talent de faire de jolis vers; les talens ne se rouillent pas auprès de votre adorable Princesse.

Pour moi dans la retraite où la raison m'attire,
Je goûte en paix la liberté;
Cette sage Divinité
Que tout Mortel, ou regrette, ou désire,
Fait ici ma félicité.
Indépendant, heureux, au sein de l'abondance;
Et dans les bras de l'amitié,
Je ne puis regretter ni Berlin, ni la France;

Et je regarde avec pitié
Les Traités frauduleux, la ſourde inimitié,
Et les fureurs de la vengeance.
Mes vins, mes fruits, mes fleurs, ces campagnes, les eaux,
Mes fertiles vergers & mes rians berceaux,
Trois fleuves que de loin mon œil charmé contemple,
Mes Pénates brillans fermés aux envieux;
Voilà mes Rois, voilà mes Dieux;
Je n'ai point d'autre Cour, je n'ai point d'autre Temple,
Loin des Courtiſans dangéreux,
Loin des Fanatiques affreux,
L'étude me ſoutient, la raiſon m'illumine;
Je dis ce que je penſe & fais ce que je veux;
Mais vous êtes bien plus heureux,
Vous vivez près de Wilhelmine.

Vous devez recevoir inceſſamment un Chambellan de S. A. R., qui eſt preſque auſſi malade que moi; mais qui eſt preſque auſſi aimable que vous: j'ai eu l'honneur de le poſſéder quelquefois dans mon Hermitage des Délices, où nous avons bû à votre ſanté. Madame Denis, compagne de ma retraite & de ma vie heureuſe, vous aime toujours, & vous fait les plus tendres complimens. Je vous fais les miens ſur votre dignité de Grand-Maître. Souvenez-vous que j'ai été aſſez heureux pour poſer les premieres piéces de cet édifice; ne m'oubliez jamais auprès de Monſeigneur & de S. A. R. Je voudrais leur pouvoir faire ma cour encore une fois avant que de mourir. Ils ont un frere qu'il faudra toujours regarder comme un grand homme, quoi qu'il en arrive; & dont j'am-

bitionnerai toujours les bontés, quoi qu'il ſoit arrivé. Comptez, Monſieur, ſur ma tendre amitié, & ſur tous les ſentimens qui m'attacheront à vous pour jamais. Le Suiſſe VOLTAIRE.

LETTRE

A M. L'ABBÉ DE VOISENON,

Qui avait envoyé à l'Auteur ſon Motet Français :
LES ISRAÉLITES SUR LA MONTAGNE D'OREB.

MON cher Evêque (1), j'ai été enchanté de votre ſouvenir, & de votre beau Mandement Iſraélite. On ne peut pas mieux demander à boire : c'eſt dommage que Moïſe n'ait donné à boire que de l'eau à ces pauvres gens; mais je me flatte que vous ferez, pour Pâques prochain, au moins une Nôce de Cana. Ce miracle eſt bien au-deſſus de l'autre; & rien ne vous manquera plus, quand vous aurez appaiſé la ſoif des buveurs de l'Ancien & du Nouveau Teſtament. Franchement, votre petit ouvrage eſt très-bien fait & très-lyrique. Mondonville doit vous avoir beaucoup d'obligation; & j'ai plus de ſoif de vous revoir, que vous n'en avez de venir à mes petites Délices. Mais ce n'eſt pas aux Délices qu'il fallait venir; c'eſt à Lauſanne. Madame Denis

(1) L'Abbé de Voiſenon avait ſigné ſa Lettre l'*Evêque de Montrouge*, maiſon qui appartient à M. le Duc de la Valiere.

y a la même réputation que Mademoiselle Clairon a dans votre pays. Vous seriez assez étonné de voir des Pieces nouvelles en Suisse, & mieux jouées en général qu'elles ne le seraient à Paris : c'est à quoi nous avons passé notre hiver, pour nous dépiquer du malheur de nos armées. Nous vous aurions très-bien logé ; nous vous aurions fait manger force gélinotes & de grosses-têtes ; nous vous aurions crevé, & M. Tronchin vous aurait guéri. Mais vous n'êtes pas un Prêtre à faire une mission chez nous autres hérétiques ; jamais votre zele ne sera assez grand pour venir sur notre beau lac de Genève. Je vous avertis pourtant qu'il y a de très-jolies femmes à convertir dans Lausanne. Madame Denis se souvient toujours de vous avec bien de l'amitié, & n'en compte pas sur vous davantage. Vous nous écrivez une fois en cinq ans ; nous reconnaissons là les mœurs de Paris : encore est-ce beaucoup que dans vos dissipations, vous vous soyez ressouvenu de vos amis, qui ne vous oublient jamais, & qui sçavent, autant que vos Parisiennes, combien vous êtes aimable. Nous ne regrettons pas beaucoup de choses ; mais nous regrettons toujours le très-aimable & très-volage Evêque de Montrouge.

LETTRE
AU SIEUR JORE, LIBRAIRE.

Vous me mandez, Monsieur, qu'on vous donnera des Lettres de grace, qui vous rétabliront dans

votre maîtrise, en cas que vous disiez la vérité qu'on exige de vous sur le Livre en question (1), ou plutôt dont il n'est plus question.

Un de mes amis, très-connu, ayant fait imprimer ce Livre en Angleterre, uniquement pour son profit, suivant la permission que je lui en avais donnée, vous en fites de concert avec moi une édition en 1730.

Un des hommes les plus respectables du Royaume, sçavant en Théologie comme dans les belles Lettres, m'avait dit en présence de dix personnes, chez Madame de Fontaine Martel, qu'en changeant seulement vingt lignes dans l'ouvrage, il mettrait son Approbation au bas. Sur cette confiance, je vous fis achever l'édition. Six mois aprés, j'appris qu'il se formait un parti pour me perdre, & que d'ailleurs M. le G. D. S. ne voulait pas que l'ouvrage parût. Je priai alors un Conseiller au Parlement de Rouen de vous engager à lui remettre toute l'édition. Vous ne voulutes pas la lui confier, vous lui dites que vous la déposeriez ailleurs, & qu'elle ne paraîtrait jamais sans la permission des Supérieurs.

Mes allarmes redoublerent quelque tems après, sur-tout lorsque vous vintes à Paris. Alors, je vous fis venir chez M. le Duc de R***, je vous avertis que vous seriez perdu si l'édition paraissait, & je vous dis expressement que je serais obligé de vous dénoncer moi-même. Vous me jurâtes qu'il ne paraîtrait aucun exemplaire; mais vous me dites que vous aviez besoin de 1500 livres; je vous les fis prêter sur le champ par le sieur Paquier, Agent de

(1) Les Lettres Philosophiques.

Change, rue Quinquempoix, & vous renouvellâtes la promeſſe d'enſévelir l'édition.

Vous me donnâtes ſeulement deux exemplaires, dont l'un fut prêté à Madame de***; & l'autre, tout découſu, fut donné à F**, Libraire, qui ſe chargea de le faire relier pour Monſieur ***, à qui il devait être confié pour quelques jours.

F**, par la plus lâche des perfidies, copia le Livre toute la nuit, avec R** petit Libraire de Paris; & tous deux le firent imprimer ſecretement. Ils attendirent que je fuſſe à la campagne, à ſoixante lieues de Paris, pour mettre au jour leur larcin. La premiere édition qu'ils en firent était preſque débitée, & je ne ſçavais pas que le Livre parût. J'appris cette triſte nouvelle, & l'indignation du Gouvernement. Je vous écrivis ſur le champ pluſieurs Lettres, pour vous dire de remettre toute votre édition à M. Rouillé, & pour vous en offrir le prix. Je ne reçus point de réponſe: vous étiez à la Baſtille. J'ignorais le crime de F**. Tout ce que je pus faire alors fut de me renfermer dans mon innocence & de me taire.

Cependant R**, ce petit Libraire, fit en ſecret une nouvelle édition, & F** jaloux du gain que ſon couſin allait faire, joignit à ſon premier crime celui de faire dénoncer ſon couſin R**. Ce dernier fut arrêté, caſſé de Maîtriſe, & ſon édition confiſquée.

Je n'appris ce détail que dans un ſéjour de quelques ſemaines que je vins faire, malgré moi, à Paris pour mes affaires.

J'eus la conviction du crime de F**. J'en dreſſai un Mémoire pour M. Rouillé. Cependant cet

homme a joui du fruit de ſa méchanceté impunément. Voilà tout ce que je ſçais de cette affaire. Voilà la vérité devant Dieu & devant les hommes. Si vous en retranchiez la moindre choſe, vous ſeriez coupable d'impoſture. Vous y pouvez ajoûter des faits que j'ignore; mais tous ceux que je viens d'articuler ſont eſſentiels. Vous pouvez ſupplier votre Protecteur de montrer ma Lettre à Monſeigneur le Garde des Sceaux; mais ſur-tout prenez bien garde à votre démarche, & ſongez qu'il faut dire la vérité à ce Miniſtre.

Pour moi, je ſuis ſi las de la méchanceté & de la perfidie des hommes, que j'ai réſolu de vivre déſormais dans la retraite, & d'oublier leurs injuſtices & mes malheurs.

A l'égard d'Alzire, c'eſt au Sieur des ** qu'il faut s'adreſſer. Je ne vends point mes ouvrages, je ne m'occupe que du ſoin de les corriger : ceux à qui j'en ai donné le profit s'accommoderont ſans doute avec vous. Je ſuis entierement à vous, &c.

A Cirey, ce 24 Mars 1736.

LETTRE

A M. DE MAUPERTUIS.

A Cirey Kitis, 22 Mai 1738.

Je viens de lire, Monſieur, une hiſtoire & un morceau de Phyſique plus intéreſſans que tous les Romans : Madame du Châtelet va le lire, elle en

eſt plus digne que moi ; il faut au moins pendant qu'elle aura le plaiſir de s'inſtruire, avoir celui de vous remercier.

Il me ſemble que votre Préface eſt très-adroite ; qu'elle fait naître dans l'eſprit du Lecteur du reſpect pour l'importance de l'entrepriſe ; qu'elle intéreſſe les Navigateurs, à qui la figure de la Terre était aſſez indifférente ; qu'elle inſinue ſagement les erreurs des anciennes meſures, & l'infaillibilité des vôtres ; qu'elle donne une impatience extrême de vous ſuivre en Laponie.

Dès que le Lecteur y eſt avec vous, il croit être dans un pays enchanté, dont les Philoſophes ſont les Fées. Les Argonautes qui s'en allerent commercer dans la Crimée, & dont la bavarde Grece a fait des Demi-Dieux, valoient-ils, je ne dis pas les Clairauts, les Camus & les Moniers, mais les Deſſinateurs qui vous ont accompagné ? On les a diviniſés ; & vous, quelle eſt votre récompenſe ? Je vais vous la dire ; l'eſtime des connaiſſeurs, qui vous répond de celle de la poſtérité. Soyez ſûr que les ſuffrages des Etres penſans du dix-huitieme ſiécle ſont fort au-deſſus des Apothéoſes de la Grece.

Je vous ſuis avec tranſport, & avec crainte, à travers vos cataractes, & ſur vos montagnes de glaces. Certainement vous ſçavez peindre ; il ne tenait qu'à vous d'être notre plus grand Poëte, comme notre plus grand Mathématicien ; ſi vos opérations ſont d'Archimede, & votre courage de Chriſtophle Colomb, votre deſcription des neiges de Tornea eſt de Michel-Ange, & celle des eſpeces d'aurores boréales eſt de l'Albane. Tout ce qui

m'étonne, c'eſt que vous n'avez pas voulu nous dire la raiſon pourquoi un ciel ſi charmant couvroit une terre ſi affreuſe. Eh ! bien, moi qui la ſçais, (& c'eſt la ſeule choſe que je ſçache mieux que vous,) je vais vous la dire.

Lorſque la Vérité ſur les gouffres de l'onde,
Dirigeait votre courſe aux limites du Monde,
Tout le Nord treſſaillit, tout le Conſeil des Dieux
Deſcendit de l'Olympe, & vint ſur l'Hémiſphere,
Contempler à quel point les enfans de la Terre
Oſeraient pénétrer dans les ſecrets des Cieux.
Iris y déployait ſa charmante parure,
Dans cet arc lumineux que nous peint la Nature ;
Prodige pour le Peuple, & charme de nos yeux.

Pour la ſeconde fois oubliant ſa carriere,
Détournant ſes chevaux, & ſon char de rubis,
Le pere des Saiſons franchiſſait ſa barriere ;
Il vint, il tempéra les traits de ſa lumiere ;
Il avança vers nous, tel qu'il parut jadis,
Lorſque dans ſon palais il embraſſa ſon fils ;
Son fils qui, moins que vous, lui parut téméraire.

Atlas par qui le Ciel fut, dit-on, ſoutenu,
Aux champs de Tornea parut avec Hercule ;
On vante en vain leurs noms chez la Grece crédule ;
Ils ont porté le Ciel, & vous l'avez connu.
Hercule, en vous voyant, s'étonna que l'Envie,
Dans les glaces du Nord, expirât ſous vos coups ;
Lui qui ne put jamais terraſſer dans ſa vie
Cet ennemi des Dieux, des Héros, & de vous.

Dans ce Conseil divin, Newton parut sans doute.
Descartes précédait, incertain dans sa route,
Tel qu'une faible aurore, après la triste nuit,
Annonce les clartés du soleil qui la suit.
Il cherchait vainement dans le sein de l'espace,
Ces Mondes infinis qu'enfanta son audace,
Ces tourbillons divers, & ces trois élémens,
Chimériques appuis du plus beau des Romans;
Mais le Sage de Londre, & celui de la France,
S'unissaient à vanter votre entreprise immense.
Tous les tems à venir en parleront comme eux;
Poursuivez, éclairez ce siécle & nos neveux,
Et que vos seuls travaux soient votre récompense.
Il n'appartient qu'à vous, après de tels exploits,
De ne point accepter les dons des plus grands Rois. (1)
Est-ce à vous d'écouter l'ambition funeste,
Et la soif des faux biens dont on est captivé?
Un instant les détruit; mais la vérité reste;
Voilà le seul trésor, & vous l'avez trouvé.

Je laisse à Madame du Châtelet, la plus digne amie assurément que vous ayez, le soin de vous dire combien de sortes de plaisirs votre excellent ouvrage nous causa; ce qu'il y a de très-triste, c'est que son succès infaillible vous arrêtera dans Paris, & nous privera de vous.

Nous apprenons dans l'instant par votre Lettre, que vos succès ne vous retiennent point à Paris; mais que la sensibilité de votre cœur vous fait partir

(1) M. de Maupertuis avait refusé une pension.

pour Saint-Malo. Comment faites-vous avec cet esprit sublime, pour avoir aussi un cœur ? Je ne vous ai point envoyé mon ouvrage (1), parce que je ne l'avais point ; il vient enfin de m'en venir un exemplaire de Paris : on ne peut pas imprimer un Livre avec moins d'exactitude ; cela fourmille de fautes. Les ignorans pour lesquels il était destiné, ne pourront les corriger, & les Sçavans me les attribueront.

Je ne suis ni surpris, ni fâché que l'Abbé Desfontaines essaye de donner des ridicules à l'attraction. Un homme entiché comme lui, & qui est d'ailleurs aussi peu Physicien, doit toujours pécher contre nature.

J'ai lû le Livre de M. Algarotti. Il y a, comme de raison, plus de tours & de pensées, que de vérités. Je crois qu'il réussira en Italien ; mais je doute qu'en Français, l'amour d'un Amant qui décroît en raison du cube de la distance de sa Maîtresse, & du quarré de l'absence, plaise aux esprits bien faits, qui ont été choqués de la beauté blonde du Soleil, & de la beauté brune de la Lune, dans le Livre *des Mondes* (2). Ce Livre a besoin d'un Traducteur excellent ; mais celui qui est capable de traduire bien, s'amuse-t-il à traduire ?

J'apprends dans le moment qu'on réimprime mon maudit ouvrage ; je vais sur le champ me mettre à le corriger ; il y a mille contre-sens dans

(1) Les Elémens de la Philosophie de Newton.

(2) M. de Fontenelle n'a point dit la beauté blonde du Soleil, & la beauté brune de la Lune ; mais la beauté blonde du Jour, & la beauté brune de la Nuit.

l'impression ; j'ai déjà corrigé les fautes de l'Editeur sur la lumiere ; mais si vous vouliez consacrer deux heures à me corriger les miennes, & sur la lumiere & sur la pesanteur, vous me rendriez un service dont je ne perdrais jamais le souvenir. Je suis si pressé par le tems, que j'en ai la vûe toute éblouie : le torrent de l'avidité des Libraires m'entraîne ; je m'adresse à vous pour n'être point noyé. La femme de l'Europe la plus digne, & la seule digne peut-être de votre société, joint ses prieres aux miennes. On ne vous supplie point de perdre beaucoup de tems ; & d'ailleurs est-ce le perdre que de catéchiser son Disciple ? C'est à vous à dire, quand vous n'aurez pas instruit quelqu'un, *amici, diem perdidi.*

Comptez que Cirey sera à jamais le très-humble serviteur de Kittis. Ma main ne vous a point écrit, parce que je suis dans mon lit ; mais mon cœur vous dit que je vous aimerai toute ma vie, autant que je vous admirerai.

Je crois que je viens de corriger assez exactement les fautes touchant la lumiere : je tremble de vous importuner ; mais au nom de Newton, & d'Emilie, un petit mot sur la pesanteur & sur la fin de l'ouvrage (1).

(1) Ces cinq lignes étaient de la main de Madame du Châtelet.

LETTRE
DE M. DE LA CONDAMINE
A M. DE VOLTAIRE.

TANDIS que ta rapide plume
Comprend LOUIS LE GRAND dans un petit volume ;
Mon triste voyage à *Quito*,
Chez moi, devient un *in-quarto* ;
Un fils de saint Benoît, j'en jure,
En eût fait un *in-folio* ;
Voltaire, inspiré par Clio,
A peine une mince brochure :
Encor de mon heureux destin
Je pourrais au Ciel rendre grace,
Si jugeant l'Auteur par la masse
Du Livre qui sort de sa main,
On reglait son rang & sa place ;
J'aurais alors sur le Parnasse
Mon logis à moitié chemin
De Voltaire au Bénédictin.

En vous envoyant mon Voyage, Monsieur, je me garderai bien de vous prier d'entreprendre la lecture de ma Relation, moins encore celle des Pieces justificatives. Je sens trop combien vous y perdriez de tems ; & si je croyais que vous pussiez en être tenté, je vous dirais :

De jours si bien remplis les momens sont trop courts ;
Ne me lisez jamais, mais écrivez toujours.

C'eſt à Voltaire ſeul d'écrire,
A nous de lire, & de relire,
Jour & nuit, ſa proſe & ſes vers ?
Tous les momens où repoſe ſa lyre
Sont dûs à FRÉDÉRIC, le reſte à l'Univers.

RÉPONSE DE M. DE VOLTAIRE.

GRAND-MERCI, cher *la Condamine*,
Du beau préſent de l'Equateur,
Et de votre Lettre badine,
Jointe à la profonde doctrine
De votre eſprit calculateur.
Eh ! bien, vous avez vû l'Afrique,
Conſtantinople, l'Amérique,
Tous vos pas ont été perdus.
Voulez-vous faire enfin fortune,
Hélas ! il ne vous reſte plus
Qu'à faire un voyage à la Lune.
On dit qu'on trouve en ſon pourpris
Ce qu'on perd aux lieux où nous ſommes :
Les ſervices rendus aux hommes,
Et les biens faits à ſon pays.

PROLOGUE

A L'OCCASION DU MARIAGE

DE MONSEIGNEUR

LE DAUPHIN.

* L'INVENTEUR des Beaux-Arts, le Dieu de la lumiere,
Deſcend du haut des Cieux dans le plus beau ſéjour
Qu'il puiſſe contempler en ſa vaſte carriere.
La Gloire, l'Hymen & l'Amour,
Aſtres charmans de cette Cour,
Y répandent plus de lumiere
Que le flambeau du Dieu du Jour.
J'enviſage en ces lieux le bonheur de la France,
Dans ce Dieu qui commande à tant de cœurs ſoumis ;
Mais, tout Dieu que je ſuis, & Dieu de l'Eloquence,
Je reſſemble à ſes ennemis,
Je ſuis timide en ſa préſence.
Faut-il qu'ayant tant d'aſſurance,
Quand je fais entendre ſon nom,
Il ne m'inſpire ici que de la défiance ?
Tout grand homme a de l'indulgence,
Et tout Héros aime Apollon.

* C'eſt le Soleil qui parle.

Qui rend ſon ſiécle heureux, veut vivre en la mémoire.
Pour mériter Homere, Achille a combattu.
Si l'on dédaignait trop la gloire,
On chérirait peu la vertu.

O vous, qui lui rendez tant de divers hommages, (1)
Vous qui le couronnez, & dont il eſt l'appui;
N'eſpérez pas pour vous avoir tous les ſuffrages
Que vous réuniſſez pour lui.
Je ſçais que de la Cour la ſcience profonde
Serait de plaire à tout le monde:
C'eſt un art qu'on ignore; & peut-être les Dieux
En ont cédé l'honneur au Maître de ces lieux.
Muſes, contentez-vous de chercher à lui plaire;
Ne vantez point ici d'une voix téméraire
La douceur de ſes loix, les efforts de ſon bras:
Thémis, la Prudence, Bellone,
Conduiſant ſon cœur & ſes pas;
La Bonté généreuſe aſſiſe ſur ſon Trône,
Le Rhin libre par lui, l'Eſcaut épouvanté,
Les Appenins fumans que ſa foudre environne;
Laiſſons ces entretiens à la Poſtérité,
Ces leçons à ſon Fils, cet exemple à la Terre.
Vous graverez ailleurs dans les faſtes des tems
Tous ces horribles monumens,
Dreſſés par les mains de la Guerre.
Célébrez aujourd'hui l'hymen de ſes enfans
Déployez l'appareil de vos jeux innocens.

(1) Ces Vers s'adreſſent aux Beaux-Arts & aux Muſes perſonnifiés.

L'objet qu'on desirait, qu'on admire & qu'on aime,
Jette déjà sur vous des regards bienfaisans.
On est heureux sans vous; mais le bonheur suprême
Veut encor des amusemens.
Cueillez toutes les fleurs, & parez-en vos têtes;
Mêlez tous les plaisirs, unissez tous les jeux,
Souffrez le plaisant même; il faut de tout aux fêtes,
Et toujours les Héros ne sont pas sérieux.
Enchantez un loisir, hélas! trop peu durable;
Ce peuple de Guerriers, qui ne paraît qu'aimable,
Vous écoute un moment & revole aux dangers.
Leur Maître, en tous les tems, veille sur la Patrie.
Les soins sont éternels, ils consument la vie;
Les plaisirs sont trop passagers.
Il n'en est pas ainsi de la vertu solide,
Cet hymen l'éternise; il assure à jamais
A cette race auguste, à ce peuple intrépide
Des victoires & des bienfaits.

Muses, que votre zele à mes ordres réponde.
Le cœur plein des beautés dont cette Cour abonde,
Et que ce jour illustre assemble autour de moi,
Je vais voler au Ciel, à la source féconde
De tous les charmes que je voi;
Je vais, ainsi que votre Roi,
Recommencer mon cours pour le bonheur du Monde.

LETTRES

Ecrites en 1719, qui contiennent la Critique de l'Œdipe de Sophocle, de celui de Corneille, & de celui de l'Auteur.

LETTRE PREMIERE.

Je vous envoie, Monſieur, ma Tragédie d'Œdipe, que vous avez vû naître. Vous ſçavez que j'ai commencé cette Piéce à dix-neuf ans. Si quelque choſe pouvait faire pardonner la médiocrité d'un ouvrage, ma jeuneſſe me ſervirait d'excuſe. Du moins malgré les défauts dont cette Tragédie eſt pleine, & que je ſuis le premier à reconnaître, j'oſe me flatter que vous verrez quelque différence entre cet ouvrage & ceux que l'ignorance & la malignité m'ont imputés. Je ſens combien il eſt dangereux de parler de ſoi : mais mes malheurs ayant été publics, il faut que ma juſtification le ſoit auſſi. La réputation d'honnête homme m'eſt plus chere que celle d'Auteur : ainſi je crois que perſonne ne trouvera mauvais qu'en donnant au Public un ouvrage pour lequel il a eu tant d'indulgence, j'eſſaie de mériter entierement ſon eſtime, en détruiſant l'impoſture qui pourrait me l'ôter.

Je ſçais que tous ceux avec qui j'ai vécu ſont perſuadés de mon innocence : mais auſſi bien des

gens qui ne connaiſſent ni la poëſie, ni moi, m'imputent encore les ouvrages les plus indignes d'un honnête homme & d'un Poëte.

Il y a peu d'Ecrivains célébres qui n'ayent eſſuyé de pareilles diſgraces ; preſque tous les Poëtes qui ont réuſſi ont été calomniés, & il eſt bien triſte pour moi de ne leur reſſembler que par mes malheurs.

Vous n'ignorez pas que la Cour & la Ville ont de tout tems été remplies de critiques obſcènes, qui, à la faveur des nuages qui les couvrent, lancent, ſans être apperçus, les traits les plus envénimés contre les Femmes & contre les Puiſſances, & qui n'ont que la ſatisfaction de bleſſer adroitement, ſans goûter le plaiſir dangereux de ſe faire connaître. Leurs Epigrammes & leurs Vaudevilles ſont toujours des enfans ſuppoſés, dont on ne connaît point les vrais parens : ils cherchent à charger de ces indignités quelqu'un qui ſoit aſſez connu pour que le monde puiſſe l'en ſoupçonner, & qui ſoit aſſez peu protégé pour ne pouvoir ſe défendre. Telle était la ſituation où je me ſuis trouvé en entrant dans le monde. Je n'avais pas plus de dix-huit ans. L'imprudence, attachée d'ordinaire à la jeuneſſe, pouvait aiſément autoriſer les ſoupçons que l'on faiſait naître ſur moi. J'étais d'ailleurs ſans appui, & je n'avais jamais ſongé à me faire des protecteurs, parce que je ne croyais pas que je duſſe jamais avoir des ennemis.

Il parut à la mort de Louis XIV une petite Piéce imitée des *J'ai vû* de l'Abbé *Regnier*. C'était un ouvrage où l'Auteur paſſait en revue tout ce qu'il avait vu dans ſa vie. Cette Piéce eſt auſſi négligée aujourd'hui

aujourd'hui, qu'elle était alors recherchée. C'eſt le ſort de tous les ouvrages qui n'ont d'autre mérite que celui de la ſatyre. Cette Piéce n'en avait point d'autre ; elle n'était remarquable que par les injures groſſieres qui y étaient indignement répandues, & c'eſt ce qui lui donna un cours prodigieux : on oublia la baſſeſſe du ſtyle en faveur de la malignité de l'ouvrage. Elle finiſſait ainſi : *J'ai vu ces maux, & je n'ai pas vingt ans.*

Comme je n'avais pas vingt ans alors, pluſieurs perſonnes crurent que j'avais mis par-là mon cachet à cet indigne ouvrage ; on ne me fit pas l'honneur de croire que je puſſe avoir aſſez de prudence pour me déguiſer. L'Auteur de cette miſérable ſatyre ne contribua pas peu à la faire courir ſous mon nom, afin de mieux cacher le ſien. Quelques-uns m'imputerent cette Piéce par malignité, pour me décrier & pour me perdre. Quelques autres qui l'admiraient bonnement, me l'attribuerent pour m'en faire honneur. Ainſi un ouvrage que je n'avais point fait, & même que je n'avais point encore vu alors, m'attira de tous côtés des malédictions & des louanges.

Je me ſouviens que paſſant alors par une petite ville de Province, les beaux eſprits du lieu me prierent de leur réciter cette Piéce, qu'ils diſaient être un chef-d'œuvre. J'eus beau leur répondre que je n'en étais point l'Auteur, & que la Piéce était miſérable, ils ne m'en crurent point ſur ma parole ; ils admirerent ma retenue, & j'acquis ainſi auprès d'eux, ſans y penſer, la réputation d'un grand Poëte & d'un homme fort modeſte.

Cependant ceux qui m'avaient attribué ce mal-

heureux ouvrage, continuaient à me rendre responsable de toutes les sottises qui se débitaient dans Paris, & que moi-même je dédaignais de lire : quand un homme a eu le malheur d'être calomnié une fois, il est sûr de l'être toujours, jusqu'à ce que son innocence éclate, ou que la mode de le persécuter soit passée ; car tout est mode en ce pays-là, & on se lasse de tout à la fin, même de faire du mal.

Heureusement ma justification est venue, quoique un peu tard ; celui qui m'avait calomnié, & qui m'avait causé ma disgrace, m'a signé lui-même, les larmes aux yeux, le désaveu de sa calomnie, en présence de deux personnes de considération qui ont signé après lui. M. le Marquis de la V*** a eu la bonté de faire voir ce certificat à Monseigneur le Régent.

Ainsi il ne manquoit à ma justification que de la faire connaître au Public. Je le fais aujourd'hui parce que je n'ai pas eu occasion de le faire plutôt ; & je le fais avec d'autant plus de confiance, qu'il n'y a personne en France qui puisse avancer que je sois l'Auteur d'aucune des choses dont j'ai été accusé, ni que j'en aye débité aucune, ni même que j'en aye jamais parlé, que pour marquer le mépris souverain que je fais de ces indignités

Je m'attends bien que plusieurs personnes, accoutumées à juger de tout sur le rapport d'autrui, seront étonnées de me trouver si innocent, après m'avoir cru si criminel sans me connaître. Je souhaite que mon exemple puisse leur apprendre à ne plus précipiter leurs jugemens sur les apparences les plus frivoles, & à ne plus condamner

ce qu'ils ne connaiſſent pas. On rougirait bientôt de ſes déciſions, ſi on voulait réfléchir ſur les raiſons par leſquelles on ſe détermine. Il s'eſt trouvé des gens qui ont cru ſérieuſement que l'Auteur de la Tragédie d'*Atrée* était un méchant homme, parce qu'il avait rempli la coupe d'*Atrée* du ſang du fils de *Thyeſte ;* & aujourd'hui il y a des conſciences timorées qui prétendent que je n'ai point de religion, parce que *Jocaſte* ſe défie des oracles d'*Apollon*. Voilà comme on décide preſque toujours dans le monde; & ceux qui ſont accoutumés à juger de la ſorte, ne ſe corrigeront pas par la lecture de cette Lettre, peut-être même ne la liront-ils point.

Je ne prétends donc point ici faire taire la calomnie ; elle eſt trop inſéparable des ſuccès : mais du moins il m'eſt permis de ſouhaiter que ceux qui ne ſont en place que pour rendre juſtice, ne faſſent point des malheureux ſur le rapport vague & incertain du premier calomniateur. Faudra-t-il donc qu'on regarde déſormais comme un malheur, d'être connu par les talens de l'eſprit, & qu'un homme ſoit perſécuté dans ſa patrie, uniquement parce qu'il court une carriere dans laquelle il peut faire honneur à ſa patrie même ?

Ne croyez pas, Monſieur, que je compte parmi les preuves de mon innocence le préſent dont Monſeigneur le Régent a daigné m'honorer : cette bonté pourrait n'être qu'une marque de ſa clémence ; il eſt au nombre des Princes, qui, par des bienfaits, ſçavent lier à leur devoir ceux même qui s'en ſont écartés. Une preuve plus ſûre de mon innocence, c'eſt qu'il a daigné dire que je n'étais point cou-

pable, & qu'il a reconnu la calomnie, lorſque le tems a permis qu'il pût la découvrir.

Je ne regarde point non plus cette grace que Monſeigneur le Duc d'Orléans m'a faite comme une récompenſe de mon travail, qui ne méritait tout au plus que ſon indulgence. Il a moins voulu me récompenſer que m'engager à mériter ſa protection : l'envie de lui plaire me tiendra lieu déſormais de génie.

Sans parler de moi, c'eſt un grand bonheur pour les Lettres, que nous vivions ſous un Prince qui aime les Beaux-Arts autant qu'il hait la flatterie, & dont on peut obtenir la protection plutôt par de bons ouvrages que par des louanges, pour leſquelles il a un dégoût peu ordinaire dans ceux, qui, par leur naiſſance & par leur rang, ſont deſtinés à être loués toute leur vie.

LETTRE II.

MONSIEUR, avant que de vous faire lire ma Tragédie, ſouffrez que je vous prévienne ſur le ſuccès qu'elle a eu, non pas pour m'en applaudir, mais pour vous aſſurer combien je m'en défie.

Je ſçais que les premiers applaudiſſemens du Public ne ſont pas toujours de ſûrs garans de la bonté d'un ouvrage. Souvent un Auteur doit le ſuccès de ſa Piece, ou à l'art des Acteurs qui la jouent, ou à la déciſion de quelques amis accrédités dans le monde, qui entraînent pour un tems les ſuffrages de la multitude ; & le Public eſt étonné

quelques mois après, de s'ennuyer à la lecture du même ouvrage, qui lui arrachait des larmes dans la représentation. Je me garderai donc bien de me prévaloir d'un succès peut-être passager, & dont les Comédiens ont plus à s'applaudir que moi-même.

On ne voit que trop d'Auteurs dramatiques qui impriment à la tête de leurs ouvrages des Préfaces pleines de vanité, *qui comptent les Princes & les Princesses qui sont venus pleurer aux représentations, qui ne donnent d'autres réponses à leurs Censeurs que l'approbation du Public*; & qui enfin, après s'être placés à côté de *Corneille* & de *Racine*, se retrouvent confondus dans la foule des mauvais Auteurs, dont ils sont les seuls qui s'exceptent.

J'éviterai du moins ce ridicule : je vous parlerai de ma Pièce plus pour avouer mes défauts que pour les excuser : mais aussi je traiterai *Sophocle* & *Corneille* avec autant de liberté que je me traiterai avec justice.

J'examinerai les trois Œdipes avec une égale exactitude. Le respect que j'ai pour l'antiquité de *Sophocle* & pour le mérite de *Corneille*, ne m'aveuglera pas sur leurs défauts ; l'amour-propre ne m'empêchera pas non plus de trouver les miens. Au reste, ne regardez point ces Dissertations comme les décisions d'un critique orgueilleux, mais comme les doutes d'un jeune homme qui cherche à s'éclairer. La décision ne convient ni à mon âge, ni à mon peu de génie ; & si la chaleur de la composition m'arrache quelques termes peu mesurés, je les désavoue d'avance, & je déclare que je ne prétends parler affirmativement que sur mes fautes.

LETTRE III.

Contenant la Critique de l'Œdipe de Sophocle.

MONSIEUR, Mon peu d'érudition ne me permet pas d'examiner *ſi la Tragédie de* (1) *Sophocle fait ſon imitation par le diſcours, le nombre & l'harmonie ; ce qu'Ariſtote appelle expreſſément un diſcours agréablement aſſaiſonné.* Je ne diſcuterai pas non plus *ſi c'eſt une Piéce du premier genre ſimple & implexe ; ſimple, parce qu'elle n'a qu'une ſimple cataſtrophe ; & implexe, parce qu'elle a la reconnaiſſance avec la péripétie.*

Je vous rendrai ſeulement compte, avec ſimplicité, des endroits qui m'ont révolté, & ſur leſquels j'ai beſoin des lumieres de ceux qui connaiſſant mieux que moi les Anciens, peuvent mieux excuſer tous leurs défauts.

La Scene ouvre dans *Sophocle* par un Chœur de Thébains proſternés au pied des Autels, & qui, par leurs larmes & par leurs cris, demandent aux Dieux la fin de leurs calamités. *Œdipe* leur libérateur & leur Roi paraît au milieu d'eux.

Je ſuis Œdipe, leur dit-il, *ſi vanté par tout le monde.* Il y a quelque apparence que les Thébains n'ignoraient pas qu'il s'appellait *Œdipe.*

A l'égard de cette grande réputation dont il ſe vante, M. *Dacier* dit que c'eſt une adreſſe de *Sophocle*, qui veut fonder par-là le caractere d'*Œdipe* qui eſt orgueilleux.

(1) M. Dacier, Préface ſur l'Œdipe de Sophocle.

Mes enfans, dit Œdipe, *quel eſt le ſujet qui vous amene ici ?* Le grand Prêtre lui répond : *Vous voyez devant vous des jeunes gens & des vieillards. Moi qui vous parle, je ſuis le Grand-Prêtre de Jupiter. Votre ville eſt comme un vaiſſeau battu de la tempête, elle eſt prête d'être abîmée, & n'a pas la force de ſurmonter les flots qui fondent ſur elle.* De-là le Grand-Prêtre prend occaſion de faire une deſcription de la peſte, dont *Œdipe* étoit auſſi bien informé que du nom & de la qualité du Grand-Prêtre de Jupiter.

Tout cela n'eſt gueres une preuve de cette perfection, où on prétendait, il y a quelques années, que *Sophocle* avait pouſſé la Tragédie ; & il ne paraît pas qu'on ait ſi grand tort dans ce ſiécle de refuſer ſon admiration à un Poëte, qui n'emploie d'autre artifice pour faire connaître ſes perſonnages, que de faire dire à l'un : *Je m'appelle Œdipe, ſi vanté par tout le monde ;* & à l'autre : *Je ſuis le Grand-Prêtre de Jupiter.* Cette groſſiereté n'eſt plus regardée aujourd'hui comme une noble ſimplicité.

La deſcription de la peſte eſt interrompue par l'arrivée de *Créon*, frere de *Jocaſte*, que le Roi avait envoyé conſulter l'Oracle, & qui commence par dire à *Œdipe :*

Seigneur, nous avons eu autrefois un Roi qui s'appellait Laïus.

ŒDIPE.

Je le ſçais, quoique je ne l'aie jamais vû.

CRÉON.

Il a été aſſaſſiné, & Apollon veut que nous puniſſions ſes meurtriers.

ŒDIPE.

Fut-ce dans sa maison ou à la campagne que Laius fut tué ?

Il est déjà contre la vraisemblance, qu'*Œdipe*, qui regne depuis si long-tems, ignore comment son prédécesseur est mort : mais qu'il ne sçache pas même si c'est aux champs ou à la ville que ce meurtre a été commis, & qu'il ne donne pas la moindre raison, ni la moindre excuse de son ignorance, j'avoue que je ne connais point de terme pour exprimer une pareille absurdité.

C'est une faute du sujet, dit-on, & non de l'Auteur, comme si ce n'était pas à l'Auteur à corriger son sujet, lorsqu'il est défectueux. Je sçais qu'on peut me reprocher à peu près la même faute : mais aussi je ne me ferai pas plus de grace qu'à *Sophocle*, & j'espere que la sincérité avec laquelle j'avouerai mes défauts, justifiera la hardiesse que je prends de relever ceux d'un Ancien.

Ce qui suit me paraît également éloigné du sens commun. *Œdipe* demande s'il ne revint personne de la suite de *Laïus* à qui on puisse en demander des nouvelles. On lui répond, qu'*un de ceux qui accompagnaient ce malheureux Roi s'étant sauvé, vint dire dans Thébes que Laïus avait été assassiné par des voleurs, qui n'étaient pas en petit, mais en grand nombre.*

Comment se peut-il faire qu'un témoin de la mort de Laïus dise que son maître a été accablé sous le nombre, lorsqu'il est pourtant vrai que c'est un homme seul qui a tué Laïus & toute sa suite ?

Pour comble de contradiction, Œdipe dit, au

second Acte, qu'il a ouï dire que Laïus avait été tué par des voyageurs; mais qu'il n'y a perſonne qui diſe l'avoir vû : & Jocaſte, au troiſieme Acte, en parlant de la mort de ce Roi, s'explique ainſi à Œdipe :

Soyez bien perſuadé, Seigneur, que celui qui accompagnait Laïus, a rapporté que ſon Maître avait été aſſaſſiné par des voleurs; il ne ſçaurait changer préſentement, ni parler d'une autre maniere : toute la Ville l'a entendu comme moi.

Les Thébains auraient été bien plus à plaindre, ſi l'énigme du Sphinx n'avait pas été plus aiſée à deviner que tout ce galimathias.

Mais ce qui eſt encore plus étonnant, ou plutôt ce qui ne l'eſt point, après de telles fautes contre la vraiſemblance, c'eſt qu'Œdipe, lorſqu'il apprend que Phorbas vit encore, ne ſonge pas ſeulement à le faire chercher; il s'amuſe à faire des imprécations & à conſulter les Oracles, ſans donner ordre qu'on amene devant lui le ſeul homme qui pouvait lui donner des lumieres. Le Chœur lui-même, qui eſt ſi intéreſſé à voir finir les malheurs de Thebes, & qui donne toujours des conſeils à Œdipe, ne lui donne pas celui d'interroger ce témoin de la mort du feu Roi; il le prie ſeulement d'envoyer chercher Tirésie.

Enfin Phorbas arrive au quatrieme Acte. Ceux qui ne connaiſſent point Sophocle, s'imaginent ſans doute qu'Œdipe, impatient de connaître le meurtrier de Laïus, & de rendre la vie aux Thébains, va l'interroger avec empreſſement ſur la mort du feu Roi. Rien de tout cela. Sophocle oublie que la vengeance de la mort de Laïus eſt le

ſujet de ſa Piece. On ne dit pas un mot à Phorbas de cette aventure, & la Tragédie finit ſans que Phorbas ait ſeulement ouvert la bouche ſur la mort du Roi ſon maître. Mais continuons à examiner de ſuite l'ouvrage de Sophocle.

Lorſque Créon a appris à Œdipe que Laïus a été aſſaſſiné par des voleurs, qui n'étaient pas en petit, mais en grand nombre, Œdipe répond, au ſens de pluſieurs Interpretes : *Comment des voleurs auraient-ils pû entreprendre cet attentat, puiſque Laïus n'avait point d'argent ſur lui* ? La plûpart des autres Scholiaſtes entendent autrement ce paſſage, & font dire à Œdipe : *Comment des voleurs auraient-ils pû entreprendre cet attentat, ſi on ne leur avait donné de l'argent* ? Mais ce ſens-là n'eſt gueres plus raiſonnable que l'autre. On ſçait que des voleurs n'ont pas beſoin qu'on leur promette de l'argent pour les engager à faire un mauvais coup.

Et puiſqu'il dépend ſouvent des Scholiaſtes de faire dire tout ce qu'ils veulent à leurs Auteurs, que leur coûterait-il de leur donner un peu de bon ſens ?

Œdipe, au commencement de ſon ſecond Acte, au lieu de mander Phorbas, fait venir devant lui Tirésie. Le Roi & le Devin commencent par ſe mettre en colere l'un contre l'autre ; Tirésie finit par lui dire :

C'eſt vous qui êtes le meurtrier de Laïus ; vous vous croyez fils de Polybe, Roi de Corinthe : vous ne l'êtes point, vous êtes Thébain. La malédiction de votre pere & de votre mere vous a autrefois éloigné de cette terre ; vous y êtes revenu, vous avez

tué votre pere, vous avez épouſé votre mere, vous êtes l'auteur d'un inceſte & d'un parricide; & ſi vous trouvez que je mente, dites que je ne ſuis pas Prophete.

Tout cela ne reſſemble gueres à l'ambiguité ordinaire des Oracles. Il était difficile de s'expliquer moins obſcurément : & ſi vous joignez aux paroles de Tiréſie le reproche qu'un yvrogne a fait autrefois à Œdipe, qu'il n'était pas fils de Polybe, & l'Oracle d'Apollon qui lui prédit qu'il tuerait ſon pere & qu'il épouſerait ſa mere, vous trouverez que la Piece eſt entierement finie au commencement de ce ſecond Acte.

Nouvelle preuve que Sophocle n'avait pas perfectionné ſon art, puiſqu'il ne ſçavait pas même préparer les événemens, ni cacher ſous le voile le plus mince la cataſtrophe de ſes Pieces.

Allons plus loin. Œdipe traite Tiréſie *de fou & de vieux enchanteur.* Cependant, à moins que l'eſprit ne lui ait tourné, il doit le regarder comme un véritable Prophete. Eh! de quel étonnement & de quelle horreur ne doit-il point être frappé, en apprenant de la bouche de Tiréſie tout ce qu'Apollon lui a prédit autrefois? Quel retour ne doit-il point faire ſur lui-même, en apprenant ce rapport fatal qui ſe trouve entre les reproches qu'on lui a faits à Corinthe, qu'il était un fils ſuppoſé, & les Oracles de Thebes qui lui diſent qu'il eſt Thébain; entre Apollon qui lui a prédit qu'il épouſerait ſa mere & qu'il tuerait ſon pere, & Tiréſie qui lui apprend que ſes deſtins affreux ſont remplis? Cependant, comme s'il avait perdu la mémoire de ces événemens épouvantables, il ne lui vient d'autre

idée que de soupçonner Créon, *son fidèle & ancien ami*, (comme il l'appelle,) d'avoir tué Laïus; & cela sans aucune raison, sans aucun fondement; sans que le moindre jour puisse autoriser ses soupçons, & (puisqu'il faut appeller les choses par leur nom) avec une extravagance dont il n'y a guères d'exemples parmi les Modernes, ni même parmi les Anciens.

Quoi! tu oses paraître devant moi, dit-il à Créon? *Tu as l'audace d'entrer dans ce palais, toi qui es assurément le meurtrier de Laïus, & qui as manifestement conspiré contre moi pour me ravir ma Couronne?*

Voyons, dis-moi, au nom des Dieux, as-tu remarqué en moi de la lâcheté ou de la folie, pour que tu ayes entrepris un si hardi dessein? N'est-ce pas là la plus folle de toutes les entreprises, que d'aspirer à la Royauté sans troupes & sans amis, comme si, sans ce secours, il était aisé de monter au Thrône.

CRÉON lui répond :

Vous changerez de sentiment, si vous me donnez le tems de parler. Pensez-vous qu'il y ait un homme au monde qui préférât d'être Roi avec toutes les frayeurs & toutes les craintes qui accompagnent la Royauté, à vivre dans le sein du repos avec toute la sûreté d'un Particulier, qui, sous un autre nom, posséderait la même puissance?

Un Prince qui serait accusé d'avoir conspiré contre son Roi, & qui n'aurait d'autre preuve de son innocence que le verbiage de Créon, aurait besoin de la clémence de son Maître.

Après tous ces grands discours étrangers au sujet, Créon demande à Œdipe :

Voulez-vous me chasser du Royaume ? (1)

ŒDIPE.

Ce n'est pas ton exil que je veux ; je te condamne à la mort.

CRÉON.

Il faut que vous fassiez voir auparavant si je suis coupable.

ŒDIPE.

Tu parles en homme résolu de ne pas obéir.

CRÉON.

C'est parce que vous êtes injuste.

ŒDIPE.

Je prends mes sûretés.

CRÉON.

Je dois prendre aussi les miennes.

ŒDIPE.

O Thebes ! Thebes !

CRÉON.

Il m'est permis de crier aussi : Thebes ! Thebes !

Jocaste vient pendant ce beau discours, & le Chœur la prie d'emmener le Roi : proposition très-sage ; car, après toutes les folies qu'Œdipe vient de faire, on ne ferait point mal de l'enfermer.

JOCASTE.

J'emmenerai mon mari, quand j'aurai appris la cause de ce désordre.

---

(1) On avertit qu'on a suivi par-tout la traduction de M. Dacier.

LE CHOEUR.

Œdipe & Créon ont eu enſemble des paroles ſur des rapports fort incertains. On ſe pique ſouvent ſur des ſoupçons très-injuſtes.

JOCASTE.

Cela eſt-il venu de l'un & de l'autre?

LE CHOEUR.

Oui, Madame.

JOCASTE.

Quelles paroles ont-ils donc eues?

LE CHOEUR.

C'eſt aſſez, Madame; les Princes n'ont pas pouſſé la choſe plus loin, & cela ſuffit.

Effectivement, comme ſi cela ſuffiſait, Jocaſte n'en demande pas davantage au Chœur.

C'eſt dans cette Scene qu'Œdipe raconte à Jocaſte, qu'un jour, à table, un homme yvre lui reprocha qu'il était un fils ſuppoſé: *J'allai*, continue-t-il, *trouver le Roi & la Reine; je les interrogeai ſur ma naiſſance; ils furent tous deux très-fâchés du reproche qu'on m'avait fait. Quoique je les aimaſſe avec beaucoup de tendreſſe, cette injure, qui était devenue publique, ne laiſſa pas de me demeurer ſur le cœur, & de me donner des ſoupçons. Je partis donc, à leur inſçu, pour aller à Delphes: Apollon ne daigna pas répondre préciſément à ma demande; mais il me dit les choſes les plus affreuſes & les plus épouvantables dont on ait jamais ouï parler; que j'épouſerais infailliblement ma propre mere; que je ferais voir aux hommes une race malheureuſe qui les remplirait d'horreur; & que je ſerais le meurtrier de mon pere.*

Voilà encore la Piece finie. On avait prédit à Jocaſte que ſon fils tremperait ſes mains dans le ſang de Laïus, & porterait ſes crimes juſqu'au lit de ſa mere. Elle avait fait expoſer ce fils ſur le mont Cithéron, & lui avait fait percer les talons, (comme elle l'avoue dans cette même Scene :) Œdipe porte encore les cicatrices de cette bleſſure ; il ſçait qu'on lui a reproché qu'il n'était point fils de Polybe : tout cela n'eſt-il pas pour Œdipe & pour Jocaſte une démonſtration de leurs malheurs, & n'y a-t-il pas un aveuglement ridicule à en douter ?

Je ſçais que Jocaſte ne dit point dans cette Scene qu'elle dût un jour épouſer ſon fils : mais cela même eſt une nouvelle faute.

Car lorſqu'Œdipe dit à Jocaſte : *On m'a prédit que je ſouillerais le lit de ma mere, & que mon pere ſerait maſſacré par mes mains*, Jocaſte doit répondre ſur le champ : *on en avait prédit autant à mon fils ;* ou du moins elle doit faire ſentir au ſpectateur qu'elle eſt convaincue dans ce moment de ſon malheur.

Tant d'ignorance dans Œdipe & dans Jocaſte n'eſt qu'un artifice groſſier du Poëte, qui, pour donner à ſa Piece une juſte étendue, fait filer juſqu'au cinquieme Acte une reconnaiſſance déjà manifeſtée au ſecond, & qui viole les regles du ſens commun, pour ne point manquer en apparence à celles du Théâtre.

Cette même faute ſubſiſte dans tout le cours de la Piece.

Cet Œdipe qui expliquait les énigmes, n'entend pas les choſes les plus claires. Lorſque le Paſteur

de Corinthe lui apporte la nouvelle de la mort de Polybe, & qu'il lui apprend que Polybe n'était pas son pere, qu'il a été exposé par un Thébain sur le mont Cithéron, que ses pieds avaient été percés & liés avec des courroies, Œdipe ne soupçonne rien encore. Il n'a d'autre crainte que d'être né d'une famille obscure : & le Chœur toujours présent dans le cours de la Piece, ne prête aucune attention à tout ce qui aurait dû instruire Œdipe de sa naissance ; le Chœur, qu'on donne pour une assemblée de gens éclairés, montre aussi peu de pénétration qu'Œdipe ; & dans le tems que les Thébains devraient être saisis de pitié & d'horreur à la vûe des malheurs dont ils sont témoins, ils s'écrient : *Si je puis juger de l'avenir, & si je ne me trompe dans mes conjectures, Cithéron, le jour de demain ne se passera pas que vous ne nous fassiez connaître la patrie & la mere d'Œdipe, & que nous ne menions des danses en votre honneur, pour vous rendre graces du plaisir que vous aurez fait à nos Princes. Et vous, Prince, duquel des Dieux êtes-vous donc fils ? Quelle Nymphe vous a eu de Pan, Dieu des montagnes ? Etes-vous le fruit des amours d'Apollon ? Car Apollon se plaît aussi sur les montagnes ? Est-ce Mercure, ou Bacchus qui se tient aussi sur les sommets des montagnes ? &c.*

Enfin celui qui a autrefois exposé Œdipe, arrive sur la scene. Œdipe l'interroge sur sa naissance. Curiosité que M. Dacier condamne après Plutarque, & qui me paraîtrait la seule chose raisonnable qu'Œdipe eût faite dans toute la Piece, si cette juste envie de se connaître n'était pas accompagnée d'une ignorance ridicule de lui-même.

Œdipe

Œdipe ſçait donc enfin tout ſon ſort au quatrieme Acte. Voilà donc encore la Piece finie.

Monſieur Dacier, qui a traduit l'Œdipe de Sophocle, prétend que le Spectateur attend avec beaucoup d'impatience le parti que prendra Jocaſte, & la maniere dont Œdipe accomplira ſur lui-même les malédictions qu'il a prononcées contre le meurtrier de Laïus. J'avais été ſéduit là-deſſus par le reſpect que j'ai pour ce ſçavant homme, & j'étais de ſon ſentiment, lorſque je lus ſa traduction. La repréſentation de ma Piece m'a bien détrompé, & j'ai reconnu qu'on peut ſans péril louer tant qu'on veut les Poëtes Grecs, mais qu'il eſt dangereux de les imiter.

J'avais pris dans Sophocle une partie du récit de la mort de Jocaſte & de la cataſtrophe d'Œdipe. J'ai ſenti que l'attention du Spectateur diminuait avec ſon plaiſir au récit de cette cataſtrophe; les eſprits remplis de terreur au moment de la reconnaiſſance n'écoutaient plus qu'avec dégoût la fin de la Piece. Peut-être que la médiocrité des vers en était la cauſe; peut-être que le Spectateur, à qui cette cataſtrophe eſt connue, regrettait de n'entendre rien de nouveau; peut-être auſſi que la terreur ayant été pouſſée à ſon comble, il était impoſſible que le reſte ne parût languiſſant. Quoi qu'il en ſoit, j'ai été obligé de retrancher ce récit, qui n'était pas de plus de quarante vers, & dans Sophocle il tient tout le cinquieme Acte. Il y a grande apparence qu'on ne doit point paſſer à un Ancien deux ou trois cens vers inutiles, lorſqu'on n'en paſſe pas quarante à un Moderne.

Monſieur Dacier avertit dans ſes notes que la

Piece de Sophocle n'eſt point finie au quatrieme Acte. N'eſt-ce pas avouer qu'elle eſt finie, que d'être obligé de prouver qu'elle ne l'eſt pas? On ne ſe trouve pas dans la néceſſité de faire de pareilles notes ſur les Tragédies de Racine & de Corneille; il n'y a que les Horaces qui auraient beſoin d'un tel commentaire : mais le cinquieme Acte des Horaces n'en paraîtrait pas moins défectueux.

Je ne puis m'empêcher de parler ici d'un endroit de ce cinquieme Acte que Longin a admiré, & que Deſpréaux a traduit.

Hymen, funeſte hymen, tu m'as donné la vie:
Mais dans ces mêmes flancs où je fus renfermé,
Tu fais rentrer ce ſang dont tu m'avais formé;
Et par-là tu produis & des fils & des peres,
Des freres, des maris, des femmes & des meres,
Et tout ce que du ſort la maligne fureur,
Fit jamais voir au jour & de honte & d'horreur.

Premierement, il fallait exprimer que c'eſt dans la même perſonne qu'on trouve ces meres & ces maris; car il n'y a point de mariage qui ne produiſe de tout cela. En ſecond lieu, on ne paſſerait point aujourd'hui à Œdipe de faire une ſi curieuſe recherche des circonſtances de ſon crime, & d'en combiner ainſi toutes les horreurs; tant d'exactitude à compter tous ſes titres inceſtueux, loin d'ajoûter à l'atrocité de l'action, ſemble plutôt l'affoiblir.

Ces deux vers de Corneille diſent beaucoup plus.

Ce ſont eux qui m'ont fait l'aſſaſſin de mon pere,
Ce ſont eux qui m'ont fait le mari de ma mere.

Les vers de Sophocle ſont d'un Déclamateur, & ceux de Corneille ſont d'un Poëte.

Vous voyez que dans la critique de l'Œdipe de Sophocle, je ne me ſuis attaché à relever que les défauts qui ſont de tous les tems & de tous les lieux; les contradictions, les abſurdités, les vaines déclamations ſont des fautes par tout pays.

Je ne ſuis point étonné que, malgré tant d'imperfections, Sophocle ait ſurpris l'admiration de ſon ſiecle. L'harmonie de ſes vers, & le pathétique qui regne dans ſon ſtyle, ont pû ſéduire les Athéniens, qui avec tout leur eſprit & toute leur politeſſe, ne pouvaient avoir une juſte idée de la perfection d'un art qui était encore dans ſon enfance.

Sophocle touchait au tems où la Tragédie fut inventée. Eſchyle, contemporain de Sophocle, était le premier qui s'était aviſé de mettre pluſieurs perſonnages ſur la Scene. Nous ſommes auſſi touchés de l'ébauche la plus groſſiere dans les premieres découvertes d'un art, que des beautés les plus achevées, lorſque la perfection nous eſt une fois connue. Ainſi Sophocle & Euripide, tout imparfaits qu'ils ſont, ont autant réuſſi chez les Athéniens que Corneille & Racine parmi nous. Nous devons nous-mêmes, en blâmant les Tragédies des Grecs, reſpecter le génie de leurs Auteurs; leurs fautes ſont ſur le compte de leur ſiecle; leurs beautés n'appartiennent qu'à eux, & il eſt à croire que s'ils étaient nés de nos jours, ils auraient perfectionné l'art qu'ils ont preſque inventé de leur tems.

Il eſt vrai qu'ils ſont bien déchus de cette haute eſtime où ils étaient autrefois; leurs ouvrages ſont

aujourd'hui ou ignorés ou mépriſés : mais je crois que cet oubli & ce mépris ſont au nombre des injuſtices dont on peut accuſer notre ſiecle ; leurs ouvrages méritent d'être lus ſans doute, & s'ils ſont trop défectueux pour qu'on les approuve, ils ſont auſſi trop pleins de beautés pour qu'on les mépriſe entierement.

Euripide ſur-tout, qui me paraît ſi ſupérieur à Sophocle, & qui ſerait le plus grand des Poëtes, s'il était né dans un tems plus éclairé, a laiſſé des ouvrages qui décelent un génie parfait, malgré les imperfections de ſes Tragédies.

Eh ! quelle idée ne doit-on point avoir d'un Poëte qui a prêté des ſentimens à Racine même ? Les endroits que ce grand homme a traduits d'Euripide dans ſon inimitable Tragédie de Phèdre, ne ſont pas les moins beaux de ſon ouvrage.

Dieux, que ne ſuis-je aſſiſe à l'ombre des forêts ?
Quand pourrai-je, au travers d'une noble pouſſiere,
Suivre de l'œil un char fuyant dans la carriere ?
.... Inſenſée, où ſuis-je, & qu'ai-je dit ?
Où laiſſé-je égarer mes vœux & mon eſprit ?
Je l'ai perdu, les Dieux m'en ont ravi l'uſage.
Œnone, la douleur me couvre le viſage ;
Je te laiſſe trop voir mes honteuſes douleurs,
Et mes yeux, malgré moi, ſe rempliſſent de pleurs.

Preſque toute cette Scene eſt traduite mot pour mot d'Euripide. Il ne faut pas cependant que le Lecteur ſéduit par cette traduction, s'imagine que la Piece d'Euripide ſoit un bon ouvrage. Voilà le ſeul bel endroit de ſa Tragédie, & même le ſeul raiſonnable ; car c'eſt le ſeul que Racine ait imité :

& comme on ne s'aviſera jamais d'approuver l'Hippolite de Senéque, quoique Racine ait pris dans cet Auteur toute la déclaration de Phèdre, auſſi ne doit-on pas admirer l'Hippolite d'Euripide, pour trente ou quarante vers qui ſe ſont trouvés dignes d'être imités par le plus grand de nos Poëtes.

Moliere prenait quelquefois des Scenes entieres dans Cyrano de Bergerac, & diſait pour ſon excuſe : *Cette Scene eſt bonne, elle m'appartient de droit ; je reprens mon bien par-tout où je le trouve.*

Racine pouvait à peu-près en dire autant d'Euripide.

Pour moi, après vous avoir dit bien du mal de Sophocle, je ſuis obligé de vous en dire le peu de bien que j'en ſçais ; tout différent en cela des médiſans, qui commencent toujours par louer un homme, & qui finiſſent par le rendre ridicule.

J'avoue que peut-être, ſans Sophocle, je ne ſerais jamais venu à bout de mon Œdipe. Je lui dois l'idée de la premiere Scene de mon quatrieme Acte. Celle du Grand-Prêtre qui accuſe le Roi, eſt entierement de lui ; la Scene des deux Vieillards lui appartient encore. Je voudrais lui avoir d'autres obligations, je les avouerais avec la même bonne foi. Il eſt vrai que comme je lui dois des beautés, je lui dois auſſi des fautes, & j'en parlerai dans l'examen de ma Piece, où j'eſpere vous rendre compte des miennes.

LETTRE IV.

Contenant la critique de l'Œdipe de Corneille.

MONSIEUR, après vous avoir fait part de mes ſentimens ſur l'Œdipe de Sophocle, je vous dirai ce que je penſe de celui de Corneille : je reſpecte beaucoup plus, ſansdoute, ce Tragique Français, que le Grec : mais je reſpecte encore plus la vérité à qui je dois les premiers égards. Je crois même que quiconque ne ſçait pas connaître les fautes des grands hommes, eſt incapable de ſentir le prix de leurs perfections. J'oſe donc critiquer l'Œdipe de Corneille, & je le ferai avec d'autant plus de liberté, que je ne crains point que vous me ſoupçonniez de jalouſie, ni que vous me reprochiez de vouloir m'égaler à lui. C'eſt en l'admirant que je haſarde ma cenſure ; & je crois avoir une eſtime plus véritable pour ce fameux Poëte, que ceux qui jugent de l'Œdipe par le nom de l'Auteur, & non par l'ouvrage même, & qui euſſent mépriſé dans tout autre ce qu'ils admirent dans l'Auteur de Cinna.

Corneille ſentit bien que la ſimplicité, ou plutôt la ſechereſſe de la Tragédie de Sophocle, ne pouvait fournir toute l'étendue qu'exigent nos Pieces de Théâtre. On ſe trompe fort, lorſqu'on penſe que tous ces ſujets, traités autrefois avec ſuccès par Sophocle & par Euripide, *l'Œdipe*, *le Philoctete*, *l'Electre*, *l'Iphigenie en Tauride*, ſont des ſujets heureux & aiſés à manier ; ce ſont les

plus ingrats & les plus impraticables; ce ſont des ſujets d'une ou de deux Scenes tout au plus, & non pas d'une Tragédie. Je ſçais qu'on ne peut gueres voir ſur le Théâtre des évenemens plus affreux ni plus attendriſſans, & c'eſt cela même qui rend le ſuccès plus difficile. Il faut joindre à ces évenemens des paſſions qui les préparent : ſi ces paſſions ſont trop fortes, elles étouffent le ſujet; ſi elles ſont trop faibles, elles languiſſent. Il fallait que Corneille marchât entre ces deux extrémités, & qu'il ſuppléât par la fécondité de ſon génie à l'aridité de la matiere. Il choiſit donc l'Epiſode de Théſée & de Dircé; & quoique cet Epiſode ait été univerſellement condamné, quoique Corneille eût pris dès long-tems la glorieuſe habitude d'avouer ſes fautes, il ne reconnut point celle-ci; & parce que cet Epiſode était tout entier de ſon invention, il s'en applaudit dans ſa préface : tant il eſt difficile aux plus grands hommes, & même aux plus modeſtes, de ſe ſauver des illuſions de l'amour propre.

Il faut avouer que Théſée joue un étrange rôle pour un Héros, au milieu des maux les plus horribles dont un Peuple puiſſe être accablé; il débute par dire que :

Quelque ravage affreux que faſſe ici la peſte,
L'abſence aux vrais Amans eſt encor plus funeſte.

Et parlant dans la ſeconde Scene à Œdipe :

Il veut lui faire voir un beau feu dans ſon ſein,
Et tâcher d'obtenir un aveu favorable,
Qui peut faire un heureux d'un Amant miſérable.

. . . . Il eſt vrai, j'aime en votre Palais ;
Chez vous eſt la Beauté qui fait tous mes ſouhaits ;
Vous l'aimez à l'égal d'Antigone & d'Iſmene ;
Elle tient même rang chez vous & chez la Reine ;
En un mot, c'eſt leur ſœur, la Princeſſe Dircé,
Dont les yeux. . . .

Œdipe répond :

Quoi ! ſes yeux, Prince, vous ont bleſſé ;
Je ſuis fâché, pour vous, que la Reine ſa mere
Ait ſçu vous prévenir pour un fils de ſon frere.
Ma parole eſt donnée, & je n'y puis plus rien :
Mais je crois qu'après tout ſes ſœurs la valent bien.

THÉSÉE.

Antigone eſt parfaite, Iſmene eſt admirable ;
Dircé, ſi vous voulez, n'a rien de comparable ;
Elles ſont, l'une & l'autre, un chef-d'œuvre des cieux ;
Mais. . . . .
Ce n'eſt pas offenſer deux ſi charmantes ſœurs,
Que voir en leur aînée auſſi quelques douceurs.

Cependant l'ombre de Laïus demande un Prince ou une Princeſſe de ſon Sang pour victime ; Dircé, ſeul reſte du Sang de ce Roi, eſt prête à s'immoler ſur le tombeau de ſon pere ; Théſée qui veut mourir pour elle, lui fait accroire qu'il eſt ſon frere, & ne laiſſe pas de lui parler d'amour, malgré la nouvelle parenté.

J'ai mêmes yeux encore ; & vous, mêmes appas.
Mon cœur n'écoute point ce que le ſang veut dire ;
C'eſt d'amour qu'il gémit, c'eſt d'amour qu'il ſoupire ;

Et pour pouvoir ſans crime en goûter la douceur,
Il ſe révolte exprès contre le nom de ſœur.

Cependant, qui le croirait ! Théſée dans cette même Scene, ſe laſſe de ſon ſtratagême. Il ne peut plus ſoûtenir davantage le perſonnage de frere ; & ſans attendre que le frere de Dircé ſoit connu, il lui avoue toute la feinte, & la remet par là dans le péril dont il voulait la tirer, en lui diſant pourtant :

Que l'amour, pour défendre une ſi chere vie,
Peut faire vanité d'un peu de tromperie.

Enfin, lorſqu'Œdipe reconnaît qu'il eſt le meurtrier de Laïus, Théſée, au lieu de plaindre ce malheureux Roi, lui propoſe un duel pour le lendemain ; il épouſe Dircé à la fin de la Piece, & ainſi la paſſion de Théſée fait tout le ſujet de la Tragédie, & les malheurs d'Œdipe n'en ſont que l'Epiſode.

Dircé, perſonnage plus défectueux que Théſée, paſſe tout ſon tems à dire des injures à Œdipe & à ſa mere ; elle dit à Jocaſte, ſans détour, qu'elle eſt indigne de vivre.

Votre ſecond hymen peut avoir d'autres cauſes ;
Mais j'oſerai vous dire, à bien juger des choſes,
Que pour avoir puiſé la vie en votre flanc,
J'y dois avoir ſucé fort peu de votre ſang.
Celui du grand Laïus, dont je m'y ſuis formée,
Trouve bien qu'il eſt doux d'aimer & d'être aimée ;
Mais il ne trouve pas qu'on ſoit digne du jour,
Lorſqu'aux ſoins de ſa gloire on préfére l'amour.

Il eſt étonnant que Corneille, qui a ſenti ce

défaut, ne l'ait connu que pour l'excuſer. *Ce manque de reſpect*, dit-il, *de Dircé envers ſa mere, ne peut être une faute de Théâtre, puiſque nous ne ſommes pas obligés de rendre parfaits ceux que nous y faiſons voir.* Non ſans doute, on n'eſt pas obligé de faire des gens de bien de tous ſes perſonnages : mais les bienſéances exigent du moins qu'une Princeſſe qui a aſſez de vertu pour vouloir ſauver ſon Peuple aux dépens de ſa vie, en ait aſſez pour ne point dire des injures atroces à ſa mere.

Pour Jocaſte, dont le rôle devrait être intéreſſant, puiſqu'elle partage tous les malheurs d'Œdipe, elle n'en eſt pas même le témoin ; elle ne paraît point au cinquieme Acte, lorſqu'Œdipe apprend qu'il eſt ſon fils : en un mot, c'eſt un perſonnage abſolument inutile, qui ne ſert qu'à raiſonner avec Théſée, & à excuſer les inſolences de ſa fille, qui agit, dit-elle :

En Amante à bon titre, en Princeſſe aviſée.

Finiſſons par examiner le rôle d'Œdipe & avec lui la contexture du Poëme.

Il commence par vouloir marier une de ſes filles, avant que de s'attendrir ſur les malheurs des Thébains ; bien plus condamnable en cela que Théſée, qui n'étant point chargé comme lui du ſalut de tout ce Peuple, peut ſans crime écouter ſa paſſion.

Cependant comme il fallait bien dire au premier Acte quelque choſe du ſujet de la Piece, on en touche un mot dans la cinquieme Scene. Œdipe ſoupçonne que les Dieux ſont irrités contre les Thébains, parce que Jocaſte avait autrefois fait expoſer ſon fils, & trompé par-là les Oracles des

Dieux, qui prédisaient que ce fils tuerait son pere & épouserait sa mere.

Il me semble qu'il doit croire plutôt que les Dieux sont satisfaits que Jocaste ait étouffé un monstre au berceau ; & vrai-semblablement ils n'ont prédit les crimes de ce fils, qu'afin qu'on l'empêchât de les commettre.

Jocaste soupçonne, avec aussi peu de fondement, que les Dieux punissent les Thébains de n'avoir pas vengé la mort de Laïus ; elle prétend qu'on n'a jamais pû venger cette mort. Comment donc peut-elle croire que les Dieux la punissent de n'avoir pas fait l'impossible ?

Avec moins de fondement encore Œdipe répond :

Pourrons-nous en punir des brigands inconnus,
Que peut-être jamais en ces lieux on n'a vûs ?
Si vous m'avez dit vrai, peut-être ai-je moi-même
Sur trois de ces brigands vengé le diadême.
. . . . . .
Au lieu même, au tems même, attaqué seul par trois,
J'en laissai deux sans vie, & mis l'autre aux abois.

Œdipe n'a aucune raison de croire que ces trois Voyageurs fussent des brigands, puisqu'au quatrieme Acte, lorsque Phorbas paraît devant lui, il lui dit :

Et tu fus un des trois que je sçus arrêter,
Dans ce passage étroit qu'il fallut disputer.

S'il les a arrêtés lui-même, & s'il ne les a combattus que parce qu'ils ne voulaient pas lui céder le pas, il n'a point dû les prendre pour des

voleurs, qui font ordinairement très-peu de cas des cérémonies, & qui ſongent plutôt à détrouſſer les gens, qu'à leur diſputer le haut du pavé.

Mais il me ſemble qu'il y a dans cet endroit une faute encore plus grande. Œdipe avoue à Jocaſte qu'il s'eſt battu contre trois inconnus au tems même & au lieu même où Laïus a été tué. Jocaſte ſçait que Laïus n'avoit avec lui que deux Compagnons de voyage. Ne devait-elle donc pas ſoupçonner que Laïus eſt peut-être mort de la main d'Œdipe? Cependant elle ne fait nulle attention à cet aveu; & de peur que la Piece ne finiſſe au premier acte, elle ferme les yeux ſur les lumieres qu'Œdipe lui donne, & juſqu'à la fin du quatrieme acte, il n'eſt pas dit un mot de la mort de Laïus, qui pourtant eſt le ſujet de la Piece. Les Amours de Théſée & de Dircé occupent toute la Scene.

C'eſt au quatrieme Acte qu'Œdipe en voyant Phorbas, s'écrie:

C'eſt un de mes brigands à la mort échappé,
Madame, & vous pouvez lui choiſir des ſupplices:
S'il n'a tué Laïus, il fut un des complices.

Pourquoi prendre Phorbas pour un brigand? Et pourquoi affirmer avec tant de certitude qu'il eſt complice de la mort de Laïus? Il me paraît que l'Œdipe de Corneille accuſe Phorbas avec autant de légereté que l'Œdipe de Sophocle accuſe Créon.

Je ne parle point de l'Acte giganteſque d'Œdipe qui tue trois hommes tout ſeul dans Corneille, & qui en tue ſept dans Sophocle. Mais il eſt bien étrange qu'Œdipe ſe ſouvienne, après ſeize ans,

de tous les traits de ces trois hommes ; *que l'un avoit le poil noir, la mine aſſez farouche, le front cicatriſé, & le regard un peu louche ; que l'autre avait le teint frais & l'œil perçant, qu'il était chauve ſur le devant, & mêlé ſur le derriere*, & pour rendre la choſe encore moins vraiſemblable, il ajoûte :

On en peut voir en moi la taille & quelques traits.

Ce n'était point à Œdipe à parler de cette reſſemblance ; c'était à Jocaſte, qui ayant vécu avec l'un & avec l'autre, pouvait en être bien mieux informée qu'Œdipe, qui n'a jamais vû Laïus qu'un moment en ſa vie. Voilà comme Sophocle a traité cet endroit : mais il fallait que Corneille, ou n'eût point lû du tout Sophocle, ou le mépriſât beaucoup, puiſqu'il n'a rien emprunté de lui, ni beautés ni défauts.

Cependant, comment ſe peut-il faire qu'Œdipe ait ſeul tué Laïus, & que Phorbas, qui a été bleſſé à côté de ce Roi, diſe pourtant qu'il a été tué par des voleurs ? Il étoit difficile de concilier cette contradiction, & Jocaſte pour toute réponſe, dit que :

C'eſt un conte,
Dont Phorbas, au retour, voulut cacher ſa honte.

Cette petite tromperie de Phorbas devait-elle être le nœud de la Tragédie d'Œdipe ? Il s'eſt pourtant trouvé des gens qui ont admiré cette puerilité ; & un homme diſtingué à la Cour par ſon eſprit, m'a dit que c'était-là le plus bel endroit de Corneille.

Au cinquieme Acte, Œdipe, honteux d'avoir épousé la veuve d'un Roi qu'il a massacré, dit qu'il veut se bannir & retourner à Corinthe; & cependant il envoye chercher Théſée & Dircé:

Pour lire dans leur ame,
S'ils prêteroient la main à quelque ſourde trame.

Et que lui importent les ſourdes trames de Dircé, & les prétentions de cette Princeſſe ſur une couronne à laquelle il renonce pour jamais?

Enfin, il me paraît qu'Œdipe apprend avec trop de froideur ſon affreuſe aventure. Je ſçais qu'il n'eſt point coupable, & que ſa vertu peut le conſoler d'un crime involontaire: mais s'il a aſſez de fermeté dans l'eſprit pour ſentir qu'il n'eſt que malheureux, doit-il ſe punir de ſon malheur? Et s'il eſt aſſez furieux & aſſez déſeſperé pour ſe crever les yeux, doit-il être aſſez froid pour dire à Dircé dans un moment ſi terrible?

Votre frere eſt connu, le ſçavez-vous, Madame?
Votre amour pour Théſée eſt dans un plein repos.

. . . . . .

Aux crimes, malgré moi, l'ordre du Ciel m'attache;
Pour m'y faire tomber à moi-même il me cache;
Il offre, en m'aveuglant ſur ce qu'il a prédit,
Mon pere à mon épée, & ma mere à mon lit.
Hélas! qu'il eſt bien vrai qu'en vain on s'imagine
Dérober notre vie à ce qu'il nous deſtine;
Les ſoins de l'éviter ſont courir au-devant,
Et l'adreſſe à le fuir y plonge plus avant.

Doit-il reſter ſur le Théâtre à débiter plus de quatre-vingts vers avec Dircé & Théſée qui ſont

deux Étrangers pour lui, tandis que Jocaſte, ſa femme & ſa mere, ne ſçait encore rien de ſon aventure, & ne paraît pas même ſur la Scene.

Voilà à peu près les principaux défauts que j'ai cru appercevoir dans l'Œdipe de Corneille. Je m'abuſe peut-être : mais je parle de ſes fautes avec la même ſincérité que j'admire les beautés qui y ſont répandues ; & quoique les beaux morceaux de cette Piéce me paraiſſent très-inférieurs aux grands traits de ſes autres Tragédies, je déſeſpere pourtant de les égaler jamais : car ce grand homme eſt toujours au-deſſus des autres, lors même qu'il n'eſt pas entierement égal à lui-même.

Je ne parle point de la verſification ; on ſçait qu'il n'a jamais fait de vers ſi faibles & ſi indignes de la Tragédie. En effet, Corneille ne connaiſſait gueres la médiocrité, & il tombait dans le bas avec la même facilité qu'il s'élevait au ſublime.

J'eſpere que vous me pardonnerez, Monſieur, la témérité avec laquelle je parle ; ſi pourtant c'en eſt une de trouver mauvais ce qui eſt mauvais, & de reſpecter le nom de l'Auteur ſans en être l'eſclave.

Et quelles fautes voudrait-on que l'on relevât ? Serait-ce celles des Auteurs médiocres dont on ignore tout juſqu'aux défauts ? C'eſt ſur les imperfections des grands hommes qu'il faut attacher ſa critique ; car ſi le préjugé nous faiſait admirer leurs fautes, bientôt nous les imiterions, & il ſe trouverait peut-être que nous n'aurions pris de ces célebres Ecrivains que l'exemple de mal faire.

LETTRE V.

Qui contient la critique du nouvel ŒDIPE.

MONSIEUR, me voilà enfin parvenu à la partie de ma Dissertation la plus aisée, c'est-à-dire, à la critique de mon ouvrage, & pour ne point perdre de tems, je commencerai par le premier défaut qui est celui du sujet. Régulierement, la Piece d'Œdipe devrait finir au premier Acte. Il n'est pas naturel qu'Œdipe ignore comment son prédécesseur est mort. Sophocle ne s'est point mis du tout en peine de corriger cette faute. Corneille, en voulant la sauver, a fait encore plus mal que Sophocle, & je n'ai pas mieux réussi qu'eux. Œdipe, chez moi, parle ainsi à Jocaste :

On m'avait toujours dit que ce fut un Thébain
Qui leva sur son Prince une coupable main.
Pour moi qui, sur son thrône élevé par vous-même;
Deux ans après sa mort, ai ceint le diadême,
Madame, jusqu'ici respectant vos douleurs,
Je n'ai point rappellé le sujet de vos pleurs;
Et de vos seuls périls chaque jour allarmée,
Mon ame à d'autres soins semblait être formée.

Ce compliment ne me paraît point une excuse valable de l'ignorance d'Œdipe. La crainte de déplaire à sa femme en lui parlant de son premier mari, ne doit point du tout l'empêcher de s'informer des circonstances de la mort de son prédécesseur. C'est avoir trop de discrétion & trop peu

peu de curiosité ; il ne lui est pas permis non plus de ne point sçavoir l'histoire de Phorbas. Un Ministre d'Etat ne sçaurait jamais être un homme assez obscur pour être en prison plusieurs années sans qu'on n'en sçache rien. Jocaste a beau dire :

Dans un château voisin conduit secrettement,
Je dérobai sa tête à leur emportement.

On voit bien que ces deux vers ne sont mis que pour prévenir la critique ; c'est une faute qu'on tâche de déguiser, mais qui n'en est pas moins faute.

Voici un défaut plus considérable qui n'est pas du sujet, & dont je suis seul responsable. C'est le personnage de Philoctete. Il semble qu'il ne soit venu à Thebes que pour y être accusé ; encore est-il soupçonné peut-être un peu légerement. Il arrive au premier acte, & s'en retourne au troisieme. On ne parle de lui que dans les trois premiers Actes, & on n'en dit pas un seul mot dans les derniers. Il contribue un peu au nœud de la Piece, & le dénouement se fait absolument sans lui : ainsi il paraît que ce sont deux Tragédies, dont l'une roule sur Philoctete, & l'autre sur Œdipe.

J'ai voulu donner à Philoctete le caractere d'un Héros, & j'ai bien peur d'avoir poussé la grandeur d'ame jusqu'à la fanfaronade. Heureusement j'ai lû dans Madame Dacier, qu'un homme peut parler avantageusement de soi, lorsqu'il est calomnié : voilà le cas où se trouve Philoctete. Il est réduit par la calomnie à la nécessité de dire du bien de lui-même. Dans une autre occasion, j'aurais tâché

de lui donner plus de politeſſe que de fierté ; & s'il s'était trouvé dans les mêmes circonſtances que Sertorius & Pompée, j'aurais pris la converſation héroïque de ces deux grands hommes pour modele, quoique je n'euſſe pas eſperé de l'atteindre. Mais comme il eſt dans la ſituation de Nicomede, j'ai crû devoir le faire parler à peu-près comme ce jeune Prince, & qu'il lui était permis de dire, *un homme tel que moi*, lorſqu'on l'outrage. Quelques perſonnes s'imaginent que Philoctete était un pauvre Ecuyer d'Hercule, qui n'avait d'autre mérite que d'avoir porté ſes fleches, & qui veut s'égaler à ſon maître dont il parle toujours. Cependant il eſt certain que Philoctete était un Prince de la Grece, fameux par ſes exploits, Compagnon d'Hercule, & de qui même les Dieux avaient fait dépendre le deſtin de Troye. Je ne ſçais ſi je n'en ai point fait en quelques endroits un fanfaron ; mais il eſt certain que c'était un Héros.

Pour l'ignorance où il eſt, en arrivant, ſur les affaires de Thebes, je ne la trouve pas moins condamnable que celle d'Œdipe. Le mont Œta où il avait vu mourir Hercule, n'était pas ſi éloigné de Thebes, qu'il ne pût ſçavoir aiſément ce qui ſe paſſait dans cette Ville. Heureuſement cette ignorance vicieuſe de Philoctete m'a fourni une expoſition du ſujet qui m'a paru aſſez bien reçue ; & c'eſt ce qui me perſuade que les beautés d'un ouvrage naiſſent quelquefois d'un défaut.

Dans toutes les Tragédies, on tombe dans un écueil tout contraire. L'expoſition du ſujet ſe fait ordinairement à un perſonnage qui en eſt auſſi bien informé que celui qui lui parle. On eſt obligé,

pour mettre les auditeurs au fait, de faire dire aux principaux Acteurs ce qu'ils ont dû vraisemblablement déjà dire mille fois. Le point de perfection serait de combiner tellement les évenemens, que l'Acteur qui parle n'eût jamais dû dire ce qu'on met dans sa bouche que dans le tems même où il le dit. Telle est, entre autres exemples de cette perfection, la premiere Scene de la Tragédie de Bajazet. Acomat ne peut être instruit de ce qui se passe dans l'armée. Osmin ne peut sçavoir de nouvelles du Serrail. Ils se font l'un à l'autre des confidences réciproques, qui instruisent & qui intéressent également le spectateur; & l'artifice de cette exposition est conduit avec un ménagement dont je crois que Racine seul était capable.

Il est vrai qu'il y a des sujets de Tragédie où l'on est tellement gêné par la bisarrerie des évenemens, qu'il est presque impossible de réduire l'exposition de sa Piece à ce point de sagesse & de vraisemblance. Je crois, pour mon bonheur, que le sujet d'Œdipe est de ce genre; & il me semble que lorsqu'on se trouve si peu maître du terrein, il faut toujours songer à être intéressant plutôt qu'exact; car le Spectateur pardonne tout, hors la longueur, & lorsqu'il est une fois ému, il examine rarement s'il a raison de l'être.

A l'égard de l'amour de Jocaste & de Philoctete, j'ose encore dire que c'est un défaut nécessaire; le sujet ne me fournissait rien par lui-même pour remplir les trois premiers Actes. A peine même avais-je de la matiere pour les deux derniers. Ceux qui connaissent le Théâtre, c'est-à-dire ceux qui

ſentent les difficultés de la compoſition auſſi-bien que les fautes, conviendront de ce que je dis. Il faut toujours donner des paſſions aux principaux perſonnages. Eh ! quel rôle inſipide aurait joué Jocaſte, ſi elle n'avait eu du moins le ſouvenir d'un amour légitime, & ſi elle n'avait craint pour les jours d'un homme qu'elle avait autrefois aimé.

Il eſt ſurprenant que Philoctete aime encore Jocaſte, après une ſi longue abſence : il reſſemble aſſez aux Chevaliers errans, dont la profeſſion était d'être toujours fideles à leurs maîtreſſes. Mais je ne puis être de l'avis de ceux qui trouvent Jocaſte trop âgée pour faire naître encore des paſſions ; elle a pû être mariée ſi jeune, & il eſt ſi ſouvent répeté dans la Piece qu'Œdipe eſt dans une grande jeuneſſe, que ſans trop preſſer les tems, il eſt aiſé de voir qu'elle n'a pas plus de trente cinq ans. Les femmes ſeraient bien malheureuſes, ſi on n'inſpirait plus de ſentiment à cet âge.

Je veux que Jocaſte ait plus de ſoixante ans dans Sophocle & dans Corneille. La conſtruction de leur fable n'eſt pas une regle pour la mienne. Je ne ſuis pas obligé d'adopter leurs fictions ; & s'il leur a été permis de faire revivre dans pluſieurs de leurs Pieces des perſonnes mortes depuis long-tems, & d'en faire mourir d'autres qui étaient encore vivantes, on doit bien me paſſer d'ôter à Jocaſte quelques années.

Mais je m'apperçois que je fais l'apologie de ma Piece, au lieu de la critique que j'en avais promiſe. Revenons vîte à la cenſure.

Le troiſieme Acte n'eſt point fini ; on ne ſçait

pourquoi les Acteurs ſortent de la Scene. Œdipe dit à Jocaſte :

Suivez mes pas, rentrons ; il faut que j'éclairciſſe
Un ſoupçon que je forme avec trop de juſtice.
. . . . . Suivez-moi,
Et venez diſſiper ou combler mon effroi.

Mais il n'y a pas de raiſon pour éclaircir ſon doute plutôt derriere le Théâtre que ſur la Scene : auſſi Œdipe après avoir dit à Jocaſte de le ſuivre, revient avec elle le moment d'après, & il n'y a nulle diſtinction entre le troiſieme & le quatrieme Acte, que le coup d'archet qui les ſépare.

La premiere Scene du quatrieme Acte eſt celle qui a le plus réuſſi : mais je ne me reproche pas moins d'avoir fait dire dans cette Scene à Jocaſte & à Œdipe tout ce qu'ils avaient dû s'apprendre depuis long-tems. L'intrigue n'eſt fondée que ſur une ignorance bien peu vraiſemblable. J'ai été obligé de recourir à un miracle pour couvrir ce défaut du ſujet. Je mets dans la bouche d'Œdipe :

Enfin je me ſouviens qu'aux champs de la Phocide,
(Et je ne conçois pas par quel enchantement
J'oubliais juſqu'ici ce grand évenement ;
La main des Dieux ſur moi ſi long-tems ſuſpendue,
Semble ôter le bandeau qu'ils mettaient ſur ma vûe,)
Dans un chemin étroit je trouvai deux guerriers, &c.

Il eſt manifeſte que c'était au premier Acte qu'Œdipe devait raconter cette aventure de la Phocide ; car dès qu'il apprend par la bouche du Grand-Prêtre que les Dieux demandent la punition du meurtrier de Laïus, ſon devoir eſt de s'informer

ſcrupuleuſement & ſans délai de toutes les circonſtances de ce meurtre. On doit lui répondre que Laïus a été tué en Phocide, dans un chemin étroit par deux Etrangers ; & lui qui ſçait que dans ce tems-là même, il s'eſt battu contre deux Etrangers en Phocide, doit ſoupçonner dès ce moment que Laïus a été tué de ſa main. Il eſt triſte d'être obligé, pour cacher cette faute, de ſuppoſer que la vengeance des Dieux ôte dans un tems la mémoire à Œdipe, & la lui rend dans un autre.

La Scene ſuivante d'Œdipe & de Phorbas me paraît bien moins intéreſſante chez moi que dans Corneille. Œdipe, dans ma Piece eſt déjà inſtruit de ſon malheur, avant que Phorbas acheve de l'en perſuader. Phorbas ne laiſſe l'eſprit du Spectateur dans aucune incertitude, il ne lui inſpire aucune ſurpriſe, & ainſi il ne doit point l'intéreſſer : au contraire, dans Corneille, Œdipe, loin de ſe douter d'être le meurtrier de Laïus, croit en être le vengeur, & il ſe convainc lui-même en voulant convaincre Phorbas. Cet artifice de Corneille ſerait admirable, ſi Œdipe avait quelque lieu de croire que Phorbas eſt coupable ; & ſi le nœud de la Piece n'était pas fondé ſur un menſonge puéril.

C'eſt un conte
Dont Phorbas, au retour, voulut cacher ſa honte.

Je ne pouſſerai pas plus loin la critique de mon ouvrage ; il me ſemble que j'en ai reconnu les défauts les plus importans. On ne doit pas en exiger davantage d'un Auteur, & peut-être un cenſeur ne m'aurait-il pas plus maltraité. Si on me demande

pourquoi je n'ai pas corrigé ce que je condamne, je répondrai qu'il y a ſouvent dans un ouvrage des défauts qu'on eſt obligé de laiſſer malgré ſoi; & d'ailleurs il y a peut-être autant d'honneur à avouer ſes fautes qu'à les corriger. J'ajoûterai encore que j'en ai ôté autant qu'il en reſte. Chaque repréſentation de mon Œdipe était pour moi un examen ſévere, où je recueillais les ſuffrages & les cenſures du Public, & j'étudiais ſon goût pour former le mien. Il faut que j'avoue que Monſeigneur le Prince de Conti eſt celui qui m'a fait les critiques les plus judicieuſes & les plus fines. S'il n'était qu'un Particulier, je me contenterais d'admirer ſon diſcernement : mais puiſqu'il eſt élevé au-deſſus des autres par ſon rang autant que par ſon eſprit, j'oſe ici le ſupplier d'accorder ſa protection aux Belles-Lettres dont il a tant de connaiſſance.

J'oubliais de dire que j'ai pris deux vers dans l'Œdipe de Corneille. L'un eſt au premier Acte.

Ce monſtre à voix humaine, aigle, femme & lion.

L'autre eſt au dernier Acte. C'eſt une traduction de Seneque : *Nec vivis miſtus, nec ſepultis.*

Et le ſort qui l'accable
Des morts & des vivans ſemble le ſéparer.

Je n'ai point fait ſcrupule de voler ces deux vers; parce qu'ayant préciſément la même choſe à dire que Corneille, il m'était impoſſible de l'exprimer mieux, & j'ai mieux aimé donner deux bons vers de lui, que d'en donner deux mauvais de moi.

Il me reſte à parler de quelques rimes que j'ai

haſardées dans ma Tragédie. J'ai fait rimer *frein* à *rien* ; *héros* à *tombeaux* ; *contagion* à *poiſon*, &c. Je ne défends point ces rimes, parce que je les ai employées : mais je ne m'en ſuis ſervi que parce que je les ai crues bonnes. Je ne puis ſouffrir qu'on ſacrifie à la richeſſe de la rime toutes les autres beautés de la Poëſie, & qu'on cherche plutôt à plaire à l'oreille qu'au cœur & à l'eſprit. On pouſſe même la tyrannie juſqu'à exiger qu'on rime pour les yeux encore plus que pour les oreilles, *je ferais*, *j'aimerais*, &c. ne ſe prononçent point autrement que *traits* & *attraits* : cependant on prétend que ces mots ne riment point enſemble, parce qu'un mauvais uſage veut qu'on les écrive différemment. M. Racine avait mis dans ſon Andromaque :

M'en croirez-vous ? Laſſé de ſes trompeurs attraits ;
Au lieu de l'enlever, Seigneur, je la fuirois.

Le ſcrupule lui prit, & il ôta la rime *fuirois*, qui me paraît (à ne conſulter que l'oreille) beaucoup plus juſte que celle de *jamais*, qu'il lui ſubſtitua.

La biſarrerie de l'uſage, ou plutôt des hommes qui l'établiſſent, eſt étrange ſur ce ſujet comme ſur bien d'autres. On permet que le mot *abhorre*, qui a deux *r*, rime avec *encore*, qui n'en a qu'une. Par la même raiſon, *tonnerre* & *terre* devraient rimer avec *pere* & *mere* : cependant on ne le ſouffre pas, & perſonne ne réclame contre cette injuſtice.

Il me paraît que la Poëſie Françaiſe y gagnerait beaucoup, ſi on voulait ſecouer le joug de

cet uſage déraiſonnable & tyrannique. Donner aux Auteurs de nouvelles rimes, ce ſerait leur donner de nouvelles penſées ; car l'aſſujettiſſement à la rime fait que ſouvent on ne trouve dans la langue qu'un ſeul mot qui puiſſe finir un vers : on ne dit preſque jamais ce qu'on vouloit dire ; on ne peut ſe ſervir du mot propre ; on eſt obligé de chercher une penſée pour la rime, parce qu'on ne peut trouver de rime pour exprimer ce qu'on penſe. C'eſt à cet eſclavage qu'il faut imputer pluſieurs impropriétés qu'on eſt choqué de rencontrer dans nos Poëtes les plus exacts. Les Auteurs ſentent encore mieux que les Lecteurs la dureté de cette contrainte, & ils n'oſent s'en affranchir.

Pour moi, dont l'exemple ne tire point à conſéquence, j'ai tâché de regagner un peu de liberté ; & ſi la Poëſie occupe encore mon loiſir, je préfererai toujours les choſes au mots, & la penſée à la rime.

LETTRE VI.

Qui contient une Diſſertation ſur les Chœurs.

MONSIEUR, Il ne me reſte plus qu'à parler du Chœur que j'introduis dans ma Piece. J'en ai fait un perſonnage qui paraît à ſon rang comme les autres Acteurs, & qui ſe montre quelquefois ſans parler, ſeulement pour jetter plus d'intérêt dans la Scene, & pour ajouter plus de pompe au ſpectacle.

Comme on croit d'ordinaire que la route qu'on

a tenue était la ſeule qu'on devait prendre, je m'imagine que la maniere dont j'ai haſardé les Chœurs, eſt la ſeule qui pouvait réuſſir parmi nous.

Chez les anciens, le Chœur rempliſſait l'intervalle des Actes, & paraiſſait toujours ſur la Scene. Il y avait à cela plus d'un inconvénient; car ou il parlait dans les Entre-actes de ce qui s'était paſſé dans les Actes précédens, & c'était une répétition fatigante; ou il prévenait ce qui devait arriver dans les Actes ſuivans, & c'était une annonce qui pouvait dérober le plaiſir de la ſurpriſe; ou enfin il était étranger au ſujet, & par conſéquent il devait enmuyer.

La préſence continuelle du Chœur dans la Tragédie, me paraît encore plus impraticable: l'intrigue d'une Piece intéreſſante exige d'ordinaire que les principaux Acteurs ayent des ſecrets à ſe confier. Eh! le moyen de dire ſon ſecret à tout un Peuple? C'eſt une choſe plaiſante de voir Phédre dans Euripide avouer à une troupe de femmes un amour inceſtueux, qu'elle doit craindre de s'avouer à elle-même. On demandera peut-être comment les Anciens pouvaient conſerver ſi ſcrupuleuſement un uſage ſi ſujet au ridicule; c'eſt qu'ils étaient perſuadés que le Chœur était la baſe & le fondement de la Tragédie. Voilà bien les hommes, qui prennent preſque toujours l'origine d'une choſe pour l'eſſence de la choſe même. Les Anciens ſçavaient que ce ſpectacle avait commencé par une troupe de payſans yvres qui chantaient les louanges de Bacchus, & ils voulaient que le Théâtre fût toujours rempli d'une troupe

d'Acteurs, qui en chantant les louanges des Dieux, rappellaſſent l'idée que le Peuple avait de l'origine de la Tragédie. Long-tems même le Poëme dramatique ne fut qu'un ſimple Chœur, & les perſonnages qu'on y ajoûta, ne furent regardés que comme des Epiſodes; & il y a encore aujourd'hui des Sçavans qui ont le courage d'aſſurer que nous n'avons aucune idée de la véritable Tragédie, depuis que nous avons banni les Chœurs : c'eſt comme ſi, dans une même Piéce, on voulait que nous miſſions Paris, Londres & Madrid ſur le Théâtre, parce que nos peres en uſaient ainſi, lorſque la Comédie fut établie en France.

M. Racine qui a introduit des Chœurs dans Athalie & dans Eſther, s'y eſt pris avec plus de précaution que les Grecs; il ne les a gueres fait paraître que dans les Entre-actes; encore a-t-il eu bien de la peine à le faire avec la vraiſemblance qu'exige toujours l'art du Théâtre.

A quel propos faire chanter une troupe de Juives, lorſqu'Eſther a raconté ſes aventures à Eliſe? Il faut néceſſairement, pour amener cette Muſique, qu'Eſther leur ordonne de lui chanter quelque air.

Mes filles, chantez-nous quelqu'un de ces Cantiques....

Je ne parle pas du biſarre aſſortiment du chant & de la déclamation dans une même Scene: mais du moins il faut avouer que des moralités miſes en muſique doivent paraître bien froides, après ces dialogues pleins de paſſion qui font le caractere de la Tragédie. Un Chœur ſerait bien mal venu, après la déclaration de Phédre, ou après la converſation de Sévere & de Pauline.

Je croirai donc toujours, jusqu'à ce que l'événement me détrompe, qu'on ne peut hazarder le Chœur dans une Tragédie, qu'avec la précaution de l'introduire à son rang, & seulement lorsqu'il est nécessaire pour l'ornement de la Scene : encore n'y a-t-il que très-peu de sujets où cette nouveauté puisse être reçue. Le Chœur serait absolument déplacé dans Bajazet, dans Mithridate, dans Britannicus, & généralement dans toutes les Pieces dont l'intrigue n'est fondée que sur les intérêts de quelques Particuliers; il ne peut convenir qu'à des Pieces où il s'agit du salut de tout un Peuple.

Les Thébains sont les premiers intéressés dans le sujet de ma Tragédie; c'est de leur mort ou de leur vie dont il s'agit, & il ne paraît pas hors des bienséances de faire paraître quelquefois sur la Scene ceux qui ont le plus d'intérêt de s'y trouver.

LETTRE VII.

*A l'occasion de plusieurs Critiques qu'on a faites d'*ŒDIPE.

MONSIEUR, on vient de me montrer une critique de mon Œdipe, qui, je crois, sera imprimée avant que cette seconde édition puisse paraître. J'ignore quel est l'Auteur de cet ouvrage. Je suis fâché qu'il me prive du plaisir de le remercier des éloges qu'il me donne avec bonté, & des critiques qu'il fait de mes fautes avec autant de discernement que de politesse.

J'avais déjà reconnu, dans l'examen que j'ai fait de ma Tragédie, une bonne partie des défauts que l'Obſervateur releve ; mais je me ſuis apperçu qu'un Auteur s'épargne toujours, quand il ſe critique lui-même, & que le Cenſeur veille, lorſque l'Auteur s'endort. Celui qui me critique a vû ſans doute mes fautes d'un œil plus éclairé que moi. Cependant je ne ſçais ſi, comme j'ai été un peu trop indulgent, il n'eſt pas quelquefois un peu trop ſévere. Son ouvrage m'a confirmé dans l'opinion où je ſuis que le ſujet d'Œdipe eſt un des plus difficiles qu'on ait jamais mis au Théâtre ; mon Cenſeur me propoſe un plan, ſur lequel il voudrait que j'euſſe compoſé ma Piece ; c'eſt au Public à en juger. Mais je ſuis perſuadé que ſi j'avais travaillé ſur le modele qu'il me préſente, on ne m'aurait pas fait même l'honneur de me critiquer. J'avoue qu'en ſubſtituant, comme il le veut, *Créon* à *Philoctete*, j'aurais peut-être donné plus d'exactitude à mon ouvrage ; mais Créon aurait été un perſonnage bien froid, & j'aurais trouvé par-là le ſecret d'être à la fois ennuyeux & irrépréhenſible.

On m'a parlé de quelques autres critiques. Ceux qui ſe donnent la peine de les faire me feront toujours beaucoup d'honneur, & même de plaiſir, quand ils daigneront me les montrer. Si je ne puis à préſent profiter de leurs obſervations, elles m'éclaireront du moins pour les premiers ouvrages que je pourrai compoſer, & me feront marcher d'un pas plus ſûr dans cette carriere dangereuſe.

On m'a fait appercevoir que pluſieurs vers de ma Piece ſe trouvaient dans d'autres Pieces de Théâtre. Je dis qu'on m'en a fait appercevoir ; car,

ſoit qu'ayant la tête remplie de vers d'autrui, j'aie cru travailler d'imagination, quand je ne travaillais que de mémoire; ſoit qu'on ſe rencontre quelquefois dans les mêmes penſées & dans les mêmes tours, il eſt certain que j'ai été plagiaire ſans le ſçavoir, & que hors ces deux beaux vers de Corneille, que j'ai pris hardiment & dont je parle dans mes Lettres, je n'ai eu deſſein de voler perſonne.

Il y a dans les Horaces:

Eſt-ce vous, Curiace? en croirai-je mes yeux?

Et dans ma Piece il y avait:

Eſt-ce vous, Philoctete? en croirai-je mes yeux?

J'eſpere qu'on me fera l'honneur de croire que j'aurais bien trouvé tout ſeul un pareil vers. Je l'ai changé cependant, auſſi-bien que pluſieurs autres, & je voudrais que tous les défauts de mon ouvrage fuſſent auſſi aiſés à corriger que celui-là.

On m'apporte en ce moment une nouvelle critique de mon Œdipe: celle-ci me paraît moins inſtructive que l'autre; mais beaucoup plus maligne. La premiere eſt d'un Religieux, à ce qu'on vient de me dire: la ſeconde eſt d'un homme de Lettres; & ce qui eſt aſſez ſingulier, c'eſt que le Religieux poſſede mieux le Théâtre, & l'autre la raillerie. Le premier a voulu m'éclairer, & y a réuſſi. Le ſecond a voulu m'outrager; mais il n'en eſt point venu à bout. Je lui pardonne ſans peine ſes injures, en faveur de quelques traits ingénieux & plaiſans dont ſon ouvrage m'a paru ſemé. Ses railleries m'ont plus diverti qu'elles ne m'ont of-

fenſé ; & même de tous ceux qui ont vû cette ſatyre en manuſcrit, je ſuis celui qui en ai jugé le plus avantageuſement. Peut-être ne l'ai-je trouvée bonne que par la crainte où j'étais de ſuccomber à la tentation de la trouver mauvaiſe. Ce ſera au Public à juger de ſon prix.

Ce Cenſeur aſſure, dans ſon ouvrage, que ma Tragédie languira triſtement dans la boutique de Ribou, lorſque ſa Lettre aura deſſillé les yeux du Public ; heureuſement il empêche lui-même le mal qu'il me veut faire. Si ſa ſatyre eſt bonne, tous ceux qui la liront, auront quelque curioſité de voir la Tragédie qui en eſt l'objet ; & au lieu que les Pieces de Théâtre font vendre d'ordinaire leurs critiques, cette critique fera vendre mon ouvrage. Je lui aurai la même obligation qu'Eſcobar eut à Paſchal. Cette comparaiſon me paraît aſſez juſte ; car ma Poëſie pourrait bien être auſſi relâchée que la morale d'Eſcobar ; & il y a quelques traits dans la ſatyre de ma Piece, qui ſont peut-être dignes des Lettres Provinciales, du moins par la malignité.

Je reçois une troiſieme critique ; celle-ci eſt ſi miſérable, que je n'en puis moi-même ſoutenir la lecture. J'en attends encore deux autres. Voilà bien des ennemis ; mais je ſouhaite donner bientôt une Tragédie qui m'en attire encore davantage.

LETTRE*

A M. L'ÉVÊQUE D'ANNECY.

Du 15 Décembre 1758.

Le Curé d'un petit Village nommé *Moëns*, voisin de ma Terre, a ſuſcité un Procès à mes Vaſſaux de *Fernex*, & ayant ſouvent quitté ſa Cure pour aller ſolliciter à *Dijon*, il a accablé aiſément des Cultivateurs uniquement occupés du travail qui ſoutient leur vie. Il leur a fait pour quinze cens livres de frais, pendant qu'ils labouraient leurs champs, & a eu la cruauté de compter parmi ſes frais de juſtice, les voyages qu'il a faits pour les ruiner. Vous ſçavez mieux que moi, Monſeigneur, combien, dès les premiers tems de l'Egliſe, les Saints Peres ſe ſont élevés contre les Miniſtres ſacrés qui employent aux affaires temporelles le tems deſtiné aux autels. Mais ſi on leur avait dit ; un Prêtre eſt venu avec des Sergens rançonner de pauvres familles, les forcer de vendre le ſeul pré qui nourrit tous leurs beſtiaux, & ôter le lait à leurs enfans, qu'auraient dit les *Jerômes*, les *Irénées*, les *Auguſtins*? Voilà, Monſeigneur, ce

* Cette Lettre eſt tirée d'un Journal qui a paru à Berlin en 1759, ſous le titre de *Lettres ſur l'état préſent des ſciences & des mœurs par M. Formey.* On la trouve dans le tome premier, page 409.

que

que le Curé de *Moëns* eſt venu faire à la porte de mon Château, ſans daigner même me venir parler; je lui ai envoyé dire que j'offrais de payer la plus grande partie de ce qu'il exige de mes Communes, & il a répondu que cela ne le ſatisfaiſait pas. Vous gémiſſez ſans doute, que des exemples ſi odieux ſoient donnés par des Paſteurs Catholiques, tandis qu'il n'y a pas un ſeul exemple qu'un Paſteur Proteſtant ait été en Procès avec ſes Paroiſſiens. Il eſt humiliant pour nous, il le faut avouer, de voir dans les Villages du Territoire de Geneve des Paſteurs hérétiques qui ſont au rang des plus ſçavans hommes de l'Europe, qui poſſédent les Langues Orientales, qui prêchent dans la leur avec éloquence, & qui, loin de pourſuivre leurs Paroiſſiens pour un arpent de ſeigle ou de vigne, ſont leurs Conſolateurs & leurs Peres. C'eſt une des raiſons qui ont dépeuplé le Canton que j'habite; deux de mes Jardiniers ont quitté l'année précédente notre Religion pour embraſſer la Proteſtante; le Village de *Roſte* avait trente-deux maiſons, & n'en a plus qu'une; les Villages de *Magni* & de *Boiſi* ne ſont plus que des déſerts; *Ferney* eſt réduit à cinq familles, ayant droit de commune; & ce ſont ces cinq pauvres familles qu'un Curé veut forcer d'abandonner leurs demeures pour aller chercher ſur le Territoire de la floriſſante Geneve, la paix qu'on leur diſpute dans les Chaumieres de leurs peres. Je conjure votre zele paternel, votre religion, non pas d'engager le Curé de *Moëns* à ſe relâcher des droits que la chicane lui a donnés, mais à ne pas uſer d'un droit ſi peu Chrétien dans toute ſa rigueur.

à donner les délais que donnerait le Procureur le plus insatiable, à se contenter de ma promesse que j'exécuterai aussitôt que mes malheureux Vassaux auront rempli une formalité de Justice préalable & nécessaire. J'attends de vous cette grace ou plutôt cette justice, &c.

ÉPITRE

A MADAME DENIS,

SUR L'AGRICULTURE.

Qu'il est doux d'employer le déclin de son âge;
Comme le grand Virgile occupa son printems!
Du beau lac de Mantoue il aimait le rivage;
Il cultivait la terre & chantait ses présens;
Mais bientôt ennuyé des plaisirs du village,
D'Alexis & d'Aminte il quitta le séjour,
Et malgré Mévius, il parut à la Cour.
C'est la Cour qu'on doit fuir, c'est aux champs qu'il faut vivre,
Dieu du Jour, Dieu des Vers, j'ai ton exemple à suivre.
Tu gardas les troupeaux, mais c'étaient ceux d'un Roi;
Je n'aime les moutons que lorsqu'ils sont à moi.
L'arbre que l'on a planté rit plus à notre vûe
Que le Parc de Versaille & sa vaste étendue.
Le Normand Fontenelle, au milieu de Paris,
Prêta des agrémens au chalumeau champêtre;
Mais il vantait des soins qu'il craignait de connaître;
Et de ses faux Bergers, il fit de Beaux-Esprits.

Je veux que le cœur parle, ou que l'Auteur ſe taiſe;
Ne célébrons jamais que ce que nous aimons.
En fait de ſentimens, l'art n'a rien qui nous plaiſe,
Ou chantez vos plaiſirs, ou quittez les chanſons;
Ce ſont des fauſſetés, & non des fictions.
» Mais, quoi! loin de Paris, ſe peut-il qu'on reſpire?
(Me dit un Petit-Maître amoureux du fracas;)
» Les plaiſirs dans Paris voltigent ſur nos pas;
» On s'oublie, on eſpere, on jouit, on deſire;
» Il nous faut du tumulte; & je ſens que mon cœur,
» S'il n'eſt pas enivré, va tomber en langueur.... «

Attends, bel étourdi, que les rides de l'âge,
Mûriſſant ta raiſon, ſillonnent ton viſage,
Que Liſe t'ait quitté, qu'un ingrat t'ait trahi,
Qu'un Riche t'ait volé, qu'un jaloux hypocrite
T'ait noirci des poiſons de ſa langue maudite,
Qu'un opulent fripon, de ſes pareils haï,
Ait ravi des honneurs qu'on enleve au mérite;
Tu verras qu'il eſt bon de vivre enfin pour ſoi,
Et de ſçavoir quitter le monde qui nous quitte.

» Mais vivre ſans plaiſirs, ſans faſte, ſans emploi,
» Succomber ſous le poids d'un ennui volontaire....!

De l'ennui! Penſes-tu que retiré chez toi,
Pour les tiens, pour l'Etat, tu n'as plus rien à faire?
La Nature t'appelle; apprends à l'obſerver;
La France a des déſerts, oſe les cultiver;
Elle a des malheureux; un travail néceſſaire,
Ce partage de l'homme & ſon conſolateur,
En chaſſant l'indigence amene le bonheur.
Change en épis dorés, change en gras pâturages,
Ces ronces, ces roſeaux, ces affreux marécages.

Tes vaſſaux languiſſans qui pleuraient d'être nés ;
Qui redoutaient ſur-tout de former leurs ſemblables :
Et de donner le jour à des infortunés,
Vont ſe lier gaiment par des nœuds déſirables :
Un canton déſolé ſe peuple & s'enrichit ;
Turbilly dans l'Anjou t'imite & t'applaudit.
Bertin, qui dans ſon Roi voit toujours ſa patrie,
Prête un bras ſecourable à ta noble induſtrie.
Trudaine ſçait aſſez que le cultivateur
Des reſſorts de l'Etat eſt le premier moteur ;
Et qu'on ne doit pas moins, pour le ſoutien du Trône,
A la faulx de Cérès qu'au ſabre de Bellone.
J'eſtime Saint Benoît ; il prétendit du moins,
Que ſes enfans tondus, chargés d'utiles ſoins,
Méritaſſent de vivre en guidant la charrue,
En creuſant des canaux, en défrichant des bois.
Mais je ſuis peu content du bon-homme François ;
Il crut qu'un vrai Chrétien doit gueuſer dans la rue ;
Et voulut que ſes fils, robuſtes, fainéans,
Fiſſent ſerment à Dieu de vivre à nos dépens.

Dieu veut que l'on travaille & que l'on s'évertue ;
Et le ſot mari d'Eve au Paradis d'Eden,
Reçut un ordre exprès d'arranger ſon jardin.
C'eſt la premiere loi donnée au premier homme
Avant qu'il eût mangé la moitié de ſa pomme.

Mais ne détournons point nos mains & nos regards ;
Ni des autres emplois, ni ſur-tout des beaux Arts.
Il eſt des tems pour tout, & lorſqu'en mes vallées,
Qu'entoure un long amas de montagnes pelées,
De quelques malheureux ma main ſéche les pleurs,
Sur la Scene à Paris j'en fais verſer peut-être ;

Dans Verſaille étonné, j'attendris de grands cœurs ;
Et ſans croire approcher de Corneille mon maître,
Quelquefois je peux plaire, à l'aide de Clairon.
Au fond de ſon bourbier je fais rentrer F*****. Fréron
L'Archidiacre T****** prétend que je l'ennuye : (Trublet
La repréſaille eſt juſte, & je ſçais à propos,
Confondre les pervers, & me moquer des ſots.
En vain ſur ſon crédit le délateur s'appuye ;
Sous ſon bonnet quarré, que ma main jette à bas ;
Je découvre en riant la tête de Midas.
J'honore Diderot, malgré la calomnie.
Ma voix parle plus haut que les cris de l'Envie.
Les échos des rochers qui ceignent ce déſert,
Répétent, après moi, le nom de d'Alembert.
Un Philoſophe eſt ferme & n'a point d'artifice.
Sans eſpoir & ſans crainte, il ſçait rendre juſtice :
Jamais adulateur & toujours citoyen,
A ſon Prince attaché, ſans lui demander rien,
Fuyant des factions les brigues ennemies,
Qui ſe gliſſent par fois dans nos Académies,
Sans aimer Loyola, condamnant S. Médard,
Des billets qu'on exige il ſe rit à l'écart,
Et laiſſe au Parlement à réprimer l'Egliſe.
Il s'éleve à ſon Dieu, quand il foule à ſes pieds
Un fatras dégoûtant d'argumens décriés,
Et ſon ame inflexible, au vrai ſeul eſt ſoumiſe.

C'eſt ainſi qu'on peut vivre à l'ombre de ſes bois.
En guerre avec les ſots, en paix avec ſoi-même,
Gouvernant d'une main le ſoc de Triptoleme,
Et de l'autre eſſayant d'accorder ſous ſes doigts,
La lyre de Racine & le luth de Chapelle.

O vous ! à l'amitié dans tous les tems fidelle !
Vous qui ſans préjugés, ſans vices, ſans travers,
Embelliſſez mes jours, ainſi que mes deſerts,
Soutenez mes travaux & ma Philoſophie.
Vous cultivez les Arts, les Arts vous ont ſuivie.
Le ſang du grand Corneille élevé ſous vos yeux,
Apprend par vos leçons à mériter d'en être :
Le Pere de Cinna vient m'inſtruire en ces lieux ;
Son ombre entre nous trois aime encore à paraître ;
Son ombre nous conſole, & nous dit qu'à Paris
Il faut abandonner la place aux Scuderis.

A Ferney, ce 14 Mars 1761.

VERS

A LA PRINCESSE AMÉLIE DE PRUSSE.

De plus d'une Divinité
J'adore en vous l'image ;
Vénus avait moins de beauté,
Minerve était moins ſage.
L'Amour, timide & retenu,
Suit ſans ceſſe vos traces :
Vous faites aimer la vertu,
Et reſpecter les Graces.

LETTRES
SUR DIFFÉRENS SUJETS.

LETTRE

A Meſſieurs les Auteurs du NOUVELLISTE DU PARNASSE.

MESSIEURS, on m'a fait tenir à la campagne, où je ſuis, près de Kenterbury, depuis quatre mois, les Lettres que vous publiez avec ſuccès en France, depuis environ ce tems.

J'ai vû dans votre dix-huitieme Lettre des plaintes injurieuſes, que l'on vous adreſſe contre moi, ſur leſquelles il eſt juſte que j'aie l'honneur de vous écrire, moins pour ma propre juſtification, que pour l'intérêt de la vérité.

Un ami, ou peut-être un parent de feu M. de Campiſtron, me fait des reproches pleins d'amertume & de dureté, de ce que j'ai, dit-il, inſulté à la mémoire de cet illuſtre Ecrivain dans une brochure de ma façon, & que je me ſuis ſervi de ces termes indécens, *le pauvre Campiſtron*. Il aurait raiſon, ſans doute, de me faire ce reproche; & vous, Meſſieurs, de l'imprimer, ſi j'avais en effet été coupable d'une groſſiereté ſi éloignée de mes mœurs. Ç'a été pour moi une ſurpriſe également vive & douloureuſe, de voir que l'on m'impute

de pareilles sottises. Je ne sçais ce que c'est que cette brochure ; je n'en ai jamais entendu parler (1). Je n'ai fait aucune brochure en ma vie : si jamais homme devait être à l'abri d'une pareille accusation, j'ose dire que c'était moi, Messieurs.

Depuis l'âge de seize ans, où quelques vers un peu satyriques, & par conséquent très-condamnables, avoient échappé à l'imprudence de mon âge, & au ressentiment d'une injustice, je me suis imposé la loi de ne jamais tomber dans ce détestable genre d'écrire. Je passe mes jours dans des souffrances continuelles de corps qui m'accablent, & dans l'étude des bons Livres qui me console : j'apprends quelquefois dans mon lit que l'on m'impute, à Paris, des Piéces fugitives que je n'ai jamais vues, & que je ne verrai jamais. Je ne puis attribuer ces accusations frivoles à aucune jalousie d'Auteur ; car, qui pourrait être jaloux de moi ? Mais quelque motif qu'on ait pu avoir pour me charger de pareils écrits, je déclare ici, une bonne fois pour toutes, qu'il n'y a personne en France qui puisse dire que je lui aie jamais fait voir, depuis que je suis hors de l'enfance, aucun Ecrit satyrique en vers ou en prose, & que celui-là se montre qui puisse seulement avancer que j'aie jamais applaudi un seul de ces Ecrits, dont le mérite consiste à flatter la malignité humaine.

Non-seulement je ne me suis jamais servi de termes injurieux, soit de bouche, soit par écrit, en citant feu M. de Campistron, dont la mémoire

(1) Elle était intitulée : *Lettre d'un Spectateur Français au sujet d'Inès de Castro*. M. de V. n'en est point l'Auteur.

ne doit pas être indifférente aux gens de Lettres ; mais je me ſuis toujours révolté contre cette coutume impolie, qu'ont pris pluſieurs jeunes gens, d'appeller par leur ſimple nom des Auteurs illuſtres, qui méritent des égards.

J'ai trouvé toujours indigne de la politeſſe Françaiſe, & du reſpect que les hommes ſe doivent les uns aux autres, de dire Fontenelle, Chaulieu, Crébillon, la Motte, Rouſſeau, & j'oſe dire que j'ai corrigé quelques perſonnes de ces manieres indécentes de parler, qui ſont toujours inſultantes pour les vivans, & dont on ne doit ſe ſervir envers les morts, que quand ils commencent à devenir Anciens pour nous. Le peu de curieux qui pourront jetter les yeux ſur les Préfaces de quelques Piéces de Théâtre que j'ai haſardées, verront que je dis toujours le *grand Corneille*, qui a pour nous le mérite de l'Antiquité ; & que je dis, *Monſieur Racine*, & *Monſieur Deſpréaux*, parce qu'ils ſont preſque mes contemporains. Il eſt vrai que, dans la Préface d'une Tragédie adreſſée à Milord Bolingbroock, rendant compte à cet illuſtre Anglais des défauts & des beautés de notre Théâtre, je me ſuis plaint avec juſtice que la galanterie dégrade parmi nous la dignité de la Scene ; j'ai dit, & je le dis encore, que l'on avait applaudi ces vers de l'*Alcibiade*, indignes de la Tragédie :

Hélas ! qu'eſt-il beſoin de m'en entretenir ?
Mon penchant à l'amour, je l'avouerai ſans peine ;
Fut de tous mes malheurs la cauſe trop certaine :
Mais bien qu'il m'ait cauſé des chagrins, des ſoupirs ;
Je n'ai pu refuſer mon ame à ſes plaiſirs ;

Car enfin, Amintas, quoi qu'on en puiſſe dire,
Il n'eſt rien de ſemblable à ce qu'il nous inſpire.
Où trouve-t-on ailleurs cette vive douceur,
Capable d'enlever & de calmer un cœur ?
Ah ! lorſque pénétré d'un amour véritable,
Et gémiſſant aux pieds d'un objet adorable,
J'ai connu dans ſes yeux timides ou diſtraits,
Que mes ſoins de ſon cœur avaient troublé la paix ;
Que par l'aveu ſecret d'une ardeur mutuelle,
La mienne a pris encore une force nouvelle ;
Dans ces tendres inſtans j'ai toujours éprouvé,
Qu'un mortel peut ſentir un bonheur achevé.

J'aurais pu dire, avec la même vérité, que les derniers ouvrages du grand Corneille ſont indignes de lui, & ſont inférieurs à cet *Alcibiade*, & que la *Bérénice* de M. Racine n'eſt qu'une élégie bien écrite, ſans offenſer la mémoire de ces grands hommes. Ce ſont les fautes des Ecrivains illuſtres qui nous inſtruiſent ; j'ai cru même faire honneur à M. de Campiſtron, en le citant à des Etrangers, à qui je parlais de la Scene Françaiſe : de même que je croirais rendre hommage à la mémoire de l'inimitable Moliere, ſi pour faire ſentir les défauts de notre Scene comique, je diſais, que d'ordinaire les intrigues de nos Comédies ne ſont ménagées que par des valets, que les plaiſanteries ne ſont preſque jamais dans la bouche des maîtres, & que j'apportaſſe en preuve la plupart des Piéces de ce charmant génie, qui, malgré ce défaut, & celui de ſes dénouemens, eſt ſi au-deſſus de Plaute & de Térence.

J'ai ajoûté qu'*Alcibiade* eſt une Piéce ſuivie,

mais faiblement écrite : le Défenſeur de Monſieur de Campiſtron m'en fait un crime : mais qu'il me ſoit permis de me ſervir de la réponſe d'Horace.

Nempè incompoſito dixi pede currere verſus
Lucili : quis tam Lucili fautor inepte eſt
Ut non hoc fateatur ?

On me demande ce que j'entends par un ſtyle faible, je pourrois répondre, le mien. Mais je vais tacher de débrouiller cette idée, afin que cet Ecrit ne ſoit pas abſolument inutile, & que ne pouvant par mon exemple prouver ce que c'eſt qu'un ſtyle noble & fort, j'eſſaye au moins d'expliquer mes conjectures, & de juſtifier ce que je penſe en général du ſtyle de la Tragédie d'*Alcibiade*.

Le ſtyle fort & vigoureux, tel qu'il convient à la Tragédie, eſt celui qui ne dit trop ni trop peu, & qui fait toujours des tableaux à l'eſprit, ſans s'écarter un moment de la paſſion.

Ainſi Cléopatre, dans la *Rodogune*, s'écrie :

Thrône, à t'abandonner je ne puis conſentir,
Par un coup de tonnerre, il en vaut mieux ſortir.
Tombe ſur moi le ciel, pourvu que je me venge.

Voilà du ſtyle très-fort, & peut-être trop. Le vers qui ſuit,

Il vaut mieux mériter le ſort le plus étrange.

eſt du ſtyle le plus faible.

Le ſtyle faible, non-ſeulement en Tragédie, mais en toute Poëſie conſiſte encore à laiſſer tomber ſes vers deux à deux, ſans entremêler de longues périodes & de courtes, & ſans varier la meſure, à rimer trop en épithetes, à prodiguer ſes

expreſſions trop communes, à répéter ſouvent les mêmes mots, à ne pas ſe ſervir à propos de conjonctions, qui paraiſſent inutiles aux eſprits peu inſtruits, & qui contribuent cependant beaucoup à l'élégance du diſcours.

Tantùm ſeries juncturaque pollent.

Ce ſont toutes ces fineſſes imperceptibles, qui font en même tems la difficulté & la perfection de l'art.

In tenui labor, at tenuis non gloria.

J'ouvre dans ce moment le volume des Tragédies de M. de Campiſtron, & je vois à la premiere Scene de l'*Alcibiade*:

Quelle que ſoit pour nous la tendreſſe des Rois,
Un moment leur ſuffit pour faire un autre choix.

Je dis que ces vers, ſans être abſolument mauvais, ſont faibles & ſans beauté.

Le grand Corneille ayant la même choſe à dire, s'exprime ainſi:

Et malgré ce pouvoir dont l'éclat nous ſéduit,
Si-tôt qu'il nous veut perdre, un coup d'œil nous détruit.

Ce *quelle que ſoit* de l'*Alcibiade* fait languir le vers: de plus,

Un moment leur ſuffit pour faire un autre choix;

Ne fait pas, à beaucoup près, une peinture ſi vive que ce vers;

Si-tôt qu'il nous veut perdre, un coup d'œil nous détruit.

Je trouve encore,

Mille exemples connus de ces fameux revers.

Affaiblit notre Empire, & dans *mille* combats....
Nous cache *mille* soins dont il est agité....
Il a *mille* vertus dignes du diadême....
Le sort le plus cruel, *mille* tourmens affreux....

Je dis que ce mot *mille* si souvent répété, & surtout dans des vers assez lâches, affaiblit le style au point de le gâter; que la Piece est pleine de ces termes *oisifs*, qui rempliſſent languiſſamment l'hémistiche des vers: je m'offre de prouver à qui voudra, que presque tous les vers de cet ouvrage sont énervés par ces petits défauts de détail, qui répandent la langueur sur toute la diction. Si j'avais vécu du tems de M. de Campistron, & que j'eusse eu l'honneur d'être son ami, je lui aurais dit à lui-même ce que je dis ici au Public; & j'aurais fait tous mes efforts pour obtenir de lui qu'il retouchât le style de cette Piece, qui serait devenue, avec plus de soin, un très-bon ouvrage. En un mot, je lui aurais parlé, comme je fais ici, pour la perfection d'un art qu'il cultivait d'ailleurs avec succès.

Le fameux Acteur qui représenta si long-tems Alcibiade, cachait toutes les faiblesses de la diction par les charmes de son récit. En effet, l'on peut dire d'une Tragédie comme d'une Histoire: *Historia quoquo modo scripta benè legitur, & Tragedia quoquo modo scripta benè representatur;* mais les yeux du Lecteur sont des juges plus difficiles, que les oreilles du Spectateur.

Celui qui lit ces vers d'Alcibiade:

Je répondrai, Seigneur, avec la liberté
D'un Grec qui ne sçait pas cacher la vérité.

*

ſe reſſouvient à l'inſtant de ces deux beaux vers de Britannicus :

Je répondrai, Madame, avec la liberté
D'un Soldat, qui ſçait mal farder la vérité.

Il voit d'abord que les vers de M. Racine ſont pleins d'une harmonie ſinguliere, qui caractériſe en quelque façon Burrus par cette céſure coupée, *d'un Soldat* ; au lieu que les vers d'Alcibiade ſont rampans & ſans force. En ſecond lieu, il eſt choqué d'une imitation ſi marquée. En troiſieme lieu, il ne peut ſouffrir que le Citoyen d'un Pays renommé par l'éloquence & par l'artifice, donne à ces mêmes Grecs un caractere qu'ils n'avaient pas.

Vous allez attaquer des peuples indomptables,
Sur leurs propres foyers, plus qu'ailleurs, redoutables.

On voit par-tout la même langueur de ſtyle. Ces rimes d'épithetes *indomptables*, *redoutables*, choquent l'oreille délicate du connaiſſeur, qui veut des choſes, & qui ne trouve que des ſons. *Sur leurs propres foyers*, *plus qu'ailleurs*, eſt trop ſimple, même pour de la proſe.

Je n'ai trouvé aucun homme de Lettres qui n'ait été de mon avis, & qui ne ſoit convenu avec moi que le ſtyle de cette Piece eſt en général très-languiſſant. J'ajouterai même que c'eſt la diction ſeule qui abaiſſe M. de Campiſtron au-deſſous de M. Racine. J'ai toujours ſoutenu que les Pieces de M. de Campiſtron étaient pour le moins auſſi régulierement conduites que toutes celles de l'illuſtre Racine ; mais il n'y a que la Poëſie de ſtyle, qui faſſe la perfection des ouvrages en vers. M. de

Campiſtron l'a toujours trop négligée ; il n'a imité le coloris de M. Racine que d'un pinceau timide ; il manque à cet Auteur, d'ailleurs judicieux & tendre, ces beautés de détail, ces expreſſions heureuſes, qui ſont l'ame de la Poëſie, & qui font le mérite des Homeres, des Virgiles, des Taſſes, des Miltons, des Popes, des Corneilles, des Racines, des Boileaux.

Je n'ai donc avancé qu'une vérité, & même une vérité utile pour les Belles-Lettres ; & c'eſt parce qu'elle eſt vérité, qu'elle m'attire des injures.

L'Anonyme, quel qu'il ſoit, me dit, à la ſuite de pluſieurs perſonnalités, que je ſuis un très-mauvais modéle ; mais au moins il ne le dit qu'après moi ; je ne me vante que de connaître mon art & mon impuiſſance. Il dit d'ailleurs (ce qui n'eſt point une injure, mais une critique permiſe) que ma Tragédie de Brutus eſt très-défectueuſe. Qui le ſçait mieux que moi ? C'eſt parce que j'étais très-convaincu des défauts de cette Piéce, que je la refuſai conſtamment un an entier aux Comédiens. Depuis même je l'ai fort retouchée : j'ai retourné ce terrein, où j'avais travaillé ſi long-tems avec tant de peine & ſi peu de fruit. Il n'y a aucun de mes faibles ouvrages, que je ne corrige tous les jours, dans les intervalles de mes maladies. Non-ſeulement je vois mes fautes, mais j'ai obligation à ceux qui m'en reprennent, & je n'ai jamais répondu à une critique, qu'en tâchant de me corriger.

Cette vérité que j'aime dans les autres, j'ai droit d'exiger que les autres la ſouffrent en moi. M. de la Motte ſçait avec quelle franchiſe je lui ai

parlé, & que je l'eſtime aſſez pour lui dire, quand j'ai l'honneur de le voir, quelques défauts que je crois appercevoir dans ſes ingénieux ouvrages. Il ſerait honteux que la flatterie infectât le petit nombre d'hommes qui penſent: mais plus j'aime la vérité, plus je hais & dédaigne la ſatyre, qui n'eſt jamais que le langage de l'envie. Les Auteurs qui veulent apprendre à penſer aux autres hommes, doivent leur donner des exemples de politeſſe, comme d'éloquence, & joindre les bienſéances de la Société à celles du ſtyle. Faut-il que ceux qui cherchent la gloire, courent à la honte par leurs querelles littéraires, & que les gens d'eſprit deviennent ſouvent la riſée des ſots?

On m'a ſouvent envoyé en Angleterre des Epigrammes & de petites ſatyres contre M. de Fontenelle; j'ai eu ſoin de dire pour l'honneur de mes compatriotes, que ces petits traits qu'on lui décoche, reſſemblent aux injures que l'eſclave diſait autrefois au triomphateur. Je crois que c'eſt être bon Français, de détourner autant qu'il eſt en moi, le ſoupçon qu'on a dans les pays étrangers, que les Français ne rendent jamais juſtice à leurs contemporains. Soyons juſtes, Meſſieurs, ne craignons ni de blâmer, ni ſur-tout de louer, ce qui le mérite; ne liſons point *Pertharite*: mais pleurons *Polieucte*. Oublions avec M. de Fontenelle des Lettres compoſées dans ſa jeuneſſe: mais apprenons par cœur, s'il eſt poſſible, les *Mondes*, la Préface de l'Académie des Sciences, &c. Diſons, ſi vous voulez, à M. de la Motte qu'il n'a pas aſſez bien traduit l'*Iliade*: mais n'oublions pas un mot des belles Odes, & des autres Piéces heureuſes qu'il

qu'il a faites. C'eſt ne pas payer ſes dettes, que de refuſer de juſtes louanges. Elles ſont l'unique récompenſe des gens de Lettres, & qui leur payera ce tribut, ſinon nous, qui courant à peu près la même carriere, devons connaître mieux que d'autres la difficulté & le prix d'un bon ouvrage ?

J'ai entendu dire ſouvent en France que tout eſt dégénéré, & qu'il y a en tout une diſette d'hommes étonnante. Les Etrangers n'entendent à Paris que ces diſcours ; & ils nous croyent aiſément ſur notre parole ; cependant quel eſt le ſiecle, où l'eſprit humain ait fait plus de progrès que parmi nous ? Voici un jeune homme de ſeize ans (M. Clairaut) qui exécute en effet ce qu'on a dit autrefois de M. Paſchal, & qui donne un Traité ſur les courbes, qui ferait honneur aux plus grands Géométres. L'eſprit de raiſon pénétre ſi bien dans les Ecoles, qu'elles commencent à rejetter également, & les abſurdités inintelligibles d'Ariſtote, & les chimeres ingénieuſes de Deſcartes. Combien d'excellentes Hiſtoires n'avons-nous pas depuis trente ans ? Il y en a telle qui ſe lit avec plus de plaiſir que Philippe de Comines ; il eſt vrai qu'on n'oſe l'avouer tout haut, parce que l'Auteur eſt encore vivant : & le moyen d'eſtimer un contemporain autant qu'un homme mort il y a plus de deux cens ans !

Ploravére ſuis non reſpondere favorem
Speratum meritis.

Perſonne n'oſe convenir franchement des richeſſes de ſon ſiécle. Nous ſommes comme les avares, qui diſent toujours que le tems eſt dur.

J'abuſe de votre patience, Meſſieurs : pardonnez cette longue Lettre & toutes ces réflexions au devoir d'un honnête homme, qui a dû ſe juſtifier, & à mon amour extrême pour les Lettres, pour ma patrie & pour la vérité. Je ſuis, Meſſieurs, &c.

LETTRE

A MONSIEUR L'ABBÉ D. F.

Sur la Tragédie de la MORT DE CÉSAR.

MONSIEUR, je m'amuſai, il y a quelques années, à faire une Tragédie en trois Actes, de la mort de Jules-Céſar. C'eſt une Piéce d'un caractere tout oppoſé au goût de notre Nation. Il n'y a point de femme dans cette Piéce ; il n'eſt queſtion que de l'amour de la patrie : d'ailleurs elle eſt auſſi ſinguliere par l'arrangement théâtral que par les ſentimens. En un mot, elle n'eſt point faite pour le Public. Je l'avois confiée, il y a deux ans, à Meſſieurs de**, qui la repréſenterent, & qui eurent la fidélité de n'en garder aucune loque. J'ai eu en dernier lieu la même confiance dans M. l'Abbé A***, Proviſeur d'H**, que j'aime & que j'eſtime ; mais il n'a pu, malgré ſes ſoins, empêcher que quelqu'un de ſon Collége n'en ait tiré une copie.

Voilà la Tragédie aujourd'hui imprimée, à ce que j'apprends, pleine de fautes, de tranſpoſitions, & d'omiſſions conſidérables. On dit même que le Profeſſeur de Rhétorique d'H**, qui était

chargé de la repréſentation, y a changé pluſieurs vers : ce n'eſt plus mon ouvrage. Je ſens bien cependant qu'on me jugera, comme ſi j'étais l'Editeur, & que la calomnie ſe joindra à la critique. Tout ce que je demande, c'eſt qu'on ſçache que cette Piéce n'eſt point imprimée telle que je l'ai faite, & que je ſuis bien loin d'avoir la moindre part à cette édition. Je vous prie d'en dire deux mots dans l'occaſion.

A Cirey, près de Vally en Champagne, ce 7 Septembre 1735.

LETTRE

A MONSIEUR DE LA ROQUE,

Sur la Tragédie de ZAÏRE, 1732.

QUOIQUE pour l'ordinaire, vous vouliez bien prendre la peine, Monſieur, de faire les extraits des Piéces nouvelles, cependant vous me privez de cet avantage, & vous voulez que ce ſoit moi qui parle de Zaïre. Il me ſemble que je vois M. le Normand, ou M. Cochin, réduire un de leurs cliens à plaider ſa cauſe. L'entrepriſe eſt dangereuſe, mais je vais mériter au moins la confiance que vous avez en moi par la ſincérité avec laquelle je m'expliquerai.

Zaïre eſt la premiere Piéce de Théâtre, dans laquelle j'aye oſé m'abandonner à toute la ſenſibilité de mon cœur. C'eſt la ſeule Tragédie tendre que j'aie faite. Je croyais dans l'âge même des

passions les plus vives, que l'amour n'était point fait pour le Théâtre Tragique. Je ne regardais cette faiblesse que comme un défaut charmant qui avilissait l'art des Sophocles; les connaisseurs qui se plaisent plus à la douceur élégante de Racine qu'à la force de Corneille, me paraissent ressembler aux curieux qui préferent les nudités du Corrége, au chaste & noble pinceau de Raphaël.

Le Public qui fréquente les Spectacles, est aujourd'hui plus que jamais dans le goût du Corrége. Il faut de la tendresse & du sentiment; c'est même ce que les Acteurs jouent le mieux. Vous trouverez vingt Comédiens qui plairont dans *Andronic* & dans *Hippolite*, & à peine un seul qui réussisse dans *Cinna* & dans *Horace*. Il a donc fallu me plier aux mœurs du tems, & commencer tard à parler d'amour.

J'ai cherché du moins à couvrir cette passion de toute la bienséance possible; & pour l'ennoblir, j'ai voulu la mettre à côté de ce que les hommes ont de plus respectable. L'idée me vint de faire contraster dans un même tableau, d'un côté, l'honneur, la naissance, la patrie, la religion; & de l'autre, l'amour le plus tendre & le plus malheureux; les mœurs des Mahométans & celles des Chrétiens; la Cour d'un Soudan & celle d'un Roi de France; & de faire paraître, pour la premiere fois, des Français sur la Scene tragique. Je n'ai pris dans l'Histoire que l'époque de la guerre de Saint Louis; tout le reste est entierement d'invention. L'idée de cette Piece étant si neuve & si fertile, s'arrangea d'elle-même; & au lieu que le plan d'*Eriphile* m'avait beaucoup coûté, celui de *Zaïre* fut fait en un

ſeul jour ; & l'imagination échauffée par l'intérêt qui regnait dans ce plan, acheva la Piece en vingt-deux jours.

Il entre peut-être un peu de vanité dans cet aveu, (car où eſt l'Artiſte ſans amour-propre) ? mais je devais cette excuſe au Public, des fautes & des négligences qu'on a trouvées dans ma Tragédie. Il aurait été mieux ſans doute d'attendre à la faire repréſenter que j'en euſſe châtié le ſtyle ; mais des raiſons, dont il eſt inutile de fatiguer le Public, n'ont pas permis qu'on différât. Voici, Monſieur, le ſujet de cette Piece.

La Paleſtine avait été enlevée aux Princes Chrétiens par le conquérant Saladin. Noradin, Tartare d'origine, s'en était enſuite rendu maître. *Oroſmane*, fils de Noradin, jeune homme plein de grandeur, de vertus & de paſſions, commençait à regner avec gloire dans Jéruſalem. Il avait porté ſur le Thrône de la Syrie la franchiſe & l'eſprit de liberté de ſes ancêtres. Il mépriſait les regles auſteres du Serrail, & n'affectait point de ſe rendre inviſible aux Etrangers & à ſes Sujets, pour devenir plus reſpectable. Il traitait avec douceur les Eſclaves Chrétiens, dont ſon Serrail & ſes Etats étaient remplis. Parmi ces Eſclaves il s'était trouvé un enfant, pris autrefois au ſac de Céſarée, ſous le regne de Noradin. Cet enfant ayant été racheté par des Chrétiens à l'âge de neuf ans, avait été amené en France au Roi Saint Louis, qui avait daigné prendre ſoin de ſon éducation & de ſa fortune. Il avait pris en France le nom de *Néreſtan ;* & étant retourné en Syrie, il avait été fait priſonnier encore une fois, & avait été enfermé parmi les Eſclaves

d'Oroſmane. Il retrouva dans la captivité une jeune perſonne avec qui il avait été priſonnier dans ſon enfance, lorſque les Chrétiens avaient perdu Céſarée. Cette jeune perſonne, à qui on avait donné le nom de *Zaïre*, ignorait ſa naiſſance, auſſi-bien que Néreſtan & que tous ces enfans de tribut qui ſont enlevés de bonne heure des mains de leurs parens, & qui ne connaiſſent de famille & de patrie que le Serrail. Zaire ſçavait ſeulement qu'elle était née Chrétienne. Néreſtan & quelques autres Eſclaves un peu plus âgés qu'elle, l'en aſſuraient. Elle avait toujours conſervé un ornement qui renfermait une croix, ſeule preuve qu'elle eût de ſa Religion. Une autre Eſclave nommée *Fatime*, née Chrétienne, & miſe au Serrail à l'âge de dix ans, tâchait d'inſtruire Zaïre du peu qu'elle ſçavait de la Religion de ſes peres. Le jeune Néreſtan, qui avait la liberté de voir Zaïre & Fatime, animé du zele qu'avaient alors les Chevaliers Français, touché d'ailleurs pour Zaïre de la plus tendre amitié, la diſpoſait au Chriſtianiſme. Il ſe propoſa de racheter Zaïre, Fatime & dix Chevaliers Chrétiens, du bien qu'il avait acquis en France, & de les amener à la Cour de Saint Louis. Il eut la hardieſſe de demander au Soudan Oroſmane la permiſſion de retourner en France ſur ſa ſeule parole, & le Sultan eut la généroſité de le permettre. Néreſtan partit, & fut deux ans hors de Jéruſalem.

Cependant la beauté de Zaïre croiſſait avec ſon âge, & la naïveté touchante de ſon caractere la rendait encore plus aimable que ſa beauté. Oroſmane la vit & lui parla. Un cœur comme le ſien ne pouvait l'aimer qu'éperdûment. Il réſolut de

bannir la molleſſe qui avait efféminé tant de Rois de l'Aſie, & d'avoir dans Zaïre une amie, une maîtreſſe, une femme, qui lui tiendrait lieu de tous les plaiſirs, & qui partagerait ſon cœur avec les devoirs d'un Prince & d'un Guerrier. Les faibles idées du Chriſtianiſme, tracées à peine dans le cœur de Zaïre, s'évanouirent bientôt à la vûe du Soudan; elle l'aima autant qu'elle en était aimée, ſans que l'ambition ſe mêlât en rien à la pureté de ſa tendreſſe.

Néreſtan ne revenait point de France. Zaïre ne voyait qu'Oroſmane & ſon amour. Elle était prête d'épouſer le Sultan, lorſque le jeune Français arriva. Oroſmane le fait entrer en préſence même de Zaïre. Néreſtan apportait avec la rançon de Zaïre & de Fatime, celle de dix Chevaliers qu'il devait choiſir. J'ai ſatisfait à mes ſermens, dit-il au Soudan: c'eſt à toi de tenir ta promeſſe, de me remettre Zaïre, Fatime & les dix Chevaliers; mais apprends que j'ai épuiſé ma fortune à payer leur rançon: *Une pauvreté noble eſt tout ce qui me reſte;* je viens me remettre dans tes fers. Le Soudan ſatisfait du grand courage de ce Chrétien, & né pour être plus généreux encore, lui rendit toutes les rançons qu'il apportait, lui donna cent Chevaliers au lieu de dix, & le combla de préſens; mais il lui fit entendre que Zaïre n'était pas faite pour être rachetée, & qu'elle était d'un prix au-deſſus de toutes rançons. Il refuſa auſſi de lui rendre, parmi les Chevaliers qu'il délivrait, un Prince de *Luſignan*, fait eſclave depuis long-tems dans Céſarée.

Ce Luſignan, le dernier de la branche des Rois

de Jérusalem, était un vieillard respecté dans l'Orient, l'amour de tous les Chrétiens, & dont le nom seul pouvait être dangereux aux Sarrazins. C'était lui principalement que Néreſtan avait voulu racheter. Il parut devant Oroſmane accablé du refus qu'on lui faiſait de Luſignan & de Zaïre. Le Soudan remarqua ce trouble ; il ſentit dès ce moment un commencement de jalouſie que la généroſité de ſon caractere lui fit étouffer. Cependant il ordonna que les cent Chevaliers fuſſent prêts à partir le lendemain avec Néreſtan.

Zaïre, ſur le point d'être Sultane, voulut donner au moins à Néreſtan une preuve de ſa reconnaiſſance. Elle ſe jette aux pieds d'Oroſmane, pour obtenir la liberté du vieux Luſignan. Oroſmane ne pouvait rien refuſer à Zaïre. On alla tirer Luſignan des fers. Les Chrétiens délivrés étaient avec Néreſtan dans les appartemens extérieurs du Serrail ; ils pleuraient la deſtinée de Luſignan : ſur-tout le Chevalier de *Châtillon*, ami tendre de ce malheureux Prince, ne pouvait ſe réſoudre à accepter une liberté qu'on refuſait à ſon ami & à ſon maître, lorſque Zaïre arrive & leur amene celui qu'ils n'eſpéraient plus.

Luſignan, ébloui de la lumiere qu'il revoyait après vingt années de priſon, pouvant ſe ſoutenir à peine, ne ſçachant où il eſt & où on le conduit, voyant enfin qu'il était avec des Français & reconnaiſſant Châtillon, s'abandonna à cette joie mêlée d'amertume que les malheureux éprouvent dans leur conſolation. Il demande à qui il doit ſa délivrance. Zaïre prend la parole en lui préſentant Néreſtan : c'eſt à ce jeune Français, dit elle, que vous,

& tous les Chrétiens, devez votre liberté. Alors le vieillard apprend que Néreſtan a été élevé dans le Serrail avec Zaïre, & ſe tournant vers eux : Hélas! dit-il, puiſque vous avez pitié de mes malheurs, achevez votre ouvrage, inſtruiſez-moi du ſort de mes enfans. Deux me furent enlevés au berceau, lorſque je fus pris dans Céſarée ; deux autres furent maſſacrés devant moi avec leur mere. O mes fils! ô martyrs! veillez du haut du Ciel ſur mes autres enfans, s'ils ſont vivans encore. Helas ! j'ai ſçu que mon dernier fils & ma fille furent conduits dans ce Serrail. Vous qui m'écoutez, Néreſtan, Zaïre, Châtillon, n'avez-vous nulle connaiſſance de ces triſtes reſtes du ſang de Godefroi & de Luſignan ?

Au milieu de ces queſtions, qui déja remuaient le cœur de Néreſtan & de Zaïre, Luſignan apperçut au bras de Zaïre, un ornement qui renfermait une croix : il ſe reſſouvint que l'on avait mis cette parure à ſa fille, lorſqu'on la portait au Baptême ; Châtillon l'en avait ornée lui-même, & Zaïre lui avait été arrachée de ſes bras avant que d'être baptiſée. La reſſemblance des traits, l'âge, toutes les circonſtances, une cicatrice de la bleſſure que ſon jeune fils avait reçue, tout confirme à Luſignan qu'il eſt pere encore ; & la Nature parlant à la fois au cœur de tous les trois, & s'expliquant par des larmes : embraſſez-moi, mes chers enfans, s'écria Luſignan, & revoyez votre pere. Zaïre & Néreſtan ne pouvaient s'arracher de ſes bras. Mais, hélas ! dit ce vieillard infortuné, goûterai-je une joie pure ? Grand Dieu, qui me rends ma fille, me la rends-tu

Chrétienne ? Zaïre rougit & frémit à ces paroles. Luſignan vit ſa honte & ſon malheur, & Zaïre avoua qu'elle était Muſulmane. La douleur, la Religion & la Nature donnerent en ce moment des forces à Luſignan ; il embraſſa ſa fille, & lui montrant d'une main le Tombeau de JESUS-CHRIST, & le Ciel de l'autre, animé de ſon déſeſpoir, de ſon zele, aidé de tant de Chrétiens ; de ſon fils & du Dieu qui l'inſpire, il touche ſa fille, il l'ébranle ; elle ſe jette à ſes pieds & lui promet d'être Chrétienne.

Au moment arrive un Officier du Serrail qui ſépare Zaïre de ſon pere & de ſon frere, & qui arrête tous les Chevaliers Français. Cette rigueur inopinée était le fruit d'un Conſeil qu'on venait de tenir en préſence d'Oroſmane. La Flotte de Saint Louis était partie de Chypre, & on craignait pour les Côtes de Syrie ; mais un ſecond Courier ayant apporté la nouvelle du départ de Saint Louis pour l'Egypte, Oroſmane fut raſſuré ; il était lui-meme ennemi du Soudan d'Egypte. Ainſi n'ayant rien à craindre ni du Roi ni des Français qui étaient à Jéruſalem, il commanda qu'on les renvoyât à leur Roi, & ne ſongea plus qu'à réparer, par la pompe & la magnificence de ſon mariage, la rigueur dont il avait uſé envers Zaïre.

Pendant que le mariage ſe préparait, Zaïre déſolée demanda au Soudan la permiſſion de revoir Néreſtan encore une fois. Oroſmane, trop heureux de trouver une occaſion de plaire à Zaïre, & l'indulgence de permettre cette entrevue. Néreſtan revit donc Zaïre ; mais ce fut pour lui apprendre que ſon pere était prêt d'expirer, qu'il mourait

entre la joie d'avoir retrouvé ſes enfans, & l'amertume d'ignorer ſi Zaïre ſerait Chrétienne, & qu'il lui ordonnait en mourant d'être baptiſée ce jour-là même de la main du Pontife de Jéruſalem. Zaïre attendrie & vaincue, promit tout, & jura à ſon frere qu'elle ne trahirait point le ſang dont elle était née, qu'elle ſerait Chrétienne, qu'elle n'épouſerait point Oroſmane, qu'elle ne prendrait aucun parti avant que d'avoir été baptiſée.

A peine avait-elle prononcé ce ſerment, qu'Oroſmane, plus amoureux & plus aimé que jamais, vient la prendre pour la conduire à la Moſquée. Jamais on eut le cœur plus déchiré que Zaïre; elle était partagée entre ſon Dieu, ſa famille, & ſon nom qui la retenaient, & le plus aimable de tous les hommes qui l'adorait. Elle ne ſe connut plus; elle céda à la douleur, & s'échappa des mains de ſon Amant, le quittant avec déſeſpoir & le laiſſant dans l'accablement de la ſurpriſe, de la douleur & de la colere.

Les impreſſions de jalouſie ſe réveillerent dans le cœur d'Oroſmane. L'orgueil les empêcha de paraître, & l'amour les adoucit. Il prit la fuite de Zaïre pour un caprice, pour un artifice innocent, pour la crainte naturelle à une jeune fille, pour toute autre choſe enfin que pour une trahiſon. Il vit encore Zaïre, lui pardonna & l'aima plus que jamais. L'amour de Zaïre augmentait par la tendreſſe indulgente de ſon Amant. Elle ſe jette en larmes à ſes genoux, le ſupplie de différer le mariage juſqu'au lendemain. Elle comptait que ſon frere ſerait alors parti, qu'elle aurait reçu le baptême,

que Dieu lui donnerait la force de réſiſter. Elle ſe flattait même quelquefois que la Religion Chrétienne lui permettrait d'aimer un homme ſi tendre, ſi généreux, ſi vertueux, à qui il ne manquait que d'être Chrétien. Frappée de toutes ces idées, elle parlait à Oroſmane avec une tendreſſe ſi naïve & une douleur ſi vraie, qu'Oroſmane céda encore & lui accorda le ſacrifice de vivre ſans elle ce jour-là. Il était ſûr d'être aimé; il était heureux dans cette idée & fermait les yeux ſur le reſte.

Cependant dans les premiers mouvemens de jalouſie, il avait ordonné que le Serrail fût fermé à tous les Chrétiens. Néreſtan trouvant le Serrail fermé, & n'en ſoupçonnant pas la cauſe, écrivit une Lettre preſſante à Zaïre; il lui mandait d'ouvrir une porte ſecrette qui conduiſait vers la Moſquée, & lui recommandait d'être fidelle.

La Lettre tomba entre les mains d'un Garde qui la porta à Oroſmane. Le Soudan en crut à peine ſes yeux. Il ſe vit trahi, il ne douta pas de ſon malheur & du crime de Zaïre. Avoir comblé un étranger, un captif de bienfaits; avoir donné ſon cœur, ſa couronne à une fille eſclave; lui avoir tout ſacrifié; ne vivre que pour elle, & en être trahi pour ce captif même; être trompé par les apparences du plus tendre amour; éprouver en un moment ce que l'amour a de plus violent, ce que l'ingratitude a de plus noir, ce que la perfidie a de plus traître; c'était ſans doute un état horrible. Mais Oroſmane aimait, & il ſouhaitait de trouver Zaïre innocente. Il lui fait rendre ce billet par un Eſclave inconnu. Il ſe flatte que Zaïre pouvait ne point écouter Néreſtan; Néreſtan ſeul lui

paraiſſait coupable. Il ordonne qu'on l'arrête & qu'on l'enchaîne, & il va, à l'heure & à la place du rendez-vous, attendre l'effet de la Lettre.

La Lettre eſt rendue à Zaïre, elle la lit en tremblant; & après avoir long-tems héſité, elle dit enfin à l'Eſclave, qu'elle attendra Néreſtan, & donne ordre qu'on l'introduiſe. L'Eſclave rend compte de tout à Oroſmane.

Le malheureux Soudan tombe dans l'excès d'une douleur mêlée de fureur & de larmes. Il tire ſon poignard, & il pleure. Zaïre vient au rendez-vous dans l'obſcurité de la nuit. Oroſmane entend ſa voix, & ſon poignard lui échappe. Elle approche, elle appelle Néreſtan; & à ce nom, Oroſmane la poignarde.

Dans l'inſtant on lui amene Néreſtan enchaîné, avec Fatime complice de Zaïre. Oroſmane hors de lui s'adreſſe à Néreſtan, en le nommant ſon rival: c'eſt toi qui m'arraches Zaïres, dit-il, regarde-la avant que de mourir; que ton ſupplice commence avec le ſien; regarde-la, te dis-je. Néreſtan approche de ce corps expirant. Ah! que vois-je! Ah! ma ſœur! Barbare, qu'as-tu fait....? A ce mot de ſœur, Oroſmane eſt comme un homme qui revient d'un ſonge funeſte; il connait ſon erreur; il voit ce qu'il a perdu; il s'eſt trop abîmé dans l'horreur de ſon état pour ſe plaindre. Néreſtan & Fatime lui parlent; mais de tout ce qu'ils diſent il n'entend autre choſe ſinon qu'il était aimé. Il prononce le nom de Zaïre, il court à elle; on l'arrête, il retombe dans l'engourdiſſement de ſon déſeſpoir. Qu'ordonnes-tu de moi, lui dit Néreſtan? Le Soudan, après un long ſilence, fait

ôter les fers à Néreſtan, le comble de largeſſes, lui & tous les Chrétiens, & ſe tue auprès de Zaïre.

Voilà, Monſieur, le plan exact de la conduite de cette Tragédie que j'expoſe avec toutes ſes fautes. Je ſuis bien loin de m'enorgueillir du ſuccès paſſager de quelques repréſentations. Qui ne connaît l'illuſion du Théâtre? Qui ne ſçait qu'une ſituation intéreſſante, mais triviale, une nouveauté brillante & haſardée, la ſeule voix d'une Actrice, ſuffiſent pour tromper quelque tems le Public? Quelle diſtance immenſe entre un ouvrage ſouffert au Théâtre & un bon ouvrage! J'en ſens malheureuſement toute la différence. Je vois combien il eſt difficile de réuſſir au gré des connaiſſeurs. Je ne ſuis pas plus indulgent qu'eux pour moi-même; & ſi j'oſe travailler, c'eſt que mon goût extrême pour cet art l'emporte encore ſur la connaiſſance que j'ai de mon peu de talent.

LETTRE

A MONSIEUR L'ABBÉ P**.

Sur les Elémens de NEWTON, 1738.

Je viens, Monſieur, de recevoir par la Poſte une de vos feuilles périodiques, dans laquelle vous rendez compte d'une nouvelle édition des *Elémens de Newton*. J'ai reçu auſſi quelques imprimés ſur le même ſujet.

Comme je crois avoir, à propos de cet ou-

vrage, quelque choſe à dire qui ne ſera pas inutile aux Belles-Lettres, ſouffrez que je vous prie de vouloir bien inſérer dans votre feuille les réflexions ſuivantes.

Il eſt vrai, comme vous le dites, Monſieur, que j'ai envoyé à pluſieurs Journaux des éclairciſſemens en forme de préface, pour ſervir de ſupplément à l'édition de Hollande, & j'apprends même que les Auteurs du Journal de Trevoux ont eu la bonté d'inſérer, il y a un mois, ces éclairciſſemens dans leur Journal. Si les nouveaux Editeurs des *Elémens de Newton* ont mis cette préface à la tête de leur Edition, ils ont en cela rempli mes vûes.

Je vois par votre feuille que les Editeurs ont imprimé dans cette préface, cette phraſe ſingulière, *qu'une maladie a éclairé la fin de mon ouvrage* : & vous dites que vous ne concevez pas comment la fin de mon ouvrage peut être *éclairé* par une maladie. C'eſt ce que je ne conçois pas plus que vous. Mais n'y aurait-il pas dans le manuſcrit *retardé*, au lieu d'*éclairé*? Ce qui peut-être eſt plus difficile à concevoir, c'eſt comment les Imprimeurs font de pareilles fautes, & comment ils ne les corrigent pas? Ceux qui ont eu ſoin de cette ſeconde Edition doivent être d'autant plus exacts, qu'ils reprochent beaucoup d'erreurs aux Editeurs d'Amſterdam, qui ont occaſionné des mépriſes plus ſingulieres.

Comme je n'ai nul intérêt, quel qu'il puiſſe être, ni à aucune de ces Editions, ni à celle qui va, dit-on, paraître en Hollande, de ce qu'on a pu recueillir de mes ouvrages, je ſuis unique-

ment dans le cas des autres Lecteurs. J'achette mon Livre comme les autres, & je ne donne de préference qu'à l'Edition qui me paraît la meilleure.

Je vois avec chagrin l'extrême négligence avec laquelle beaucoup de Livres nouveaux sont imprimés. Il y a, par exemple, peu de Pieces de Théâtre, où il n'y ait des vers entiers oubliés. J'en remarquai dernierement quatre qui manquaient dans la Comédie du *Glorieux*; ce qui est d'autant plus désagréable, que peu de Comédies méritent autant d'être bien imprimées. Je crois, Monsieur, que vous rendrez un nouveau service à la Littérature, en recommandant une exactitude si nécessaire & si négligée.

Je conseillerais en général à tous les Editeurs d'ouvrages instructifs, de faire des cartons au lieu d'*Errata*: car j'ai remarqué que peu de Lecteurs vont consulter l'*Errata*, & alors ou ils reçoivent des erreurs pour des vérités, ou bien ils font des critiques précipitées & injustes.

En voici un exemple récent, & qui doit être public, afin que dorénavant les Lecteurs qui veulent s'instruire, & les Critiques qui veulent nuire, soient d'autant plus sur leurs gardes.

Il vient de paraître une petite brochure sans nom d'Auteur ni d'Imprimeur, dans laquelle il paraît qu'on en veut beaucoup plus encore à ma personne qu'à la Philosophie de Newton; elle est intitulée: *Lettre d'un Physicien sur la Philosophie de Newton, mise à la portée de tout le monde.*

L'Auteur, qui probablement est mon ennemi, sans me connaître, ce qui n'est que trop commun

mun dans la République des Lettres, s'explique ainſi ſur mon compte, page 13. *Il ſeroit inutile de faire des réflexions ſur une mépriſe ſi conſidérable. Tout le monde les apperçoit, & elles ſeroient trop humiliantes pour M. de Voltaire.*

Il ſera curieux de voir ce que c'eſt que cette mépriſe conſidérable qui entraîne des réflexions ſi humiliantes. Voici ce que j'ai dit dans mon Livre : » Il ſe forme dans l'œil un angle une fois » plus grand, quand je vois un homme à deux » pieds de moi, que quand je le vois à quatre » pieds ; cependant je vois toujours cet homme » de la même grandeur. Comment mon ſenti- » ment contredit-il ainſi le méchaniſme de mes » organes ? «

Soit inattention de Copiſte, ſoit erreur de chiffres, ſoit inadvertence d'Imprimeur, il ſe trouve que l'Editeur d'Amſterdam a mis *deux* où il fallait *quatre*, & *quatre* où il fallait *deux*. Le Réviſeur Hollandais, qui a vû la faute, n'a pas manqué de la corriger dans l'*Errata* à la fin du Livre. Le Cenſeur ne ſe donne pas la peine de conſulter cet *Errata*. Il ne me rend pas la juſtice de croire que je puis au moins ſçavoir les premiers principes de l'optique. Il aime mieux abuſer d'une petite faute d'impreſſion aiſée à corriger, & ſe donner le triſte plaiſir de dire des injures. La fureur de vouloir outrager un homme, à qui l'on n'a rien à reprocher que la peine extrême qu'il a priſe pour être utile, eſt donc une maladie bien incurable ?

Je voudrais bien ſçavoir, par exemple, à quel propos un homme qui s'annonce Phyſicien, qui écrit, dit-il ſur la Philoſophie de Newton,

commence par dire que j'ai fait l'Apologie du meurtre de Charles premier. Quel rapport, s'il vous plaît, de la fin tragique, autant qu'injuſte, de ce Roi avec la réfrangibilité & le quarré des diſtances? Mais où aurais-je donc fait l'Apologie de cette injuſtice exécrable? Eſt-ce dans un Livre que ce Critique me reproche; Livre où j'ai démontré qu'on a inſeré vingt pages entieres qui n'étaient point de moi, & où tout le reſte eſt altéré & & tronqué? mais en quel endroit fait-on donc l'Apologie prétendue de ce meurtre? Je viens de conſulter le Livre où l'on parle de cet aſſaſſinat d'autant plus affreux, qu'on emprunta le glaive de la légiſlature pour le commettre. Je trouve qu'on y compare cet attentat avec celui de Ravaillac, avec celui du Jacobin Clément, avec le crime, plus énorme encore, du Prêtre qui ſe ſervit du Corps de JESUS-CHRIST même dans la communion, pour empoiſonner l'Empereur Henri VII? Eſt-ce-là juſtifier le meurtre de Charles premier? N'eſt-ce pas au contraire le trop comparer à de plus grands crimes?

C'eſt avec la même juſtice que ce Critique m'attaquant toujours au lieu de mon ouvrage, prétend que j'ai dit autrefois: » Mallebranche non» ſeulement admit les idées innées, mais il préten» dit que nous voyons tout en Dieu.

Je ne me ſouviens pas d'avoir jamais écrit cela; mais j'ai l'équité de croire que celui à qui on le fait dire, a eu ſans doute une intention toute contraire, & qu'il avait dit: *Mallebranche non-ſeulement n'admit point les idées innées, mais il prétendit que nous voyons tout en Dieu.* En effet, qui

peut avoir lû la *Recherche de la vérité*, ſans avoir principalement remarqué le Chapitre IV du Livre III de l'*Eſprit pur*, ſeconde partie. J'en ai ſous les yeux un exemplaire marginé de ma main, il y a près de quinze ans. Ce n'eſt pas ici le lieu d'examiner cette queſtion. Mon unique but eſt de faire voir l'injuſtice des critiques précipitées, de faire rentrer en lui-même un homme qui ſans doute ſe repentira de ſes torts quand il les connaîtra; & enfin de faire reſſouvenir tous les Critiques d'une ancienne vérité qu'ils oublient toujours : c'eſt qu'une injure n'eſt pas une raiſon.

Je n'ai jamais répondu à ceux qui ont voulu, ce qui eſt très-aiſé, rabaiſſer les ouvrages de Poëſie que j'ai faits dans ma jeuneſſe. Qu'un Lecteur critique Zaïre, ou Alzire, ou la Henriade, je ne prendrai pas la plume pour lui prouver qu'il a tort de n'avoir pas eu de plaiſir. On ne doit pas garder le même ſilence ſur un ouvrage de Philoſophie. Tantôt on a des objections ſpécieuſes à détruire, tantôt des vérités à éclaircir, ſouvent des erreurs à rétracter : je puis me trouver ici à la fois dans ces trois circonſtances. Cependant je ne crois pas devoir répondre en détail à la Brochure dont il eſt queſtion.

Si on me fait des objections plus raiſonnables, j'y répondrai, ſoit en me corrigeant, ſoit en demandant de nouveaux éclairciſſemens; car je n'ai & ne puis avoir d'autre but que la vérité. Je ne crois pas qu'excepté quatre ou cinq argumens, il y ait rien de mon propre fonds dans les élémens de la Philoſophie nouvelle. Elle m'a paru vraie, & j'ai voulu la mettre ſous les yeux d'une Nation

ingénieuſe, qui, me ſemble, ne la connaiſſait pas aſſez. Les noms de Galilée, de Képler, de Deſcartes, de Newton, de Hugens me ſont indifférens. J'ai examiné paiſiblement les idées de ces grands hommes, que j'ai pu entrevoir. Je les ai expoſées ſelon ma maniere de concevoir les choſes, prêt à me rétracter, quand on me fera appercevoir d'une erreur.

Il faut ſeulement qu'on ſçache que la plûpart des opinions qu'on me reproche, ſe trouvent ou dans Newton, ou dans les Livres de Meſſieurs Keil, Grégori, Pamberton, Graveſende, Muſchenbrok, &c. & que ce n'eſt pas dans une ſimple Brochure faite avec précipitation, qu'il faut combattre ce qu'ils ont cru prouver dans des Livres qui ſont le fruit de tant de réflexions & de tant d'années.

Je vois que ce qui fait toujours le plus de peine à mes compatriotes, c'eſt ce mot de *gravitation*, d'*attraction*; je répete encore qu'on n'a qu'à lire attentivement la Diſſertation de Monſieur de Maupertuis ſur ce ſujet, dans ſon Livre de *la figure des Aſtres*, & on verra ſi on a plus d'idée de l'impulſion qu'on croit connaître, que de l'attraction qu'on veut combattre. Après avoir lu ce Livre, il faut examiner le quinzieme, le ſeizieme & le dix-ſeptieme Chapitre des *Elémens* de Newton, & voir ſi les preuves qu'on y a raſſemblées contre le plein & contre les tourbillons, paraiſſent aſſez fortes. Il faut que chacun en cherche encore de nouvelles. Les Phyſiciens Géometres ſont invités, par exemple, à conſiderer ſi quinze pieds étant le ſinus verſe de l'arc que parcourt la Terre en une

seconde, il est possible qu'un fluide quelconque pût causer la chûte de quinze pieds dans une seconde.

Je les prie d'examiner si les longueurs de Pendules étant entr'elles, comme les quarrés de leurs oscillations, un Pendule de la longueur du rayon de la Terre, étant comparé avec notre Pendule à secondes, la pesanteur qui fait seul les vibrations des Pendules, peut être l'effet d'un tourbillon circulant autour de la Terre, &c. Quand on aura bien balancé, d'un côté, toutes ces incompatibilités mathématiques, qui semblent anéantir sans retour les tourbillons, & de l'autre, la seule hypothèse douceuse qui les admet, on verra mieux alors ce que l'on doit penser.

De très-grands Philosophes qui m'ont fait l'honneur de m'écrire, sur ce sujet, des Lettres un peu plus polies que celle de l'Anonyme, veulent s'en tenir au méchanisme que Descartes a introduit dans la Physique. J'ai du respect pour la mémoire de Descartes ainsi que pour eux. Il faut sans doute, rejetter les qualités occultes : il faut examiner l'Univers comme un Horloge ; quand le méchanisme connu manque, quand toute la Nature conspire à nous découvrir une nouvelle propriété de la matiere, devons-nous la rejetter parce qu'elle ne s'explique pas par le méchanisme ordinaire ? Où est donc la grande difficulté que Dieu ait donné la gravitation à la matiere comme il lui a donné l'inertie, la mobilité, l'impénétrabilité ? Je crois que plus on y fera réflexion, plus on sera porté à croire que la pesanteur est comme le mouvement, un attribut donné de Dieu seul à la ma-

tiere : il ne pouvait pas la créer ſans étendue, mais il pouvait la créer ſans peſanteur. Pour moi, je ne reconnais, dans cette propriété des corps, d'autre cauſe que la main toute-puiſſante de l'Etre Suprême. J'ai oſé dire, & je le dis encore, que s'il ſe pouvait que les tourbillons exiſtaſſent, il faudrait encore que la gravitation entrât pour beaucoup dans les forces qui les feraient circuler. Il faudrait même, en ſuppoſant ces tourbillons, reconnaître cette gravitation comme une force primordiale reſidente à leur centre.

On me reproche de regarder, après tant de grands hommes, la gravitation comme une qualité de la matiere, & moi je me reproche non pas de l'avoir regardée ſous cet aſpect, mais d'avoir été en cela plus loin que Newton, & d'avoir affirmé, ce qu'il n'a jamais fait, que la lumiere, par exemple, ait cette qualité. *Elle eſt matiere*, ai-je dit; *donc elle peſe*. J'aurais dû dire ſeulement, *donc il eſt très-vraiſemblable qu'elle peſe*. Monſieur Newton dans ſes *Principes*, ſemble croire que la lumiere n'a point cette propriété que Dieu a donnée aux autres corps de tendre vers un centre. J'ai pouſſé la hardieſſe au point d'expoſer un ſentiment contraire : on voit au moins par-là que je ne ſuis point eſclave de Newton, quoiqu'il fût bien pardonnable de l'être. Je finis, parce que j'ai trop de choſes à dire. C'eſt à ceux qui en ſçavent plus que moi, à rendre ſenſibles des vérités admirables, dont je n'ai été que le faible interprete.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE*

A MONSIEUR T**.

Sur l'Ouvrage de Monſieur DU TOT, *& ſur celui de Monſieur* MELON, 1738.

Je vous remercie, Monſieur de m'avoir fait connaître le Livre de Monſieur du Tot ſur les Finances. C'eſt un Euclide pour la vérité & l'exactitude. Il me ſemble qu'il fait à l'égard de cette Science, qui eſt le fondement des bons Gouvernemens, ce que Lemery a fait en Chymie. Il a rendu très-intelligible un art ſur lequel avant lui les Artiſtes jaloux de leurs connoiſſances, ſouvent erronnées, n'avaient point écrit, ou n'avaient donné que des énigmes.

Je viens de relire auſſi le petit Livre de feu Monſieur Melon, qui a été l'occaſion de l'ouvrage beaucoup plus détaillé & plus approfondi qu'a donné Monſieur du Tot.

Nardi parvus onix eliciet cadum.

L'Eſſai de Monſieur Melon me paraît toujours digne d'un Miniſtre & d'un Citoyen, même avec

* On ne ſera pas fâché de trouver ici la premiere façon de cette Lettre. L'Auteur l'a partagée en deux dans la derniere édition de ſes Œuvres; mais les retranchemens qu'il y a faits ont engagé de la remettre ſous les yeux du Public telle qu'elle a été compoſée d'abord. Les variantes ſont conſidérables.

ſes erreurs. Il me ſemble, toute prévention à part, qu'il y a beaucoup à profiter dans ces lectures ; car je veux croire pour l'amour du genre humain, que ces Livres & quelques-uns de ceux de Monſieur l'Abbé de Saint-Pierre, pourront dans des tems difficiles, ſervir de conſeil aux Miniſtres à venir, comme l'Hiſtoire eſt la leçon des Rois.

Parmi les choſes que je remarque ſur l'Eſſai de Monſieur Melon, il me ſera bien permis, en qualité d'homme de Lettres & d'amateur de la Langue Françaiſe, de me plaindre qu'il en ait trop négligé la pureté. L'importance des matieres ne doit point faire oublier le ſtyle. Je me ſouviens que lorſque l'Auteur me fit l'honneur de me donner ſa ſeconde Edition, il me dit qu'il était bien difficile d'écrire en Français, & qu'on lui avait corrigé plus de trente fautes dans ſon Livre. Je lui en montrai cent dans les vingt premieres pages de cette ſeconde Edition corrigée.

Paſſons à des inadvertences plus importantes. Il me ſemble que dans ces Ecrits que l'intérêt public a dictés, il ne faut ſouffrir aucune erreur. Voici quelques propoſitions qui ne m'ont point paru vraies.

1°. Il dit que les Pays où il y plus de mendians, ſont les plus barbares. Je penſe qu'il n'y a point de Ville moins barbare que Paris, & pourtant où il y ait plus de mendians. C'eſt une vermine qui s'attache à la richeſſe. Les fainéans accourent du bout du Royaume à Paris, pour y mettre à contribution l'opulence & la bonté. C'eſt un abus difficile à déraciner, mais qui prouve ſeulement qu'il y a des hommes lâches qui aiment

mieux demander l'aumône que de gagner leur vie. C'eſt une preuve de richeſſe & de négligence, & non point de barbarie.

2°. Il répéte dans pluſieurs endroits que l'Eſpagne ſerait plus puiſſante ſans l'Amérique. Il ſe fonde ſur la dépopulation de l'Eſpagne, & ſur la faibleſſe où ce Royaume a langui long-tems. Cette idée que l'Amérique affaiblit l'Eſpagne, ſe voit dans cent Auteurs. Ils auraient dû conſidérer que les tréſors du nouveau Monde ont été le ciment de la puiſſance de Charles-Quint, & que par eux Philippe II. eût été le maître de l'Europe, ſi Henri le Grand, Eliſabeth, & le Prince d'Orange n'euſſent été des Héros. Ces Auteurs alors auraient changé de ſentiment. Ils ont cru que la Monarchie Eſpagnole était anéantie, parce que les Rois Philippe III, Philippe IV & Charles II, ont été malheureux ou faibles : mais que l'on voye comme cette Monarchie a repris tout d'un coup une nouvelle vie ſous le Cardinal Alberoni ; que l'on jette les yeux ſur l'Afrique & ſur les autres Théâtres des conquêtes du préſent Gouvernement Eſpagnol ; il faudra bien convenir alors que les peuples ſont ce que les Rois ou leurs Miniſtres les font être. Le courage, la force, l'induſtrie, tous les talens reſtent enſevelis, juſqu'à ce qu'il paraiſſe un génie qui les reſſuſcite. Le Capitole eſt habité aujourd'hui par les Recollets, & l'on diſtribue des Chapelets, où des Rois vaincus ſuivaient le Char de Paul-Emile. Qu'un Empereur ſiége à Rome, & que cet Empereur ſoit un Jules-Céſar, tous les Romains deviendront des Céſars eux-mêmes. Quant à la dépopulation de l'Eſpagne,

elle eſt moindre qu'on ne le dit; & après tout, ce Royaume & les Etats de l'Amérique qui en dépendent, ſont des Provinces d'un même Empire, diviſées par un eſpace qu'on franchit en deux mois. Enfin leurs tréſors deviennent les nôtres par une circulation néceſſaire. La cochenille, l'indigo, le quinquina, les mines du Mexique & du Pérou ſont à nous, & par-là nos manufactures ſont aux Eſpagnols. Si l'Amérique leur était à charge, perſiſteraient-ils ſi long-tems à défendre aux Etrangers l'entrée de ce pays ? Garde-t-on avec tant de ſoin le principe de ſa ruine, quand on a deux cens ans pour faire ſes réflexions ?

3°. Monſieur Melon dit : » Que la perte des Soldats n'eſt point ce qu'il y a de plus funeſte dans » les guerres; que cent mille hommes tués ſont » une bien petite portion ſur vingt millions; mais » que les augmentations des impoſitions rendent » vingt millions d'hommes malheureux. «

Je lui paſſe qu'il y ait vingt millions d'ames en France; mais je ne lui paſſe point qu'il vaille mieux égorger cent mille hommes que de faire payer double impôt au reſte de la Nation. Ce n'eſt pas tout; il y a ici un étrange & funeſte mécompte.

Louis XIV a eu, en comptant tout le corps de la Marine, quatre cent quarante mille hommes à ſa ſolde pendant la derniere guerre. Jamais l'Empire Romain n'en a eu tant. On a obſervé que la cinquieme partie d'une armée périt au bout d'une campagne, ſoit par les maladies, ſoit par les accidens, ſoit par le fer & le feu. Voilà quatre-vingt-huit mille hommes robuſtes que la guerre détruiſait chaque année : donc au bout de dix ans l'Etat

perdit huit cent quatre-vingt mille hommes, & avec eux les enfans qu'ils auraient produits. Maintenant, ſi la France contient environ dix-huit millions d'ames, retranchez les vieillards, les enfans, le Clergé, les Religieux, les Magiſtrats, & que reſte-t-il pour défendre la Nation ? Sur dix-huit millions, à peine trouverez-vous dix-huit cent mille hommes, & la guerre en dix années en détruit plus de neuf cent mille. Elle fait périr dans une Nation la moitié de ceux qui peuvent combattre pour elle ; & vous dites qu'un impôt eſt plus funeſte que leur mort ?

Après avoir relevé ces inadvertences, que l'Auteur eût relevées lui-même, ſouffrez que je me donne le plaiſir d'eſtimer tout ce qu'il dit ſur la liberté du commerce, ſur les denrées, ſur le change, & ſur-tout ſur le luxe. Cette ſage apologie du luxe eſt d'autant plus eſtimable dans cet Auteur, & a d'autant plus de poids dans ſa bouche, qu'il vivait en Philoſophe.

Qu'eſt-ce en effet que le luxe ? C'eſt un mot ſans idée préciſe, à peu près comme lorſque nous diſons les climats d'Orient & d'Occident. Il n'y a pas de point où le ſoleil ſe leve & ſe couche ; ou, ſi vous voulez, chaque point eſt Orient où Occident. Il en eſt de même du luxe. Il n'y en a point, ou il eſt par-tout. Tranſportons-nous au tems où nos peres ne portaient point de chemiſes. Si quelqu'un leur eût dit : Il faut que vous portiez ſur la peau des étoffes plus fines & plus légeres que le plus fin drap, blanches comme de la neige, & que vous en changiez tous les jours ; il faut même qu'une compoſition faite avec un art infini leur

rende leur premiere blancheur : tout le monde ſe ſerait écrié : Ah ! quel luxe ! ah ! quelle molleſſe ! Une telle magnificence eſt à peine faite pour les Rois. Vous voulez corrompre nos mœurs & perdre l'Etat.

Entend-on par le luxe la dépenſe d'un homme opulent. Mais faudrait-il donc qu'il vécût comme un pauvre, lui dont le luxe ſeul fait vivre les pauvres ? La dépenſe doit être le thermometre de la fortune, & le luxe en général eſt la marque infaillible d'un Empire puiſſant. C'eſt ſous Charlemagne, ſous François premier, ſous le Miniſtere du grand Colbert, & ſous celui-ci, que les dépenſes ont été les plus grandes, c'eſt-à-dire, que les Arts ont été le plus cultivés.

Que prétendait la Bruyere en s'écriant : » Nos » ancêtres ne ſçavaient pas préférer le faſte aux » choſes utiles ? On ne les voyait point s'éclairer » avec des bougies. La cire était pour l'Autel & » pour le Louvre. Ils ne diſaient point : Qu'on » mette les chevaux à mon carroſſe. L'étain brillait ſur les tables & ſur les buffets. L'argent était » dans les coffres. «

Ne voilà-t-il pas un plaiſant éloge à donner à nos peres, de ce qu'ils n'avaient ni abondance, ni induſtrie, ni goût, ni propreté ? L'argent était donc dans les coffres ? Si cela était, c'était une très-grande ſottiſe ; l'argent eſt fait pour circuler, pour faire éclorre tous les Arts, pour acheter l'induſtrie des hommes. Qui le garde eſt mauvais citoyen, & même mauvais ménager. C'eſt en ne le gardant pas qu'on ſe rend utile à la patrie & à ſoi-même. Ne ſe laſſera-t-on jamais de louer les défauts de

tems passé, pour insulter aux avantages du nôtre?

Mais n'opposons point ici déclamation à déclamation. Je me hâte d'arriver aux points importans qui font l'objet de l'excellent Livre de M. du Tot. Les augmentations de monnoie si fréquentes avant notre heureux Ministere, sont-elles utiles à l'Etat ou préjudiciables?

Monsieur du Tot démontre que toute mutation de monnoie a été onéreuse au Peuple & au Roi sous le dernier Regne. Mais n'y a-t-il point de cas où une augmentation de monnoie devienne nécessaire?

Dans un Etat, par exemple, qui a peu d'argent & peu de commerce, (& c'est ainsi que la France a été long-tems,) un Seigneur a cent marcs de rente: il emprunte, pour marier ses filles, ou pour aller à la guerre, mille marcs, dont il paye annuellement cinquante marcs; voilà sa maison réduite à la dépense annuelle de cinquante marcs pour fournir à tous ses besoins. Cependant la Nation se rend plus industrieuse, elle fait un commerce, l'argent devient plus abondant. Il arrive alors ce qui arrive toujours, que la main-d'œuvre devient plus chere. Les dépenses du luxe convenables à la dignité de cette maison, doublent, triplent, pendant que le bled, qui fait la ressource de la terre, n'augmente pas dans cette proportion, parce qu'on ne mange pas plus de pain qu'auparavant; mais on consomme davantage en magnificence. Ce qu'on achetait cinquante marcs, en coûtera deux cens; & le possesseur de la terre obligé de payer cinquante marcs de rente, sera réduit à vendre sa terre. Ce que je dis du Seigneur, je le dis du Ma-

giſtrat, du Laboureur, même de l'homme de Lettres, &c. Le Laboureur achete alors plus cher ſa vaiſſelle d'étain, ſa taſſe d'argent, ſon lit, ſon linge; enfin le Chef même de la Nation eſt dans ce cas, lorſqu'il n'a qu'un certain fonds réglé, & certains droits qu'il n'oſe trop augmenter de peur d'exciter des murmures.

Dans cette ſituation preſſante il n'y a certainement qu'un parti à prendre; c'eſt de ſoulager le débiteur. On peut le favoriſer en aboliſſant les dettes. C'eſt ainſi qu'on en uſait chez les Egyptiens & chez pluſieurs autres Peuples de l'Orient, au bout de cinquante ou trente années. Cette coutume n'était pas ſi dure qu'on le penſe; car les créanciers avaient pris leurs meſures ſuivant cette Loi, & une perte prévue de loin n'eſt plus une perte. Quoique cette Loi ne ſoit plus en vigueur parmi nous, il a bien fallu y revenir en effet, quelque détour que l'on ait pris: car trouver le moyen de ne payer que le quart de ce que je devais, n'eſt-ce pas une eſpece de Jubilé? Or on trouve ce moyen très-aiſément en donnant aux eſpeces une valeur idéale, & en diſant: Cette piece qui valait ſix francs, en vaudra aujourd'hui vingt-quatre; & quiconque devait quatre de ces pieces d'or, ſous le nom de ſix francs chacune, s'acquittera en payant une ſeule piece d'or qu'on appellera vingt-quatre livres. Comme ces opérations ſe ſont faites peu à peu, ce changement n'a point effrayé. Tel qui était à la fois débiteur & créancier, gagnait d'un côté ce qu'il perdait de l'autre; tel autre faiſait le commerce; tel autre enfin en ſouffrait, & ſe réduiſait à épargner.

C'eſt ainſi que toutes les Nations Européennes en ont uſé avant que d'avoir établi un commerce réglé & puiſſant. Examinons les Romains : nous verrons que la livre de cuivre de douze onces fut réduite à ſix liards de notre monnoie d'aujourd'hui. Chez les Anglais la livre ſterling de ſeize onces d'argent eſt réduite à vingt-deux francs de notre monnoie. La livre de gros des Hollandais n'eſt plus qu'environ quatre francs. Mais c'eſt notre livre qui a ſouffert les plus grands changemens.

Nous appellions, ſous Charlemagne, une monnoie courante, faiſant la vingtieme partie d'une livre, un *ſolide*, du nom Romain *ſolidum*. C'eſt ce *ſolide*, que nous nommons un *ſou*, comme nous appellons le mois d'*Auguſte* barbarement *Août*, que nous prononçons *ou*, à force de politeſſe : de façon que dans notre langue aujourd'hui ſi polie,

Hodièque manent veſtigia ruris.

Enfin ce *ſolide*, ce *ſou*, qui était la vingtième partie d'une livre, la dixieme partie d'un marc d'argent, eſt aujourd'hui une chétive monnoie de cuivre qui repréſente la dix-neuf cent-vingtieme partie d'une livre, l'argent ſuppoſé à dix-neuf francs le marc. Ce calcul eſt preſque incroyable ; & il ſe trouve, par ce calcul, qu'une famille qui aurait eu autrefois cent vingt *ſolides* de rente, & qui aurait très-bien vécu, n'aurait aujourd'hui que cinq ſixiemes d'un écu de ſix francs à dépenſer par an.

Qu'eſt-ce que cela prouve ? Que, de toutes les Nations, nous avons long-tems été la plus changeante, mais non pas la plus riche & la plus heureuſe ; que nous avons pouſſé à un excès intolérable

l'abus d'une Loi naturelle qui ordonne à la longue le ſoulagement des débiteurs opprimés. Or, puiſque M. du Tot a ſi bien fait voir les dangers de ces promptes ſecouſſes que donnent aux Etats les changemens des valeurs numéraires dans les monnoies, il eſt à croire que dans un tems ſi éclairé nous n'avons plus à eſſuyer de pareils orages.

Ce qui m'a le plus étonné & le plus inſtruit dans le Livre de M. du Tot, c'eſt de voir qu'en effet Louis XII, François premier, Henri II, Henri III étaient plus riches que Louis XV. Qui eût cru que Henri III, à compter comme aujourd'hui, avait cent ſoixante-trois millions au-delà du revenu de notre Roi? J'avoue que je ne ſors point de ſurpriſe; car comment avec ces richeſſes immenſes, Henri III pouvait-il à peine réſiſter aux Eſpagnols? Comment était-il opprimé par les Guiſes? Comment la France était-elle dénuée d'Arts & de Manufactures? Pourquoi nulle belle maiſon dans Paris, nul beau Palais bâti par les Rois; aucune magnificence, aucun goût, qui ſont la ſuite de la richeſſe? Aujourd'hui, au contraire, trois cens forteresſes, toujours bien réparées, bordent nos frontieres, deux cent mille hommes les défendent. Les troupes qui compoſent la Maiſon du Roi ſont comparables à ces dix mille hommes couverts d'or, qui accompagnaient les chars de Xerxès & de Darius. Paris eſt deux fois plus peuplé, & cent fois plus opulent & plus magnifique que ſous Henri III. Le Commerce qui languiſſait, qui n'était rien alors, fleurit aujourd'hui à notre avantage. En un mot, la Nation eſt plus riche. Pourquoi le Roi l'eſt-il moins? C'eſt que Louis XIV a laiſſé en mourant

mourant plus de vingt fois cent millions de dettes, & que ces dettes ne ſont point encore acquittées.

Je conclurai mes remarques ſur cet ouvrage, en avouant, avec l'Auteur, qu'il vaut mille fois mieux pour une Nation payer pendant la guerre, ou dans des cas urgens, de très-forts impôts proportionnellement répartis, que d'être livrés aux Traitans & aux mutations de monnoie; car ces *mutations* ruinent le Commerce, & ces Traitans oppriment le peuple.

Pourquoi donc les Miniſtres éclairés de Louis XIV, & ſur-tout ce grand Colbert lui-même, ont-ils mieux aimé recourir aux Traitans qu'à la dixme proportionnelle du Maréchal de Vauban, à laquelle il a fallu avoir recours en partie? C'eſt que les Peuples ſont très-ignorans & que l'intérêt les aveugle; c'eſt que ce mot d'impôt les effarouche. On avait fait la guerre de la Fronde, pour je ne ſçais quel Edit du Tarif, qui ne devait pas être regardé comme un objet. Ce préjugé ſubſiſta dans ſa force ſous Louis XIV, malgré l'obéiſſance la plus profonde. Un Payſan, ou un Bourgeois, quand il paye une taxe, s'imagine qu'on le vole, comme ſi cet argent était deſtiné à enrichir nos ennemis. On ne ſonge pas que payer des taxes au Roi, c'eſt les payer à ſoi-même, c'eſt contribuer à la défenſe du Royaume, à la Police des Villes, à la ſureté des maiſons & des chemins; c'eſt mettre en effet une partie de ſon bien à entretenir l'autre. Il eſt honteux que les Pariſiens ne ſe taxent pas eux-mêmes pour embellir leur Ville, pour avoir de l'eau dans les maiſons, des Théâtres publics dignes de ce qu'on y repréſente, des Places, des Fontaines.

L'amour du bien public eſt une chimere chez nous. Nous ne ſommes pas des Citoyens, nous ne ſommes que des Bourgeois.

Le grand point eſt que les taxes ſoient proportionnellement réparties. On peut aiſément reconnaître la juſteſſe de la proportion, quand la culture des terres, le commerce & l'induſtrie ſont encouragés. S'ils languiſſent, c'eſt la faute du Gouvernement; s'ils proſperent, c'eſt à lui qu'on en eſt redevable.

Au reſte, que Louis XIV ſoit mort avec deux milliards de dettes, qu'il y ait eu depuis un ſyſtême, un *viſa*; que quelques familles ayent été ruinées, qu'il y ait eu des banqueroutes, qu'on ait mis de trop forts impôts, j'appelle tout cela les malheurs d'un peuple heureux; c'était du tems de la Fronde, du tems des Guiſes, du tems des Anglais, que les Peuples étaient malheureux en effet: mais cela menerait trop loin; & un Ecrit trop long eſt un impôt très-rude qu'on met ſur la patience du Lecteur.

LETTRE

A MONSIEUR KOENIG.

A Poſtdam, le 17 Novembre 1752.

MONSIEUR, le Libraire qui a imprimé une nouvelle édition du *Siécle de Louis XIV*, plus exacte, plus ample & plus curieuſe que les autres, doit vous en faire tenir de ma part deux exemplai-

res, un pour vous, l'autre pour la Bibliothéque de S. A. R., à qui je vous prie de faire agréer cet hommage & mon profond reſpect.

Il eſt bien difficile que dans un tel ouvrage, où il y a tant de traits qui caractériſent l'héroïſme de la Maiſon d'*Orange*, il ne s'en trouve pas quelques-uns qui puiſſent déplaire : mais une Princeſſe de ſon Sang, & née en Angleterre, connaît trop les devoirs d'un Hiſtorien & le prix de la vérité, pour ne pas aimer cette vérité, quand elle eſt dite avec le reſpect qu'on doit aux Puiſſances.

J'aurai ſans doute bien des querelles à ſoutenir ſur cet ouvrage ; je puis m'être trompé ſur beaucoup de choſes, que le tems ſeul peut éclaircir. Il ne s'agit pas ici de moi, mais du Public : il n'eſt pas queſtion de me défendre, mais de l'éclairer ; & il faut ſans difficulté que je corrige toutes les erreurs où je ſerai tombé, & que je remercie ceux qui m'en avertiront, quelque aigreur qu'ils puiſſent mettre dans leur zèle.

Cette vérité, à laquelle j'ai ſacrifié toute ma vie, je l'aime dans les autres autant que dans moi. J'ai lû, Monſieur, votre *Appel au Public*, que vous avez eu la bonté de m'envoyer, & je ſuis revenu ſur le champ du préjugé que j'avais contre vous. Je n'avais point été du nombre de ceux qu'on avait conſtitués vos Juges, ayant paſſé tout l'Eté à Poſtdam ; mais je vous avoue que ſur l'expoſé de M. de M.*.. & ſur le jugement prononcé en conſéquence, j'étais entiérement contre votre procédé. Il s'agiſſait, diſait-on, d'une découverte importante, dont on vous accuſait d'avoir voulu ravir la gloire à ſon Auteur par envie & par mali-

* Maupertuis.

gnité. On vous imputait d'avoir forgé une Lettre de Leibnitz, dans laquelle vous aviez vous-même inféré cette découverte. On prétendait que, pressé par l'Académie de représenter l'original de cette Lettre, vous aviez eu recours à l'artifice grossier de supposer, après coup, que vous en teniez la copie de la main d'un homme qui est mort il y a quelques années. Jugez, Monsieur, si je ne devais pas avoir les préjugés les plus violens, & si vous ne devez pas pardonner à tous ceux qui vous ont condamné, quand ils n'ont été instruits que par les allégations de votre Adversaire, confirmées par votre silence.

Votre *Appel* m'a ouvert les yeux, ainsi qu'à tout le Public. Quiconque a lû votre Mémoire, a été convaincu de votre innocence. Vos Pieces justificatives établissent tout le contraire de ce que votre ennemi vous imputait. On voit évidemment que vous commençâtes par montrer à M. de M.... tout l'ouvrage dans lequel vous combattiez ses sentimens; que cet ouvrage est écrit avec la plus grande politesse, & les égards les plus circonspects; qu'en le réfutant, vous lui avez prodigué des éloges; que vous lui avez d'abord avoué, avec la bonne foi & la franchise de votre patrie, tout ce qui concernait la Lettre de Leibnitz. Vous lui dites que vous la teniez, ainsi que plusieurs autres, des mains de feu Henri; que l'original ne pourrait probablement se trouver; enfin, vous imprimâtes & votre Réfutation, & une partie de la Lettre de Leibnitz, avec le consentement de votre Adversaire, consentement qu'il signa lui-même. Les Actes de Leipsick furent les dépositaires de votre

ouvrage, & de cette même Lettre, ſur laquelle on vous a fait le plus étrange procès criminel, dont on ait jamais entendu parler dans la Littérature.

Il eſt clair comme le jour, que cette Lettre de Leibnitz, que vous rapportez aujourd'hui toute entiere avec deux autres, ont été écrites par ce grand homme, & n'ont pu être écrites que par lui. Il n'y a perſonne qui n'y reconnaiſſe ſa maniere de penſer, ſon ſtyle profond, mais un peu diffus & embarraſſé, ſa coutume de jetter des idées, ou plutôt des ſemences d'idées qui excitent à les développer. Mais ce qu'il y a de plus étrange dans cette affaire, & ce qui me cauſe une ſurpriſe dont je ne reviens pas, c'eſt que cette même Lettre de Leibnitz, dont on faiſait tant de bruit, cette Lettre pour laquelle on a intéreſſé tant de Puiſſances, cette Lettre qu'on vous accuſait d'avoir indignement ſuppoſé, & d'avoir fabriqué vous-même pour donner à Leibnitz la gloire d'un Théorême revendiqué par votre Adverſaire, cette Lettre dit préciſément tout le contraire de ce qu'on croyait. Elle combat le ſentiment de votre Adverſaire au lieu de le prévenir.

C'eſt donc ici uniquement une mépriſe de l'amour propre. Votre ennemi n'avait pas aſſez examiné cette Lettre que vous lui aviez remiſe entre les mains. Il croyait qu'elle contenait ſa penſée, & elle contenait ſa réfutation. Fallait-il donc qu'il employât tant d'artifices & de violence, qu'il fatiguât tant de Puiſſances, & qu'il pourſuivît enfin ceux qui condamnent aujourd'hui ſa mépriſe & ſon procédé, pour quatre lignes de Leibnitz mal entendues, pour une diſpute qui n'eſt nullement

éclaircie, & dont le fond me paraît la chose la plus frivole.

Pardonnez-moi cette liberté ; vous sçavez, Monsieur, que je suis un peu enthousiaste sur ce qui me paraît vrai. Vous avez été témoin que je ne sacrifie mon sentiment à personne. Vous vous souvenez des deux années que nous avons passées ensemble dans une retraite Philosophique avec une Dame d'un génie étonnant, & digne d'être instruite par vous dans les Mathématiques. Quelque amitié qui m'attachât à elle & à vous, je me déclarai toujours contre votre sentiment & le sien sur la dispute des *forces vives*. Je soutins effrontément le parti de M. de Mairan contre vous deux, & ce qu'il y eut de plaisant, c'est que lorsque cette Dame écrivit ensuite contre M. de Mairan sur ce point de Mathématique, je corrigeai son ouvrage, & j'écrivis contr'elle. J'en usai de même sur les monades & sur l'harmonie préétablie, auxquelles je vous avoue que je ne crois point du tout. Enfin, je soutins toutes mes hérésies, sans altérer le moins du monde la charité. Je ne pus sacrifier ce qui me paraissait la vérité à une personne à qui j'aurais sacrifié ma vie.

Vous ne serez donc pas surpris que je vous dise avec cette franchise intrépide, qui vous est connue, que toutes ces disputes, où un mélange de Métaphysique vient égarer la Géométrie, me paraissent des jeux d'esprit, qui l'exercent & qui ne l'éclairent point. La querelle des *forces vives* était absolument dans ce cas. On écrirait cent volumes, pour & contre, sans rien changer jamais dans la Méchanique ; il est clair qu'il faudra toujours le

même nombre de chevaux pour tirer les mêmes fardeaux, & la même charge de poudre pour un boulet de canon, soit qu'on multiplie la masse par la viteſſe, soit qu'on la multiplie par le quarré de la viteſſe.

Souffrez que je vous diſe que la diſpute ſur la moindre action eſt beaucoup plus frivole encore. Il ne me paraît de vrai dans tout cela que l'ancien axiome : que la nature agit toujours par les voies les plus ſimples. Encore cette maxime demande-t-elle beaucoup d'explications.

Si M. de M.... a inventé depuis peu ce principe, à la bonne heure : mais il me ſemble qu'il n'eût pas fallu déguiſer ſous des termes ambigus une choſe ſi claire, & que ce ferait la traveſtir en erreur que de prétendre, avec le Pere Mallebranche, que Dieu emploie toujours *la moindre quantité d'actions*. Nos bras, par exemple, ſont des leviers de la troiſieme eſpece qui exercent une force de plus de cinquante livres pour en lever une : le cœur par ſa ſyſtole, & ſa diaſtole exerce une force prodigieuſe pour exprimer une goutte de ſang qui ne peſe pas une dragme. Toute la nature eſt pleine de pareils exemples. Elle montre dans mille occaſions plus de profuſion que d'économie.

Heureuſement, Monſieur, toutes nos diſputes pointilleuſes ſur des principes ſujets à tant d'exceptions, ſur des aſſertions vraies en pluſieurs cas, & fauſſes dans d'autres, n'empêcheront pas la nature de ſuivre ſes loix inviſibles & éternelles. Malheur au genre humain, ſi le Monde était comme la plupart des Philoſophes veulent le faire. Nous reſſemblons aſſez à *Matthieu Garo*, qui affir-

mait que les citrouilles devaient croître au haut des plus grands arbres, afin que les choſes fuſſent en proportion : vous ſçavez comment *Matthieu Garo* fut détrompé, quand un gland de chêne lui tomba ſur le nez dans le tems qu'il raiſonnait en profond Métaphyſicien.

Voyez donc, Monſieur, ce que c'eſt que de ne vouloir trouver la preuve de l'exiſtence de Dieu, que dans une formule d'Algebre ſur le point le plus obſcur de la Dynamique, & aſſurément ſur le point le plus obſcur dans l'uſage. » Vous allez » vous fâcher contre moi, mais je ne m'en ſoucie » gueres, (diſait feu M. l'Abbé Conti au grand Newton;) & je penſe, avec l'Abbé Conti, qu'à l'exception d'une quarantaine de Théorêmes principaux qui ſont utiles, les recherches profondes de la Géométrie ne ſont que l'aliment d'une curioſité ingénieuſe ; & j'ajoûte que toutes les fois que la Métaphyſique s'y joint, cette curioſité eſt bien trompée. La Métaphyſique eſt le nuage qui dérobe aux Héros d'Homere, l'ennemi qu'ils croyaient ſaiſir.

Mais que pour une diſpute ſi frivole, pour une bagatelle difficile, pour une erreur de nulle conſéquence, confondue avec une vérité triviale, on intente un procès criminel dans les formes, qu'on faſſe déclarer fauſſaire un honnête homme, un compagnon d'étude, un ancien ami; c'eſt ce qui eſt en vérité bien douloureux.

Vous nous avez appris dans votre Appel une violence bien plus ſinguliere; on m'a écrit des Lettres de Paris pour ſçavoir ſi la choſe était vraie. Vous dites, & il n'eſt que trop véritable, que M....

après avoir réussi, comme il lui était si aisé, à vous faire condamner, a écrit & fait écrire plusieurs fois à Madame la Princesse d'Orange, de qui vous dépendez, pour vous imposer silence, & pour vous faire consentir vous-même à votre deshonneur. Vous croyez bien que toute l'Europe Littéraire trouve son procédé un peu dur & fort inoui. M.... aura la gloire d'avoir fait ce qu'aucun Souverain n'a jamais osé. Aveuglé par une mépriſe où il était tombé, il a soutenu cette mépriſe par une persécution, il a fait condamner & flétrir un honnête homme sans l'entendre, & lui a ordonné ensuite de ne point se défendre & de se taire.

Quel homme de Lettres n'est saisi d'une juste indignation contre une cruauté, ménagée d'abord avec tant d'artifices, & soutenue enfin avec tant de dureté? Où en seraient les Lettres & les études en tout genre, si on ne peut être d'un sentiment opposé à celui d'un homme qui a sçu se procurer du crédit. Quoi! Monsieur, si je disais que tous les angles d'un triangle sont égaux à deux droits, & que le Président de l'Académie de Petersbourg eût dit le contraire, il serait donc en droit de me faire condamner & de m'ordonner le silence?

Vos plaintes ont été accompagnées des plaintes de tous les gens de Lettres de l'Europe; leurs voix se sont jointes à la vôtre, & pour unique réponse, M,... imprime qu'on ne doit pas sçavoir ce qu'il a écrit à Madame la Princesse d'Orange, que ce sont des secrets entre lui & elle qu'il faut respecter. Cette réponse est le dernier coup de pinceau du tableau, & j'avoue qu'on devait s'y attendre.

J'étais plein de ma surprise & de mon indigna-

tion, ainſi que tous ceux qui ont lu votre Appel ; mais l'une & l'autre ceſſent dans ce moment-ci. On m'apporte un volume de Lettres que M.... a fait imprimer, il y a un mois ; je ne peux plus que le plaindre ; il n'y a plus à ſe fâcher : c'eſt un homme qui prétend, que, pour mieux connaître la nature de l'ame, il faut aller aux terres Auſtrales diſſéquer des cerveaux de géans, hauts de douze pieds : & des hommes velus portant une queue de ſinge.

Il veut qu'on enyvre des gens avec de l'opium, pour épier dans leurs rêves les reſſorts de l'entendement humain.

Il propoſe de faire un grand trou qui pénétre juſqu'au noyau de la terre.

Il veut qu'on enduiſe les malades de poix-réſine, & qu'on leur perce la chair avec de longues aiguilles ; bien entendu qu'on ne payera pas le Médecin, ſi le malade ne guérit pas.

Il prétend que les hommes pourraient vivre encore huit à neuf cens ans, ſi on les conſervait par la même méthode qu'on empêche les œufs d'éclotre. La maturité de l'homme, dit-il, n'eſt pas l'âge viril, c'eſt la mort. Il n'y a qu'à reculer ce point de maturité.

Enfin, il aſſure qu'il eſt auſſi aiſé de voir l'avenir que le paſſé ; que les prédictions ſont de même nature que la mémoire ; que tout le monde peut prophétiſer ; que cela ne dépend que d'un dégré de plus d'activité dans l'eſprit, & qu'il n'y a qu'à exalter ſon ame.

Tout ſon Livre eſt plein d'un bout à l'autre d'idées de cette force. Ne vous étonnez donc plus de

rien. Il travaillait à ſon Livre, lorſqu'il vous perſécutait ; & je puis dire, Monſieur, lorſqu'il me tourmentait auſſi d'une autre maniere : le même eſprit a inſpiré ſon ouvrage & ſa conduite.

Tout cela n'eſt point connu de ceux qui, chargés des grandes affaires, occupés du gouvernement des Etats, & du devoir de rendre heureux les hommes, ne peuvent baiſſer leurs regards ſur des querelles & ſur de pareils ouvrages. Mais moi, qui ne ſuis qu'un homme de Lettres, moi qui ai toujours préféré ce titre à tout, moi dont le métier eſt, depuis plus de quarante ans, d'aimer la vérité & de la dire hardiment, je ne cacherai point ce que je penſe. On dit que votre adverſaire eſt actuellement très-malade, je ne le ſuis pas moins ; & s'il porte dans ſon tombeau ſon injuſtice & ſon Livre, je porterai dans le mien la juſtice que je vous rends. Je ſuis, avec autant de vérité que j'en ai mis dans ma Lettre, &c.

REMERCIMENT SINCERE

A UN HOMME CHARITABLE.

Vous avez rendu ſervice au genre humain en vous déchaînant ſagement contre des ouvrages faits pour le pervertir. Vous ne ceſſez d'écrire contre l'*Eſprit des Loix*, & même il paraît à votre ſtyle que vous êtes l'ennemi de toutes ſortes d'eſprits. Vous avertiſſez que vous avez préſervé le monde du venin répandu dans l'*Eſſai ſur l'Homme*, de Pope ; Livre que je ne ceſſe de relire, pour me

convaincre de plus en plus de la force de vos raisons & de l'importance de vos services. Vous ne vous amusez pas, Monsieur, à examiner le fond de l'ouvrage sur les Loix, à vérifier les citations, à discuter s'il y a de la justesse, de la profondeur, de la clarté, de la sagesse; si les chapitres naissent les uns des autres, s'ils forment un tout ensemble; si enfin ce Livre, qui devrait être utile, ne serait pas par malheur un Livre agréable.

Vous allez d'abord au fait, & regardant M de M*** comme le Disciple de Pope, vous les regardez tous deux comme les Disciples de Spinosa. Vous leur reprochez, avec un zele merveilleux, d'être Athées; parce que vous découvrez, dites-vous, dans toute leur Philosophie les principes de la Religion naturelle. Rien n'est assurément, Monsieur, ni plus charitable, ni plus judicieux, que de conclure qu'un Philosophe ne connaît point de Dieu, de cela même qu'il pose pour principe que Dieu parle au cœur de tous les hommes.

Un honnête homme est le plus noble ouvrage de Dieu, dit le célebre Poëte Philosophe. Vous vous élevez au-dessus de l'honnête homme; vous confondez ces maximes funestes, que la Divinité est l'auteur & le lien de tous les Êtres, que tous les hommes sont freres, que Dieu est leur pere commun, qu'il faut ne rien innover dans la Religion, ne point troubler la paix établie par un Monarque sage, qu'on doit tolérer les sentimens des hommes, ainsi que leurs défauts. Continuez, Monsieur, écrasez cet affreux libertinage, qui est, au fond, la ruine de la Société. C'est beaucoup que par vos G. E. vous ayez saintement essayé de tourner en

ridicule toutes les Puiſſances; & quoique la grace d'être plaiſant vous ait manqué, *volenti & conanti*, cependant vous avez le mérite d'avoir fait tous vos efforts pour écrire agréablement des invectives. Vous avez voulu quelquefois réjouir les Saints; mais vous avez ſouvent eſſayé d'armer chrétiennement les Fideles les uns contre les autres. Vous prêchez le Schiſme pour la plus grande gloire de Dieu. Tout cela eſt très-édifiant; mais ce n'eſt point encore aſſez.

Votre zele n'a rien fait qu'à demi, ſi vous ne parvenez pas à faire brûler les Livres de Pope, de Locke & de Bayle, l'*Eſprit des Loix*, dans un bucher, auquel on mettra le feu avec un paquet de Nouvelles Eccléſiaſtiques.

En effet, Monſieur, quels maux épouvantables n'ont pas fait dans le Monde une douzaine de vers répandus dans l'*Eſſai ſur l'Homme* de ce ſcélérat de Pope, cinq ou ſix articles du *Dictionnaire* de cet abominable Bayle, une ou deux pages de ce coquin de Locke, & d'autres incendiaires de cette eſpece. Il eſt vrai que ces hommes ont mené une vie pure & innocente, que tous les honnêtes gens les chériſſaient & les conſultaient; mais c'eſt par-là qu'ils ſont dangereux. Vous voyez leurs Sectateurs, les armes à la main, troubler les Royaumes, porter par-tout le flambeau des guerres civiles. Montagne, Charron, le Préſident de Thou, Deſcartes, Gaſſendi, Rohault, le Vayer, ces hommes affreux, qui étaient dans les mêmes principes, bouleverſerent tout en France. C'eſt leur Philoſophie qui fit donner tant de batailles, & qui cauſa la Saint Barthelemi. C'eſt leur eſprit de toléran-

tiſme qui eſt la ruine du Monde ; & c'eſt votre ſaint zele qui répand par-tout la douceur de la concorde.

Vous nous apprenez que tous les partiſans de la Religion naturelle ſont les ennemis de la Religion Chrétienne. Vraiment, Monſieur, vous avez fait là une belle découverte ! Ainſi dès que je verrai un homme ſage, qui dans ſa Philoſophie reconnaîtra par-tout l'Être ſuprême, qui admirera la Providence dans l'infiniment grand & l'infiniment petit, dans la production des Mondes & dans celle des inſectes, je conclurai de-là qu'il eſt impoſſible que cet homme ſoit Chrétien. Vous nous avertiſſez qu'il faut penſer ainſi aujourd'hui de tous les Philoſophes. On ne pouvait certainement rien dire de plus ſenſé & de plus utile au Chriſtianiſme, que d'aſſurer que notre Religion eſt baffouée dans toute l'Europe, par tous ceux dont la profeſſion eſt de chercher la vérité. Vous pouvez vous vanter d'avoir fait là une réflexion dont les conſéquences ſeront bien avantageuſes au Public.

Que j'aime encore votre colere contre l'Auteur de l'*Eſprit des Loix*, quand vous lui reprochez d'avoir loué les Solons, les Platons, les Socrates, les Ariſtides, les Cicerons, les Catons, les Epictetes, les Antonins & les Trajans ! On croirait à votre dévote fureur contre ces gens-là, qu'ils ont tous ſigné le Formulaire. Quels monſtres, Monſieur, que tous ces grands hommes de l'Antiquité ! Brûlons tout ce qui nous reſte de leurs écrits, avec ceux de Pope & de Locke, & de M. de M***. En effet, tous ces anciens Sages ſont vos ennemis ; ils

ont tous été éclairés par la Religion naturelle ; & la vôtre, Monſieur, je dis la vôtre en particulier, paraît ſi fort contre la Nature, que je ne m'étonne pas que vous déteſtiez ſincérement tous ces illuſtres réprouvés, qui ont fait, je ne ſçais comment, tant de bien à la Terre. Remerciez Dieu de n'avoir rien de commun, ni avec leur conduite, ni avec leurs écrits.

Vos ſaintes idées ſur le Gouvernement politique ſont une ſuite de votre ſageſſe. On voit que vous connaiſſez les Royaumes de la Terre tout comme le Royaume des Cieux. Vous condamnez, de votre autorité privée, les gains que l'on fait dans les riſques maritimes. Vous ne ſçavez pas probablement ce que c'eſt que l'argent à la groſſe ; mais vous appellez ce commerce *uſure*.

C'eſt une nouvelle obligation que le Roi vous aura d'empêcher ſes Sujets de commercer à Cadix. Il faut laiſſer cette œuvre de Satan aux Anglais & aux Hollandais, qui ſont déjà damnés ſans reſſource. Je voudrais, Monſieur, que vous nous diſiez combien vous rapporte le commerce ſacré des Nouvelles Eccléſiaſtiques. Je crois que la bénédiction répandue ſur ce chef-d'œuvre peut bien faire monter le profit à trois cens pour cent. Il n'y a point de commerce profane qui ait jamais ſi bien rendu.

Le commerce maritime, que vous condamnez, pourrait être excuſé peut-être en faveur de l'utilité publique, de la hardieſſe d'envoyer ſon bien dans un autre hémiſphere, & du riſque des naufrages. Votre petit négoce a une utilité plus ſenſible ; il demande plus de courage, & expoſe à de plus grands riſques.

Quoi de plus utile, en effet, que d'instruire l'Univers quatre fois par mois des aventures de quelques Clercs tonsurés? Quoi de plus courageux que d'outrager les Papes & les Evêques? Et quel risque, Monsieur, que ces petites humiliations que vous pourriez essuyer en place publique! Mais je me trompe: il y a des charmes à souffrir pour la bonne cause; il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes, & vous me paraissez tout fait pour le martyre, que je vous souhaite cordialement, étant votre très-humble & très-obéissant serviteur, &c.

ÉPITRE

A M. DE SAINT-LAMBERT.

TANDIS qu'au-dessus de la Terre,
Des Aquilons & du Tonnerre,
L'Interprete du grand *Newton*,
Dans les routes de la lumiere
Conduit le char de *Phaëton*,
Sans verser dans cette carriere;
Nous attendons paisiblement,
Près de l'onde Castalienne
Que notre Héroïne revienne
De son voyage au Firmament;
Et nous assemblons, pour lui plaire,
Dans ces vallons & dans ces bois,
Ces fleurs dont *Horace* autrefois
Faisoit des bouquets pour *Glycere*.

Saint-

Saint-Lambert, ce n'eſt que pour toi
Que ces belles fleurs ſont écloſes ;
C'eſt ta main qui cueille les roſes,
Et les épines ſont pour moi.
Ce Vieillard chenu qui s'avance,
Le Tems, dont je ſubis les loix,
Sur ma lyre a glacé mes doigts,
Et des organes de ma voix
Fait frémir la ſourde cadence.
Les Graces, dans ce beau Vallon,
Les Dieux de l'amoureux Empire,
Ceux de la flute & de la lyre
T'inſpirent les aimables ſons ;
Avec toi danſent aux chanſons,
Et ne daignent plus me ſourire.
Dans l'heureux printems de tes jours,
Des Dieux du Pinde & des Amours
Saiſis la faveur paſſagere ;
C'eſt le tems de l'illuſion :
Je n'ai plus que de la raiſon,
Encore, hélas ! n'en ai-je guere.
Mais je vois venir ſur le ſoir,
Du plus haut de ſon Aphélie,
Notre aſtronomique *Emilie*,
Avec un vieux tablier noir,
Et la main d'encre encor ſalie.
Elle a laiſſé là ſon compas,
Et ſes calculs & ſa lunette ;
Elle reprend tous ſes appas.
Porte-lui vîte, à ſa toilette,

Ces fleurs qui naiſſent ſur tes pas;
Et chante-lui, ſur ta muſette,
Ces beaux airs que l'Amour répete,
Et que *Newton* ne connut pas.

ÉPITRE

A MADEMOISELLE SALLÉ.

Les Amours pleurant votre abſence,
Loin de nous s'étaient envolés;
Enfin les voilà rappellés
Dans le ſéjour de leur naiſſance.
Je les vis, ces Enfans aîlés,
Voler en foule ſur la ſcene,
Pour y voir triompher leur Reine.
Les Etats furent aſſemblés,
Tout avait déſerté Cythere,
Le jour, le plus beau de vos jours,
Où vous reçûtes, de leur mere,
Et la ceinture & les atours.
Dieux! quel fut l'aimable concours
Des Jeux, qui, marchant ſur vos traces,
Apprirent de vous, pour toujours,
Ces pas meſurés par les Graces,
Et compoſés par les Amours.
Des Ris l'eſſain vif & folâtre
Avait occupé le Théâtre

Sur les formes de mille Amans ;
Vénus & ſes Nymphes parées
De modernes habillemens,
Des loges s'étaient emparées.
Un tas de vains perturbateurs,
Soulevant les flots du parterre,
A vous, à vos admirateurs,
Vint auſſi déclarer la guerre.
Je vis leur parti frémiſſant,
Forcé de changer de langage,
Vous rendre en partant leur hommage,
Et jurer en applaudiſſant.
Reſtez, fille de Terpſichore,
L'Amour eſt las de voltiger ;
Laiſſez ſoupirer l'Etranger,
Brûlant de vous revoir encore.
Je ſçais que pour vous attirer,
Le ſolide Anglais récompenſe
Le mérite errant, que la France
Ne fait tout au plus qu'admirer,
Par ſa généreuſe induſtrie,
Il veut en vain vous rappeller :
Eſt-il rien qui doive égaler
Le ſuffrage de la Patrie ?

IMITATION DE L'ODE DU R. P. LE JAY, JESUITE,

*Sur Sainte Geneviève.**

Qu'apperçois-je ? Eſt-ce une Déeſſe
Qui s'offre à mes regards ſurpris ?
Son aſpect répand l'allégreſſe,
Et ſon air charme mes eſprits.
Un flambeau brillant de lumiere,
Dont ſa chaſte main nous éclaire,
Jette un feu nouveau dans les airs.
Quels ſons ! quelles douces merveilles
Viennent de frapper mes oreilles
Par d'inimitables concerts !

Un chœur d'Eſprits ſaints l'environne,
Et lui prodigue des honneurs :
Les uns ſoutiennent ſa couronne,
Les autres la parent de fleurs.
O miracle ! ô beautés nouvelles !
Je les vois, déployant leurs aîles,
Former un thrône ſous ſes pieds.
Ah ! je ſçais qui je vois paraître.
France, pouvez-vous méconnaître
L'Héroïne que vous voyez ?

* Cette Ode eſt le premier Ouvrage imprimé de M. de Voltaire. Il la compoſa au Collége de Louis le Grand, où il était Penſionnaire & Ecolier de Rhétorique, ſous le P. le Jay & le P. Porée.

Oui, c'eſt vous que Paris révere,
Comme le ſoutien de ſes Lys ;
Genevieve, illuſtre Bergere,
Quel bras les a mieux garantis ?
Vous, qui par d'inviſibles armes,
Toujours au fort de nos allarmes
Nous rendîtes victorieux ;
Voici le jour où la mémoire
De vos bienfaits, de votre gloire,
Se renouvelle dans ces lieux.

Du milieu d'un brillant nuage,
Vous voyez les humbles mortels
Vous rendre à l'envi leur hommage,
Proſternés devant vos autels ;
Et les Puiſſances Souveraines
Remettre entre vos mains les rênes
D'un Empire à vos loix ſoumis.
Reconnaiſſant & plein de zele,
Que n'ai-je ſçu, comme eux fidele,
Acquitter ce que j'ai promis.

Mais, hélas ! que ma conſcience
M'offre un ſouvenir douloureux !
Une coupable indifférence
N'a pû faire oublier mes vœux.
Confus, j'en entends le murmure ;
Malheureux ! je ſuis donc parjure !
Mais, non ; fidele déſormais,
Je jure ces autels antiques,
Parés de vos ſaintes Reliques ;
D'accomplir les vœux que j'ai faits.

Vous, Tombeau sacré que j'honore,
Enrichi des dons de nos Rois;
Et vous, Bergere, que j'implore,
Ecoutez ma timide voix!
Pardonnez à mon impuissance,
Si ma faible reconnaissance
Ne peut égaler vos faveurs.
Dieu même à contenter facile,
Ne croit point l'offrande trop vile
Que nous lui faisons de nos cœurs.

Les Indes pour moi trop avares,
Font couler l'or en d'autres mains;
Je n'ai point de ces meubles rares
Qui flattent l'orgueil des humains.
Loin d'une fortune opulente,
Aux trésors que je vous présente,
Ma seule ardeur donne du prix;
Et si cette ardeur peut vous plaire,
Agréez que j'ose vous faire
Un hommage de mes Ecrits.

Eh! quoi! puis-je dans le silence
Ensevelir ces nobles noms
De Protectrice de la France,
Et de ferme appui des Bourbons?
Jadis nos campagnes arides,
Trompant nos attentes timides,
Vous dûrent leur fertilité;
Et par votre seule priere
Vous désarmâtes la colere
Du Ciel contre nous irrité.

LA Mort même à votre préſence,
Arrêtant ſa cruelle faulx,
Rendit des hommes à la France
Qu'alloient dévorer les tombeaux.
Maîtreſſe du ſéjour des Ombres,
Juſqu'au plus profond des lieux ſombres
Vous fites révérer vos loix.
Ah! n'êtes-vous plus notre mere,
GENEVIEVE; ou notre miſere
Eſt-elle moindre qu'autrefois?

REGARDEZ la France en allarmes,
Qui de vous attend ſon ſecours.
En proye à la fureur des armes,
Peut-elle avoir d'autre recours?
Nos fleuves devenus rapides,
Par-tout de cruels homicides
Sont teints du ſang de nos Guerriers;
Chaque Eté forme des tempêtes,
Qui fondent ſur d'illuſtres têtes,
Et frappent juſqu'à nos lauriers.

JE vois en des Villes brûlées
Regner la mort & la terreur,
Je vois des plaines déſolées
Aux vainqueurs mêmes faire horreur.
Vous qui pouvez finir nos peines
Et calmer nos funeſtes haines,
Rendez-nous une aimable paix!
Que Bellone, de fers chargée,
Dans les Enfers ſoit replongée,
Sans eſpoir d'en ſortir jamais.

LETTRES ITALIENNES,

*A M. LE CARDINAL Q**.*

LETTERA PRIMA.

Berlin. Gennaro; 7 *Janvier* 1752.

La morte del Conte di Rotembourg, l'uno de' Direttori di queſta Chieſa tanto favorita de V. E. a cagionato qui un gran ramerico; io ſarei molto ſorpreſo, ſe egli non aveſſela ſciato nel ſuo Teſtamento una conſiderabil ſomma di danari, per contribuire alla fabrica del voſtro Edifizio. I continui aſſalti della malatia che mi diſtrugge, mi fanno augurare ch'andero dove è gito il povero Conte di Rotembourg, e dove non s'edificano Caſe nè per Iddio, nè per gli uomini. L'ultime mie voglie faranno in favore della Chieſa di Berlino; ma daro poco, giacchè ſono un uomo da poco. E biſogna pigliar cura de' ſuoi parenti & amici primà di penſare alle pietre d'un Monumento. Tocca a un Veſcovo, a un gran Cardinal, a un celebratiſſimo Benefattore come voi ſiete, di ſegnalare la ſua beneficenza dovunque va la ſua gloria. Rimango con ogni riverenza del ſuo impregiabile merito, ſi come di ſua Eminenza,

Umiliſſimo & devotiſſimo ſervitore.

LETTERA SECONDA.

Poſtdam; 4 *Luglio* 1752.

IO ho ricevuto i nuovi contraſegni della benevolenza di Voſtra Eminenza verſo di me, e gliene porgo i vivi ringraziamenti. La veggo ſempre intenta a beneficare la Chieſa & le buone lettere; inſegna in mondo con i precetti; lo ſprona co gli eſempi; dà de' Ducati e de Marcheſati a Monache, de' danari e delle ſtatue à un Tempio Catholico eretto nella Pagania. Io applaudo da lontano, ſempre ammalato, ſempre ſtimolato dal deſiderio di riverirla, e ritenuto appreſſo d'un Rè eretico, ma pure amabile, colle catene dell'ozio, della libertà e del piacere, che ſono di rado regie catene. Vorrei cantar le lodi di Voſtra Eminenza; ma chi pur ſempre,

Colla febre gariſce, e con Galeno;
Vien rauco e perde il canto e la favella.

Ma non ne ſono meno ammiratore, e di Voſtra Eminenza, Servo umiliſſimo.

LETTERA TERZA.

Poſtdam, 29 *Settembre* 1752.

CHE dirà l'Eminenza Voſtra quando ella riceverà queſta epiſtola, doppo aver letto quel Salomone del Settentrione? Dirà che ſi degna di aggradire il tributo d'un Paſtore, quando ella ha ricevuto l'oro, l'incenſo, e la mirra d'un che vale li tre Rè dell'Epiphania.

Ella si diletta nell'edificar delle Chiese; ma si erge un Tempio nella memoria degli uomini. Bramo di aggiungere i miei gridi a quelli applausi, che le Bresciane stampe fanno risuonare. Ma la mia voce è rauca e debole. Il corpo langue, così fà l'anima. Oh! quando vederò io qualche valente Libraio raccoglire tutto di Opere di Vostra Eminenza già troppo sparse!

Foliis tantùm ne carmina manda.

Ma siano tutti i suoi scritti radunati *ad æternam memoriam.*

Auguro che la Sua Eminenza dia ancora *ad multos annos* benedizioni a i fideli, ed esempi al mondo. Io in tanto, picciola lucciola, m'inchino profondamente alla stella di prima grandezza; e sono per sempre con ogni maggiore ossequio e venerazione, &c.

LETTERA QUARTA.

Postdam, 21 *Novemb.* 1752.

L'Eminenza Vostra adorna la dottrina col fregio dell'ingegno, rinforza l'ingegno col zelo, e compisce il zelo colla munificenza. Ella edifica di una mano una Chiesa in Berlino, e coll'altra slega da giogo eretico un valente Monaco, rimanda all'ovile la smarrita pecorella. In summa la sua liberal mano diffonde altretanto di danaro, quanto d'inchiostro; ed ammaestra i dotti, e sollieva i poveri. Bramo di vedere i suoi scritti, ed i suoi atti generosi tutti raccolti nelle Bresciane stampe; ma tengo un più vivo desiderio d'inchinarla personalmente, &c.

PRÉFACE DE LA HENRIADE,

De l'Edition de Londres, 1730.

CETTE nouvelle édition de la HENRIADE, a été faite d'après un nouveau Manuscrit de l'Auteur, sous les yeux d'un ami qui s'est chargé de l'impression, & qui a composé le peu de notes qu'on a crues nécessaires à l'ouvrage.

Ce Poëme fut commencé en l'année 1717. M. de V*** n'avait alors que dix-neuf ans ; & quoiqu'il eût déjà fait la Tragédie d'*Œdipe*, (qui n'avait pas encore été représentée,) il était très-incapable de faire un Poëme épique à cet âge. Aussi ne commença-t-il la Henriade que dans le dessein de se procurer un simple amusement dans un tems, & dans un lieu où il ne pouvait gueres faire que des vers. Il avait alors le malheur d'être prisonnier par lettre de cachet dans la Bastille. Il n'est pas inutile de dire que la calomnie lui avait attiré cette disgrace, son innocence ayant été reconnue, lui valut les bienfaits de la Cour ; ce qui sert également à la justification de l'Auteur, & du gouvernement. Il n'y a point dans le monde de Ministre qui ne soit exposé à faire d'extrêmes injustices. Le plus juste est celui qui répare les siennes.

L'Auteur ayant été près d'un an dans cette très-dure prison, sans papier & sans Livres, y composa plusieurs ouvrages, & les retint de mémoire. Mais la Henriade fut le seul qu'il écrivit au sortir de la Bastille. Il n'en avait alors que six chants, dont il ne reste aujourd'hui que le second, qui

contient les massacres de la Saint Barthelemi, les cinq autres étaient très-faibles, & ont depuis été travaillés sur un autre plan : mais il n'a jamais rien pû changer à ce second Chant, qui est peut-être encore le plus fort de tout l'ouvrage ; preuve certaine que le succès est presque toujours dans le choix du sujet.

La santé qu'il perdit dans cette année de prison, & les infirmités continuelles dont il fut accablé depuis, ne lui permirent de travailler à la Henriade que faiblement & de loin à loin.

En l'année 1723, il parut une édition de ce Poëme sous le nom de LA LIGUE. L'ouvrage était informe, tronqué, plein de lacunes : il y manquait un Chant, & les autres étaient déplacés. De plus il était annoncé comme un Poëme Epique, espece d'ouvrage qui n'avait jamais réussi dans la Langue Française, & dont le titre seul promettait de l'ennui. Cependant la mémoire de Henri IV est si chere aux Français, que ce Poëme fut lû avec assez d'indulgence, & on en fit même plus d'une édition.

En l'année 1726, l'Auteur étant en Angleterre, y trouva une protection générale, & des encouragemens qu'il n'eût jamais pu espérer ailleurs. On y favorisa avec empressement l'impression d'un ouvrage Français écrit avec liberté, & d'un Poëme plein de vérités, sans flatterie.

La Henriade parut donc alors pour la premiere fois sous son véritable nom en dix Chants ; & ce fut d'après les éditions de Londres, que furent faites depuis celles d'Amsterdam, de la Haye & de Genève, assez inconnues en France par l'inter-

ruption du commerce de la Librairie avec les Etrangers.

L'Auteur ayant encore depuis fait de grands changemens à la Henriade, donne aujourd'hui cette nouvelle édition, comme moins mauvaise que toutes les précédentes, mais comme fort éloignée de la perfection dont il ne s'est jamais flatté d'approcher.

Du tems où il commença ce Poëme jusqu'à cette présente édition de l'année 1730, il s'est passé treize années sans qu'il ait pu donner la derniere main à son ouvrage.

Tant l'esprit est borné, tant l'art est étendu (1).

PRÉFACE

De l'Edition de 1737, par M. LINANT.

ON donne cette nouvelle édition, à laquelle l'Auteur n'a d'autre part & d'autre intérêt que celui d'avoir beaucoup corrigé LA HENRIADE, & d'avoir travaillé à rendre de plus en plus cet ouvrage digne du Public & du siecle éclairé où nous vivons: c'est ainsi qu'en usait M. Despréaux, le premier des Français qui mit de la correction & de l'élé-

(1) Ce vers se trouve dans la Traduction libre que M. l'Abbé *du Resnel* a faite de l'Essai de la Critique de M. *Pope*, Traduction estimée, & presque la seule qui ait fait connaître que les Français peuvent traduire des Poëmes en vers.

gance dans la compoſition de nos vers de ſix pieds, qui ſont de tous les vers les plus difficiles à faire; il corrigeait ſes ouvrages à chaque édition; cette attention ſi louable eſt bien plus néceſſaire encore dans un Poëme Epique, que dans des ouvrages détachés; car il eſt bien plus naturel de faire quelques faux pas dans une longue carriere, que dans une petite.

L'Auteur de la Henriade s'eſt attaché ſur-tout à peindre des détails que l'on n'avait jamais exprimés noblement en Français, & qui avaient été l'écueil de tous nos Poëmes Epiques. Cela fait voir que notre Langue peut exprimer les mêmes choſes que la Grecque & la Latine, & que les idées les plus communes peuvent être ennoblies à Paris comme à Athenes & à Rome, par le charme de la Poëſie; c'eſt-là ſans doute la meilleure maniere de confondre ceux qui n'ayant lû Homere que dans des Traductions, trouvent les deſcriptions & les comparaiſons qui ſont dans l'Iliade baſſes & puériles. M. Perrault & M. de la Motte condamnaient Homere d'avoir comparé des Héros à des chiens.

Qu'on liſe ce nouveau morceau de la Henriade au huitieme Chant, on verra qu'une telle comparaiſon peut être très-digne de la majeſté de l'Epopée.

De Ligueurs en tumulte une foule s'avance:
Tels, au fond des forêts, précipitans leurs pas;
Ces animaux hardis, nourris pour les combats,
Fiers eſclaves de l'homme & nés pour le carnage,
Preſſent un Sanglier, en raniment la rage:

Ignorans le danger, aveuglés, furieux,
Le Cor excite au loin leur inſtinct belliqueux.
Les antres, les rochers, les monts en retentiſſent.
Ainſi contre Bourbon, mille ennemis s'uniſſent,
Il eſt ſeul contre tous abandonné du ſort,
Accablé par le nombre, entouré de la mort.

On trouve pluſieurs nouveaux traits pareils dans cette édition, & beaucoup de vers changés.

L'Auteur a eu ſoin de ne rimer que pour les oreilles & non pour les yeux. L'harmonie de la rime réſulte uniquement du retour des mêmes ſons. C'eſt de la prononciation des paroles & non de la maniere dont on les écrit que doit dépendre la rime. C'eſt auſſi pour cette raiſon qu'on ne fait plus rimer *fier* avec *foyer*, parce qu'on prononce *foyé* & qu'on ne prononce pas *fié*. C'eſt être exact que de rimer ſelon la prononciation des ſyllabes, & c'eſt pécher contre l'exactitude, que de ne rimer richement qu'aux yeux.

On a imprimé *Français* par un *a* comme dans l'édition de *Zaïre*, pour ſe conformer à l'uſage très-raiſonnable, & qui ſe confirme tous les jours de prononcer *Français* & non pas *François*. Cette orthographe était d'autant plus néceſſaire dans la Henriade, qu'il y eſt parlé de *S. François*, Fondateur des Cordeliers.

Sous l'habit d'Auguſtin, ſous le froc de François.

Il ſerait fort ridicule d'écrire & de prononcer un *François* comme on prononce *S. François* par un *o*.

On a mis au-devant de cette édition la Lettre

de M. Cochi, regardé à Florence comme un homme plein de ſçavoir & de goût. On l'avait déjà imprimée ailleurs ; mais c'eſt ici ſa véritable place.

On trouvera dans cette Lettre une idée neuve & hardie, c'eſt que le merveilleux n'eſt pas ce qui lui plaît le plus dans les Poëmes Epiques. Cela paraît très-vrai, & ſûrement Armide & Renaud, Didon & Enée ſont plus intéreſſans que les meſſages de Mercure & que la haine de Junon. S'il n'y avait que ce qu'on appelle du merveilleux dans les Poëmes anciens, ils ne ſeraient que des Recueils des Miracles du Paganiſme.

Mais je ne crois pas, comme M. Cochi, qu'on doive bannir ce merveilleux ; il doit ſeulement être employé avec ſobriété dans une Religion auſſi ſévere que la nôtre, & dans un ſiecle où la raiſon eſt devenue auſſi ſévere que la Religion.

C'eſt au Lecteur équitable à juger ſi l'Auteur de la Henriade a ſçu garder ce juſte tempérament. Tant d'éditions n'ont pu encore le rendre content de ſon propre ouvrage : mais je dirais que le Public doit l'être, ſi la reconnaiſſance & tous les ſentimens que je dois à M. de V*** ; ne rendaient mon témoignage ſuſpect de trop de zele ; d'ailleurs je crois que la Henriade le loue mieux que tout ce qu'on pourrait en dire.

LETTRE

LETTRE

A L'ACADÉMIE FRANÇAISE. 1756.

MESSIEURS, je crois qu'il n'appartient qu'à ceux qui ſont, comme vous, à la tête de la Littérature, d'adoucir les nouveaux déſagrémens auxquels les gens de Lettres ſont expoſés depuis quelques années. Lorſqu'on donne une piéce de Théâtre à Paris, ſi elle a un peu de ſuccès, on la tranſcrit d'abord aux repréſentations, & on l'imprime ſouvent pleine de fautes. Des curieux ſont-ils en poſſeſſion de quelques fragmens d'un ouvrage, on ſe hâte d'ajuſter ces fragmens comme on peut; on remplit les vuides au haſard, & on donne hardiment, ſous le nom de l'Auteur, un Livre qui n'eſt pas le ſien. C'eſt à la fois le voler & le défigurer. C'eſt ainſi qu'on s'aviſa d'imprimer ſous mon nom, il y a deux ans, ſous le titre ridicule d'*Hiſtoire Univerſelle*, deux petits volumes ſans ſuite & ſans ordre, qui ne contenaient pas l'Hiſtoire d'une Ville, & où chaque date était une erreur. Quand on ne peut imprimer l'ouvrage dont on eſt en poſſeſſion, on le vend en manuſcrit; & j'apprends qu'à préſent on débite de cette maniere quelques fragmens, informes & falſifiés, des Mémoires que j'avais amaſſés dans les Archives publiques ſur la guerre de 1741. On en uſe encore ainſi à l'égard d'une plaiſanterie faite, il y a plus de trente ans, ſur le même ſujet qui rendit Chapelain ſi fameux. Les copies manuſcrites, qu'on m'en a envoyées de Paris, ſont

de telle nature qu'un homme qui a l'honneur d'être votre confrere, qui ſçait un peu ſa langue, & qui a puiſé quelque goût dans votre Société & dans vos Ecrits, ne ſera jamais ſoupçonné d'avoir compoſé cet ouvrage tel qu'on le débite. On vient de l'imprimer d'une maniere, non moins ridicule & non moins révoltante. Ce Poëme a été d'abord imprimé à Francfort, quoiqu'il ſoit annoncé de Louvain, & l'on vient d'en donner en Hollande deux éditions qui ne ſont pas plus exactes que la premiere : cet abus de nous attribuer des ouvrages que nous n'avons pas faits, de falſifier ceux que nous ayons faits, & de vendre ainſi notre nom, ne peut être détruit que par le décri dans lequel ces œuvres de ténébres doivent tomber.

C'eſt à vous, Meſſieurs, & aux Académies formées ſur votre modéle, dont j'ai l'honneur d'être aſſocié, que je dois m'adreſſer. Lorſque des hommes comme vous élevent leurs voix, pour réprouver tous ces ouvrages que l'ignorance & l'avidité débitent, le Public que vous éclairez eſt bientôt déſabuſé. Je ſuis avec beaucoup de reſpect, &c.

RÉPONSE.

MONSIEUR, l'Académie eſt très-ſenſible aux chagrins que vous cauſent les éditions furtives & défigurées, dont vous vous plaignez. C'eſt un malheur attaché à la célébrité. Ce qui doit vous conſoler, Monſieur, c'eſt de ſçavoir que les Lecteurs capables de ſentir le mérite de vos Ecrits, ne

vous attribueront jamais les ouvrages que l'ignorance & la malignité vous imputent, & que tous les honnêtes gens partagent votre peine. En vous rendant compte des sentimens de l'Académie, je vous prie d'être persuadé, &c. DUCLOS, *Séc. Perp.*

AUTRE LETTRE.

MESSIEURS, daignez recevoir mes très-humbles remercimens de la sensibilité publique que vous avez témoignée sur le vol & la publication de mes manuscrits, & permettez-moi d'ajouter que cet abus introduit, depuis quelques années dans la Librairie, doit vous intéresser personnellement. Vos ouvrages qui excitent plus d'empressement que les miens, ne seront pas exempts d'une pareille rapacité.

L'Histoire prétendue de la guerre de 1741, qui paraît sous mon nom, est non-seulement un ouvrage à la vérité défigurée en plusieurs endroits, mais un manque de respect à notre Nation : la gloire qu'elle a acquise dans cette guerre, méritait une Histoire imprimée avec plus de soin. Mon véritable ouvrage, composé à Versailles sur les Mémoires des Ministres & des Généraux, est depuis plusieurs années entre les mains de M. le Comte d'Argenson, & n'en est point sorti. Ce Ministre sçait à quel point l'Histoire que j'ai écrite differe de celle qu'on m'attribue. La mienne finit au Traité d'Aix-la-Chapelle, & celle qu'on débite sous mon nom ne va que jusqu'à la bataille de Fontenoy ; c'est un tissu

informe de quelques-unes de mes minutes dérobées & imprimées par des hommes également ignorans. Les interpolations, les omissions, les mépriſes, les menſonges y ſont ſans nombre. L'Editeur ne ſçait ſeulement pas le nom des perſonnes & des pays dont il parle : & pour remplir les vuides du manuſcrit, il a copié preſque mot à mot près de trente pages du ſiécle de Louis XIV. Je ne puis mieux comparer cet avorton qu'à cette Hiſtoire Univerſelle, qui a été imprimée ſous mon nom il y a quelques années. Je ſçais que tous les gens de Lettres de Paris ont marqué leur juſte indignation de ces procédés. Je ſçais avec quel mépris & avec quelle horreur on a vu les notes dont un Editeur a défiguré le ſiécle de Louis XIV. Je dois m'adreſſer à vous, Meſſieurs, dans ces occaſions avec d'autant plus de confiance que je n'ai travaillé, comme vous, que pour la gloire de ma patrie, & qu'elle ſerait flétrie par ces éditions indignes, ſi elle pouvait l'être.

Je ne vous parle point, Meſſieurs, de je ne ſçais quel Poëme, entierement défiguré, qui paraît auſſi depuis peu. Ces œuvres de ténébres ne méritent pas d'être relevées, & ce ſeroit abuſer des bontés dont vous m'honorez. Je vous en demande la continuation.

EXTRAIT D'UNE LETTRE

Sur le Poëme de la PUCELLE.

IL y a trente ans que pour m'amuſer je voltigeais ſur cette corde, & deux ou trois mauvais Gilles

en ont voulu faire autant dans le Préau de leur Foire; je leur abandonne cette sottise, à laquelle mon âge, mes maladies, ma façon de penser ne me permettent pas de faire désormais la moindre attention.

PRÉFACE
DE L'ANTI-MACHIAVEL.

Je crois rendre service aux hommes en publiant l'*Examen de Machiavel*. L'illustre Auteur de cette Réfutation est une de ces grandes ames que le Ciel forme rarement pour ramener le genre-humain à la vertu, par leurs préceptes & par leurs exemples. Il mit par écrit ses pensées, il y a quelques années, dans le seul dessein d'écrire des vérités que son cœur lui dictait. Il était encore très-jeune; il voulait seulement se former à la sagesse & à la vertu; il comptait ne donner des leçons qu'à soi-même; mais ces leçons qu'il s'est données méritent d'être celles de tous les Rois, & peuvent être la source du bonheur des hommes. Il me fit l'honneur de m'envoyer son manuscrit; je crus qu'il était de mon devoir de lui demander la permission de le publier. Le poison de Machiavel est trop public, il fallait que l'antidote le fût aussi; on s'arrachait à l'envi les copies manuscrites, il en courait déjà de très-fautives, & l'ouvrage allait paraître défiguré, si je n'avais eu le soin de fournir cette copie exacte, à laquelle j'espere que les Libraires se conformeront.

On ſera ſans doute étonné, quand j'apprendrai aux Lecteurs, que celui qui écrit en Français d'un ſtyle ſi noble, ſi énergique & ſouvent ſi pur, eſt un jeune Etranger, qui n'était encore jamais venu en France. On trouvera même qu'il s'exprime beaucoup mieux qu'Amelot de la Houſſaye, que je fais imprimer à côté de la réfutation; mais c'eſt ainſi que celui dont je publie l'ouvrage a réuſſi dans toutes les choſes auxquelles il s'eſt appliqué. Qu'il ſoit Anglais, Eſpagnol ou Italien, il n'importe, ce n'eſt pas de ſa patrie, mais de ſon Livre dont il s'agit ici. Je le crois mieux fait & mieux écrit que celui de Machiavel; & c'eſt un bonheur pour le genre humain, qu'enfin la vertu ait été mieux ornée que le vice.

Maître de ce précieux dépôt, j'ai laiſſé exprès quelques expreſſions de génie qui ne ſont pas tout-à-fait Françaiſes, mais qui méritent de l'être; & j'oſe dire que ce Livre peut à la fois perfectionner notre Langue & nos mœurs. Au reſte, j'avertis que tous les Chapitres ne ſont pas autant de réfutations de Machiavel, par ce que cet Italien ne prêche pas le crime dans tout ſon Livre. Il y a quelques endroits de l'ouvrage que je préſente, qui ſont plutôt des réflexions ſur Machiavel, que contre Machiavel; voilà pourquoi je donne au Livre le titre d'*Examen*.

L'illuſtre Auteur ayant pleinement répondu à Machiavel, mon partage ſera ici de répondre en peu de mots à la Préface d'Amelot de la Houſſaye. Ce Traducteur a voulu ſe donner pour un Politique; mais je puis aſſurer que celui qui combat ici Machiavel eſt véritablement ce qu'Amelot veut paraître.

Amelot était un de ces Auteurs qui compoſent pour vivre, & ce qu'on peut dire peut-être de plus favorable pour lui, c'eſt qu'il traduiſit le *Prince de Machiavel*, & en ſoûtint les maximes plutôt dans l'intention de débiter ſon Livre que dans celle de perſuader : il parle beaucoup de raiſon d'Etat dans ſon Epître dédicatoire, mais un homme * qui n'a pas eu le ſecret de ſe tirer de la miſere, entend mal à mon gré la raiſon d'Etat.

Il veut juſtifier ſon Auteur par le témoignage de Juſte-Lipſe, qui avait, dit-il, autant de piété & de Religion que de ſçavoir & de politique. Sur quoi je remarquerai, 1°. que Juſte-Lipſe & tous les ſçavans dépoſeraient en vain en faveur d'une doctrine funeſte au genre humain ; 2°. que la *Piété* & la *Religion* dont on ſe pare ici très-mal à propos enſeignent tout le contraire ; 3°. que Juſte-Lipſe né Catholique, devenu Luthérien, puis Calviniſte, & enfin redevenu Catholique, ne paſſa jamais pour un homme Religieux, malgré ſes très-mauvais vers pour la Vierge ; 4°. que ſon gros Livre de Politique eſt le plus mépriſé de ſes ouvrages, tout dédié qu'il eſt aux Empereurs, Rois & Princes ; 5°. qu'il dit préciſément le contraire de ce qu'Amelot lui fait dire. » Plût à Dieu, dit » Juſte-Lipſe, page 9 de l'édition de Plantin, » que Machiavel eût conduit ſon Prince au Tem» ple de la vertu & de l'honneur ; mais en ne » ſuivant que l'utile, il s'eſt trop écarté du che» min royal de l'honnête. «

Amelot a ſupprimé exprès ces paroles. La mo-

* Ayant été Sécrétaire d'Ambaſſade.

de ſon tems était encore de citer mal à propos ? mais altérer un paſſage auſſi eſſentiel, ce n'eſt pas être pédant, ce n'eſt pas ſe tromper ; c'eſt calomnier. Le grand homme dont je ſuis l'Editeur, ne cite point ; mais ou je me trompe fort, ou il ſera cité à jamais par tous ceux qui aimeront la raiſon ou la juſtice.

Amelot s'efforce de prouver que Machiavel n'eſt point impie : il s'agit bien ici de piété. Un homme donne au monde des leçons d'aſſaſſinat & d'empoiſonnement, & ſon Traducteur oſe parler de ſa dévotion.

Les Lecteurs ne prennent point ainſi le change ; Amelot a beau dire que ſon Auteur a beaucoup loué les Cordeliers & les Jacobins ; il n'eſt point ici queſtion de Moines, mais de Souverains à qui l'Auteur voulait enſeigner l'art d'être méchans, qu'on ne ſçavait que trop ſans lui.

D'ailleurs croirait-on bien juſtifier Miriwits, Cartouche, ou Ravaillac, en diſant qu'ils avaient de très-bons ſentimens ſur la Religion, & ſe ſervira-t-on toujours de ce mot ſacré pour flétrir les plus honnêtes gens, & pour juſtifier les plus corrompus & les plus criminels ?

Céſar Borgia, dit encore le Traducteur, *eſt un bon modèle pour les Princes nouveaux* ; c'eſt-à-dire, pour les uſurpateurs. Mais premierement, tout Prince nouveau n'eſt point uſurpateur : les Médicis étaient nouvellement Princes, & on ne pouvait leur reprocher d'uſurpation. Secondement, l'exemple du bâtard d'Alexandre VI, toujours déteſté & ſouvent malheureux, eſt un méchant modèle pour tout Prince.

Enfin la Houſſaye prétend que Machiavel haïſſait la tyrannie : ſans doute tout homme la déteſte ; mais il eſt bien lâche & bien affreux de la déteſter & de l'enſeigner.

Je n'en dirai pas davantage, il faut écouter le vertueux Auteur dont je ne ferais qu'affaiblir les ſentimens & les expreſſions.

PANTAODAI,

ÉTRENNES

A MADEMOISELLE CLAIRON,

PAR A** C**.

A Paris, le premier Janvier 1761.

BELLE CLAIRON, Peintre de la Nature,
Vous l'imitez & vous l'embelliſſez ;
La voix, l'eſprit, la grace, la figure,
Le ſentiment n'eſt point encore aſſez ;
Vous nous rendez ce prodige d'Athene
Que le génie étalait ſur la Scene.
Quand, dans les Arts de l'eſprit & du goût,
On eſt ſublime, on eſt égal à tout ;
Que dis-je ? on regne, & d'un Peuple fidele
On eſt chéri, ſur-tout ſi l'on eſt belle.
O ma CLAIRON ! qu'un deſtin ſi flatteur
Eſt différent de celui d'un Auteur !

Je crois vous voir ſur ce brillant Théâtre,
Où tout Paris, de votre Art idolâtre,

Porte en tribut ſon eſprit & ſon cœur:
Vous récitez des vers plats & ſans grace;
Vous leur donnez la force & la douceur;
D'un froid récit vous échauffez la glace,
Les contre-ſens deviennent des raiſons:
Vous exprimez, par vos ſublimes ſons,
Par vos beaux yeux, ce que l'Auteur veut dire;
Vous lui donnez tout ce qu'il croit avoir;
Vous exercez un magique pouvoir
Qui fait aimer ce qu'on ne ſçaurait lire;
On bat des mains, & l'Auteur ébaudi
Se remercie, & penſe être applaudi.
La toile tombe, alors le charme ceſſe;
Le Spectateur apportait des préſens,
Aſſez communs, de ſifflets & d'encens.
Il fait deux lots, quand il ſort de l'yvreſſe;
L'un pour l'Auteur, l'autre pour ſon appui;
L'encens pour vous, & les ſifflets pour lui.

Vous, cependant au doux bruit des éloges,
Qui vont pleuvant de l'Orcheſtre & des Loges;
Marchant en Reine, & traînant après vous
Vingt Courtiſans l'un de l'autre jaloux,
Vous admettez près de votre toilette
Du noble eſſain la cohue indiſcrette.
L'un dans la main vous gliſſe un billet doux;
L'autre à Paſſy vous propoſe une fête;
Joſſe, avec vous, veut ſouper tête-à-tête:
(Candale y ſoupe, & rit tout bas d'eux tous.)
On vous entoure, on vous preſſe, on vous laſſe;
Le pauvre Auteur eſt tapi dans un coin,
Se fait petit, tient à peine une place:

Certain Marquis l'appercevant de loin,
Dit : Eh ! c'eſt vous... Bon jour, Monſieur Pancrace ;
Bon jour.... Vraiment, votre Piece a du bon.
Pançrace fait révérence profonde,
Bégaye un mot, à quoi nul ne répond,
Puis ſe retire, & ſe croit du beau monde.

Un Intendant des Plaiſirs dits *Menus*,
Chez qui les Arts ſont toujours bien venus,
Grand connaiſſeur, & pour vous plein de zele,
Vous avertit que la Piece nouvelle
Aura l'honneur de paraître à la Cour.

Vous arrivez, conduite par l'Amour,
On vous préſente à la Reine, aux Princeſſes,
Aux vieux Seigneurs, qui, dans leurs vieux propos,
Vont regrettant le chant de la Duclos ;
Vous recevez complimens & careſſes :
Chacun accourt, chacun dit : la voilà.
De tous les yeux vous êtes remarquée ;
De mille mains on vous verrait claquée
Dans le Sallon, ſi le Roi n'était là.

Pancrace ſuit, un gros Huiſſier lui ferme
La porte au nez, il reſte comme un terme,
La bouche ouverte & le front interdit,
Comme Francus, qui tout brillant de gloire,
Ayant en Cour préſenté ſon mémoire,
Crêve à la fois de honte & de dépit.
Il gratte, il gratte, il ſe préſente, il dit :
Je ſuis l'Auteur... Hélas ! mon pauvre héte,
C'eſt pour cela que vous n'entrerez pas.
Le malheureux, honteux de ſa miſere,
S'eſquive en hâte & murmurant tout bas,

De voir en lui les neuf Muſes bannies :
Du tems paſſé regrettant les beaux jours,
Il rime encore & s'étonne toujours
Du peu de cas qu'on fait des grands génies.

Pour l'achever, quelque compilateur,
Froid Gazetier, jaloux d'un froid Auteur,
Quelque Fréron dans ſon an Littéraire,
Vient l'entamer de ſa dent mercénaire.
A l'Abboyeur il reſte abandonné,
Comme un Eſclave aux bêtes condamné.
Voilà ſon ſort, & puis cherchez à plaire.

Mais c'eſt bien pis, hélas! s'il réuſſit :
L'Envie alors, Euménide implacable,
Chez les vivans Harpie inſatiable,
Que la mort ſeule à grand'peine adoucit,
L'affreuſe Envie active, impatiente,
Verſant le fiel de ſa bouche écumante,
Court à Paris, par de longs ſifflemens,
Dans leurs greniers réveiller ſes enfans.
A cette voix, les voilà qui deſcendent,
Qui dans le monde, à grands flots, ſe répandent;
En manteau court, en ſoutane, en rabat;
En petit maître, en petit Magiſtrat.
Ecoutez-les : cette œuvre dramatique
Eſt dangereuſe, & l'Auteur hérétique.

Mais s'il compoſe un ouvrage nouveau,
Qui puiſſe plaire à Boufflers, à Beauveau,
A ce vainqueur des Anglais & des Belles,
Qui ne trouva ni rivaux, ni cruelles :
Si le bon goût du généreux Choiſeuil
A ſes travaux fait un honnête accueil,

S'il trouve grace aux yeux de la Marquiſe,
Du ſeul mérite en plus d'un genre épriſe ;
S'il ſatisfait la Valliere & d'Ayen,
Malheur à lui : la cohorte empeſtée
Damne mon homme, & le Journal Chrétien
Secretement vous le déclare Athée.
S'il répond peu, c'eſt qu'il eſt accablé ;
Si mépriſant l'Envie & ſes trompettes,
Il vit en paix dans ſes belles retraites,
S'il y ſert Dieu, c'eſt qu'il eſt exilé.
Ainſi toujours ou Zoïle ou Therſite
Pourſuit le ſage & noircit le mérite.

Mais, grace au Ciel, il eſt un Roi puiſſant ;
Qui d'un coup d'œil protége l'innocent,
Et d'un coup d'œil démaſque l'hypocrite ;
Il hait la fraude, il hait les impoſteurs,
Des factions il connaît les auteurs.
Tremblez, méchans, qui trompez ſa juſtice ;
Craignez l'Hiſtoire, elle eſt votre ſupplice ;
Craignez ſa main : cette main, qui des Rois
A ſur l'airain conſacré les exploits,
Y gravera vos infâmes cabales,
Vos ſourds complots, vos ténébreux ſcandales ;
L'Hypocriſie au perfide ſourire,
Le Fanatiſme étincelant de rage,
Le fade Orgueil peignant ſon plat viſage
Du fard brillant de l'amour du pays,
Tout paraîtra dans ſon jour véritable ;
On vous verra l'horreur & le mépris
D'un peuple entier par vos fourbes ſurpris.

Le Dieu des vers, ce Dieu de la lumiere,
Dont votre oreille ignore les accens,
Et dont votre œil fuit les rayons perçans;
Ce même Dieu, finiſſant ſa carriere,
Daigne écraſer & plonger dans la nuit
L'affreux Pithon que la fange a produit.

Mais aujourd'hui, dans leurs grottes obſcures,
Laiſſons ſiffler ces couleuvres impures;
Ne fouillons pas de leurs hideux portraits
Les doux crayons qui deſſinent vos traits,
Belle CLAIRON, toutes ces barbaries
Sont des objets à vos yeux inconnus;
Et quand on parle à Minerve, à Vénus,
Faut-il nommer Cerbere & les Furies?

FRAGMENT D'UNE LETTRE,

Sur la conſidération qu'on doit aux Gens de Lettres.

ON ne trouve ni en Angleterre, ni en aucun Pays du Monde, des établiſſemens en faveur des Beaux-Arts comme en France. Il y a preſque par-tout des Univerſités: mais c'eſt dans la France ſeule qu'on trouve ces utiles encouragemens pour l'Aſtronomie, pour toutes les parties des Mathématiques, pour celles de la Médecine, pour les recherches

de l'Antiquité, pour la Peintute, la Sculpture & l'Architecture. LOUIS XIV s'eſt immortaliſé par toutes ces fondations, & cette immortalité ne lui a pas coûté deux cent mille francs par an.

J'avoue que c'eſt un de mes étonnemens, que le Parlement d'Angleterre, qui s'eſt aviſé de promettre 20000 guinées à celui qui ferait l'impoſſible découverte des longitudes, n'ait jamais penſé à imiter LOUIS XIV dans ſa magnificence envers les Arts.

Le mérite trouve à la vérité en Angleterre d'autres récompenſes plus honorables pour la Nation: tel eſt le reſpect que ce Peuple a pour les talens, qu'un homme de mérite y fait toujours fortune.

M. Adiſſon en France eût été de quelque Académie & aurait pû obtenir, par le crédit de quelque femme, une penſion de 1200 liv. ou plutôt on lui aurait fait des affaires, ſous prétexte qu'on aurait apperçu dans ſa Tragédie de Caton quelques traits contre le portier d'un homme en place; en Angleterre il a été Sécretaire d'Etat. M. Newton était Intendant des monnoyes du Royaume: M. Congreve avait une Charge importante: M. Prior a été Plénipotentiaire: le Docteur Swift eſt Doyen d'Irlande, & y eſt beaucoup plus conſidéré que le Primat. Si la Religion de M. Pope ne lui permet pas d'avoir une place, elle n'empêche pas que ſa traduction d'Homere ne lui ait valu deux cent mille francs. J'ai vû long-tems en France l'Auteur de Rhadamiſte prêt à mourir de faim, & le fils d'un des plus grands hommes que la France ait eu, & qui commençait à marcher ſur les traces de ſon pere, était réduit à la miſere ſans M. Fagon.

Ce qui encourage le plus les gens de Lettres en Angleterre, c'eſt la conſidération où ils ſont; le portrait du premier Miniſtre ſe trouve ſur la cheminée de ſon cabinet: mais j'ai vû celui de M. Pope dans vingt maiſons.

M. Newton était honoré de ſon vivant, & l'a été après ſa mort, comme il devait l'être. Les principaux de la Nation ſe ſont diſputé l'honneur de porter le poële à ſon convoi. Entrez à Weſtminſter; ce ne ſont pas les tombeaux des Rois qu'on y admire: ce ſont les monumens que la reconnaiſſance de la Nation a érigés aux plus grands Hommes qui ont contribué à ſa gloire; vous y voyez leurs ſtatues, comme on voyait dans Athènes celles des Sophocles & des Platons; & je ſuis perſuadé que la ſeule vûe de ces glorieux monumens a excité plus d'un eſprit & a formé plus d'un grand homme.

On a même reproché aux Anglais d'avoir été trop loin dans les honneurs qu'ils rendent au ſimple mérite; on a trouvé à redire qu'ils ayent enterré dans Weſtminſter la célebre Comédienne Mademoiſelle Oldfield, à peu près avec les mêmes honneurs qu'on a rendus à M. Newton.

Mais je puis vous aſſurer que les Anglais, dans la pompe funebre de Mademoiſelle Oldfield enterrée dans leur Saint Denis, n'ont rien conſulté que leur goût; ils ſont bien loin d'attacher l'infamie à l'art des Sophocles & des Euripides, & de retrancher du corps de leurs Citoyens ceux qui ſe dévouent à réciter devant eux des ouvrages dont leur Nation ſe glorifie.

Quelques-uns ont prétendu qu'ils avaient affecté d'honorer

d'honorer à ce point la mémoire de cette Actrice, afin de nous faire sentir la barbare & lâche injustice qu'ils nous reprochent, d'avoir jetté à la voirie le corps de Mademoiselle le *Couvreur*.

On se garde bien, en Italie, de flétrir l'Opera, & d'excommunier le Signor *Tenezini* ou la Signora *Cuzzoni*. Pour moi, j'oserais souhaiter qu'on pût supprimer, en France, je ne sçais quels mauvais Livres qu'on a imprimés contre nos Spectacles. Lorsque les Italiens & les Anglais apprennent que nous flétrissons de la plus grande infamie un Art dans lequel nous excellons, que l'on excommunie des personnes gagées par le Roi, que l'on condamne comme impie un Spectacle représenté chez des Religieux & dans les Couvens, qu'on deshonore des Jeux où de grands Princes ont été Acteurs, qu'on déclare œuvres du Démon des Pieces revues par des Magistrats les plus séveres & représentées devant une Reine vertueuse; quand, dis-je, des Etrangers apprennent cette insolence, cette barbarie gothique, qu'on ose nommer sévérité chrétienne, que voulez-vous qu'ils pensent de notre Nation? Et comment peuvent-ils concevoir, ou que nos Loix autorisent un Art si infâme, ou qu'on ose marquer de tant d'infâmie un Art autorisé par les Loix, récompensé par les Souverains, cultivé par les plus grands hommes, & admiré des Nations; & qu'on trouve, chez le même Libraire, l'impertinente déclamation contre nos Spectacles, à côté des ouvrages immortels de Corneille, de Racine, de Moliere, de Quinault?

Du tems de Charles premier, & dans le commencement de ces guerres civiles susciteés par des

Rigoristes fanatiques, qui eux-mêmes en furent enfin les victimes, on écrivait beaucoup contre les Spectacles, d'autant plus que Charles premier & sa femme, fille de notre Henri le Grand, les aimaient extrêmement.

Un Docteur nommé *Prynn*, scrupuleux à toute outrance, qui se serait cru damné, s'il avait porté un manteau court au lieu d'une soutane, & qui aurait voulu que la moitié des hommes eût massacré l'autre pour la gloire de Dieu & de la *Propaganda Fide*, s'avisa d'écrire un fort mauvais Livre contre d'assez bonnes Comédies qu'on jouait tous les jours très innocemment devant le Roi & la Reine. Il cita l'autorité des Rabbins & quelques passages de S. Bonaventure, pour prouver que l'Œdipe de Sophocle était l'ouvrage du malin, que Térence était excommunié *ipso facto*; & il ajouta que sans doute Brutus, qui était un Janséniste très-sévere, n'avait assassiné César, que parce que César, qui était Grand-Prêtre, avait composé une Tragédie d'Œdipe; enfin, il dit que tous ceux qui assistaient à un Spectacle étaient des excommuniés qui reniaient leur croyance & leur baptême. C'était outrager le Roi & toute la famille Royale. Les Anglais respectaient alors Charles premier; ils ne voulurent pas souffrir qu'on parlât d'excommunier ce même Prince, à qui ils firent depuis couper la tête. M. Prynn fut cité devant la Chambre Étoilée, condamné à voir son beau Livre, (dont le P. le B*** a emprunté le sien,) brûlé par la main du Bourreau; & lui, à avoir les oreilles coupées: son procès se voit dans les Actes publics.

LETTRE
A MONSIEUR L'ABBÉ DU BOS,
De l'Académie Françaiſe.

IL y a déjà long-tems, Monſieur, que je vous ſuis attaché par la plus forte eſtime; je vais l'être par la reconnaiſſance. Je ne vous répéterai point ici que vos Livres doivent être le Bréviaire des gens de Lettres, que vous êtes l'Ecrivain le plus utile & le plus judicieux que je connaiſſe: je ſuis ſi charmé de voir que vous êtes le plus obligeant, que je ſuis tout occupé de cette derniere idée.

Il y a long-tems que j'ai raſſemblé quelques matériaux pour faire l'Hiſtoire du ſiécle de Louis XIV. Ce n'eſt point ſimplement la Vie de ce Prince que j'écris, ce ne ſont point les Annales de ſon Regne: c'eſt plutôt l'Hiſtoire de l'Eſprit humain puiſée dans le ſiécle le plus glorieux à l'Eſprit humain.

Cet ouvrage eſt diviſé en chapitres; il y en a vingt deſtinés à l'Hiſtoire générale: ce ſont vingt tableaux des grands événemens du tems. Les principaux perſonnages ſont ſur le devant de la toile, la foule eſt dans l'enfoncement. Malheur aux détails, la poſtérité les néglige tous; c'eſt une vermine qui tue les grands ouvrages. Ce qui caractériſe le ſiécle, ce qui a cauſé des révolutions, ce qui ſera important dans cent années, c'eſt-là tout ce que je veux écrire aujourd'hui.

Il y a un chapitre pour la vie privée de Louis XIV.

Deux pour les grands changemens faits dans la Police du Royaume, dans le Commerce, dans les Finances.

Deux pour le Gouvernement Eccléſiaſtique, dans leſquels la révocation de l'Edit de Nantes & l'affaire de la Régale ſont compriſes.

Cinq ou ſix pour l'Hiſtoire des Arts, à commencer par *Deſcartes* & à finir par *Rameau*.

Je n'ai d'autres Mémoires pour l'Hiſtoire générale, qu'environ deux cens volumes de Mémoires imprimés, que tout le monde connaît. Il ne s'agit que de former un corps bien proportionné de tous ces membres épars, & de peindre avec des couleurs vraies, mais d'un trait, ce que *Larrey*, *Linieres*, *Lamberti*, *Rouſſet*, falſifient & délayent dans des volumes.

J'ai, pour la vie privée de Louis XIV, les Mémoires de M. *Dangeau*, en 40 volumes, dont j'ai extrait 40 pages. J'ai ce que j'ai entendu dire à de vieux Courtiſans, Valets, grands Seigneurs & autres. Je rapporte les faits dans leſquels ils s'accordent, j'abandonne le reſte aux converſations des faiſeurs d'Anecdotes.

J'ai un extrait de la fameuſe Lettre du Roi au ſujet de M. de *Barbeſieux*, dont il marque tous les défauts, auquel il pardonne en faveur des ſervices du pere : ce qui caractériſe Louis XIV bien mieux que les flatteries de *Péliſſon*.

Je ſuis aſſez inſtruit de l'homme au maſque de fer ; mort à la Baſtille. J'ai parlé à des gens qui l'ont ſervi.

Il y a une eſpece de Mémorial écrit de la main de Louis XIV, qui doit être dans le cabinet de

Louis XV. M. H** le connaît sans doute : mais je n'ose en demander communication.

Sur les affaires de l'Eglise, j'ai tout le fatras des injures, & je tâcherai d'extraire une once de miel de l'absinthe des *Jurieux*, des *Quesnels*, & des *Doucins*.

Pour le dedans du Royaume, j'examine les Mémoires des Intendans, & les bons Livres qu'on a sur cette matiere.

M. l'Abbé de *Saint-Pierre* a fait un Journal politique de Louis XIV, que je voudrais bien qu'il me confiât. Je ne sçais s'il fera cet acte de *bienfaisance pour gagner le Paradis*.

A l'égard des Arts & des Sciences, il n'est question, je crois, que de tracer la marche de l'Esprit humain, en Philosophie, en Eloquence, en Poësie, en Critique : de marquer les progrès de la Peinture, de la Sculpture, de la Musique, de l'Orfévrerie, des Manufactures de tapisseries, de glaces, de draps, d'étoffes d'or, & de l'Horlogerie.

Je ne veux que peindre, chemin faisant, les génies qui ont excellé dans ces parties : Dieu me préserve d'employer 300 pages à l'histoire de *Gassendi*. La vie est trop courte, le tems trop précieux pour dire des choses inutiles. En un mot, Monsieur, vous voyez mon plan mieux que je ne pourrais vous le dessiner : je ne me presse point d'élever mon bâtiment (1) : *pendent opera interrupta, minæque murorum ingentes*. Si vous daigniez me con-

(1) Ce bâtiment est élevé, & tout le monde convient que c'est un des meilleurs ouvrages de M. de V***.

duire, je pourrais dire alors : *æquataque machina cœlo*. Voyez ce que vous pouvez faire pour moi, pour la vérité, pour un siécle qui vous compte parmi ses ornemens.

A qui daignerez-vous communiquer vos lumieres, si ce n'est à un homme qui aime sa patrie & la vérité, & qui ne cherche à écrire l'Histoire ni en flatteur, ni en Panégyriste, ni en Gazetier, mais en Philosophe ?

Celui qui a si bien débrouillé le cahos de l'origine des Français, m'aidera sans doute à répandre la lumiere sur les plus beaux jours de la France. Songez, Monsieur, que vous rendez service à votre disciple & à votre admirateur.

A Cirey, ce 30 Octobre 1738.

LETTRE
A MONSIEUR BROSSETTE.*

Je suis bien flatté de plaire à un homme comme vous, Monsieur : mais je le suis encore davantage de la bonté que vous avez de vouloir bien faire des corrections si judicieuses dans l'Histoire de Charles XII.

Je ne sçais rien de si honorable pour les ouvrages de M. *Despréaux* que d'avoir été commentés par vous & lûs par Charles XII. Vous avez raison

* Auteur d'un très-bon Commentaire des Ouvrages de *Despréaux*.

de dire que le sel de ses Satyres ne pouvait gueres être senti par un Héros Vandale, qui était beaucoup plus occupé de l'humiliation du Czar & du Roi de Pologne que de celle de *Chapelain* & de *Cotin*. Pour moi, quand j'ai dit que les Satyres de *Boileau* n'étaient pas ses meilleures pieces, je n'ai pas prétendu pour cela qu'elles fussent mauvaises; c'est la premiere maniere de ce grand Peintre, fort inférieure à la vérité à la seconde, mais très-supérieure à celle de tous les Ecrivains de son tems, si vous en exceptez M. *Racine*. Je regarde ces deux grands hommes comme les seuls qui ayent eu un pinceau correct, qui ayent toujours employé des couleurs vives & copié fidélement la Nature. Ce qui m'a toujours charmé dans leur style, c'est qu'ils ont dit ce qu'ils voulaient dire, & que jamais leurs pensées n'ont rien coûté à l'harmonie ni à la pureté du langage. Feu M. *de la Motte*, qui écrivait bien en prose, ne parlait plus Français, quandil faisait des vers. Les Tragédies de tous nos Auteurs, depuis Mr. *Racine*, sont écrites dans un style froid & barbare; aussi *la Motte* & ses Consorts faisaient tout ce qu'ils pouvaient pour rabaisser M. *Despréaux*, auquel ils ne pouvaient s'égaler. Il y a encore, à ce que j'entends dire, quelques-uns de ces Beaux-Esprits subalternes, qui passent leur vie dans les Caffés, lesquels font à la mémoire de M. *Despréaux* le même honneur que les *Chapelains* faisaient à ses écrits de son vivant; ils en disent du mal, parce qu'ils sentent que si M. *Despréaux* les eût connus, il les aurait mépriſés autant qu'ils méritent de l'être. Je serais très-fâché que ces Messieurs crussent que je pense comme eux, parce que je fais une grande

différence entre ſes premieres Satyres & ſes autres Ouvrages. Je ſuis ſur-tout de votre avis ſur la neuvieme Satyre, qui eſt un chef-d'œuvre, & dont l'Epître aux Muſes, de *Rouſſeau*, n'eſt qu'une imitation un peu forcée. Je vous ſerai très-obligé de me faire tenir la nouvelle édition des ouvrages de ce grand homme, qui méritait un Commentateur comme vous. Si vous voulez auſſi, Monſieur, me faire le plaiſir de m'envoyer l'*Hiſtoire de Charles XII*, de l'édition de Lyon, je ſerai fort aiſe d'en avoir un exemplaire. Je ſuis, &c. 14 *Avril* 1732.

LETTRE, AU MÊME.

Je regarde, Monſieur, comme un de mes devoirs de vous envoyer les éditions de la *Henriade* qui parviennent à ma connaiſſance : en voici une, qui, bien que très-fautive, ne laiſſe pas d'avoir quelque ſingularité, à cauſe de pluſieurs variantes qui s'y trouvent, & dans laquelle on a de plus imprimé mon *Eſſai ſur l'Epopée*, tel que je l'ai compoſé en Français, & non pas tel que M. l'Abbé *Desfontaines* l'avait traduit d'après mon Eſſai Anglais. Vous trouvez peut-être aſſez plaiſant que je ſois un Auteur traduit par mes compatriotes, & que je me ſois retraduit moi-même. Mais ſi vous aviez été deux ans, comme moi, en Angleterre, je ſuis ſûr que vous auriez été ſi touché de l'énergie de cette langue, que vous auriez compoſé quelque choſe en Anglais.

Cette *Henriade* a été traduite en vers à Londres & en Allemagne. Cet honneur qu'on me fait dans

les pays étrangers, m'enhardit un peu auprès de vous. Je ſçais que vous êtes en commerce avec *Rouſſeau*, mon ennemi; mais vous reſſemblez à *Pomponius-Atticus*, qui était courtiſé à la fois par *Céſar* & par *Pompée*. Je ſuis perſuadé que les invectives de cet homme, en qui je reſpecte l'amitié dont vous l'honorez, ne feront que vous affermir dans les bontés que vous avez toujours eues pour moi. Vous êtes l'ami de tous les gens de Lettres, & vous n'êtes jaloux d'aucun. Plût à Dieu que le Sieur *Rouſſeau* eût un caractere comme le vôtre.

Permettez-moi, Monſieur, que je mette dans votre paquet un autre paquet pour M. le Marquis de *Caumont*: c'eſt un homme qui, comme vous, aime les Lettres, & que le bon goût a fait ſans doute votre ami.

Quel tems, Monſieur, pour vous envoyer des vers!

Hinc movet Euphrates, illinc Germania Bellum.
. . . . . *Sævit toto Mars impius orbe.*
. . . . . *Et carmina tantùm*
Noſtra valent, Lycida, tela inter Martia, quantùm
Chaonias dicunt, Aquilâ veniente, columbas.

On a pris le Fort de Kell, on ſe bat en Pologne, on va ſe battre en Italie.

I nunc, & verſus tecum meditare canoros.

Voilà bien du Latin que je vous cite; mais c'eſt avec des Dévots comme vous, que j'aime à réciter mon Bréviaire.

22 *Novembre* 1733.

LETTRE, AU MÊME.

Il n'y a perſonne, Monſieur, à qui je faſſe plus volontiers hommage de mes ouvrages, qu'à vous. J'ai fait mettre à la Diligence de Lyon un petit paquet couvert de toile cirée, contenant deux exemplaires de l'*Hiſtoire de Charles XII.* Il y en a un que je vous ſupplie de rendre à M. *de Sozzi*, qui me fait l'honneur de m'écrire quelquefois, & à qui mes infirmités ne me permettent pas de répondre auſſi ſouvent que je le déſire. Si vos occupations vous laiſſaient le tems de m'écrire votre ſentiment ſur cet ouvrage, je vous ſerais très-obligé. Vous y verrez une infinité de fautes d'impreſſion, qu'un Lecteur judicieux rectifie aiſément. Je voudrais qu'il me fût auſſi aiſé de corriger les miennes & de mériter l'approbation d'un Juge auſſi éclairé que vous. Je ſuis, &c.

Paris, 28 *Novembre* 1733.

LETTRE A MONSIEUR C**,

Editeur des Œuvres de ROUSSEAU, 1741.

J'ai reçu, Monſieur, la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, avec votre projet de Souſcription pour les Œuvres du célebre Poëte dont vous étiez ami. Je me mets très-volontiers au rang des Souſcripteurs, quoique j'aie été mal-

heureuſement au rang de ſes ennemis les plus déclarés ; je vous avouerai même que cette inimitié peſait beaucoup à mon cœur : j'ai toujours penſé, j'ai dit, j'ai écrit que les gens de Lettres devraient être tous freres. Ne les perſécute-t-on pas aſſez ? Faut-il qu'ils ſe perſécutent encore eux-mêmes les uns les autres ? Plût à Dieu qu'ils puſſent s'aider, ſe ſoutenir, ſe conſoler mutuellement ! Il ſemblait que la Deſtinée, en me conduiſant à la Ville où l'illuſtre & malheureux *Rouſſeau* a fini ſes jours, me ménageait une réconciliation avec lui : l'eſpece de maladie dont il était accablé, m'a privé de cette conſolation, que nous aurions tous deux également ſouhaitée ; l'amour de la paix l'eût emporté ſur tous les ſujets d'aigreur qu'on avait ſemés entre nous. Ses talens, ſes malheurs, & ce que j'ai oüi dire ici de ſon caractere, ont banni de mon cœur tout reſſentiment, & n'ont laiſſé mes yeux ouverts qu'à ſon mérite. Votre amitié pour lui, Monſieur, contribue ſur-tout à me réconcilier avec ſa mémoire. J'attends, avec impatience, une édition que votre goût rendra digne du Public à qui vous la préſentez ; j'en retiens deux exemplaires, & je ſuis charmé que cette occaſion me procure le plaiſir de vous dire à quel point je vous eſtime, & combien j'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE

Sur l'Incendie de la Ville d'Altena.

L'extrême difficulté que nous avons en France de faire venir des Livres de Hollande, eſt cauſe que je n'ai vû que tard le neuvieme tome de la *Bibliotheque Raiſonnée* ; & je dirai, en paſſant, que ſi le reſte de ce Journal répond à ce que j'en ai parcouru, les gens de Lettres ſont à plaindre en France de ne pas le connaître. A la page 469 de ce neuvieme tome, ſeconde partie, j'ai trouvé une Lettre contre moi, par laquelle on me reproche d'avoir calomnié la Ville de Hambourg, dans l'*Hiſtoire de Charles XII.*

Depuis quelques jours, un Hambourgeois, homme de Lettres & de mérite, nommé M. Richey, m'ayant fait l'honneur de me venir voir, m'a renouvellé ces plaintes au nom de ſes compatriotes.

Voici le fait, & voici ce que je ſuis obligé de déclarer.

Dans le fort de cette guerre malheureuſe qui a ravagé le Nord, les Comtes de Steinbock & de Welling, Généraux du Roi de Suede, prirent en 1713, dans la Ville de Hambourg même, la réſolution de brûler Altena, Ville commerçante, appartenant aux Danois, & qui commençait à faire quelque ombrage au commerce de Hambourg.

Cette réſolution fut exécutée ſans miſéricorde la nuit du 9 Janvier. Ces Généraux coucherent à

Hambourg cette nuit-là même ; ils y coucherent le 10, le 11, le 12, le 13, & daterent de Hambourg les Lettres qu'ils écrivirent pour tâcher de juſtifier cette barbarie.

Il eſt encore certain, & les Hambourgeois n'en diſconviennent pas, qu'on refuſa l'entrée de Hambourg à pluſieurs Altenois, à des vieillards, à des femmes groſſes, qui vinrent y demander un refuge, & que quelques-uns de ces miſérables expirerent ſous les murs de cette Ville, au milieu de la neige & de la glace, conſumés de froid & de miſere, tandis que leur Patrie était en cendres.

J'ai été obligé de rapporter ces faits dans l'*Hiſtoire de Charles XII.* Un de ceux qui m'ont communiqué ces Mémoires, me marque très-poſitivement dans une de ſes Lettres, que les Hambourgeois avaient donné de l'argent au Comte de Steinbock, pour l'engager à exterminer Altena, comme la rivale de leur commerce. Je n'ai point adopté une accuſation ſi grave : quelque raiſon que j'aie d'être convaincu de la méchanceté des hommes, je n'ai jamais cru le crime ſi aiſément ; j'ai combattu efficacement plus d'une calomnie ; & je ſuis le ſeul qui ait oſé juſtifier la mémoire du Comte Piper par des raiſons, lorſque toute l'Europe le calomniait par des conjectures.

Au lieu donc de ſuivre le Mémoire qu'on m'avait envoyé, je me ſuis contenté de rapporter *qu'on diſait* que les Hambourgeois avaient donné ſecrettement de l'argent au Comte de Steinbock.

Ce bruit a été univerſel & fondé ſur des apparences : un Hiſtorien peut rapporter les bruits auſſi-bien que les faits ; & quand il ne donne une ru-

meur publique, une opinion que pour une opinion, & non pour une vérité, il n'en eſt ni reſponſable ni repréhenſible.

Mais lorſqu'il apprend que cette opinion populaire eſt fauſſe & calomnieuſe, alors ſon devoir eſt de le déclarer & de remercier publiquement ceux qui l'ont inſtruit.

C'eſt le cas où je me trouve. M. Richey m'a démontré l'innocence de ſes compatriotes. La *Bibliotheque Raiſonnée* a auſſi très-ſolidement repouſſé l'accuſation intentée contre la Ville de Hambourg. L'Auteur de la Lettre contre moi, eſt ſeulement repréhenſible, en ce qu'il m'attribue d'avoir dit poſitivement que la Ville de Hambourg était coupable; il devait diſtinguer entre l'opinion d'une partie du Nord, que j'ai rapportée comme un bruit vague, & l'affirmation qu'il m'impute. Si j'avais dit en effet: *La Ville de Hambourg a acheté la ruine de la Ville d'Altena*, je lui en demanderais pardon très-humblement, perſuadé qu'il n'y a de honte qu'à ne ſe point rétracter, quand on a tort. Mais j'ai dit la vérité, en rapportant un bruit qui a couru; & je dis la vérité, en diſant qu'ayant examiné ce bruit, je l'ai trouvé plein de fauſſeté.

Je dois encore déclarer qu'il regnait des maladies contagieuſes à Altena dans le tems de l'incendie, & que ſi les Hambourgeois n'avoient point de Lazarets, (comme on me l'aſſure,) point d'endroit où l'on pût mettre à couvert & ſéparément les vieillards & les femmes qui périrent à leur vûe, ils ſont très-excuſables de ne les avoir pas recueillis: car la conſervation de ſa propre Ville doit être préférée au ſalut des Etrangers.

J'aurai très-grand ſoin que l'on corrige cet endroit de l'*Hiſtoire de Charles XII*, dans la nouvelle édition commencée à Amſterdam, & qu'on le réduiſe à l'exacte vérité dont je fais profeſſion, & que je préfére à tout.

J'apprends auſſi que l'on a inſéré dans des papiers Hebdomadaires (*le Glaneur*), des Lettres auſſi outrageantes que mal écrites, d'un Poëte, au ſujet de la Tragédie de Zaïre. Cet Auteur de pluſieurs Pieces de Théâtre, toutes ſifflées, fait le procès à une Piece qui a été reçue du Public avec aſſez d'indulgence : & cet Auteur de tant d'ouvrages impies me reproche publiquement d'avoir peu reſpecté la Religion dans une Tragédie repréſentée avec l'approbation des plus vertueux Magiſtrats, lûe par Monſeigneur le Cardinal de Fleury, & qu'on repréſente déjà dans quelques Maiſons Religieuſes. On me fera bien l'honneur de croire que je ne m'avilirai pas à répondre à cet Ecrivain.

LETTRE

A MONSIEUR DE LA MARRE.

A Cirey, le 15 Mai 1736.

Je me flatte, mon cher Monſieur, que quand vous ferez imprimer quelqu'un de vos ouvrages, vous le ferez avec plus d'exactitude que vous n'en avez eu dans l'édition de *Jules-Céſar*. Permettez que mon amitié ſe plaigne que vous ayez hazar-

dé, dans votre Préface, des choſes ſur leſquelles vous deviez auparavant me conſulter.

Vous dites, par exemple, que dans certaines circonſtances le parricide était regardé comme une action de courage & même de vertu chez les Romains; ce ſont de ces propoſitions qui auraient grand beſoin d'être prouvées.

Il n'y a aucun exemple de fils qui ait aſſaſſiné ſon pere pour le ſalut de la Patrie; *Brutus* eſt le ſeul, encore n'eſt-il pas abſolument ſûr qu'il fût le fils de *Céſar*. Je crois que vous deviez vous contenter de dire que *Brutus* était Stoïcien, & preſque fanatique, féroce dans la vertu, & incapable d'écouter la Nature, quand il s'agiſſait de ſa Patrie, comme ſa Lettre à *Ciceron* le prouve.

Il eſt aſſez vraiſemblable qu'il ſçavait que *Céſar* était ſon pere, & que cette conſidération ne le retint pas. C'eſt même cette circonſtance terrible, & ce combat ſingulier entre la tendreſſe & la fureur de la liberté qui ſeul pouvait rendre la Piece intéreſſante; car de repréſenter des Romains nés libres, des Sénateurs opprimés par leur égal, qui conjurent contre un Tyran; & qui exécutent de leurs mains la vengeance publique, il n'y a rien là que de ſimple; & *Ariſtote* (qui, après tout, était un très-grand génie) a remarqué avec beaucoup de pénétration & de connaiſſance du cœur humain, que cette eſpece de Tragédie eſt languiſſante & inſipide: il l'appelle la plus vicieuſe de toutes, tant l'inſipidité eſt un poiſon qui tue tous les plaiſirs.

Vous auriez donc pû dire que *Céſar* eſt un grand homme, ambitieux juſqu'à la tyrannie; & *Brutus*, un

un Héros d'un autre genre, qui pouſſa l'amour de la liberté juſqu'à la fureur.

Vous pouviez remarquer qu'ils ſont repréſentés tous condamnables, mais à plaindre, & que c'eſt en quoi conſiſte l'artifice de cette Piece. Vous paraiſſez ſur-tout avoir d'autant plus de tort de dire que les Romains approuvaient le parricide de *Brutus*, qu'à la fin de la Piece les Romains ne ſe ſoulevent contre les conjurés que lorſqu'ils apprennent que *Brutus* a tué ſon pere; ils s'écrient:

O monſtre, que les Dieux devraient exterminer!

Je vous avais dit à la vérité qu'il y avait, parmi les Lettres de *Ciceron*, une Lettre de *Brutus*, par laquelle on peut inférer qu'il avait tué ſon pere pour la cauſe de la liberté. Il me ſemble que vous avez aſſuré la choſe trop poſitivement.

Celui qui a traduit la Lettre Italienne de M. le Marquis *Algaroti*, ſemble être tombé dans une mépriſe à l'endroit où vous dites que c'eſt un de ceux qu'on appelle *Doctores umbratici*, qui a fait la premiere édition furtive de cette Piece. Je me ſouviens que, quand M. *Algaroti* me lut ſa Lettre en Italien, il y déſignait un Précepteur qui ayant volé cet ouvrage, le fit imprimer: cet homme a même été puni. Mais par la traduction, il ſemble qu'on ait voulu déſigner les Profeſſeurs de l'Univerſité. L'Auteur de la Brochure qu'on donne toutes les ſemaines ſous le titre d'*Obſervations*, a pris occaſion de cette mépriſe pour inſinuer que M. le Marquis *Algaroti* avait prétendu attaquer les Profeſſeurs de Paris; mais cet Etranger reſpectable, qui a fait tant d'honneur à l'Univerſité de Padoue,

eſt bien loin de ne pas eſtimer celle de Paris, dans laquelle on peut dire qu'il n'y a jamais eu tant de probité & tant de goût qu'à préſent. Si vous m'aviez envoyé votre Préface, je vous aurais prié de corriger ces bagatelles : mais vos fautes ſont ſi peu de choſe en comparaiſon des miennes, que je ne ſonge qu'à ces dernieres : j'en ferais une fort grande de ne vous point aimer, & vous pouvez compter toujours ſur moi.

LETTRE

AU RÉVÉREND PERE DE***,

MON RÉVÉREND PERE, ayant été élevé long-tems dans la Maiſon que vous gouvernez, j'ai cru devoir prendre la liberté de vous adreſſer cette Lettre, & vous faire un aveu public de mes ſentimens dans l'occaſion qui ſe préſente. L'Auteur de la G. E. m'a fait l'honneur de me joindre à Sa Sainteté, & de calomnier à la fois dans la même page, le premier Pontife du Monde, & le moindre de ſes ſerviteurs. Un autre Libelle non moins odieux imprimé en Hollande, me reproche avec fureur mon attachement pour mes Maîtres, à qui je dois l'amour des Lettres & celui de la vertu ; ce ſont ces mêmes ſentimens qui m'impoſent le devoir de répondre à ces Libelles.

Il y a quatre mois, qu'ayant vû une eſtampe du portrait de Sa Sainteté, je mis au bas cette inſcription Latine :

Lambertinus hic eſt, Romæ decus & Pater Orbis,
Qui terram Scriptis docuit, virtutibus ornat.

Je ne crains pas que le ſens de ces paroles ſoit repris par ceux qui ont lû les Ouvrages de ce Pontife, & qui ſont inſtruits de ſon regne. S'il dépendait de lui de pacifier le Monde, comme de l'éclairer, il y a long-tems que l'Europe joindrait la reconnaiſſance à la vénération perſonnelle qu'on a pour lui. Monſeigneur le Cardinal Paſſionei, Bibliothécaire du Vatican, homme conſommé en tout genre de Littérature, & protecteur des Sciences auſſi bien que le Pape, lui montra ce faible hommage que je lui avais rendu, & que je ne croyais pas devoir parvenir juſqu'à lui. Je pris cette occaſion d'envoyer à S. S. & à pluſieurs Cardinaux qui m'honorent de leurs bontés, le Poëme ſur la Bataille de Fontenoy, que le Roi avait daigné faire imprimer à ſon Louvre. Je ne faiſais que remplir mon devoir en préſentant aux perſonnes principales de l'Europe ce monument élevé à la gloire de notre Nation, ſous les auſpices du Roi même. Vous ſçavez, mon R. P. avec quelle indulgence cet ouvrage fut reçu à Rome. La gloire du Roi, qui ne ſe borne pas aux limites de la France, répandit quelques-uns de ſes rayons ſur ce faible eſſai : il fut traduit en vers Italiens ; & vous avez vû la traduction que Son Eminence M. le Cardinal Quirini, digne Succeſſeur des Bombes & des Sadolets, voulut bien en faire, & qu'il vous envoya.

Ceux qui connaiſſent le caractere du Pape, ſon goût & ſon zele pour les Lettres, ne ſont point

ſurpris qu'il m'ait gratifié de pluſieurs de ſes Médailles, leſquelles ſont autant de monumens du bon goût qui regne à Rome. Il n'a fait en cela que ce que Sa Majeſté avait daigné faire, & s'il a ajoûté à cette faveur celle de m'honorer d'une Lettre particuliere, qui n'eſt point un Bref de la Daterie, y a t-il dans ces marques de bonté ſi honorables pour la Littérature, rien qui doive choquer, rien qui doive attirer les fureurs de la calomnie? Voilà pourtant ce qui a excité la bile de l'Auteur clandeſtin de la G. E. Il oſe accuſer le *Pape d'honorer de ſes Lettres un ſéculier, tandis qu'il perſécute des Evêques*; & il me reproche, à moi, je ne ſçais quel Livre auquel je n'ai point de part, & que je condamne avec autant de ſincérité qu'il devrait condamner les Libelles.

Je ſçais combien le Monarque bienfaiſant qui regne à Rome eſt au-deſſus de la licence où l'on s'emporte de le calomnier, & de la liberté que je prendrais de le défendre.

Scilicet is ſuperis labor eſt, ea cura quietos
Sollicitat.

S'il eſt étrange, que tandis que ce Prince ſe fait cherir de ſes Sujets, du Monde Chrétien, un Ecrivain du Fauxbourg S. Marceau le calomnie, il ſerait bien inutile que je refutaſſe cet Ecrivain. Les diſcours des petits ne parviennent pas de ſi loin à la hauteur où ſont placés ceux qui gouvernent la terre. C'eſt à moi de me renfermer dans ma propre cauſe; mais ſi l'eſprit de parti pouvait être calme un moment, ſi cette paſſion tyrannique & ténébreuſe pouvait laiſſer quelques accès dans l'a-

me aux lumieres douées de la raiſon, je conjurerais cet Auteur & ſes ſemblables de ſe repréſenter à eux-mêmes ce que c'eſt que de mettre continuellement ſur le papier des invectives contre ceux qui ſont prépoſés de Dieu pour conſerver le peu qui reſte de paix ſur la terre; ce que c'eſt que de ſe rendre tous les huit jours criminel de leze Majeſté, par des Libelles mépriſés, & d'être à la fois calomniateur & ennuyeux. Je lui demanderais avec quelle chaleur il condamnerait, dans d'autres, ce malheureux & inutile deſſein de troubler l'Etat que le Roi défend à la tête de ſes armées: il verrait dans quel excès d'aviliſſement & d'horreur eſt une telle conduite auprès de tous les honnêtes gens: il ſentirait s'il lui convient de gémir ſur les prétendus maux de l'Egliſe, tandis qu'on n'y voit d'autre mal que celui de ces convulſions avec leſquelles trois ou quatre malheureux, mépriſés de leur parti même, ont prétendu ſurprendre le petit Peuple, & qui ſont enfin l'objet du dédain de ceux-mêmes qu'ils avaient voulu ſéduire.

Qu'il ſe trouve des hommes aſſez inſenſés & aſſez privés de pudeur, pour dreſſer des filles de ſept à huit ans à faire des tours de *paſſe-paſſe*, dont les Charlatans de la Foire rougiraient; qu'ils ayent le front d'appeller ce manége infâme, des miracles faits au nom de Dieu; qu'ils jouent, à prix d'argent, cette farce abominable pour prouver qu'Elie eſt venu; qu'un de ces miſérables ait été de Ville en Ville ſe pendre aux poutres d'un plancher, contrefaire l'étranglé & le mort, contrefaire enſuite le reſſuſcité, & finir enfin ſes preſtiges par mourir en effet dans Utrecht le 17 Juin 1743, à

la potence qu'il avait dreſſée lui-même, & dont il croyait ſe tirer comme auparavant : Voilà ce qu'on pourrait appeller les maux de l'Egliſe, ſi de tels hommes étaient en effet comptés ſoit dans l'Egliſe, ſoit dans l'Etat.

Il leur ſied bien ſans doute de calomnier le Souverain Pontife, en citant l'Evangile & les Peres : il leur ſied bien d'oſer parler des Loix du Chriſtianiſme, eux qui violent la premiere de ſes Loix, la charité ; eux qui, au mépris de toutes Loix divines & humaines, vendent tous les jours un Libelle, qui dégoûte aujourd'hui les Lecteurs les plus avides de médiſance & de ſatyre.

A l'égard de l'autre Libelle de Hollande qui me reproche d'être attaché aux Jéſuites, je ſuis bien loin de lui répondre comme à l'autre : *Vous êtes un calomniateur* ; je lui dirai au contraire : *Vous dites la vérité.* J'ai été élevé pendant ſept ans chez des hommes qui ſe donnent des peines gratuites & infatigables à former l'eſprit & les mœurs de la Jeuneſſe. Depuis quand veut-on que l'on ſoit ſans reconnaiſſance pour ſes maîtres ? Quoi ! il ſera dans la nature de l'homme de revoir une maiſon où l'on eſt né, un Village où l'on a été nourri par une femme mercenaire ; & il ne ſerait pas dans notre cœur d'aimer ceux qui ont pris un ſoin généreux de nos premieres années ? Si des Jéſuites ont un procès au Malabar avec un Capucin pour des choſes dont je n'ai point connaiſſance, que m'importe ? Eſt-ce une raiſon pour moi d'être ingrat envers ceux qui m'ont inſpiré le goût des Belles-Lettres, & des ſentimens qui feront juſqu'au tombeau la conſolation de ma vie ? Rien

n'effacera dans mon cœur la mémoire du P. Porée, qui eſt également chere à tous ceux qui ont étudié ſous lui. Jamais homme ne rendit l'étude & la vertu plus aimables. Les heures de ſes leçons étaient pour nous des heures délicieuſes, & j'aurais voulu qu'il eût été établi dans Paris comme dans Athenes, qu'on pût aſſiſter à tout âge à de telles leçons: je ſerais revenu ſouvent les entendre. J'ai eu le bonheur d'être formé par plus d'un Jéſuite du caractere du P. Porée, & je ſçais qu'il a des ſucceſſeurs dignes de lui. Enfin pendant les ſept années que j'ai vécu dans leur Maiſon, qu'ai-je vû chez eux? La vie la plus laborieuſe, la plus frugale, la plus réglée, toutes leurs heures partagées entre les ſoins qu'ils nous donnaient & les exercices de leur profeſſion auſtere. J'en atteſte des milliers d'hommes élevés par eux comme moi; il n'y en aura pas un ſeul qui puiſſe me démentir. C'eſt ſur quoi je ne ceſſe de m'étonner, qu'on puiſſe les accuſer d'enſeigner une morale corruptrice. Ils ont eu, comme tous les autres Religieux, dans des tems de ténebres, des Caſuiſtes qui ont traité le pour & le contre des queſtions aujourd'hui éclaircies, ou miſes en oubli. Mais, de bonne foi, eſt-ce par la ſatyre ingénieuſe des *Lettres Provinciales* qu'on doit juger de leur morale? C'eſt aſſurément par le P. Bourdaloue, par le P. Cheminais, par leurs autres Prédicateurs, par leurs Miſſionnaires.

Qu'on mette en parallele les *Lettres Provinciales* & les Sermons du P. Bourdaloue, on apprendra dans les premiers l'art de la raillerie, celui de préſenter des choſes indifférentes ſous des faces criminelles, celui d'inſulter avec éloquence:

on apprendra avec le P. Bourdaloue à être ſévere à ſoi-même, & indulgent pour les autres. Je demande alors de quel côté eſt la vraie morale, & lequel de ces deux Livres eſt utile aux hommes.

J'oſe dire qu'il n'y a rien de plus contradictoire, rien de plus honteux pour l'humanité, que d'accuſer de morale relâchée des hommes qui menent en Europe la vie la plus dure, & qui vont chercher la mort au bout de l'Aſie & de l'Amérique. Quel eſt le Particulier qui ne ſera pas conſolé d'eſſuyer des calomnies, quand un corps entier en éprouve continuellement d'auſſi cruelles? Je voudrais bien que l'Auteur de ces Libelles pitoyables, dont nous ſommes fatigués, vînt un jour aux pieds d'un Jéſuite au Tribunal de la pénitence, & que là il fît un aveu ſincere de ſa conduite, en préſence de Dieu, il ſerait obligé de dire: » J'ai » oſé traiter de *Perſécuteur* un Roi adoré de ſes » ſujets: j'ai appellé cent fois ſes Miniſtres, des » Miniſtres d'iniquité: j'ai vomi les calomnies les » plus noires contre le premier du Royaume, con» tre un Cardinal qui a rendu des ſervices eſſen» tiels dans ſes ambaſſades auprès de trois Papes: » je n'ai reſpecté ni le nom, ni l'autorité ſainte, » ni les mœurs pures, ni la grandeur d'ame, ni la » vielleſſe vénérable de mon Archevêque. L'Evêque » de Langres, dans une maladie populaire qui fai» ſait du ravage à Chaumont, accourut avec des Mé» decins & de l'argent, & arrêta le cours de la » maladie: il a ſignalé toutes les années de ſon » Epiſcopat par les actions de la charité la plus no» ble; & ce ſont ces mêmes actions que j'ai em» poiſonnées. L'Evêque de Marſeille, pendant que

» la contagion dépeuplait cette Ville, & qu'il ne » se trouvait plus, ni qui donnât la sépulture aux » morts, ni qui soulageât les mourans, allait le » jour & la nuit, les secours temporels dans une » main, & Dieu dans l'autre, affronter de mai- » sons en maisons un danger beaucoup plus grand » que celui où l'on est exposé à l'attaque d'un che- » min couvert; il sauva les tristes restes de ses » Diocésains par l'ardeur du zele le plus atten- » drissant, & par l'excès d'une intrépidité, qu'on » ne caracteriserait pas sans doute assez, en l'ap- » pellant héroïque; c'est un homme dont le nom » sera béni avec admiration dans tous les âges: » ce sont ceux qui l'ont imité que j'ai voulu dé- » crier dans mes petits Libelles diffamatoires.

Je suppose pour un moment que le Jésuite qui entendrait cet aveu eût à se plaindre de tous ceux qu'on vient de nommer; qu'il fût le parent & l'ami du coupable, ne lui dirait-il pas: Vous avez commis un crime horrible & vous ne pouvez trop l'expier?

Ce même homme qui ne se corrigera pas, continuera de calomnier tous les jours ce qu'il y a de plus respectable sur la terre, & il ajoûtera à sa Liste le Confesseur qui lui aura reproché ses excès: il l'accusera lui & sa Société d'une morale relâchée. C'est ainsi que l'esprit de parti est fait. L'Auteur du Libelle peut, tant qu'il voudra, mettre mon nom dans le Recueil immense & oublié de ses calomnies: il pourra m'imputer des sentimens que je n'ai jamais eus, des Livres que je n'ai jamais faits, ou qui ont été altérés indignement par les Editeurs. Je lui répondrai comme le grand Cor-

neille dans une pareille occasion : *Je soûmets mes Ecrits au jugement de l'Eglise.* Je doute qu'il en fasse autant. Je ferai bien plus : je lui déclare à lui & à ses semblables, que si jamais on a imprimé sous mon nom une page qui puisse scandaliser seulement le Sacristain de leur Paroisse, je suis prêt de la déchirer devant lui ; que je veux vivre & mourir tranquille dans le sein de l'Eglise Catholique, Apostolique & Romaine, sans attaquer personne, sans nuire à personne, sans soûtenir la moindre opinion qui puisse offenser personne : je déteste tout ce qui peut porter le moindre trouble dans la Société. Ce sont ces sentimens connus du Roi qui m'ont attiré ses bienfaits. Comblé de ses graces, attaché à sa personne sacrée, chargé d'écrire ce qu'il a fait de glorieux & d'utile pour la patrie, uniquement occupé de cet emploi, je tâcherai, pour le remplir, de mettre en pratique les instructions que j'ai reçues dans votre Maison respectable ; & si les régles de l'éloquence que j'y ai appriſes se sont effacées de mon esprit, le caractere de bon citoyen ne s'effacera jamais de mon cœur.

On a vû, je crois, ce caractere dans tous mes Ecrits, quelque défigurés qu'ils soient par les ridicules éditions qu'on en a faites. La Henriade même n'a jamais été correctement imprimée. On n'aura probablement mes véritables Ouvrages qu'après ma mort ; mais j'ambitionne peu, pendant ma vie, de grossir le nombre des Livres dont on est surchargé, pourvû que je sois au nombre des honnêtes gens, attachés à leur Souverain, zélés pour leur patrie, fideles à leurs amis dès l'enfance, &

reconnaissans envers leurs premiers Maîtres. C'eſt dans ces ſentimens que je ſerai toujours.

A Paris, 7 Février 1746.

*RÉPONSE DU R. P. DE***.*

MONSIEUR, J'ai reçu la Lettre ſi judicieuſe, ſi belle, & ſi touchante dont vous venez de m'honorer; & je l'ai vûe avec autant de reconnaiſſance que de plaiſir & d'admiration, puiſqu'elle eſt tout à la fois l'ouvrage de la raiſon, l'apologie de la vérité, & l'expreſſion fidelle des ſentimens les plus vertueux. Dans l'uſage que nous en ferons, Monſieur, nous conſulterons moins nos intérêts que votre gloire : rien ne peut donner plus de conſolation à tout ce qui aime la vertu, le bien, la Religion, que de voir les talens les plus connus, plaider leur défenſe avec tant de zele & d'onction.

A notre égard, nous ne pouvons qu'être infiniment touchés de la juſtice que vous nous rendez; elle entretiendra notre émulation, elle l'augmentera même. Nous tâcherons de conſerver ce même eſprit qui nous mérite votre eſtime : nous n'ambitionnons aucune des pompeuſes chimeres que la malignité & la ſottiſe continuent à nous attribuer avec une perſévérance auſſi odieuſe qu'affligeante pour l'humanité : nous conſacrons & nos forces & nos peines, nous bornons tous nos vœux à tranſporter & à diſtribuer dans tous les Etats, par tout ce que nous avons l'honneur d'élever, le regne de la Religion & de la vertu, l'amour du Sou-

verain, de la Patrie, des devoirs, le goût des travaux utiles, la douceur & l'honnêteté des mœurs, & ces principes invariables qui font penſer à agir avec zele pour le repos commun de la ſociété & des familles. Je ne ſçais point ſi la perſécution ſe laſſera de nous éprouver : mais j'eſpere qu'elle ne nous découragera jamais.

Quoique je ne puiſſe, Monſieur, attribuer l'honneur que vous me faites de vous adreſſer à moi, qu'à la place que je remplis, je n'en ſuis pas moins ſenſible à une attention qui m'honore infiniment ; Je voudrais bien mériter perſonnellement cette diſtinction : peut-être n'en ſuis-je pas ſi indigne, ſi vous avez la bonté de ne conſulter, pour l'accorder, que les qualités du cœur, & que l'eſtime auſſi étendue que reſpectueuſe, avec laquelle j'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE

*Au Traducteur * d'un Poëme Latin ſur le* PRINTEMS.

JE vous ſuis obligé, mon cher ***, des vers Latins & Français que vous avez bien voulu m'envoyer. Je ne ſçais point quel eſt l'Auteur des Latins ; mais je le félicite, quel qu'il ſoit, ſur le goût

* Le Poëme Latin eſt de M. *Favieres*, Conſeiller au Parlement.

qu'il a, ſur ſon harmonie, & ſur le choix de la bonne Latinité, & ſur-tout de l'eſpece convenable à ſon ſujet.

Rien n'eſt ſi commun que des vers Latins, dans leſquels on mêle le ſtyle de *Virgile* avec celui de *Terence*, ou des Epîtres d'*Horace*. Ici il paraît que l'Auteur s'eſt toujours ſervi de ces expreſſions tendres & harmonieuſes qu'on trouve dans les Eglogues de *Virgile*, dans *Tibulle*, dans *Properce*, & même dans quelques endroits de *Pétrone*, qui reſpirent la molleſſe & la volupté. Je ſuis enchanté de ces vers :

Ridet ager, laſcivit humus, nova naſcitur arbos,
Baſia laſciva jungunt repetita Columba.

Et en parlant de l'amour :

Vulnere qui certo lædere pectus amat.

Je n'oublierai pas cet endroit où l'on parle des plaiſirs qui fuient la Jeuneſſe :

Sic fugit humanæ tempeſtas aurea vitæ ;
Arguti fugiunt, agmina blanda, joci.

Je citerais trop de vers, ſi je marquais tous ceux dont j'ai goûté la force & l'énergie.

Mais quoique l'ouvrage ſoit rempli de feu & de nobleſſe, je conſeillerais plutôt à un homme qui aurait du goût & du talent pour la Littérature, de les employer à faire des vers Français. C'eſt à ceux qui peuvent cultiver les Belles-Lettres avec avantage à faire à notre Langue l'honneur qu'elle mérite. Plus on a fait proviſion des richeſſes de l'Antiquité, & plus on eſt dans l'obligation de

les transporter en son pays. Ce n'est pas à ceux qui méprisent *Virgile*, mais à ceux qui le possédent, d'écrire en Français.

Venons maintenant, mon cher ***, à votre traduction du *Printems*, ou plutôt à votre imitation libre de cet ouvrage. Vos expressions sont vives & brillantes, vos images bien frappées, & sur-tout je vois que vous êtes fidele à l'harmonie, sans laquelle il n'y a jamais de Poésie. Il faudrait vous rappeller ici trop de vers, si je voulais marquer tous ceux dont j'ai été frappé. Adieu, je vais dans un pays où le Printems ne ressemble gueres à la description que vous en faites l'un & l'autre. Je pars pour l'Angleterre dans quatre ou cinq jours, & je suis bien loin assurément de faire des Tragédies.

Frange, miser, calamos, vigilataque prælia dele.

J'ai renoncé pour jamais aux vers.

Nunc versus & cætera ludicra pono.

Mais il s'en faut bien que je sois devenu Philosophe comme celui dont je vous cite les vers. Adieu, je vous aime en vers & en prose de tout mon cœur, & vous serai attaché toute ma vie.

Ce 4 Mars 1731.

LETTRE

A M. DE LA ROQUE. 1736.

Je ſuis bien fâché, Monſieur, qu'un peu d'indiſpoſition m'empêche de vous écrire de ma main. Je n'ai que la moitié du plaiſir, en vous marquant ainſi combien je ſuis ſenſible à vos politeſſes. Il eſt bien doux de plaire à un homme qui, comme vous, connaît & aime tous les Beaux-Arts. Vous me rappellez toujours par votre goût, par votre politeſſe & par votre impartialité, l'idée du charmant M. de la Faye, qu'on ne peut trop regretter. Je penſe bien comme vous ſur les Beaux-Arts.

Vers enchanteurs, exacte proſe,
Je ne me borne point à vous :
N'avoir qu'un goût eſt peu de choſe ;
Beaux-Arts, je vous invoque tous.
Muſique, Danſe, Architecture,
Art de graver, docte Peinture,
Que vous m'inſpirez de déſirs !
Beaux-Arts, vous êtes des plaiſirs ;
Il n'en eſt point qu'on doive exclure.

Je voudrais bien, Monſieur, vous envoyer quelques-unes de ces bagatelles, pour leſquelles vous avez trop d'indulgence : mais vous ſçavez que ces petits Airs que j'adreſſe quelquefois à mes amis, reſpirent une liberté dont le Public ſévere ne s'ac-

commoderait pas. Si parmi ces libertins qui vont toujours nuds, il s'en trouve quelques-uns vétus à la mode du pays, j'aurai l'honneur de vous les envoyer. Je ſuis, &c.

LETTRE A M. T***.

A Monrion près de Lauſanne, 26 Mars 1757.

MON cher & ancien ami, de tous les éloges dont vous comblez ce faible *Eſſai ſur l'Hiſtoire générale*, je n'adopte que celui de l'impartialité, de l'amour extrême pour la vérité, du zele pour le bien public, qui ont dicté cet ouvrage.

J'ai fait tout ce que j'ai pû toute ma vie pour contribuer à étendre cet eſprit de philoſophie & de tolérance qui ſemble aujourd'hui caractériſer le ſiécle. Cet eſprit qui anime tous les honnêtes gens de l'Europe, a jetté d'heureuſes racines dans le pays, où d'abord le ſoin de ma mauvaiſe ſanté m'avait conduit, & où la reconnaiſſance & la douceur d'une vie tranquille m'arrêtent.

Ce n'eſt pas un petit exemple du progrès de la raiſon humaine, qu'on ait imprimé à Genève, dans cet *Eſſai ſur l'Hiſtoire*, avec l'approbation publique, que *Calvin* avait une ame atroce, auſſi-bien qu'un eſprit éclairé.

Le meurtre de *Servet* paraît aujourd'hui abominable. Les Hollandais rougiſſent de celui de *Barnevelt*. Je ne ſçais encore ſi les Anglais auront à ſe reprocher celui de l'Amiral *Bing*.

Mais

Mais ſçavez-vous que vos querelles abſurdes, & enfin l'attentat de ce monſtre *Damiens*, m'attirent des reproches de toute l'Europe Littéraire? Eſt-ce là, me dit-on, cette Nation que vous avez peinte ſi ſage? A cela je réponds (comme je peux) qu'il y a des hommes qui ne ſont ni de leur ſiécle, ni de leur pays. Je ſoutiens que le crime d'un ſcélérat & d'un inſenſé de la lie du peuple, n'eſt point l'effet de celui du tems. Châtel & Ravaillac furent enivrés des fureurs épidémiques qui regnaient en France. Ce fut l'eſprit du fanatiſme public qui les inſpira; & cela eſt ſi vrai, que j'ai lû une Apologie pour Jean Châtel & ſes fauteurs, imprimée pendant le procès de ce malheureux. Il n'en eſt pas ainſi aujourd'hui. Le dernier attentat a ſaiſi d'étonnement & d'horreur la France & l'Europe.

Nous détournons les yeux de ces abominations dans notre petit pays Roman, appellé autrement le pays de *Vaud*, le long des bords du beau lac *Léman*. Nous y faiſons ce qu'on devrait faire à Paris; nous y vivons tranquilles, nous y cultivons les Lettres ſans cabale.

Tavernier diſait que la vûe de Lauſanne, ſur le lac de Genève, reſſemble à celle de Conſtantinople; mais ce qui m'en plaît davantage, c'eſt l'amour des Arts qui anime tous les honnêtes gens de Lauſanne.

On ne vous a point trompé, quand on vous a dit qu'on y avait joué *Zaïre*, l'*Enfant Prodigue*, & d'autres Pieces, auſſi-bien qu'on pourrait les repréſenter à Paris. N'en ſoyez point ſurpris; on ne parle, on ne connaît ici d'autre Langue que la

nôtre. Preſque toutes les familles y ſont Françaiſes, & il y a ici autant d'eſprit & de goût qu'en aucun lieu du Monde.

On ne connaît ici ni cette platte & ridicule Hiſtoire de la Guerre de 1741, qu'on a imprimée à Paris ſous mon nom; ni cette infâme rapſodie, intitulée *la Pucelle d'Orléans*, remplie de vers les plus plats & les plus groſſiers que l'ignorance & la ſtupidité ayent jamais fabriqués, & de ces inſolences les plus atroces que l'effronterie puiſſe mettre ſur le papier.

Il faut avouer que depuis quelque tems on a fait à Paris des choſes bien terribles avec la plume & le canif.

Je ſuis conſolé d'être loin de mes amis, en me voyant loin de toutes ces énormités, & je plains une Nation aimable qui produit des monſtres.

LE PRÉSERVATIF.

I.

Il eſt juſte de détromper le Public, quand il eſt à craindre qu'on ne l'abuſe. On ne connaît que trop les guerres des Auteurs. La plûpart des Journaliſtes qui s'érigent en Arbitres, ſont ſouvent eux-mêmes les plus violens actes d'hoſtilité. Je puis dire par l'expérience que j'ai dans la Littérature, qu'il ſe forme autant d'intrigues pour faire valoir ou pour détruire un Livre, dont ſouvent perſonne ne ſe ſoucie, que pour obtenir un poſte important.

On ſçait que le Journal des Sçavans de Paris, pere de cette multitude de Journaux, enfans très-ſouvent peu ſemblables à leur pere, s'eſt aſſez préſervé de la contagion des Cabales.

Mais parmi les Auteurs de ces pétites Gazettes volantes, qu'on débite tantôt ſous le nom de *Nouvelliſte du Parnaſſe*, tantôt ſous le nom d'*Obſervations*, on ne trouve ni le même goût, ni la même ſcience, ni la même équité. J'ai donc cru rendre quelque ſervice aux Amateurs des Lettres, en aſſemblant des Bévûes que j'ai trouvées dans pluſieurs feuilles intitulées, *Obſervations*, que j'ai lûes par haſard.

Nombre 100. Le faiſeur d'Obſervations dit qu'un grand Prince a condamné le genre Comique larmoyant dans la Piece de Dom Sanche d'Arragon, de Pierre Corneille, & aſſure que ce goût ne doit

point subsister parmi nous, après cette condamnation.

Il y a en cela trois fautes : la premiere, que le goût d'un Prince ne suffit pas pour régler celui du Public ; la seconde, que le Dom Sanche d'Arragon de Pierre Corneille, n'est point d'un genre Comique attendrissant, & qui fasse verser des larmes, comme certaines Scenes du Bourreau de soi-même de *Térence*, la Scene très-tendre entre une mere & une fille dans Esope à la Cour, celles du Préjugé à la mode, de l'Enfant prodigue, &c. Dom Sanche d'Arragon est une Comédie héroïque & non larmoyante, comme le dit l'*Observateur*. Ce fut la froideur, & non l'intérêt qui la fit tomber : jamais une Piece intéressante ne tombe.

La troisieme faute, & plus grande, est de s'ériger en juge d'un Art qu'on ne connaît pas, & de dire avec hardiesse, que ce qui a plû dans Paris & dans l'ancienne Rome, n'a pas dû plaire. Des Scenes attendrissantes ont toujours été bien reçues à la Comédie de tous les tems, parce que les actions des Particuliers peuvent être touchantes aussi-bien que ridicules ; & on peut leur appliquer ce que dit *Horace :*

Interdùm vocem Comedia tollit.

II.

Dans la même feuille, l'Auteur rapporte une longue critique sur un problême d'optique qu'il n'entend point ; on lui a fait accroire qu'il s'agissait dans ce problême de la trisection de l'angle, & il n'en est point du tout question. L'Auteur que le Critique reprend, sans le comprendre, est M. de

V***. J'ai lû ſoigneuſement l'endroit en queſtion dans la Préface de l'Edition de Londres des Elémens de Newton.

L'*Obſervateur* n'a point lû cet Ouvrage qu'il oſe critiquer; car il reproche à M. de V***, d'avoir donné des regles pour partager un angle en trois avec le compas, & c'eſt de quoi M. de V*** n'a pas dit un mot dans ſes Elémens. L'*Obſervateur* s'eſt fié en cela à un Géometre qui s'eſt moqué de lui, & comme il ne ſçait pas qu'on ne peut trouver la triſection de l'angle, que par les ſections coniques & par l'algébre, il a rapporté de bonne foi dans ſa feuille, une critique qu'on lui a ſuggérée, pour le faire donner dans le panneau; c'eſt un exemple pour ceux qui parlent de ce qu'ils ignorent.

III.

Je prends les feuilles de l'*Obſervateur* indifféremment, à meſure qu'on me les prête pour les lire: je trouve une étrange bévûe dans la Lettre 27. *Brutus*, dit-il, *plus Quakre que Stoicien, a des ſentimens plus monſtrueux qu'héroïques.* Ne dirait-on pas, à ces paroles, que les *Quakres* ſont une Secte d'hommes ſanguinaires? Cependant tout le monde ſçait qu'une des premiéres Loix des *Quakres* eſt de ne porter jamais d'armes offenſives ſous quelque prétexte que ce ſoit, & de ne jamais repouſſer une injure. La mépriſe eſt auſſi grande que s'il avait dit: *Le cruel Brutus, plus Capucin que Stoïcien.*

IV.

Nombre 199. En rendant compte d'une Hypo-

theſe de M. l'Abbé de *Molieres*, il dit que *ce Phyſicien ſe conforme aux expérienees de Newton ; par exemple, que les corps parcourent, en tombant, 15 pieds dans la premiere ſeconde, & qu'à des diſtances différentes du centre de la terre, le même mobile n'aurait pas le même degré de viteſſe accélératrice.*

Il y a ici trois fautes. *Newton* n'a point trouvé par expérience que les corps tombent de 15 pieds dans la premiere ſeconde : c'eſt *Huyghens* qui a déterminé cette chûte dans ſes beaux théorêmes de Pendule.

Secondement, ce n'eſt qu'à des diſtances très-conſidérables & inacceſſibles aux hommes que cette différence ſerait ſenſible.

Troiſiemement, cette différence de la force accélératrice à des diſtances différentes n'eſt fondée ſur aucune expérience, mais ſur une démonſtration géométrique. Voilà les bévûes où l'on s'expoſe, quand on veut juger de ce qui n'eſt pas à notre portée.

V.

Nombre 17. L'*Obſervateur* rapporte une ancienne diſpute Littéraire, entre Monſieur *Dacier* & le Marquis de *Sévigné*, au ſujet de ce paſſage d'*Horace*.

Difficile eſt propriè communia dicere.

Il rapporte le Factum ingénieux de M. de *Sévigné ; & pour M. Dacier*, dit-il, *il ſe défend en Sçavant, & c'eſt tout dire : des expreſſions mauſſades & injurieuſes ſont les ornemens de ſon érudition.*

Il y a dans ce diſcours de l'*Obſervateur* trois fautes bien étranges.

Premierement, il eſt faux que ce ſoit le caractere des Sçavans du ſiecle de LOUIS XIV, d'employer des injures pour toutes raiſons.

Secondement, il eſt très-faux que M. Dacier en ait uſé ainſi avec le Marquis de Sévigné : il le comble de louanges, & il conclut ſon Mémoire par lui demander ſon amitié : apparemment que l'*Obſervateur* n'a pas lû cet écrit.

Troiſiemement, il eſt indubitable que Dacier a raiſon pour le fond, & qu'il a très-bien traduit ce vers d'Horace :

Difficile eſt propriè communia dicere.

Il eſt très-difficile de bien traiter des ſujets d'invention.... Car ſi vous mettez ſous les yeux du Lecteur la phraſe entiere d'Horace, vous verrez que la fin explique le commencement.

Difficile eſt propriè communia dicere, tuque,
Rectiùs Iliacum carmen deducis in actus,
Quàm ſi proferres ignota, indictaque primus.

Il eſt difficile de bien traiter un ſujet d'invention, & vous compoſerez plus aiſément une Tragédie tirée de l'Iliade, que de votre propre tête.

Voilà qui fait un ſens clair, & qui prouve que *Commune* veut dire en cet endroit, *intactum*, un ſujet neuf.

Ainſi l'Abbé Desfontaines n'a pas entendu Horace, n'a pas lû l'écrit de M. Dacier qu'il critique, & a tort dans tous les points.

VI.

Nombre 101, &c. Il dit que Ciceron eſt moins ſerré que Séneque, & que Séneque eſt plus ver-

beux. Peu importe, à la vérité au Public, qu'on ait tort ou raiſon ſur cette bagatelle : mais les jeunes gens qui étudient ſeraient trompés, s'ils croyaient que Séneque exprime ſa penſée en plus de mots que Ciceron ; car c'eſt ce que ſignifie *verbeux* : il n'y a perſonne qui ne ſçache que le défaut de Séneque eſt d'être au contraire, trop précis dans ſes expreſſions.

VII.

Même nombre. *Si les Anglais*, dit-il, *continuent d'encenſer encore leur vuide, & d'attribuer de merveilleuſes propriétés au néant, &c.*

Qui a jamais dit que M. Newton ait encenſé le vuide ? Cette expreſſion eſt très-mauvaiſe en tout ſens. Il eſt faux que M. Newton ait attribué de merveilleuſes propriétés au vuide ; il a démontré que les corps, & non le vuide, agiſſent à des diſtances immenſes les uns ſur les autres, dans un milieu non réſiſtant. Il faudrait au moins ſe faire informer de l'état de la queſtion, avant que d'inſulter de grands hommes, dont on n'a lû, ni pû lire les ouvrages.

VIII.

Nombre 87. Il ſe fait écrire une Lettre par un Anglais pour ſe louer lui-même, & il fait propoſer dans cette Lettre de faire une nouvelle édition d'un Libelle de ſa façon, intitulé : *Dictionnaire Néologique* : ce Libelle eſt l'Ouvrage auquel il donne le plus d'éloges dans ſa Gazette Littéraire : il eſt bon qu'on ſçache que ce Dictionnaire Néologique eſt une Satyre dans laquelle on prend la peine inutile de relever des fautes connues de tout

le monde, & de critiquer de très-belles choſes, à la faveur des mauvaiſes qu'on reprend. C'eſt un Libelle où l'Auteur veut faire paſſer ſa fauſſe monnoie parmi la bonne, qui n'eſt pas de lui. Je vais en donner quelques exemples.

Monſieur de Fontenelle, dans ſes Eloges des Académiciens, Livre plein d'eſprit & de raiſon, & qui rend les Sciences reſpectacles, dit dans l'éloge de M. de Varignon : *Nos journées paſſaient comme des momens, grace à ces plaiſirs qui ne ſont pourtant pas compris dans ce qu'on appelle ordinairement les plaiſirs. Nous parlions à nous quatre une bonne partie des différentes Langues de l'Empire des Lettres, & nous nous ſommes diſperſés de-là dans toutes les Académies.*

Ailleurs, il dit très-à-propos :

N'eſt-il pas juſte en effet, que la Science ait des ménagemens pour l'Ignorance, qui eſt ſon aînée, & qu'elle trouve toujours en poſſeſſion.

Mallebranche fait un partage ſi net entre la raiſon & la foi, & aſſigne à chacune des objets ſi ſéparés, qu'elles ne peuvent plus avoir aucune occaſion de ſe brouiller.

On ne ferait pas tout ce que l'on peut, ſans l'eſpérance de faire plus qu'on ne pourra.

Il ne s'inſtruiſait pas par une grande lecture, mais par une profonde méditation ; un peu de lecture jettait dans ſon eſprit des germes de penſées que la méditation faiſait enſuite éclorre, & qui rapportaient

au centuple. Il devinait, quand il en avait besoin, ce qu'il eût trouvé dans les Livres, & pour s'épargner la peine de les lire, il se les faisait lire.

Il semblait ne plus voir par ses yeux, mais par sa raison seule. La persuasion artificielle de la Philosophie, quoique formée par de longs circuits, égalait en lui la persuasion la plus naturelle, & causée par les impressions les plus promptes & les plus vives : les autres croyent ce qu'ils voyent ; pour lui, ce qu'il croyait, il le voyait.

Monsieur de Varignon m'a fait l'honneur de me léguer tous ses papiers par son Testament, j'en rendrai au Public le meilleur compte qu'il me sera possible : du reste je promets de ne rien détourner à mon usage particulier des trésors que j'ai entre les mains, & je compte que j'en serai cru ; il faudrait un plus habile homme, pour faire sur ce sujet quelque mauvaise action avec quelque espérance de succès.

Ce sont-là les morceaux qu'un Ecrivain tel que l'Abbé Desfontaines ose essayer de tourner en ridicule. Le plus grand des ridicules est assurément d'en vouloir donner à ceux à qui on est si prodigieusement inférieur.

X I.

Dans ce même Dictionnaire Néologique il reprend *génie conséquent*, *esprit conséquent* : il ne sçait pas que c'est une expression très-juste & très-usitée.

Il veut tourner en ridicule ces vers de feu M. de la Mothe, ſous prétexte que dans Richelet le mot *contemporain* n'eſt pas féminin :

D'une eſtime contemporaine
Mon cœur eût été plus jaloux ;
Mais, hélas ! elle eſt auſſi vaine
Que celle qui vient après nous.

Il trouve impertinens ces deux vers très-ſenſés :

Et notre être même eſt un point
Que nous ſentons ſans connaiſſance.

Il ridiculiſe encore cette belle expreſſion de M. R*** le fils, dans une Epître didactique :

Les ſignes du plaiſir, les couleurs de la joie.

Il ne voit pas que dans cette expreſſion il y a à la fois de la vérité & de l'imagination, & que par conſéquent elle eſt belle.

Il reprend le pere Catrou, d'avoir dit que les pourceaux *paiſſent le gland*, & il ajoûte, qu'ils paiſſent encore quelque choſe qu'il ne faut pas dire. C'eſt ainſi qu'avec la plus baſſe des groſſieretés, il reprend une expreſſion noble ; mais revenons aux *Obſervations*.

X.

Nombre 197. En faiſant l'extrait d'une certaine Harangue Latine de M. Turretin, *il ſe plaint de la diſette des Mécénas*, & de la malheureuſe ſituation des Sçavans ; & il répéte cette plainte dans tous ſes Livres.

Il devrait ſçavoir que jamais les Sciences n'ont été plus encouragées en France. Le voyage au Pôle

& à l'Equateur, entrepris à de si grands frais, les pensions données à M. de Réaumur, à M. de V***, à nos meilleurs Auteurs, & en dernier lieu à M. de Crébillon, en sont une preuve. Il est vrai qu'un homme qui n'a de mérite que celui de la Satyre, est très-mépriſé parmi nous, & est souvent puni, au lieu d'être récompensé; & cela est très-juste.

XI.

Nombre 185. Un homme de goût avait trouvé peu de justesse dans cette phrase de l'Oraison funebre de la Reine d'Angleterre, par M. Bossuet: *l'Angleterre est plus agitée en sa terre & en ses ports mêmes, que l'Océan qui l'environne.* Il est clair qu'*agitée en sa terre* n'est pas une bonne expression; il est clair que s'il y a de l'agitation, elle doit être dans les ports, comme au milieu des terres, & que cette phrase n'est pas digne de l'éloquent & admirable M. Bossuet.

L'*Observateur* se moque du goût de celui qui a repris avec raison cette phrase; ainsi l'*Observateur* se trompe, & quand il approuve, & quand il condamne.

XII.

Nombre 202. En rendant compte du voyage de Messieurs les Académiciens au cercle polaire: *Venus*, dit-il, *a été observée au méridien au-dessous du Pôle.* Il ignore qu'une Planette n'est ni au-dessous du Pôle, mais toujours dans le Zodiaque, & tantôt Septentrionale, tantôt Méridionale. Il ne fallait pas changer les expressions de M. de Maupertuis, pour lui faire dire une telle absurdité.

Quand on ignore les choſes dont on parle, il faut copier mot à mot les gens du métier, ou ſe taire.

XIII.

Nombre 88. Il fait l'éloge d'une ancienne Gazette, intitulée *Le Nouvelliſte du Parnaſſe*, & il la compare modeſtement aux premiers Journaux des Sçavans, parce qu'elle eſt de lui ; ce n'eſt pas la moins conſidérable de ſes fautes.

XIV.

Nombre 200 Tome 14. Il proteſte ſur ſon honneur qu'il n'a point écrit contre les Médecins de Paris ; mais en 1736, il proteſta ſur ſon honneur à M. l'Abbé d'Olivet dans une Lettre lue publiquement à l'Académie Françaiſe, qu'il n'avait point eu de part au Libelle contre pluſieurs Membres de cette Académie : cependant il fut convaincu à la Chambre de l'Arſenal, d'avoir vendu trois louis au Libraire Ribou, ce Libelle qu'il avait déſavoué ſur ſon honneur ; il fut condamné, & n'obtint que très-difficilement ſa grace.

XV.

Nombre 190. Il dit en parlant d'une Epître ſur l'égalité des conditions, *qu'il y a des maux légers & des maux inſupportables dans la vie* ; on le ſçait bien. *Mais où eſt donc l'égalité des conditions*, dit-il ? Il n'a pas compris que les accidens de la vie ne ſont pas des conditions. Une maladie incurable, ou bien le mépris & la haine du Public ne ſont attachés à aucune condition, mais dans tous les états on peut être méchant, mépriſé & miſérable.

Il dit dans la même feuille qu'après la mort du Maréchal d'Ancre, le Peuple ſe repentit de ſa barbarie & lui rendit juſtice. C'eſt un fait abſolument faux : le Peuple ne donna aucun ſigne de repentir. Dans la même feuille il rapporte ces vers connus :

Le bonheur eſt le port où tendent les humains,
Les écueils ſont fréquens, les vents ſont incertains ;
Le Ciel, pour aborder cette rive étrangere,
Accorde à tout mortel une barque légere.

Si ce port du bonheur, dit-il, *eſt une rive étrangere, le bonheur n'eſt donc plus dans moi.* C'eſt raiſonner très-mal ; car l'art du Pilote eſt dans moi, & l'on n'eſt heureux qu'autant que l'on conduit ſagement ſa barque ; un médiſant, un ingrat, un calomniateur, un homme qui a des mœurs infâmes, conduit ſa barque très-mal, & ſon malheur eſt dans lui.

XVI.

Nombre 166. Je prends toujours ces feuilles ſans ordre, & la ſuite de *numero* eſt inutile, puiſque cet Ouvrage eſt ſans aucune liaiſon : voici une preuve de ſon bon goût. *On m'a envoyé*, dit-il, *depuis peu une très-belle Ode. On y fait ainſi parler les Déiſtes.*

Ils ont dit : de mille chimeres
Une abſurde combinaiſon,
Un tiſſu de ſombres Myſteres,
Ne tient pas devant la Raiſon.
Tranquille au haut de l'Empirée,
Par cette interprete ſacrée,

Dieu daigna ſe manifeſter.
Loin de nous tout Dogme apocrife ;
La Raiſon, voilà le Pontife,
L'Apôtre qu'il faut écouter.

Toute l'Ode eſt dans ce ſtyle, & c'eſt-là le ſtyle de l'*Obſervateur* dans un gros recueil de vers de ſa façon qu'il a donné *incognitò* au Public ; mais il dit que c'eſt ainſi qu'il faut écrire.

XVII.

Nombre 171. C'eſt avec le même goût qu'il donne les vers ſuivans, pour une belle traduction de ce vers d'Horace :

Verſus inopes rerum, nugæque canoræ.

Un emphatique & burleſque étalage
D'un faux ſublime, enté ſur l'aſſemblage
De ces grands mots, clinquant de l'oraiſon ;
Enflés de vent & vuides de raiſon.

Nous n'avons gueres de plus mauvais vers dans notre Langue ; figurez-vous ce que c'eſt qu'un *clinquant enflé de vent, étalage burleſque enté ſur un aſſemblage* : nous dirons en paſſant que ce ſtyle Marotique, qui raſſemble les expreſſions de tous les genres, eſt monſtrueux, quand il s'agit de parler ſérieuſement.

Ce jargon dans un conte eſt encor ſupportable,
Mais le vrai veut un air, un ton plus reſpectable ;
Le ſage Deſpréaux laiſſe aux Eſprits malfaits
L'art de moraliſer du ton de Rabelais.

Ces vers d'un de mes amis ſont un peu plus rai-

ſonnables, & doivent ſervir à faire voir le miſérable abus du ſtyle Marotique dans des Ouvrages qui demandent une éloquence véritable.

XVIII.

Nombre 136. C'eſt avec le même goût, la même intelligence qu'il blâme Horace d'une choſe qu'Horace n'a jamais penſée.

Horace a eu tort, dit-il, *de s'exprimer ainſi, en parlant du ſiecle d'Auguſte.*

Venimus ad ſummum fortunæ, pingimus, atque
Pſallimus, & luctamur, Achivis doctiùs unctis.

Le ſens de ces vers eſt : *Nous ſommes donc à ce compte ſupérieurs en tout ; la Peinture, la Muſique, la Lutte, ſont donc plus perfectionnées chez nous que chez les Grecs ? Qui oſera le dire ?* Tous les bons Traducteurs d'Horace ont rendu ainſi ces vers, & il eſt impoſſible qu'ils ayent un autre ſens.

Horace n'a point eu tort de dire, comme le prétend le Sieur Desfontaines, que les Romains l'emportaient ſur les Grecs ; car il dit expreſſément le contraire. Si quelqu'un, par exemple, diſait : Ce mauvais Critique eſt un Deſpréaux, un Petau, un Varron, ne devrait-on pas voir qu'il parlerait ironiquement ?

XIX.

Dans le même nombre, par un autre excès d'ignorance, il dit que les Peintres n'étaient que Barbouilleurs du tems d'Horace, & il le dit ſans aucune preuve. Nous avons des Statues de ce tems-là faites par des Romains : leur beauté prouve que l'art du deſſein était très-connu, & on ſçait que la

la Peinture eſt toujours en honneur, quand la Sculpture eſt perfectionnée ; car ce ſont deux branches de l'Art du deſſein.

XX.

C'eſt avec la même juſteſſe d'eſprit que louant, nombre 73, un Satyrique de nos jours, il fait un long éloge de trois Epîtres écrites dans un ſtyle barbare, & pleines de choſes communes, dites longuement.

Quel Lecteur peut ſupporter, par exemple, que Rouſſeau traduiſe en onze vers, & quels vers ! cette ſeule ligne d'Horace ?

Omne tulit punctum qui miſcuit utile dulci.

Quel Auteur donc peut fixer leurs génies ?
Celui-là ſeul qui formant le projet
De réunir & l'un & l'autre objet,
Sçait rendre à tous l'utile délectable,
Et l'attrayant utile & profitable.
Voilà le centre & l'immuable point,
Où toute ligne aboutit & ſe joint.
Or ce grand but, ce point mathématique,
C'eſt le vrai ſeul, le vrai qui nous l'indique ;
Tout, hors de lui, n'eſt que futilité,
Et tout en lui devient ſublimité.

Deſpréaux a dit : *le vrai ſeul eſt aimable* ; qui peut ſouffrir qu'on allonge ainſi cette vieille penſée ?

Dans ton Hiſtoire eſt un ſublime eſſai,
Où tout eſt beau, parce que tout eſt vrai ;
Non d'un vrai ſec & crûment hiſtorique.

C'eſt inſulter au Public que d'oſer prodiguer de l'encens à de ſi mauvais vers.

XXI.

Je tombe dans le moment ſur le nombre 139. *L'idée de M. Mairan*, dit-il, *eſt imitée du Syſtême de M. de Newton ſur la lumiere.* Il faut lui apprendre que jamais Newton n'a fait de Syſtême ſur la lumiere. Il a donné un Receuil d'expériences & de démonſtrations mathématiques, ſans autre ordre que celui dans lequel il a fait ſes expériences : parler de ces découvertes comme d'un Syſtême, c'eſt comme ſi on diſait, le Syſtême d'Euclide.

XXII.

Dans le même nombre, après avoir fait ſi mal le Phyſicien avec Newton, il fait le Muſicien avec Rameau, & il accuſe ſon Livre d'*être inutile, parce qu'il eſt vrai* : il voudrait que M. Rameau eût plus de goût, & il l'inſinue ſouvent ; il devait ſe ſouvenir de la fable d'un certain animal peſant & à longues oreilles, qui ſe plaignait du peu d'harmonie du Roſſignol.

Il s'eſt tranſporté, dit-il nombre 147, *dans une maiſon où il a vû agir une pompe qui éleve cent muids d'eau par jour à la hauteur de 130 pieds, avec peu d'effort & de dépenſe.* Il eſt bon qu'il ſçache que, quand on voit ainſi, on eſt très-peu propre à faire voir aux autres. S'il avait la moindre connaiſſance des méchaniques, il aurait ſçu que le produit de la force par la viteſſe ou par l'eſpace parcouru, eſt toujours égal au produit de la réſiſtance par la viteſſe ou par l'eſpace parcouru ;

que pour élever à 130 pieds cent mille muids d'eau par jour, il faudrait à chaque seconde élever le poids d'environ 148 livres; que la force d'un homme, pour élever des fardeaux, n'est estimée que 25 livres, & celle d'un cheval 175; que le chemin ou la vitesse de ces fardeaux est de trois pieds par seconde dans la main des hommes ou avec le pas des chevaux; qu'enfin, suivant ce calcul, en allouant encore très-peu de chose pour les frottemens, il faudrait la valeur de la force de quinze cens hommes ou de deux cens chevaux, par seconde, pour faire réussir cette machine. On ne peut que louer l'effort d'un bon Citoyen qui cherche à rendre service à l'Etat par des machines nouvelles; mais on ne peut que rire d'un Journaliste qui fait le Sçavant, & qui dit de telles sottises.

XXIII.

Au nombre 52, l'Auteur des *Observations* s'avise de parler de guerre; il a l'insolence de dire que feu M. le Maréchal de *Tallard* gagna la bataille de Spire contre toutes les regles, par une mépriſe & parce qu'il avait la vûe courte : *circonſtance*, dit-il, *qu'il ſçavait depuis long-tems.* Il faut apprendre à cet homme, ci-devant Jésuite & Curé, ce que c'est que la bataille de Spire. Voici ce qu'en dit dans une de ses Lettres un des meilleurs Lieutenans-Généraux qu'ait eu la France.

» M. le Maréchal de Tallard ayant assiégé Landau, M. le Prince de Hesse & M. de Nassau-Neubourg, à la tête de l'armée des Alliés, forcerent plusieurs marches pour secourir la Ville; je marchais cependant pour joindre l'armée du

» ſiége, & il était à craindre que les Alliés ſe portant entre M. de Tallard & moi, ne lui coupaſſent les vivres. La ſituation était embarraſſante, les ennemis n'avaient plus que deux marches à faire pour attaquer M. de Tallard; il prit ſa réſolution ſur le champ : il m'envoye dire de marcher en toute diligence avec ma Cavalerie, vers le Spireback que les ennemis paſſaient; & il fait lui-même deux marches forcées pour aller attaquer ceux qui comptaient le ſurprendre. Un Eſpion, auquel il donna mille écus, l'inſtruiſit de l'état de l'armée ennemie; je le joignis avec deux mille Chevaux, mon Infanterie ſuivait. Nous arrivâmes au Spireback dans le tems que les Généraux Alliés étaient à table. Leur armée ſe rangea en bataille avec beaucoup de confuſion, & nous fondîmes ſur eux pendant qu'ils ſe formaient, quoique toutes nos Troupes ne fuſſent pas arrivées. Je n'ai jamais vû tant de célérité dans l'exécution : les ennemis firent un feu, & obligerent même M. de Puignion de reculer à leur droite; mais M. le Maréchal fit charger la bayonnette au bout du fuſil, méthode excellente & qui nous réuſſit preſque toujours; alors les ennemis ne firent plus aucune réſiſtance. «

Eh! bien, M. le Journaliſte, eſt-ce là gagner une bataille par mépriſe? M. de Feuquieres, ennemi perſonnel de M. de Tallard, a pû le dire; il a fait par envie ce que vous faites par ignorance.

XXIV.

L'*Obſervateur*, nombre 69, parle de vers comme

de Guerre & de Philoſophie ; il critique ce vers de M. *Greſſet.*

Au ſein des mers, dans une Iſle enchantée.

Le ſein de la Mer, dit-il, *ne peut s'entendre de ſa ſurface* : il devrait au moins ſçavoir qu'en poëſie on dit : *Au ſein des mers*, au lieu d'*au milieu des mers ; au ſein de la France*, au lieu d'*au milieu de la France ; au ſein des Beaux-Arts* dont on médit ; *au ſein de la baſſeſſe, de l'envie, de l'ignorance, de l'avarice*, &c.

XXV.

Nombre 8. On m'apporte dans le moment cette feuille : elle eſt curieuſe, & mérite une attention ſinguliere ; voici comme il parle d'un Livre intitulé : *Le petit Philoſophe.*

J'en ai trop dit pour vous faire mépriſer un Livre qui dégrade également l'eſprit & la probité de l'Auteur ; c'eſt un tiſſu de Sophiſmes libertins, forgés à plaiſir pour détruire les Principes de la Morale, de la Politique & de la Religion. Comment pourrait-on être ſéduit par un Ecrivain qui franchit toutes ſortes de bornes, & qui avoue d'un air cavalier, qu'il n'a étudié que dans les Caffés & dans les Cabarets ?

Ne croirait-on pas, ſur cet expoſé, que cet Ouvrage intitulé : *Le petit Philoſophe*, ou *Alciphron*, eſt le produit de quelque coquin enfermé dans un Hôpital pour ſes mauvaiſes mœurs ? On ſera bien ſurpris, quand on ſçaura que c'eſt un Livre ſaint, rempli des plus forts argumens contre les libertins, compoſé par M. l'Evêque de Cloyne, ci-devant Miſſionnaire en Amérique. Celui qui a fait cet in-

fâme portrait de ce ſaint Livre, fait bien voir par-là qu'il n'a lû aucun des Livres dont il a la hardieſſe de parler.

XXVI.

Ayant lû dans ces *Obſervations* pluſieurs traits contre M. de V***, & une Lettre qu'il ſe vante que M. de V*** lui a écrite ; j'ai pris la liberté d'écrire moi-même à M. de V*** ſans le connaître ; voici ce qu'il m'a répondu.

» Je ne connais l'Abbé G. Desf***, que parce » que M. T*** l'amena chez moi en 1724, » comme un homme qui avait été ci-devant Jé- » ſuite, & qui par conſéquent était un homme » d'étude ; je le reçus avec amitié, comme je reçois » tous ceux qui cultivent les Lettres. Je fus étonné » au bout de quinze jours de recevoir une Lettre » de lui, datée de Bicêtre où il venait d'être ren- » fermé. J'appris qu'il avait été mis trois mois au- » paravant au Châtelet pour le même crime dont » il était accuſé, & qu'on lui faiſait ſon procès » dans les formes. J'étais alors aſſez heureux pour » avoir quelques amis très-puiſſans, que la mort » m'a enlevés. Je courus à Fontainebleau, tout » malade que j'étais, me jetter à leurs pieds, je » preſſai, je ſollicitai de toutes parts ; enfin j'ob- » tins ſon élargiſſement, & la diſcontinuation d'un » Procès où il s'agiſſait de la vie : je lui fis avoir la » permiſſion d'aller à la campagne chez M. le Préſi- » dent B*** mon ami. Il y alla avec M. T*** : » Sçavez-vous ce qu'il y fit ? Un Libelle contre moi. » Il le montra même à M. T***, qui l'obligea de » le jetter dans le feu ; il me demanda pardon, en

» me disant que le Libelle était fait un peu avant » la date de Bicêtre ; j'eus la faiblesse de lui par- » donner, & cette faiblesse m'a valu en lui un en- » nemi mortel, qui m'a écrit des Lettres anony- » mes, & qui a envoyé vingt Libelles en Hollande » contre moi. Voilà, Monsieur, une partie des » choses que je puis vous dire sur son compte, &c.

Je ne crois pas qu'une pareille Lettre ait besoin de Commentaire ; aussi je n'en ferai point.

XXVII.

On m'apporte le nombre 17. Le satyrique Auteur essaye d'avilir la Mérope du Marquis Maffei. Cette Tragédie a sans doute des défauts ; mais ce n'est pas ceux que le Satyrique lui reproche. Il traduit : *gentile aspetto*, aspect aimable, par *jolie figure* ; *genitori innocenti*, les Auteurs vertueux de mes jours, par mes *parents gens de bien ; ben complesso*, taille avantageuse, par *bonne complexion*. Ainsi, dans une traduction que ce Critique fit en Français d'un Ouvrage Anglais de M. de V***, il prit le mot *Kake*, qui signifie *Gâteau*, pour le Géant *Cacus*.... Il est plaisant, il faut l'avouer, qu'un pareil homme s'avise de juger les autres.

XXVIII.

Voici les expressions qu'on m'a fait voir dans ses feuilles :

La fréquence fastidieuse d'un clinquant métaphysique.

Les Rustiques Contempteurs qui mépriſent les Révolutions de Pologne, le second Gulliver, le Nouvelliste du Parnasse, &c.

Un ſage Militaire enchanté d'un Auteur connu par les admirables ſaillies d'une délicate inintelligibilité.

Une Hypocriſie corporifiée par la Grace.

La nouvelle Faculté d'un Eſprit paradoxal, érigée dans le beau Monde.

Un Savoyard qui décrotte des lambeaux de Métaphyſique.

La Vérité habilement diſtillée par un Avocat Général, qui en tire l'eſſence du problématique judiciaire.

Je n'en copierai pas davantage : je me contenterai de demander, s'il ſied bien à l'Auteur de ce *Galimathias* plein de baſſeſſe, d'inſulter au ſtyle de M. de *Marivaux*, & à tant d'autres.

XXIX.

Je crains de fatiguer le Public par les citations d'un Ouvrage dont les feuilles ſont oubliées à meſure qu'elles paraiſſent. Je crois que le peu que j'ai dit, ſervira de *Préſervatif*. Je continuerai, ſi la choſe eſt néceſſaire : j'avertis, en attendant, que le même Auteur donne ſous main, depuis quelque tems, une autre Brochure intitulée : *Réflexions ſur les Ouvrages de Littérature*. On dit qu'il combat ſouvent dans cette feuille ce qu'il a dit dans les *Obſervations*. Cela fait ſouvenir de gens d'une profeſſion à peu près ſemblable, qui ſont ſem-

blant de ſe battre pour ameuter les paſſans. N'eſt-il pas déplorable de voir un tel brigandage dans les Lettres ?

LETTRE A M. DE LA FAYE. 1718.

LA Faye, ami de tout le monde,
Qui ſçavez le ſecret charmant
De réjouir également
Le Philoſophe, l'Ignorant,
Le Galant à Perruque blonde ;
Vous qui rimez, comme Ferrand,
Des Madrigaux, des Epigrammes,
Qui chantez d'amoureuſes flammes
Sur votre Luth tendre & galant ;
Et qui même aſſez hardiment
Oſâtes prendre votre place,
Auprès de Malherbe & d'Horace,
Quand vous alliez ſur le Parnaſſe,
Par le Caffé de la Laurent.

Je voudrais bien aller auſſi au Parnaſſe, moi qui vous parle, j'aime les vers à la fureur ; mais j'ai un petit malheur, c'eſt que j'en fais de déteſtables, & j'ai le plaiſir de jetter tous les ſoirs au feu tout ce que j'ai barbouillé dans la journée. Par fois je lis une belle ſtrophe de votre ami M. *de la Motte*, & puis je me dis tout bas : *Petit miſérable, quand feras-tu quelque choſe d'auſſi-bien?* Le moment d'après, c'eſt une ſtrophe peu harmonieuſe & un peu obſcure, & je me dis : *garde-toi d'en faire autant.* Je tombe ſur un Pſeaume ou ſur une Epigramme orduriere de *Rouſſeau* : cela éveille mon odorat, je veux lire ſes autres ouvrages, mais le Livre me tombe des mains : je vois

*

des Comédies à la glace, des Opera fort au-deſſous de ceux de l'Abbé *Pic* : une Epître au Comte d'*Ayen*, qui eſt à faire vomir : un petit Voyage de Rouen fort inſipide : une Ode à M. *Duché* fort au-deſſous de tout cela ; mais ce qui me révolte & qui m'indigne, c'eſt le mauvais cœur qui perce à chaque ligne. J'ai lû ſon Epître à *Marot*, où il y a de très-beaux morceaux ; mais je crois y voir plutôt un enragé qu'un Poëte. Il n'eſt pas inſpiré, il eſt poſſédé : il reproche à l'un ſa priſon, à l'autre ſa vieilleſſe : il appelle celui-ci *athée*, celui-là *marouffle* ; où eſt donc le mérite de dire en vers de cinq pieds des injures ſi groſſieres ? Ce n'était pas ainſi qu'en uſait M. *Deſpréaux*, quand il ſe jouait aux dépens des mauvais Auteurs ; auſſi ſon ſtyle étoit doux & coulant ; mais celui de *Rouſſeau* me paroît inégal, recherché, plus violent que vif, & teint, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, de la bile qui le dévore. Peut-on ſouffrir qu'en parlant de M. *Crébillon*, il diſe qu'il *vient de ſa griffe Apollon moleſter*. Quels vers que ceux-ci !

Ce Rimeur ſi ſévere
Devient amer, quand le cerveau lui tinte ;
Plus qu'aloës ni jus de coloquinte.

De plus, toute cette Epître roule ſur un raiſonnement faux ; il veut prouver que tout homme d'eſprit eſt honnête homme, & que tout ſot eſt fripon ; mais ne ſerait-il pas la preuve trop évidente du contraire ; ſi pourtant c'eſt véritablement de l'eſprit que le ſeul talent de la verſification ? Je m'en rapporte à vous & à tout Paris. *Rouſſeau* ne paſſe point pour avoir d'autre mérite ; il écrit ſi mal en proſe que ſon *Factum* eſt une

des Piéces qui ont servi à le faire condamner ; au contraire le *Factum* de M. *Saurin* est un chef-d'œuvre, *& quid facundia posset, tùm paruit.* Enfin, vous voulez que je vous dise franchement mon petit sentiment sur MM. *de la Motte* & *Rousseau*. M. *de la Motte* pense beaucoup, & ne travaille pas assez ses vers ; *Rousseau* ne pense gueres, mais il travaille ses vers beaucoup mieux ; le point seroit de trouver un Poëte qui pensât comme *la Motte*, & qui écrivît comme *Rousseau*, (quand *Rousseau* écrit bien s'entend ;) mais :

Pauci quos æquus amavit
Jupiter, aut ardens evexit ad æthera virtus ;
Diis geniti potuére. . . . .

J'ai bien envie de revenir bien-tôt souper avec vous, & raisonner de Belles-Lettres : je commence à m'ennuyer beaucoup ici. Or il faut que je vous dise ce que c'est que l'ennui :

Car vous, qui toujours le chassez,
Vous pourriez l'ignorer peut-être ;
Trop heureux si ces vers, à la hâte tracés,
Ne vous l'ont déjà fait connoître !
C'est un gros Dieu lourd & pesant,
D'un entretien froid & glaçant,
Qui ne rit jamais, toujours bâille,
Et qui depuis cinq ou six ans,
Dans la foule des Courtisans,
Se trouvoit toujours à Versaille.
Mais on dit que, tout de nouveau,
Vous l'allez revoir au Pâtteste,
Au (1) Capricieux de Rousseau :
C'est-là sa demeure ordinaire.

Au reste, je suis charmé que vous ne partiez pas

(1) Mauvaise Piece de *Rousseau*, qu'on voulait mettre au Théâtre mais qu'on fut obligé d'abandonner aux répétitions.

sitôt pour (1) Genes, votre Ambassade m'a la mine d'être pour vous un bénéfice simple. Faites-vous payer de votre voyage & ne le faites point; ne ressemblez point à ces Politiques errans qu'on envoye de Parme à Florence, & de Florence à Holstein, & qui reviennent enfin ruinés dans leurs pays pour avoir eu le plaisir de dire *le Roi mon Maître.* Il me semble que je vois des Comédiens de Campagne qui meurent de faim, après avoir joué le Rôle de César & de Pompée.

Non, cette brillante folie
N'a point enchaîné vos esprits:
Vous connoissez trop bien le prix
Des douceurs de l'aimable vie
Qu'on vous voit mener à Paris
En assez bonne compagnie;
Et vous pouvez bien vous passer
D'aller, loin de nous, professer
La politique en Italie.

VERS

Pour mettre au bas du Portrait de Madame la Marquise du CHATELET.

C'EST ainsi que la Vérité,
Pour mieux établir sa puissance,
A pris les traits de la Beauté,
Et les graces de l'Eloquence.

(1) M. *de la F.* était nommé Envoyé Extraordinaire à Genes.

ÉTRENNES A LA MÊME.

UNE Etrenne frivole à la docte Uranie,
Peut-on la préſenter ? Oh ! très-bien, j'en réponds.
Tout lui plaît, tout convient à ſon vaſte génie,
Les Livres, les Bijoux, les Compas, les Pompons,
Les Vers, les Diamans, les Biribis, l'Optique,
L'Algebre, les Soupers, le Latin, les Jupons,
L'Opera, les Procès, le Bal & la Phyſique.

ÉLOGE HISTORIQUE
DE MADAME
LA MARQUISE DU CHATELET,

Pour être mis à la tête de ſa Traduction de NEWTON.

CETTE traduction que les plus ſçavans hommes de France devaient faire, & que les autres doivent étudier, une Dame l'a entrepriſe & achevée, à l'étonnement & à la gloire de ſon pays. Gabrielle-Emilie de Breteuil, épouſe du Marquis du Châtelet-Lomont, Lieutenant-Général des armées du Roi, eſt l'Auteur de cette traduction, devenue néceſſaire à tous ceux qui voudront acquérir ces profondes connaiſſances, dont le monde eſt redevable au grand Newton.

C'eût été beaucoup pour une femme de ſçavoir

la Géométrie ordinaire, les femmes n'ayant pas même une introduction aux vérités sublimes, enseignées dans cet ouvrage immortel ; on sent assez qu'il fallait que Madame la Marquise du Châtelet fût entrée bien avant dans la carriere que Newton avait ouverte, & qu'elle possédât ce que ce grand homme avait enseigné. On a vu deux prodiges ; l'un que Newton ait fait cet ouvrage, l'autre qu'une Dame l'ait traduit & l'ait éclairci.

Ce n'était pas son coup d'essai ; elle avait auparavant donné au Public une explication de la Philosophie de Leibnits, sous le titre d'*Institutions de Physique*, adressée à son fils, auquel elle avait enseigné elle-même la Géométrie.

Le Discours Préliminaire qui est à la tête de ces *Institutions*, est un chef-d'œuvre de raison & d'éloquence ; elle a répandu dans le reste du Livre une méthode & une clarté que Leibnits n'eut jamais, & dont ses idées ont besoin, soit qu'on veuille seulement les entendre, soit qu'on veuille les réfuter.

Après avoir rendu les imaginations de Leibnits intelligibles, son esprit qui avait acquis encore de la force & de la maturité, par ce travail même, comprit que cette métaphysique si hardie, mais si peu fondée, ne méritait pas ses recherches : son ame était faite pour le sublime, mais pour le vrai. Elle sentit que les monades & l'harmonie préétablie devaient être mises avec les trois Elémens de *Descartes*, & que des Systêmes qui n'étaient qu'ingénieux, n'étaient pas dignes de l'occuper. Ainsi, après avoir eu le courage d'embellir Leibnits, elle eut celui de l'abandonner : courage bien rare dans

quiconque a embraſſé une opinion, mais qui ne coûte gueres d'effort à une ame paſſionnée pour la vérité.

Défaite de tout eſprit de Syſtême, elle prit pour ſa regle celle de la Société Royale de Londres, *nullius in verba*, & c'eſt parce que la bonté de ſon eſprit l'avait rendue ennemie des Partis & des Syſtêmes, qu'elle ſe donna toute entiere à Newton. En effet Newton ne fit jamais de Syſtême, ne ſuppoſa jamais rien, n'enſeigna aucune vérité qui ne fût fondée ſur la plus ſublime Géométrie ou ſur des expériences inconteſtables. Les conjectures qu'il a haſardées à la fin de ſon Livre, ſous le nom de *Recherches*, ne ſont que des doutes; il ne les donne que pour tels, & il ſerait preſque impoſſible que celui qui n'avait jamais affirmé que des vérités évidentes, n'eût pas douté de tout le reſte.

Tout ce qui eſt donné ici pour principe eſt en effet digne de ce nom; ce ſont les premiers reſſorts de la Nature, inconnus avant lui, & il n'eſt plus permis de prétendre à être Phyſicien ſans les connaître.

Il faut donc bien ſe garder d'enviſager ce Livre comme un Syſtême, c'eſt-à-dire, comme un amas de probabilités qui peuvent ſervir à expliquer bien ou mal quelques effets de la Nature.

S'il y avait encore quelqu'un aſſez abſurde pour ſoutenir la matiere ſubtile & la matiere cannelée, pour dire que la terre eſt un ſoleil encroûté, que la lune a été entraînée dans le tourbillon de la terre, que la matiere ſubtile fait la peſanteur, pour ſoutenir toutes ces autres opinions Romaneſques, ſubſtituées à l'ignorance des Anciens, on

dirait: cet homme eſt Cartéſien; s'il croyait aux monades, on dirait: il eſt Leibnitien: mais on ne dira pas de celui qui ſçait les Elémens d'Euclide, qu'il eſt Euclidien; ni de celui qui ſçait après Galilée en quelle proportion les corps tombent, qu'il eſt Galiléiſte: auſſi en Angleterre ceux qui ont appris le calcul infinitéſimal, qui ont fait les expériences de la lumiere, qui ont appris les Loix de la gravitation, ne ſont point appellés Newtoniens; c'eſt le privilége de l'erreur de donner ſon nom à une Secte. Si Platon avait trouvé des vérités, il n'y aurait point eu de Platoniciens, & tous les hommes auraient appris peu à peu ce que Platon aurait enſeigné; mais parce que, dans l'ignorance qui couvre la terre, les uns s'attachaient à une erreur, les autres à une autre, on combattait ſous différens étendards: il y avait des Péripathéticiens, des Platoniciens, des Epicuriens, des Zénoniſtes, en attendant qu'il y eût des Sages.

Si on appellait encore en France Newtoniens les Philoſophes qui ont joint leurs connaiſſances à celles dont Newton a gratifié le genre humain, ce n'eſt que par un reſte d'ignorance & de préjugé. Ceux qui ſçavent peu & ceux qui ſçavent mal, ce qui compoſe une multitude prodigieuſe, s'imaginerent que Newton n'avait fait autre choſe que combattre Deſcartes, à peu près comme avait fait Gaſſendi. Ils entendirent parler de ſes découvertes, & ils les prirent pour un Syſtême nouveau: c'eſt ainſi que quand Hervée eut rendu palpable la circulation du ſang, on s'éleva contre lui; on appella Hervéiſtes & Circulateurs ceux qui oſaient embraſſer la vérité nouvelle, que le Public ne

prenait

prenait que pour une opinion. Il le faut avouer, toutes les découvertes nous ſont venues d'ailleurs, & toutes ont été combattues. Il n'y a pas juſqu'aux expériences que Newton avait faites ſur la lumiere qui n'ayent eſſuyé parmi nous de violentes contradictions. Il n'eſt pas ſurprenant, après cela, que la gravitation univerſelle de la matiere ayant été démontrée, ait été auſſi combattue.

Les ſublimes vérités que nous devons à Newton, ne ſe ſont pleinement établies en France qu'après une génération entiere de ceux qui avaient vieilli dans les erreurs de Deſcartes. Car toute vérité, comme tout mérite, a ſes contemporains pour ennemis.

Turpe putaverunt parere minoribus, & quæ
Imberbes didicêre, ſenes perdenda fateri.

Madame du Châtelet a rendu un double ſervice à la poſtérité, en traduiſant le Livre des *Principes* & en l'enrichiſſant d'un Commentaire. Il eſt vrai que la langue Latine dans laquelle il eſt écrit, eſt entendue de tous les Sçavans; mais il en coûte toujours quelques fatigues à lire des choſes abſtraites dans une langue Etrangere. D'ailleurs le Latin n'a pas de termes pour exprimer les vérités Mathématiques & Phyſiques qui manquaient aux anciens.

Il a fallu que les Modernes créaſſent des mots nouveaux pour rendre ces nouvelles idées; c'eſt un grand inconvénient dans les Livres de Sciences, & il faut avouer que ce n'eſt plus gueres la peine d'écrire ces Livres dans une langue morte, à laquelle il faut toujours ajoûter des expreſſions inconnues à l'Antiquité, & qui peuvent cauſer de

l'embarras. Le Français, qui eſt la langue courante de l'Europe, & qui s'eſt enrichi de toutes ces expreſſions nouvelles & néceſſaires, eſt beaucoup plus propre que le Latin à répandre dans le monde toutes ces connaiſſances nouvelles.

A l'égard du Commentaire Algébrique, c'eſt un ouvrage au-deſſus de la traduction. Madame du Châtelet y travailla ſur les idées de M. Clairaut : elle fit tous les calculs elle-même, & quand elle avait achevé un Chapitre, M. Clairaut l'examinait & le corrigeait. Ce n'eſt pas tout, il peut dans un travail ſi pénible échapper quelque mépriſe : il eſt très-aiſé de ſubſtituer en écrivant un ſigne à un autre. M. Clairaut faiſait encore revoir par un tiers les calculs, quand ils étaient mis au net ; de ſorte qu'il eſt moralement impoſſible qu'il ſe ſoit gliſſé dans cet ouvrage une erreur d'inattention, & ce qui le ſerait du moins autant, c'eſt qu'un ouvrage où M. Clairaut a mis la main ne fût pas excellent en ſon genre.

Autant qu'on doit s'étonner qu'une femme ait été capable d'une entrepriſe qui demandait de ſi grandes lumieres & un travail ſi obſtiné, autant doit-on déplorer ſa perte prématurée : elle n'avait pas encore entierement terminé le Commentaire, lorſqu'elle prévit que la mort allait l'enlever. Elle était jalouſe de ſa gloire, & n'avait point cet orgueil de la fauſſe modeſtie, qui conſiſte à paraître mépriſer ce qu'on ſouhaite, & à vouloir paraître ſupérieur à cette gloire véritable, la ſeule récompenſe de ceux qui ſervent le Public, la ſeule digne des grandes ames, qu'il eſt beau de rechercher, & qu'on n'affecte de dédaigner, que quand on eſt incapable d'y atteindre.

C'eſt ce ſoin qu'elle avait de ſa réputation, qui la détermina quelques jours avant ſa mort à dépoſer à la Bibliothéque du Roi ſon Livre tout écrit de ſa main.

Elle joignit à ce goût pour la gloire, une ſimplicité qui ne l'accompagne pas toujours, mais qui eſt ſouvent le fruit des études ſérieuſes. Jamais femme ne fut ſi ſçavante qu'elle, & jamais perſonne ne mérita moins qu'on dît d'elle : *c'eſt une femme ſçavante.* Elle ne parlait jamais de ſcience qu'à ceux avec qui elle croyait pouvoir s'inſtruire, & jamais n'en parla pour ſe faire remarquer. On ne la vit point raſſembler de ces cercles où il ſe fait une guerre d'eſprit, où l'on établit une eſpece de Tribunal, où l'on juge ſon ſiécle, par lequel, en recompenſe, on eſt jugé très-ſéverement. Elle vécut long-tems dans les Sociétés où l'on ignorait ce qu'elle était, & elle ne prenait pas garde à cette ignorance.

Les Dames qui jouaient avec elle chez la Reine, étaient bien loin de ſe douter qu'elles fuſſent à côté du Commentateur de Newton : on la prenait pour une perſonne ordinaire ; ſeulement on s'étonnait quelquefois de la rapidité & de la juſteſſe avec laquelle on la voyait faire les comptes & terminer les différends : dès qu'il y avait quelque combinaiſon à faire, la Philoſophe ne pouvait plus ſe cacher. Je l'ai vu un jour diviſer juſqu'à neuf chiffres par neuf autres chiffres, de tête & ſans aucun ſecours, en préſence d'un Géométre étonné, qui ne pouvait la ſuivre.

Née avec une éloquence ſinguliere, cette éloquence ne ſe déployait que quand elle avait des

objets dignes d'elle ; ces Lettres où il ne s'agit que de montrer de l'esprit, ces petites finesses, ces tours délicats que l'on donne à des pensées ordinaires, n'entraient pas dans l'immensité de ses talens. Le mot propre, la précision, la justesse & la force étaient le caractere de son éloquence. Elle eût plutôt écrit comme Paschal & Nicole, que comme Madame de Sévigné. Mais cette fermeté sévere, & cette trempe vigoureuse de son esprit, ne la rendait pas inaccessible aux beautés de sentiment. Les charmes de la poësie & de l'éloquence la pénétraient, & jamais oreille ne fut plus sensible à l'harmonie. Elle sçavait par cœur les meilleurs vers, & ne pouvait souffrir les médiocres. C'était un avantage qu'elle eut sur Newton d'unir à la profondeur de la Philosophie, le goût le plus vif & le plus délicat pour les Belles-Lettres. On ne peut que plaindre un Philosophe réduit à la sécheresse des vérités, & pour qui les beautés de l'imagination & du sentiment sont perdues.

Dès sa tendre jeunesse elle avait nourri son esprit de la lecture des bons Auteurs en plus d'une langue. Elle avait commencé une traduction de l'Enéide, dont j'ai vu plusieurs morceaux remplis de l'ame de son Auteur : elle apprit depuis l'Italien & l'Anglais. Le Tasse & Milton lui étaient familiers comme Virgile. Elle fit moins de progrès dans l'Espagnol, parce qu'on lui dit qu'il n'y a gueres dans cette langue qu'un Livre célébre, & que ce Livre est frivole.

L'étude de sa langue fut une de ses principales occupations. Il y a d'elle des remarques manuscrites, dans lesquelles on découvre, au milieu de

l'incertitude & de la bisarrerie de la Grammaire, cet esprit philosophique qui doit dominer par-tout & qui est le fil de tous les labyrinthes.

Parmi tant de travaux que le Sçavant le plus laborieux eut à peine entrepris, qui croirait qu'elle trouva du tems, non-seulement pour remplir tous les devoirs de la Société, mais pour en rechercher avec avidité tous les amusemens? Elle se livrait au plus grand monde comme à l'étude. Tout ce qui occupe la Société était de son ressort, hors la médisance. Jamais on ne l'entendit relever un ridicule: elle n'avait ni le tems ni la volonté de s'en appercevoir, & quand on lui disait que quelques personnes ne lui avaient pas rendu justice, elle répondait qu'elle voulait l'ignorer. On lui montra un jour je ne sçais quelle misérable brochure, dans laquelle un Auteur, qui n'était pas à portée de la connaître, avait osé mal parler d'elle: elle dit que si l'Auteur avait perdu son tems à écrire ces inutilités, elle ne voulait pas perdre le sien à les lire; & le lendemain ayant sçu qu'on avait renfermé l'Auteur de ce libelle, elle écrivit en sa faveur sans qu'il l'ait jamais sçu.

Elle fut regrettée à la Cour de France autant qu'on peut l'être dans un pays, où les intérêts personnels font si aisément oublier tout le reste. Sa mémoire a été précieuse à tous ceux qui l'ont connue particulierement, & qui ont été à portée de voir l'étendue de son esprit & la grandeur de son ame.

Il eût été heureux pour ses amis qu'elle n'eût pas entrepris cet ouvrage, dont les Sçavans vont jouir. On peut dire d'elle en déplorant sa destinée: *Periit arte suâ.*

Elle se crut frappée à mort long-tems avant le coup qui nous l'a enlevée : dès-lors elle ne songea plus qu'à employer le peu de tems qu'elle prévoyait lui rester à finir ce qu'elle avait entrepris, & à dérober à la mort ce qu'elle regardait comme la plus belle partie d'elle-même. L'ardeur & l'opiniâtreté du travail, des veilles continuelles dans un tems où le repos l'aurait sauvée, amenerent enfin cette mort qu'elle avait prévûe. Elle sentit sa fin approcher, & par un mêlange singulier de sentimens, qui semblaient se combattre, on la vit regretter la vie, & regarder la mort avec intrépidité. La douleur d'une séparation éternelle affligeait sensiblement son ame ; & la philosophie dont cette ame était remplie lui laissait tout son courage. Un homme qui s'arrache tristement à sa famille désolée, & qui fait tranquillement les préparatifs d'un long voyage, n'est que le faible portrait de sa douleur & de sa fermeté ; de sorte que ceux qui furent ses témoins de ses derniers momens, sentaient doublement sa perte par leur propre affliction & par ses regrets, & admiraient en même tems la force de son esprit, qui mêlait à des regrets si touchans une constance si inébranlable.

Elle est morte au Palais de Luneville le 10 Août 1749 à l'âge de quarante-trois ans & demi.

VERS

Sur la Mort de Madame du CHATELET.

L'UNIVERS a perdu la sublime EMILIE:
Elle aima les Plaisirs, les Arts, la Vérité:
Les Dieux en lui donnant leur ame & leur génie,
Ne s'étaient réservé que l'immortalité.

SUR LE MÊME SUJET.

UN sommeil éternel a donc fermé ces yeux
Où brillaient la vertu, l'amour & le génie:
La vérité, l'honneur, la foi, la modestie,
N'ont pû changer du Sort l'arrêt impérieux:
Tu meurs, immortelle EMILIE,
Ou plutôt ta belle ame, en volant vers les Dieux,
A son principe est réunie.
Avec toi, la Pudeur, de la Terre bannie,
Rentre pour jamais dans les Cieux.
Tu meurs, & je survis à ton heure fatale;
Je vois encor ce Ciel dont tu ne jouis plus.
Hélas! où l'amitié, les talens, la vertu,
Pourront-ils trouver ton égale?
Qui me rendra ces jours passés dans la douceur
D'une confiance tranquille,
Où mon ame, à tes goûts docile,
N'avait pour loi que ton humeur;

Où loin des propos de la Ville,
Et du vain faſte de la Cour,
Sans ſoins, ſans brigues, ſans détour,
L'*Arioſte* & *Newton* dans un loiſir utile,
Remplaçaient, à Cyrei (1), la Jeuneſſe & l'Amour;
Dans les bras de la Paix, au ſein de la Sageſſe,
Oubliant Verſaille & Paris,
Les flatteurs & les beaux-eſprits,
L'orgueil des Grands & leur baſſeſſe,
Nous étions ſeuls heureux, du moins dans nos écrits.
Pardonne, ombre chere & ſacrée,
Si de ſon bonheur enivrée,
Mon ame quelquefois ſecoua ſes liens,
Par tes tranſports, vainqueurs des miens,
Tu vis ma chaîne reſſerrée.
Si ſur nos plus beaux jours, tiſſus par le Bonheur,
Le Caprice a verſé l'amertume & l'aigreur,
Du moins après ta mort, tu ſeras adorée.
Vois des Arts la Troupe éplorée
Te ſuivre en deuil juſqu'au tombeau;
Vois l'Hymen & l'Amour éteindre leur flambeau;
Vois le cœur même de l'Envie
S'ouvrir enfin à la pitié;
Vois ton cercueil baigné des pleurs de l'Amitié;
Vois ton époux errant & déteſtant la vie,
Redemander aux Dieux ſa fidelle moitié.
Admiſe à la céleſte Troupe,
A la table des Dieux, où tu bois dans la coupe
Et de Minerve & d'Apollon,
Si ton cœur eſt ſenſible à l'éclat d'un grand nom,

(1) Terre de Madame la Marquiſe du Châtelet.

Si mes vœux jusqu'à toi peuvent se faire entendre,
Que tu dois t'applaudir d'une amitié si tendre!
Je veux que l'Avenir, dans mes vers t'admirant,
Te confonde avec Uranie;
Et si quelque Censeur impie
Rit du culte immortel que ma Muse te rend,
Pour confondre la calomnie,
J'aurai *Saint-Lambert* pour garant.

APOTHÉOSE
DE MADEMOISELLE LE COUVREUR.

QUEL contraste frappe mes yeux!
Melpomene ici désolée,
Eleve, avec l'aveu des Dieux,
Un magnifique Mausolée.
Ah! si la Superstition,
Distinguant jusqu'à la poussiere,
Fait un point de religion,
D'en couvrir une ombre légere;
Ombre illustre, console-toi,
En tous lieux la terre est égale;
Et lorsque la Parque fatale
Nous fait subir sa triste loi,
Peu nous importe où notre cendre
Doive reposer pour attendre
Ce tems où tous les préjugés
Seront à la fin abrogés.
Ces lieux cessent d'être profanes
En contenant d'illustres mânes;

Ton tombeau ſera reſpecté ;
S'il n'eſt pas ſouvent fréquenté
Par les Diſeurs de patenôtres,
Sans doute il le ſera par d'autres ;
Dont l'hommage plus naturel
Rendra ton mérite immortel.
Au lieu d'ennuyeuſes Matines,
Les Graces, en habit de deuil,
Chanteront des Hymnes divines
Tous les matins ſur ton cercueil.
Sophocle, *Corneille*, *Racine*
Sans ceſſe y répandront des fleurs ;
Tandis que *Jocaſte* ou *Pauline*
Verſeront des torrens de pleurs.
Enfin, pour ton Apothéoſe,
On doit te faire une Ode en proſe ;
Le chef-d'œuvre d'un bel-eſprit
Vaudra bien du moins un Obit.

SCENE
DE LA TRAGÉDIE D'ARTÉMIRE.

ACTEURS.

CASSANDRE, *Roi de Macédoine.*
ARTÉMIRE, *Reine de Macédoine.*
PALLANTE, *Favori du Roi.*
PHILOTAS, *Prince.*
MÉNAS, *Parent & Confident de Pallante.*
HIPPARQUE, *Miniſtre de Caſſandre.*
CÉPHISE, *Confidente d'Artémire.*

La Reine fauſſement accuſée d'adultere par Pallante, ſe juſtifie auprès du Roi ſon mari.

ARTÉMIRE, CASSANDRE, CÉPHISE.

ARTÉMIRE.

OU ſuis-je? où vais-je? ô Dieux! je me meurs, je le voi.

CÉPHISE.

Avançons.

ARTÉMIRE.

Ciel!

CASSANDRE.

Eh! bien, que voulez-vous de moi?

CÉPHISE, *à part.*

Dieux puissans, protégez une Reine innocente.

ARTÉMIRE.

Vous me voyez, Seigneur, interdite & mourante;
Je n'ose jusqu'à vous lever un œil tremblant,
Et ma timide voix expire en vous parlant.

CASSANDRE.

Levez-vous, & quittez ces indignes allarmes.

ARTÉMIRE.

Hélas! je ne viens point par d'impuissantes larmes,
Craignant votre justice & fuyant le trépas,
Mendier un pardon que je n'obtiendrais pas;
La mort à mes regards s'est déjà présentée.
Tranquille & sans regret, je l'aurais acceptée:
Faut-il que votre haine ardente à me sauver,
Pour un sort plus affreux m'ait voulu réserver?
N'était-ce pas assez de me joindre à mon pere?
Au-delà de la mort étend-on sa colere?
Ecoutez-moi du moins, & souffrez à vos pieds
Ce malheureux objet de tant d'inimitiés.
Seigneur, au nom des Dieux, que le parjure offense,
Par le Ciel qui m'entend, qui sçait mon innocence,
Par votre gloire enfin que j'ose conjurer,
Donnez-moi le trépas, sans me déshonorer.

CASSANDRE.

N'en accusez que vous, quand je vous rends justice;
La honte est dans le crime & non dans le supplice.
Levez-vous, & quittez un entretien fâcheux,
Qui redouble ma honte, & nous pese à tous deux.

Voilà donc le secret dont vous vouliez m'instruire ?

ARTÉMIRE.

Eh ! que me servira, Seigneur, de vous le dire ?
J'ignore, en vous parlant, si la main qui me perd,
Dans ce projet affreux, vous trahit ou vous sert ;
J'ignore si vous-même, en poursuivant ma vie,
N'avez point de Pallante armé la calomnie.
Hélas ! après deux ans de haine & de malheurs,
Souffrez quelques soupçons, qu'excusent vos rigueurs.
Mon cœur, même en secret, refuse de les croire :
Vous me deshonorez, & j'aime votre gloire ;
Je ne confondrai point Pallante & mon époux,
Je vous respecte encore, en mourant par vos coups ;
Je vous plains d'écouter le monstre qui m'accuse ;
Et quand vous m'opprimez, c'est moi qui vous excuse.
Mais si vous appreniez que Pallante aujourd'hui
M'offrait contre vous-même un criminel appui ;
Que Ménas à mes pieds, craignant votre justice,
D'un heureux scélérat infortuné complice,
Au nom de ce perfide implorait.... Mais, hélas !
Vous détournez les yeux & ne m'écoutez pas.

CASSANDRE.

Non, je n'écoute point vos lâches impostures.
Cessez, n'empruntez point le secours des parjures ;
C'est bien assez pour moi de tous vos attentats ;
Par de nouveaux forfaits ne les défendez pas :
Aussi-bien c'en est fait, votre perte est certaine ;
Toute plainte est frivole & toute excuse est vaine.

ARTÉMIRE.

Hélas ! voilà mon cœur, il ne craint point vos coups.
Faites couler mon sang, barbare, il est à vous.

Mais l'hymen dont le nœud nous unit l'un à l'autre ;
Tout malheureux qu'il eſt, joint mon honneur au vôtre.
Pourquoi d'un tel affront voulez-vous vous couvrir ?
Laiſſez-moi chez les morts deſcendre ſans rougir.
Croyez que pour Ménas une flamme adultere.....

CASSANDRE.

Si Ménas m'a trahi, Ménas a dû vous plaire ;
Votre cœur m'eſt connu mieux que vous ne penſez ;
Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que vous me haïſſez.

ARTÉMIRE.

Eh ! bien, connaiſſez donc mon ame toute entiere.
Ne cherchez point ailleurs une triſte lumiere :
De tous mes attentats je vais vous informer.
Oui, Caſſandre ; il eſt vrai, je n'ai pû vous aimer.
Je vous le dis ſans feinte, & cet aveu ſincere
Doit peu vous étonner & doit peu vous déplaire.
Et quel droit en effet aviez-vous ſur mon cœur,
Qui ne voyait en vous que ſon perſécuteur ?
Vous qui, de tous les miens ennemi ſanguinaire,
Avez, juſqu'en mes bras, aſſaſſiné mon pere ;
Vous, que je n'ai jamais abordé ſans effroi ;
Vous, dont j'ai vû le bras toujours levé ſur moi ;
Vous, tyran ſoupçonneux, dont l'affreuſe injuſtice
M'a conduite au trépas de ſupplice en ſupplice ;
Je n'ai jamais de vous reçu d'autres bienfaits :
Vous le ſçavez, Caſſandre : apprenez mes forfaits.
Avant qu'un nœud fatal à vos loix m'eût ſoumiſe,
Pour un autre que vous mon ame était épriſe ;
J'étouffai dans vos bras un amour trop puiſſant ;
Je le combats encore, & même en ce moment ;

Ne vous en flattez point, ce n'eſt pas pour vous plaire ;
Vous êtes mon époux, votre gloire m'eſt chere,
Mon devoir me ſuffit ; & ce cœur innocent,
Vous a gardé ſa foi, même en vous haïſſant.
J'ai fait plus : ce matin, à la mort condamnée,
J'ai pû briſer les nœuds d'un funeſte hyménée ;
Je tenais dans mes mains l'Empire & votre ſort ;
Si j'avais dit un mot, on vous donnait la mort.
Vos Peuples indignés allaient me reconnaître ;
Tout m'en ſollicitait ; je l'aurais dû peut-être :
Du moins, par votre exemple, inſtruite aux attentats,
J'ai pû rompre des loix que vous ne gardez pas.
J'ai voulu cependant reſpecter votre vie ;
Je n'ai conſidéré ni votre barbarie,
Ni mes périls préſens, ni mes malheurs paſſés ;
J'ai ſauvé mon époux : vous vivez ; c'eſt aſſez.
Le tems qui perce enfin la nuit la plus obſcure,
Peut-être éclairera cette triſte aventure ;
Et vos yeux recevant une triſte clarté,
Verront trop tard, au jour, luire la vérité ;
Vous connaîtrez alors tous les maux que vous faites,
Et vous en frémirez, tout tyran que vous êtes.

AUTRE FRAGMENT DE LA MÊME TRAGÉDIE.

(C'eſt un ſcélérat qui parle.)

VOILA quelle eſt ſouvent la vertu d'une femme :
L'honneur, peint dans ſes yeux, ſemble être dans ſon ame ;
Mais de ce faux honneur, les dehors faſtueux
Ne ſervent qu'à cacher la honte de ſes feux.

*

A ſon Amant chéri prodiguant ſa tendreſſe,
Ses yeux n'ont pour tout autre qu'une auſtere rudeſſe;
Et l'Amant maltraité prend ſouvent pour vertu,
Les fiers dédains d'un cœur qu'un autre a corrompu.

VERS

A M. SÉNAC DE MEILHAN.

ELEVE du jeune Apollon;
Et non pas de ce vieux Voltaire;
Eleve heureux de la raiſon,
Et d'un Dieu plus charmant qui t'inſtruiſit à plaire!
J'ai lû tes vers brillans & ceux de ta Bergere,
Ouvrages de l'eſprit embellis par l'Amour;
J'ai cru voir la belle Glycere
Qui chantait Horace à ſon tour.
Que ſon eſprit me plaît! que ſa beauté te touche!
Elle a tout mon ſuffrage, elle a tout tes deſirs;
Elle a chanté pour toi: je vois que ſur ſa bouche
Tu dois trouver tous les plaiſirs.

Je réponds bien mal, Monſieur, aux choſes charmantes que vous m'envoyez; mais à mon âge on a la voix un peu rauque.

Lupi Mœrim vidêre priores, vox quoque Mœrim deficit.

PIECES FUGITIVES.

ÉPITRE A M. ALGAROTI.

LORSQUE ce grand Courier de la Philoſophie,
Condamine l'Obſervateur,
De l'Afrique au Pérou conduit par URANIE,
Par la gloire & par la manie,
S'en va griller ſous l'Equateur,
Maupertuis & *Clairaut*, dans leur docte fureur,
Vont geler au Pôle du Monde.
Je les vois d'un degré meſurer la longueur,
Pour ôter au Peuple Rimeur
Ce beau nom de *Machine ronde*,
Que nos flaſques Auteurs, en chevillant leurs vers,
Donnaient à l'aventure à ce plat Univers.
Les Aſtres étonnés dans leur oblique courſe,
Le grand, le petit Chien, & le Cheval, & l'Ourſe,
Se diſent l'un à l'autre, en langage des Cieux :
Certes ces gens ſont foux, ou ces gens ſont des Dieux.

Et vous, *Algaroti*, vous, Cygne de Padoue,
Eleve harmonieux du Cygne de Mantoue,
Vous allez donc auſſi ſous le Ciel des frimats,
Porter, en grelotant, la lyre & le compas,
Et ſur des monts glacés traçant des paralleles,
Faire entendre aux Lapons vos chanſons immortelles.

Allez donc, & du Pôle obſervé, meſuré,
Revenez aux Français rapporter des nouvelles.
Cependant je vous attendrai,
Tranquille admirateur de votre Aſtronomie,
Sous mon méridien, dans les champs de Cirey,
N'obſervant déſormais que l'Aſtre d'Emilie:
Echauffé par le feu de ſon puiſſant génie,
Et par ſa lumiere éclairé,
Sur la lyre je chanterai
Son ame univerſelle autant qu'elle eſt unique;
Et j'atteſte les Cieux, meſurés par vos mains,
Que j'abandonnerais pour ſes charmes divins
L'Equateur & le Pôle Arctique.

ÉPITRE

A M. LE MARÉCHAL DE R***,

Dans l'Iſle de Minorque.

DEPUIS plus de quarante années,
Vous ayez été mon Héros;
J'ai préſagé vos deſtinées.
Ainſi qu'Achille, dans Scyros,
Paraiſſait ſe livrer en proye
Aux Jeux, aux Amours, au repos;
Et devait un jour ſur les flots
Porter la flamme devant Troye:
Ainſi, quand Phryné dans ſes bras
Tenait le jeune Alcibiade,
Phryné ne le poſſédait pas;

Et ſon nom fut dans les combats
Egal au nom de Miltiade:
Jadis les Amans, les Epoux,
Tremblaient en vous voyant paraître;
Près des Belles & près du Maître
Vous avez fait plus d'un jaloux;
Enfin, c'eſt aux Héros à l'être.

C'eſt rarement que dans Paris,
Parmi les feſtins & les ris,
On démêle un grand caractere;
Le préjugé ne conçoit pas
Que celui qui ſçait l'art de plaire
Sçache auſſi ſauver les Etats.
Le grand homme échappe au Vulgaire;
Mais lorſqu'aux champs de Fontenoi
Il ſert ſa Patrie & ſon Roi,
Quand ſa main, des Peuples de Genes,
Défend les jours & rompt les chaînes;
Lorſqu'auſſi prompt que les éclairs,
Il chaſſe les Tyrans des mers
Des murs de Minorque opprimée;
Alors ceux qui l'ont reconnu
En parlent comme ſon Armée:
Chacun dit: *Je l'avais prévu.*
Les ſuccès ſont la renommée.

Homme aimable, illuſtre Guerrier,
En tout tems l'honneur de la France,
Triomphez de l'Anglais altier,
De l'Envie & de l'Ignorance.

Je ne ſçais ſi dans Port-Mahon
Vous trouverez un Statuaire ;
Mais vous n'en avez plus à faire
Vous avez gravé votre nom
Sur les débris de l'Angleterre :
Il ſera béni chez l'Ibere,
Et chéri dans ma Nation.

De deux *Richelieu* ſur la Terre
Les exploits ſeront admirés ;
Déjà tous deux ſont comparés,
Et l'on ne ſçait quel on préfere.
Le Cardinal affermiſſait,
Et partageait le rang ſuprême
D'un Maître qui le chériſſait ;
Vous vengez un Roi qui vous aime :
Le Cardinal fut plus puiſſant,
Et même un peu trop redoutable ;
Vous me paraiſſez bien plus grand,
Puiſque vous êtes plus aimable.

ÉPITRE A MONSIEUR DE V***,

En lui envoyant un Poëme ſur la Grace.

TOi, qui fais des yeux d'Emilie
Paſſer dans tes Ecrits les feux & la douceur ;
Toi, l'Apollon de ta patrie,
Du goût & du talent juſte appréciateur,
Voltaire, en le liſant fait grace à cet ouvrage ;
Fruits de quelques momens dérobés à Thémis.

Reſpectant mon ſujet, j'y parle le langage;
Non d'un Docteur ſubtil, mais d'un Chrétien ſoumis.
De la Grace, en mes vers, ſcrutateur téméraire,
Suivant de la raiſon le faux jour qui nous luit,
De ce redoutable myſtere,
Oſerais-je percer la nuit?
Loin d'avoir cette vaine audace,
Sur le voile myſtérieux,
Dont l'Eternel voulut envelopper la Grace,
Je ne porterai pas mes regards curieux.
Mais au maître des vers nobles, harmonieux,
Au rival de Milton, de Virgile & d'Homere,
Préſenter un Poëme & tenter de lui plaire,
Eſt-ce être moins audacieux?
Toutefois ſi je dis le motif qui m'inſpire,
Tu ceſſeras d'être ſurpris.
Richelieu l'a voulu, ce mot doit te ſuffire.
Eh! qui ſçait mieux que toi combien il a d'empire
Sur les cœurs & ſur les eſprits?
C'eſt un pouvoir ſecret que toi ſeul peux décrire.
Chacun le retrouve en ce lieu
Tel que ta muſe le renomme;
On l'adore ici comme un Dieu,
Parce qu'il y vit comme un homme.

RÉPONSE DE M. DE V***.

LORSQUE vous me parlez des graces naturelles
Du Héros votre Commandant,
Et de la Déïté qu'on adore à Bruxelles,
C'eſt un langage qu'on entend.

La Grace du Seigneur eſt bien d'une autre eſpece:
Moins vous me l'expliquez, plus vous en parlez bien;
Je l'adore & n'y comprends rien.
L'attendre & l'ignorer, voilà notre ſageſſe.
Tout docteur, il eſt vrai, ſçait le ſecret de Dieu;
Elûs de l'autre Monde, ils ſont dignes d'envie.
Mais qui vit auprès d'Emilie,
Ou bien auprès de Richelieu,
Eſt un Elû de cette vie.

ÉPITRE

A MONSIEUR L'ABBÉ DE ROTHELIN.

DOCTE Abbé, dont l'eſprit guidé par la ſageſſe,
Aux fruits de la Raiſon joint les fleurs du Permeſſe,
Souffre que dans ton goût cherchant un ſûr appui,
L'amitié, par ces vers, te conſulte aujourd'hui.
De la vaſte ſcience embraſſant l'étendue,
Dans ſes riches Etats rien n'échappe à ta vûe;
Philoſophe, Critique, ardent ami des Arts,
Promenant en tous lieux tes avides regards,
Tantôt tu te nourris des vérités divines,
Tantôt l'Antiquité, du ſein de ſes ruines,
Offre à tes yeux perçans, dans ſes reſtes uſés,
Quelques faits précieux par le tems déguiſés.
Tu portes le flambeau dans ces routes obſcures,
Des Sçavans rebutés éternelles tortures.
Quelquefois plus hardi, d'un eſprit incertain,
Tu ſondes le myſtere ou du vuide ou du plein:

Mais bientôt mépriſant ce problême frivole,
Qu'enfanta le loiſir dans l'ombre de l'école,
A toi-même indulgent, docile à tes deſirs,
Dans de plus beaux objets tu cherches tes plaiſirs.
Ton cœur s'émeut aux ſons du fier Chantre d'Achille;
Il s'amuſe du Taſſe, il adore Virgile;
Enchanté de Corneille, il aime ſon rival;
La Fontaine te charme, & ſon ſtyle inégal,
Dans ſon déſordre même imitant la Nature,
Te plaît, malgré la regle, & brave ta cenſure;
Tu mets dans la balance Horace, Deſpréaux:
L'un plus aiſé, plus vif en ſes rians tableaux;
L'autre eſclave de l'Art, fidele à l'harmonie,
Au joug de la méthode aſſervit ſon génie:
Ainſi donc, tour à tour, paſſant du grave au doux,
Tu ſçais, ſans les confondre, allier tous les goûts.
Mais dis-moi quel démon, dans ſa bizarre audace,
Souffle dans tous les cœurs le dégoût du Parnaſſe?
Aujourd'hui ſur ſon Trône Apollon étonné,
De tous ſes Courtiſans ſe voit abandonné.
En vain pour repeupler les rives du Permeſſe,
Il répand les tréſors de Rome & de la Gréce;
En vain à nos Français par l'erreur éblouis,
Il peint ces jours heureux, ce ſiecle de Louis,
Où l'Art, encore enfant, ſçut franchir les obſtacles,
Et, Géant tout à coup, enfanta des miracles.
Rien ne peut ramener ſes ſujets révoltés;
Apollon, (diſent-ils, par l'orgueil excités)
Cet enchanteur des ſens n'eſt qu'une vaine idole;
Il faut détruire enfin ſon culte trop frivole;
Il faut à la Raiſon conſacrant nos travaux,
Dompter la vérité par des efforts nouveaux,

Découvrir le secret de ces loix si profondes,
Qui firent la distance & la course des Mondes.

Ainsi la régle en main, & d'Euclide escortés,
Ils cherchent pas à pas d'obscures vérités ;
Créateurs, dans l'espace ils forment cent chimeres,
Et dédaignent des sens les objets trop vulgaires :
L'un veut que, par le plein chaque astre resserré,
Puisse écarter les corps dont il est entouré.
Un second, à son tour, fait une autre méthode,
A ces corps trop serrés donne un lieu plus commode.
Dans un vuide infini, le corps mû sans moteur,
Court sans être poussé, pese sans pesanteur.
Être faible & rampant, ta vaine conjecture
Veut embrasser ce cercle où roule la Nature.
Si par égard encor pour les faibles Mortels,
Ils n'osent d'Apollon renverser les autels,
Le faux goût qui les guide au milieu d'un délire,
Du Dieu brillant des sons veut accorder la lyre.

Aujourd'hui le Génie esclave du Compas,
Dans sa course, en tremblant, mesure tous ses pas ;
A ses austeres loix cette regle importune,
Asservit tous les Arts, la Chaire, la Tribune.
Cet Art plus libre encor, cet Art charmant des vers,
Languit emprisonné dans des indignes fers.
Oui, Borée, entouré de frimats & de glace,
En un désert aride a changé le Parnasse :
Son Ciel jadis si pur, obscurci de vapeurs,
Empoisonne à la fois les lauriers & les fleurs.
Ce siécle raisonneur, en sa froide manie,
Par de tristes calculs, veut régler l'harmonie,

Proscrit comme un écart un aimable détour;
Et bannit des écrits & la grace & le tour.
Offrir la vérité sous quelque noble image,
C'est, dit-on, la voiler d'un importun nuage:
Sa beauté sans atours a des attraits puissans;
L'erreur seule a besoin du prestige des sens.
Ainsi par ses discours devenu plus timide,
De Pégase trop vif, Phébus retient la bride.
Un Poëte aujourd'hui toujours de sens rassis,
De l'exacte Raison suit le chemin précis.
Sur sa route un ruisseau coulant dans la prairie,
Offre à ses yeux l'émail d'une rive fleurie.
L'Ombre & l'Amour, cachés sous de jeunes ormeaux,
A calmer leurs ardeurs excitent les oiseaux;
Iris en rougissant, en ce lieu moins sévere,
Se laisse dérober une faveur légere.
Les Plaisirs sur ces bords amenant le sommeil,
Renaissent plus brillans au retour du Soleil;
Pour ces riants objets sa muse indifférente,
N'ose se détourner dans sa marche prudente;
Et dédaignant des sens le langage vainqueur,
Parle toujours raison, jamais ne parle au cœur.
Est-ce ainsi qu'autrefois le sublime Virgile,
Répandant les trésors de sa veine fertile,
Par sa douce éloquence entraînait les esprits?
La Raison & le Goût d'accord en ses écrits,
Se prêtent tour à tour un secours favorable.
Son Art aux vérités donne un habit aimable.
S'il veut de la Physique étaler les secrets,
Ses dogmes déguisés sous les plus nobles traits,
Par ses mains adoucis perdent leur air sauvage,
De figures sans nombre il orne son ouvrage.

Dans les moindres ſujets, humble ſans s'avilir;
D'une image élégante il ſçait les ennoblir.
Le tendre Amour gémit dans les vers de Tibulle;
Un peu plus libertin, il inſpire Catulle;
Et ſur les pas d'Ovide attirant tous les cœurs,
Il dicte ſes leçons ſur un Trône de fleurs.
En vain ſur le Théâtre étalant ſa morale,
Et du cœur des humains parcourant le Dédale,
Senéque nous inſtruit en ſon ſtyle profond:
Le lecteur languiſſant l'admire & ſe morfond;
Et fuyant un Auteur dont la raiſon le glace,
S'attendrit chez Tibulle & vit avec Horace.

L'homme, quoi que l'on diſe, eſt fait pour le plaiſir;
Entre les vérités il a peine à choiſir:
Paſſant du pour au contre, en vain dans ſa balance,
Il croit pouvoir fixer la tranquille évidence;
Elle échappe ſans ceſſe; & depuis ſix mille ans,
Rebute des mortels les vœux les plus preſſans.
Mais l'objet des Beaux Arts, d'un abord plus facile,
Promet à nos efforts une moiſſon fertile;
Et flattant de nos cœurs les avides deſirs,
Au lieu de vérités, il offre des plaiſirs.

Abbé, toi dont le goût, dans ta démarche ſûre,
Du préjugé ſubtil démêle l'impoſture;
De l'erreur ſéduiſante écarte les brouillards,
Eclaire les eſprits, viens au ſecours des Arts
Que par toi rétabli l'Apollon de la France
Ranime ſes concerts, réchauffe l'éloquence
Que d'autres Boſſuets, des Racines nouveaux
De ces Auteurs fameux ſoient de dignes Rivaux.

*LE PHILOSOPHE,

A MADAME LA MARQUISE DE T***.

Tu m'appelles à toi, vaſte & brillant génie,
Minerve de la France, immortelle Emilie,
Diſciple de Newton & de la Vérité,
Tu guides mon eſſor, je vole à ta clarté:
Je renonce aux plaiſirs, aux lauriers du Théâtre,
Dont mon eſprit trompé fut long-tems idolâtre.
De ces triomphes vains mon cœur n'eſt plus touché;
. . . . . .
Le charme tout-puiſſant de la Philoſophie,
Eleve mon eſprit au-deſſus de l'envie;
Tranquille au haut des Cieux qu'un ſage s'eſt ſoumis,
J'ignore comme lui ſi j'ai des ennemis,
Je ne les connais pas. D'une noble carriere
Le ſublime Newton vient m'ouvrir la barriere.
Déjà les tourbillons, l'un par l'autre preſſés,
Se mouvant ſans eſpace & ſans régle entaſſés,
Ces fantômes ſçavans à mes yeux diſparaiſſent;
Tout était confondu, les vérités renaiſſent.
Newton dit: le cahos eſt docile à ſa voix;
Vers un centre commun tout gravite à la fois,
Tout eſt en mouvement; la Terre ſuſpendue,
En atôme léger, nage dans l'étendue;
L'eſpace, ou plutôt Dieu dans ſon immenſité,
Balance ſur ſon poids l'Univers agité;

* Cette Piece eſt totalement changée dans les éditions que nous avons de l'Auteur: c'eſt ici la premiere façon.

Graviter, ſe mouvoir, c'eſt le reſſort du Monde.
La lumiere n'eſt plus une étude profonde :
Le facile Newton dévoile l'Univers,
Les ſouterrains, les eaux, les Cieux lui ſont ouverts :
Son vigoureux calcul abrége ou diligence
De l'Aſtre des ſaiſons la courſe étincelante :
L'émeraude, l'azur, la pourpre & le rubis,
Sont l'immortel tiſſu de ſes riches habits ;
Chacun de ſes rayons dans ſa ſubſtance pure,
Porte en ſoi les couleurs qui parent la Nature ;
Tamiſés, réfléchis, leurs tons harmonieux,
En peignant les objets, ſe font entendre aux yeux.

Confidens du Très-Haut, ſubſtances éternelles,
Qui brillez des ſes feux, qui couvrez de vos aîles
Le Trône où votre Maître eſt aſſis parmi vous,
Parlez, du grand Newton n'êtes-vous point jaloux ?

Comettes, que l'on craint à l'égal du tonnerre,
Ceſſez d'épouvanter les peuples de la Terre,
Dans une ellypſe immenſe achevez votre cours ;
Remontez, deſcendez près de l'Aſtre des jours,
Lancez vos feux, volez, & renaiſſant ſans ceſſe,
Des Mondes épuiſés ranimez la vieilleſſe ;
Et toi, ſœur du Soleil, Aſtre qui dans les Cieux,
Des ſages éblouis as fatigué les yeux,
Les travaux de tes nuits, tes phaſes ſont prédites,
Newton des premiers mois retraça les orbites.
Terre, change de forme & que ta peſanteur,
Abbaiſſant tes côtés, ſouleve l'équateur.
Pôle immobile aux yeux, ſi peſant dans ta courſe,
Echappe au char glacé des ſept Aſtres de l'Ourſe ;

Que ta lenteur embraſſe, en ſes longs mouvemens,
Deux cens ſiecles entiers par-delà ſix mille ans.
Que ces objets ſont beaux ! ah ! qu'une ame épurée,
Goûte les vérités dont elle eſt éclairée !
C'eſt dans le ſein de Dieu, loin de ſon corps mortel,
Que l'eſprit va puiſer ce corps univerſel.

Vous, à qui ces ſecrets ont ſçu ſe faire entendre,
Répondez, Emilie : à l'âge le plus tendre,
Comment avez-vous pu dérober ſes beaux jours,
Et malgré les plaiſirs, ſuivre l'épineux cours,
Où le hardi Newton franchit la nuit obſcure
Du ſçavant labyrinthe où ſe perd la Nature ?
Puiſſé-je auprès de vous, dans un Temple écarté,
Aux regards des Français montrer la vérité !
Tandis qu'Algaroti, ſûr d'inſtruire & de plaire,
Sur les bords étrangers conduit cette Étrangere,
Le compas à la main, j'en veux tracer les traits,
Sans répandre des fleurs, ſans changer ſes attraits ;
De mes crayons groſſiers deſſinant l'Immortelle,
Cherchant à l'embellir, je la rendrais moins belle ;
Elle eſt ainſi que vous noble, ſimple, ſans fard,
Au-deſſus de l'éloge, au-deſſus de mon Art.

VERS,

Sur un Dindon à l'ail.

UN Dindon tout à l'ail, un Seigneur tout à l'ambre,
A ſouper vous ſont deſtinés :
On doit, quand R*** paraît dans une chambre,
Bien défendre ſon cœur, & bien boucher ſon nez.

VERS,

Sur ce que l'Auteur occupait, à Sceaux, la chambre de M. de S. Aulaire, que Madame la Ducheſſe du Maine appellait ſon Berger.

J'AI la Chambre de Saint Aulaire
Sans en avoir les agrémens ;
Peut-être à quatre-vingt dix ans,
J'aurai le cœur de ſa Bergere :
Il faut tout attendre du tems,
Et ſur-tout du déſir de plaire.

SUR UNE MALADIE

*de Madame de P***.*

LACHÉSIS tournait ſon fuſeau ;
Filant avec plaiſir les beaux jours d'Iſabelle :
J'apperçus Atropos qui, d'une main cruelle,
Voulait couper le fil, & la mettre au tombeau ;
J'en avertis l'Amour ; mais il veillait pour elle,
Et du mouvement de ſon aîle,
Il étourdit la Parque, & briſa ſon ciſeau.

IMPROMPTU,

Sur la Maiſon de M. Gendron, occupée autrefois par Deſpréaux.

C'EST ici le vrai Parnaſſe
Des vrais Enfans d'Apollon,
Sous le nom de Boileau ces lieux virent Horace,
Eſculape y paraît ſous celui de Gendron.

MADRIGAL.

ON diſait que l'Hymen a l'Intérêt pour frere,
Qu'il eſt traître, ſans choix, aveugle, mercénaire;
Ce n'eſt point-là l'Hymen, on le connaît bien mal.
Ce Dieux des cœurs heureux eſt chez vous, d'***;
La Vertu le conduit, la Tendreſſe l'anime,
Le bonheur ſur ſes pas eſt fixé ſans retour:
Le véritable Hymen eſt le fils de l'eſtime,
Et le frere du tendre Amour.

ÉPITRE

A Meſſieurs le Comte, le Chevalier, & l'Abbé DE SADE.

TRIO charmant, que je remarque
Entre ceux qui ſont mon appui;
Trio, par qui *Laure* (1) aujourd'hui
Revient de la fatale Barque;
Vous qui penſez mieux que *Pétrarque*,
Et rimez auſſi-bien que lui,
Je ne puis quitter mon étui,
Pour le ſouper où l'on m'embarque;
Car, la couſine de la Parque,
La Fievre, au minois catéreux,
A l'air hagard, au cerveau creux,
A la marche vive, inégale,
De mes jours compagne infernale,
M'oblige, pauvre vaporeux,
D'avaler les juleps affreux,
Dont Monſieur *Géoffroi* me régale,
Tandis que d'un goſier heureux,
Vous ouvez la liqueur vitale
D'un vin brillant & ſavoureux.

(1) La belle LAURE s'appellait DE SADE, & était de cette Maiſon.

PORTRAIT

PORTRAIT
DE MONSIEUR DE LA FAYE.

Il a réuni le mérite,
Et d'*Horace* & de *Pollion*,
Tantôt protégeant APOLLON,
Et tantôt chantant à sa suite.
Il reçut deux présens des Dieux,
Les plus charmans qu'ils puissent faire :
L'un était le talent de plaire ;
L'autre, le secret d'être heureux.

MADRIGAL
A MADAME LA PRINCESSE **.

Souvent un air de vérité
Se mêle au plus grossier mensonge ;
Cette nuit, dans l'erreur d'un songe,
Au rang des Rois j'étais monté.
Je vous aimais, Princesse, & j'osais vous le dire :
A mon réveil, les Dieux ne m'ont pas tout ôté :
Je n'ai perdu que mon empire.

MONSIEUR CLAIRAUT, A MONSIEUR DE VOLTAIRE.

LAISSE à *Clairaut* tracer la ligne
Du rayon qui frappe tes yeux :
Armé d'un verre audacieux,
Qu'il aille au cercle radieux
Chercher quelque treizieme ſigne
Qu'il donne ſon nom glorieux
A la premiere tache inſigne,
Qu'il découvrira dans les cieux.
Toi, d'un plus aimable délire
Ecoute les tendres leçons ;
D'une autre muſe qui t'inſpire
Ne dédaigne point les chanſons.
Quitte ce compas, prends ta lyre ;
Je donnerais tout *Pemberton*,
Et tous les calculs de *Newton*,
Pour un ſentiment de ZAÏRE.

RÉPONSE DE M. DE VOLTAIRE.

UN certain Chantre abandonnait ſa lyre ;
Nouveau *Képler*, un téleſcope en main,
Lorgnant le ciel, il prétendait y lire,
Et décider ſur le vuide & le plein.
Un roſſignol, du fond d'un bois voiſin,

Interrompit ſon morne & froid délire ;
Ses doux accens l'éveillerent ſoudain :
(A la nature il faut qu'on ſe ſoumette ;)
Et l'Aſtronome, entonnant un refrain,
Reprit la lyre, & briſa ſa lunette.

VERS
SUR MONSIEUR DE F****,

D'UN nouvel Univers il ouvrit la barriere :
Des infinis ſans nombre autour de lui naiſſans,
Méſurés par ſes mains, à ſon ordre croiſſans,
A nos yeux étonnés il traça la carriere.

VERS,
Pour mettre au bas du Portrait de Monſieur de MAUPERTUIS.

LE globe mal connu, qu'il a ſçu meſurer,
Devient un monument où ſa gloire ſe fonde :
Son ſort eſt de fixer la figure du monde,
De lui plaire & de l'éclairer.

MADRIGAL.

AH ! *Camargo*, que vous êtes brillante !
Mais que *Sallé*, grands Dieux ! eſt raviſſante !

Que vos pas ſont légers & que les ſiens ſont doux !
Elle eſt inimitable, & vous êtes nouvelle :
Les Nymphes ſautent comme vous,
Et les Graces danſent comme elle.

A MONSIEUR DE LA P****,

En lui envoyant un exemplaire de SÉMIRAMIS.

MORTEL de l'eſpéce très-rare
Des ſolides & beaux eſprits,
Je vous offre un tribut qui n'eſt pas d'un grand prix.
Vous pourriez donner mieux : mais vos charmans Ecrits
Sont le ſeul de vos biens dont vous ſoyez avare.

A MADAME
LA COMTESSE DE LA N***,

En lui envoyant l'Epître ſur la Calomnie.

PARCOUREZ donc de vos yeux pleins d'attraits,
Ces vers contre la Calomnie :
Ce monſtre dangereux ne vous bleſſa jamais,
Vous êtes cependant ſa plus grande ennemie.
Votre eſprit ſage & meſuré,
Non moins indulgent qu'éclairé,
Excuſe, quand il peut médire ;
Et des vices de l'Univers,
Votre vertu, mieux que mes vers,
Fait à tout moment la ſatyre.

A MADAME DE**.

Vos yeux ſont beaux : mais votre ame eſt plus belle ;
Vous êtes ſimple & naturelle,
Et ſans prétendre à rien, vous triomphez de tous :
Si vous euſſiez vécu du tems de *Gabrielle* (1),
Je ne ſçais pas ce qu'on eût dit de vous :
Mais on n'aurait point parlé d'elle.

SUR LE LOUVRE.

Monumens imparfaits de ce ſiécle vanté,
Qui ſur tous les beaux Arts a fondé ſa mémoire,
Vous verrai-je toujours, en atteſtant ſa gloire,
Faire un juſte reproche à ſa poſtérité ?
Faut-il que l'on s'indigne, alors qu'on vous admire,
Et que les Nations qui veulent nous braver,
Fieres de nos défauts, ſoient en droit de nous dire,
Que nous commençons tout pour ne rien achever ?
Sous quels débris honteux, ſous quel amas ruſtique
On laiſſe enſevelis ces chef-d'œuvres divins !
Quel Barbare a mêlé la baſſeſſe Gothique
A toute la grandeur des Grecs & des Romains ?
Louvre, Palais pompeux dont la France s'honore,
Sois digne de ce Roi ton maître & notre appui :
Embellis les climats que ſa vertu décore,
Et dans tout ton éclat montre-toi comme lui.

(1) La belle Gabrielle d'Etrées.

A MADAME DE**,

En lui envoyant la HENRIADE, *& l'Hiſtoire de* CHARLES XII.

DEUX Héros différens, l'un ſuperbe & ſauvage ;
L'autre toujours aimable & toujours amoureux,
A l'immortalité prétendent tous les deux :
Mais pour être immortel, il faut votre ſuffrage.
Si ſous tous les deux vous euſſiez vu le jour ;
Plus juſtement leur gloire eût été célébrée,
Henri quatre pour vous aurait quitté d'*Etrée* ;
Et Charles douze aurait connu l'amour.

A M. NERICAULT DESTOUCHES.

INVITATION A DINER.

AUTEUR ſolide, ingénieux,
Qui du Théâtre êtes le maître,
Vous qui fites le *Glorieux*,
Il vous appartiendrait de l'être.
Je le ſerai, j'en ſuis tenté,
Si demain ma table s'honore
D'un convive auſſi ſouhaité ;
Mais je ſentirai plus encore
De plaiſir que de vanité.

PLACET DE L'AUTEUR

A MONSEIGNEUR LE RÉGENT,

Pour obtenir ſon Rappel.

PRINCE, dont la vertu va changer nos deſtins,
Toi, qui par tes bienfaits ſignales ta puiſſance,
Toi, qui fais ton plaiſir du bonheur des humains,
PHILIPPE, il eſt pourtant un malheureux en France.
Du Dieu des Vers un fils infortuné,
Depuis un tems, fut par toi condamné
A fuir loin de ces bords qu'embellit ta préſence.
Songe que d'Apollon ſouvent les Favoris
D'un Prince aſſurent la mémoire.
PHILIPPE, quand tu les bannis,
Souviens-toi que tu te ravis
Autant de témoins de ta gloire.
Jadis le tendre Ovide eut un pareil deſtin,
Auguſte l'exila dans l'affreuſe Scythie:
Auguſte eſt un Héros; mais ce n'eſt pas enfin
Le plus bel endroit de ſa vie.
Grand Prince, puiſſes-tu devenir aujourd'hui,
Et plus clément qu'Auguſte, & plus heureux que lui.

VERS

Pour mettre au bas du Portrait de Monſieur BERNOUILLI.

SON eſprit vit la vérité,
Et ſon cœur connut la juſtice:
Il a fait l'honneur de la Suiſſe,
Et celui de l'Humanité.

VERS

Pour mettre au bas du Portrait de Monſieur LEIBNITZ.

IL fut dans l'Univers connu par ſes ouvrages,
Et dans ſon pays même il ſe fit reſpecter:
Il inſtruiſit les Rois, il éclaira les Sages;
Plus ſage qu'eux, il ſçut douter.

VERS

A MONSIEUR DE LA NOUE, *Auteur de* MAHOMET II.

MON cher *Lanoue*, illuſtre pere
De l'invincible Mahomet,
Soyez le parrein d'un cadet,
Qui, ſans vous, n'eſt pas fait pour plaire.

Votre fils fut un conquérant ;
Le mien a l'honneur d'être Apôtre,
Prêtre, filou, dévot, brigand :
Faites-en l'Aumônier du vôtre.

ÉPITRE
AU ROI DE PRUSSE.

Les Fileuſes des deſtinéées,
Les Parques ayant mille fois
Entendu les ames damnées,
Parler là-bas de vos exploits,
De vos conquêtes, de vos loix,
Et de tant de belles journées,
Vous crurent le plus vieux des Rois.
Alors des rives du Cocyte,
A Berlin vous rendant viſite,
ATROPOS vint avec le Tems,
Croyant trouver des cheveux blancs,
Front ridé, face décrépite,
Et diſcours de quatre-vingts ans.
Que l'inhumaine fut trompée !
Elle apperçut de blonds cheveux,
Un teint fleuri, de grands yeux bleus,
Et votre flute & votre épée.
Elle ſongea, pour mon bonheur,
Qu'*Orphée* autrefois, par ſa lyre,
Et qu'*Alcide*, par ſa valeur,
La braverent dans ſon empire.

Elle trembla, quand elle vit
Le Monarque qui réunit
Les dons d'*Orphée* & ceux d'*Alcide* :
Doublement elle vous craignit,
Et jettant ſon ciſeau perfide,
Chez ſes ſœurs elle s'en alla ;
Et pour vous le Trio fila,
Une trame toute nouvelle,
Brillante, dorée, immortelle ;
Et la même que pour LOUIS ;
Car vous êtes tous deux amis :
Tous deux vous forcez des murailles ;
Tous deux vous gagnez des batailles,
Contre les mêmes ennemis :
Vous regnez ſur des cœurs ſoumis,
L'un à Berlin, l'autre à Verſailles.
Tous deux un jour.... mais je finis.
Il eſt trop aiſé de déplaire,
Quand on parle aux Rois trop long-tems :
Comparer deux Héros vivans,
N'eſt pas une petite affaire.

POUR MADEMOISELLE DE CHAROLOIS,

Peinte en habit de Cordelier.

FRERE Ange de *Charolois*
Dis-moi par quelle aventure
Le cordon de Saint *François*
Sert à Vénus de ceinture ?

INSCRIPTION

Mise sur la nouvelle porte de Nevers, élevée en l'honneur de LOUIS XV.

(*Du côté de Paris.*)

Au grand homme modeste, au plus doux des vainqueurs;
Au Pere de l'Etat, au Maître de nos cœurs.

(*En dedans de la Ville.*)

A ce grand monument qu'éleva l'abondance,
Reconnoissez Nevers, & jugez de la France.

(*En dedans de la Porte.*)

Dans ces tems fortunés de gloire & de puissance;
Où LOUIS répandant les bienfaits & l'effroi,
Triomphait des Anglais aux champs de Fontenoi;
Et faisait avec lui triompher sa clémence,
Tandis que tous les Arts, aimés & soutenus,
Embellissaient l'Etat que sa main sçut défendre;
Tandis qu'il renversait les portes de la Flandre,
Pour fermer à jamais les portes de Janus,
Les peuples de Nevers, dans ces jours de victoire,
Ont voulu signaler leur bonheur & sa gloire.
Etalez à jamais, augustes monumens,
Le zele & la vertu de ceux qui vous fonderent;
Instruisez l'avenir, soyez vainqueurs du tems,
Ainsi que le grand nom, dont leurs mains vous ornerent.

PROLOGUE,

A. S. A. S. Madame la Ducheſſe DU MAINE, *à une repréſentation de la Comédie de la* PRUDE, *le* 15 *Décembre* 1747.

O VOUS, dans tous les tems, par Minerve inſpirée,
Des plaiſirs de l'eſprit protectrice éclairée,
Vous avez vu finir ce ſiécle glorieux,
Ce ſiécle des talens accordé par les Dieux.
Vainement on ſe diſſimule,
Qu'on fait pour l'égaler des efforts ſuperflus,
Daignez favoriſer ce faible crépuſcule,
Du beau jour qui ne brille plus:
Ranimez les accens des filles de Mémoire,
De la France, à jamais, éclairez les eſprits,
Et lorſque vos enfans combattent pour ſa gloire,
Soutenez-la dans nos Ecrits.
Vous n'avez point ici de ces pompeux Spectacles,
Où le chant & la danſe étalent leurs miracles:
Daignez-vous abaiſſer à de moindres ſujets;
L'eſprit aime à changer de plaiſirs & d'objets.
Nous poſſedons bien peu, c'eſt ce peu qu'on vous donne;
A peine en nos récits vous verrez quelques traits
D'un Comique oublié, que Paris abandonne.
Puiſſent tant de Beautés, dont les brillans attraits
Valent mieux, à mon ſens, que les vers les mieux faits,
S'amuſer avec vous, d'une *Prude* friponne,
Qu'elles n'imiterent jamais.

On peut bien ſans effronterie,
Aux yeux de la Raiſon, jouer la Pruderie ;
Et puiſque tout défaut à Sceaux eſt combattu,
Quand on fait devant vous la ſatyre du vice,
C'eſt un nouvel hommage, un nouveau ſacrifice
Que l'on préſente à la Vertu.

ÉPITRE

A Mlle MALCRAIS DE LA VIGNE.*

Toi, dont la voix brillante a volé ſur nos rives,
Toi, qui tiens dans Paris nos Muſes attentives,
Qui ſçait ſi bien aſſocier,
Et la ſcience & l'art de plaire,
Et les talens de *Des-Houliere*,
Et les études de *Dacier* ;
J'oſe envoyer aux pieds de ta Muſe divine,
Quelques faibles Ecrits, enfans de mon repos :
CHARLES fut ſeulement l'objet de mes travaux ;
HENRI QUATRE fut mon Héros,
Et tu ſeras mon Héroïne.
En te donnant mes vers, je te veux avouer
Ce que je ſuis, ce que je voudrais être,
Te peindre ici mon ame & te faire connaître
Celui que tu daignes louer.
. . . . . .

* M. *Desforges Maillard* a publié dans ſa jeuneſſe pluſieurs de ſes Ouvrages ſous ce nom ſuppoſé, & adreſſé des Pieces à nos meilleurs Poëtes, qui lui ont tous répondu. Il s'était acquis de la réputation avec ſon nom de *Malcrais de la Vigne*.

Pélisſier, par ſon art, le *Maure* par ſa voix;
L'agile *Camargo*, *Sallé* l'enchantereſſe,
Cette auſtere *Sallé*, faite pour la tendreſſe,
Tour à tour ont mes vœux & ſuſpendent mon choix.

. . . . . .

Je fais ce que je puis, hélas! pour être ſage,
Pour amuſer ma liberté;
Mais ſi quelque jeune Beauté,
Empruntant ta vivacité,
Me parlait ton charmant langage;
Je rentrerais bientôt dans ma captivité.

(Le reſte de l'Epître, dont voilà la fin, comme dans les éditions connues.)

ÉPITRE A MADAME DE**.

BELLE maman, ſoyez l'arbitre;
Si la fiévre n'eſt pas un titre
Suffiſant pour ſe diſculper,
De ne point aujourd'hui ſouper;
Je ſuis au lit comme un bélître,
Fort mécontent de m'occuper;
A ſentir mon pouls galoper.
Beaucoup de ſang, couleur de litre;
De mon bras on vient d'extirper;
Et c'eſt à force de lamper,
Qu'il eſt, dit-on, trop plein de nitre;
Mais j'eſpere d'en réchapper,
Puiſqu'en écrivant cette Epître,
L'Amour me dreſſe mon pupitre.

VERS,

ENVOYÉS A MONSIEUR SYLVA.

Au Temple d'Epidaure on offroit les images
Des humains conservés & guéris par les Dieux.
Sylva, qui de la mort est le maître comme eux ;
Mérite les mêmes hommages :
Esculape nouveau, mes jours sont tes bienfaits ;
Et tu vois ton ouvrage en renvoyant mes traits.

INSCRIPTION POUR L'AMOUR.

Qui que tu sois, voici ton maître :
Il l'est, le fut, ou le doit être.

LA DISPUTE.

De *Beaussе* & moi, criailleurs effrontés,
Dans un souper clabaudions à merveille,
Et tour à tour épluchions les beautés,
Et les défauts de *Racine* & *Corneille*.
A piailler serions encor, je croi,
Si n'eussions vu, sur la double colline,
Le grand *Corneille* & le tendre *Racine*,
Qui se moquaient de *de Beaussе* & de moi.

AVANTAGES DE LA RAISON.

LA Raiſon eſt de l'homme, & le guide & l'appui;
Il l'apporte en naiſſant, elle croît avec lui.
C'eſt elle qui des traits de ſa divine flamme,
Purifiant ſon cœur, illuminant ſon ame,
Montre à ce malheureux par le vice abbattu,
Que la félicité n'eſt que dans la vertu;
Qu'elle donne aux humains couverts de ſon égide,
La volupté tranquille, innocente & ſolide,
La joie, & la ſanté qu'entretient dans ſa fleur,
Le repos de l'eſprit, & le calme du cœur;
Que par elle un mortel, auſſi ferme que libre,
Au milieu des revers, garde un juſte équilibre,
Rit de ſes ennemis, & réſiſtant au ſort,
Affronte l'indigence, & les fers & la mort,
Comme un rocher qui frappe une mer mugiſſante,
Brave des flots émus la fureur impuiſſante.

AU ROI DE PRUSSE.

LA mere de la Mort, la Vieilleſſe peſante,
A, de ſon bras d'airain, courbé mon faible corps,
Et des maux qu'elle entraîne une ſuite effrayante,
De mon ame immortelle attaque les reſſorts.
Je brave vos aſſauts, redoutable Vieilleſſe;
Je vis auprès d'un ſage, & je ne vous crains pas:
Il vous prêtera plus d'appas,
Que le plaiſir trompeur n'en donne à la Jeuneſſe.

Coulez,

Coulez, mes derniers jours, ſans trouble, ſans terreurs,
Coulez près d'un Héros, dont le mâle génie,
Vous fait goûter en paix le ſonge de la vie;
Et dépouille la mort de ce qu'elle a d'horreurs.

Ma raiſon qu'il éclaire, en eſt plus intrépide:
Mes pas par lui guidés, en ſont plus affermis;
Un mortel que Pallas couvre de ſon égide,
Ne craint point les Dieux ennemis.

Philoſophe des Rois, que ma carriere eſt belle!
J'irai de *Sans-ſouci* (1), par des chemins de fleurs;
Aux Champs Eliſéens parler à *Marc-Aurele*,
Du plus grand de ſes Succeſſeurs.

A *Salluſte* jaloux, je lirai votre hiſtoire;
A *Lycurgue*, vos loix; à *Virgile*, vos vers:
Je ſurprendrai les morts, ils ne pourront m'en croire;
Nul d'eux n'a raſſemblé tant de talens divers.

Mais lorſque j'aurai vu les ombres immortelles,
N'allez pas, après moi, confirmer mes récits.
Vivez, rendez heureux ceux qui vous ſont ſoumis,
Et n'allez que fort tard auprès de vos modéles.

MADRIGAL.

Pope, l'Anglais, ce ſage ſi vanté,
Dans ſa morale, au Parnaſſe embellie,
Dit que les biens, les ſeuls biens de la vie,
Sont le repos, l'aiſance & la ſanté:

(1) Maiſon de Plaiſance du Roi de Pruſſe.

Il ſe trompait. Quoi ! dans l'heureux partage
Des dons du ciel faits à l'humain ſéjour,
Ce triſte Anglais n'a point compté l'amour !
Qu'il eſt à plaindre ! il n'eſt heureux, ni ſage.

ÉTRENNES

A FEU MONSEIGNEUR LE DAUPHIN.*

NOBLE Sang du plus grand des Rois,
Son amour & notre eſpérance,
Vous qui, ſans regner ſur la France,
Regnez ſur le cœur des Français;
Pourrez-vous ſouffrir que ma veine,
Par un effort ambitieux,
Oſe vous donner une étrenne,
Vous qui n'en recevez que de la main des Dieux.
La Nature, en vous faiſant naître,
Vous étrenna de ſes plus beaux attraits,
Et fit voir dans vos premiers traits,
Que le fils de Louis était digne de l'être.
Tous les Dieux, à l'envi, vous firent leur préſent,
Mars vous donna la force & le courage;
Minerve, dès vos jeunes ans,
Ajoûta la ſageſſe au feu bouillant de l'âge;
L'immortel Apollon vous donna la beauté;
Mais un Dieu plus puiſſant que j'implore en mes peines,
Voulut auſſi me donner mes étrennes,
En vous donnant la libéralité.

* Ces Vers furent préſentés à ce Prince par un Soldat des Invalides. L'Auteur avait alors à peine quinze ans.

LE LOUP MORALISTE,

FABLE.

UN Loup, à ce que dit l'hiſtoire,
Voulut donner un jour des leçons à ſon fils,
Et lui graver dans la mémoire,
Pour être honnête Loup, de beaux & bons avis.
Mon fils, lui diſait-il, dans ce déſert ſauvage,
A l'ombre des forêts, vous paſſerez vos jours;
Vous pourrez cependant, avec les petits Ours,
Goûter les doux plaiſirs qu'on permêt à votre âge;
Contentez-vous du peu que j'amaſſe pour vous,
Point de larcin, menez une innocente vie,
Point de mauvaiſe compagnie,
Choiſiſſez pour amis les plus honnêtes Loups.
Ne vous démentez point, ſoyez toujours le même;
Ne ſatisfaites point vos appétits gloutons;
Mon fils, jeûnez plutôt l'Avent & le Carême,
Que de ſucer le ſang des malheureux moutons;
Car enfin, quelle barbarie!
Quels crimes ont commis ces innocens agneaux?
Au reſte, vous ſçavez qu'il y va de la vie:
D'énormes chiens défendent les troupeaux.
Hélas! je m'en ſouviens, un jour votre grand pere,
Pour appaiſer ſa faim, entra dans un hameau:
Dès qu'on s'en apperçut; ô bête carnaciere;
Au Loup, s'écria-t-on; l'un s'arme d'un boyau,
L'autre prend une fourche, & mon pere eut beau faire,

Hélas ! il y laiſſa ſa peau ;
De ſa témérité ce fut-là le ſalaire.
Sois ſage à ſes dépens, ne ſuis que la vertu,
Et ne ſois point battant de peur d'être battu :
Si tu m'aimes, déteſte un crime que j'abhorre.
Le petit vit alors, dans la gueule du Loup,
De la laine, & du ſang qui dégoûtait encore ;
Il ſe mit à rire à ce coup.
Comment ! petit fripon, dit le Loup en colere,
Comment ! vous riez des avis
Que vous donne ici votre pere !
Tu ſeras un vaurien, va, je te le prédis :
Quoi ! ſe moquer déjà d'un conſeil ſalutaire !
L'autre répondit en riant :
Mon pere, je ferai ce que je vous vois faire,
Votre exemple eſt un bon garant.
Tel un Prédicateur, ſortant d'un bon repas,
Monte dévotement en chaire,
Et vient bien fourré, gros & gras,
Prêcher contre la bonne chere.

IMPROMPTU,

SUR UNE TABATIERE CONFISQUÉE.

ADIEU, ma pauvre tabatiere,
Adieu, je ne te verrai plus ;
Ni ſoins, ni larmes, ni priere,
Ne te rendront à moi ; mes efforts ſont perdus :
Adieu, ma pauvre tabatiere,
Adieu, doux fruit de mes écus.

S'il faut à prix d'argent te racheter encore,
J'irai plutôt vuider les tréſors de Plutus ;
Mais ce n'eſt pas ce Dieu que l'on veut que j'implore ;
Pour te revoir, hélas ! il faut prier Phébus....
Qu'on oppoſe entre nous une forte barriere !
Me demander des vers, hélas ! je n'en puis plus.
Adieu, ma pauvre tabatiere,
Adieu, je ne te verrai plus.

LE VRAI DIEU,

ODE.

Se peut-il que, dans ſes ouvrages,
L'homme aveugle ait mis ſon appui,
Et qu'il prodigue ſes hommages
A des Dieux moins divins que lui ?
Juſqu'à quand, par d'affreux blaſphêmes,
Rendrons-nous des honneurs ſuprêmes,
Aux métaux qu'ont formé nos mains ?
Juſqu'à quand l'encens de la terre
Ira-t-il groſſir le tonnerre,
Prêt à tomber ſur les humains ?

Deſcends des demeures divines,
Grand Dieu, les tems ſont accomplis ;
L'Erreur enfin, ſur ſes ruines,
Va voir tes Temples rétablis.
Un jour pur commence à paraître,
Sur la terre un Dieu vient de naître

Pour nous arracher au tombeau ;
De l'enfer les monstres terribles,
Abaissent leurs têtes horribles,
Tremblent au pied de son berceau.

Mais l'homme constant dans sa rage ;
S'oppose à sa félicité ;
Amoureux de son esclavage,
Il s'endort dans l'iniquité.
Je vois ses mains infortunées,
Aux palmes du ciel destinées,
S'offrir à des fers odieux.
Il boit dans la coupe infernale ;
Et l'épais venin qu'elle exhale,
Dérobe le jour à ses yeux.

Ne peut-il des nuages sombres,
Percer la longue obscurité ?
Son Dieu porte, à travers les ombres,
Le flambeau de la vérité.
Ouvre les yeux, homme infidele,
Suis le Dieu puissant qui t'appelle ;
Mais tu te plais à l'ignorer.
Affermi dans l'ingratitude,
Tu voudrais que l'incertitude
Te dispensât de l'adorer.

Mets le comble à tes injustices,
Il n'est plus tems de reculer ;
Ses vertus condamnent tes vices,
Il faut le suivre ou l'immoler.
L'Erreur, la Colere, l'Envie,
Tout s'est armé contre sa vie ;

Que tardes-tu ? Perce ſon flanc ;
De ſes jours il t'a rendu maître,
Et qui l'a bien pu méconnaître,
Craindra-t-il de verſer ſon ſang ?

Ciel ! déjà ta rage exécute
Ce qu'a préſagé ma douleur ;
Ton Juge à tous les maux en bute,
Va ſuccomber ſous ta fureur.
Je vous vois, victime innocente,
Sous le faix d'une croix peſante,
Vous traîner juſqu'au triſte lieu ;
Tout eſt prêt pour le Sacrifice :
Vous ſemblez, de vos maux complice,
Oublier que vous êtes Dieu.

O toi, dont la courſe céleſte
Annonce aux hommes ton Auteur,
Soleil, en cet état funeſte,
Reconnais-tu ton Créateur ?
C'eſt à toi de punir la terre ;
Si le Ciel ſuſpend ton tonnerre,
Ta clarté doit s'évanouir.
Va te cacher au ſein de l'onde :
Peux-tu donner le jour au Monde,
Quand ton Dieu ceſſe d'en jouir.

Mais quel prodige me découvre
Les flambeaux obſcurs de la nuit ?
Le voile du Temple s'entr'ouvre ;
Le Ciel gronde, le jour s'enfuit.
La terre, en abîmes ouverte,
Avec regret ſe voit couverte

Du ſang du Dieu qui la forma ;
Et la Nature conſternée,
Semble à jamais abandonnée
Du feu divin qui l'anima.

Toi ſeul, inſenſible à tes peines,
Tu chéris l'inſtant de ta mort ;
Grand Dieu ! grace aux fureurs humaines ;
L'Univers a changé de ſort.
Je vois des palmes éternelles
Croître en ces campagnes cruelles,
Qu'arroſa ton Sang précieux.
L'homme eſt heureux d'être perfide ;
Et coupables d'un Déicide,
Tu nous fais devenir des Dieux.

ODE

COMPOSÉE EN 1713.

Aux maux les plus affreux le Ciel nous abandonne ;
Le déſeſpoir, la mort, la faim nous environne,
Et les Dieux, contre nous ſoulevés tant de fois,
Equitables vengeurs des crimes de la terre,
Ont frappé du tonnerre
Les Peuples & les Rois.

Des plaines du Tortoſe, aux bords du Boriſthene ;
Mars a conduit ſon char attelé par la Haine ;

Les Vents contagieux ont volé sur ses pas;
Et soufflant de la mort les semences funestes,
Ont dévoré les restes,
Echappés aux combats.

D'un Monarque puissant la race fortunée
Remplissait de son nom l'Europe consternée;
Je n'ai fait que passer, ils étaient disparus;
Et le peuple abattu, que ce malheur étonne,
Les cherche auprès du Thrône,
Et ne les trouve plus.

Peuples, reconnaissez la main qui vous accable;
Ce n'est pas du Destin l'arrêt irrévocable,
C'est le courroux des Dieux, mais facile à calmer;
Méritez d'être heureux, osez quitter le vice:
C'est par ce sacrifice
Qu'on peut les désarmer.

Rome, en sages héros autrefois si fertile,
Qui fut des premiers Rois la terreur ou l'asyle,
Rome fut vertueuse & dompta l'Univers;
Mais l'Orgueil & le Luxe, enfans de la Victoire,
Du comble de la gloire,
L'ont mise dans les fers.

Quoi! verra-t-on toujours de ces tyrans serviles,
Oppresseurs insolens des veuves des pupilles,
Elever des Palais dans nos champs désolés
Verra-t-on cimenter leurs portiques durables,
Du sang des misérables,
Devant eux immolés?

Elevés dans le sein d'une infâme avarice,
Leurs enfans ont sucé le lait de l'injustice,

Et dans les Tribunaux vont juger les humains ;
Malheur à qui, fondé sur la faible innocence,
A mis son espérance
En leurs indignes mains.

Des Nobles cependant l'ambition captive ;
S'endort entre les bras de la molleſſe oiſive,
Et ne porte aux combats que des coups languiſſans ;
Ceſſez, abandonnez à des mains plus vaillantes,
Ces piques trop peſantes,
Pour vos bras impuiſſans.

Voyez cette Beauté ſous les yeux de ſa mere ;
Elle apprend en naiſſant l'art dangereux de plaire,
Et d'exciter en nous nos funeſtes penchans ;
Son enfance prévient le tems d'être coupable,
Le vice, trop aimable,
Inſtruit ſes premiers ans.

Bientôt bravant les yeux de l'époux qu'elle outrage,
Elle abandonne aux mains d'un Courtiſan volage,
De ſes trompeurs appas le charme empoiſonneur.
Que dis-je ? Cet époux à qui l'hymen la lie,
Trafiquant l'infamie,
La livre au deshonneur.

Ainſi, vous outragez les Dieux & la Nature !
Oh ! que ce n'était point de cette ſource impure,
Qu'on vit naître les Francs, des Scythes ſucceſſeurs,
Qui du char d'Attila détachant la fortune,
De la cauſe commune
Furent les défenſeurs.

Le Citoyen alors ſçavait porter les armes ;
Sa fidelle moitié, qui négligeait ſes charmes,

Pour ſon retour heureux préparait des lauriers,
Recevait dans ſes mains ſa cuiraſſe ſanglante,
Et ſa hache fumante
Du trépas des guerriers.

Au travail endurcis, leur ſuperbe courage,
Ne prodigua jamais un imbécille hommage
A de vaines Beautés, à leurs yeux, ſans appas;
Et d'un ſexe timide, & né pour la molleſſe,
Ils plaignaient la faibleſſe,
Et ne l'adoraient pas.

De ces ſauvages tems l'héroïque rudeſſe,
Leur dérobait encor la délicate adreſſe,
D'excuſer leurs forfaits par un ſubtil détour;
Jamais on n'entendit leur bouche peu ſincere
Donner à l'adultere
Le tendre nom d'amour.

Mais inſenſiblement l'adroite politeſſe,
Des cœurs efféminés ſouveraine maîtreſſe,
Corrompit de nos mœurs l'auſtere pureté;
Et du ſubtil menſonge empruntant l'artifice,
Bientôt à l'injuſtice
Donna l'air d'équité.

Le luxe à ſes côtés marche avec arrogance,
L'or qui naît ſous ſes pas s'écoule en ſa préſence,
Le fol Orgueil le ſuit, compagnon de l'Erreur;
Il ſappe des Etats la grandeur ſouveraine,
De leur chute certaine,
Brillant avant-coureur.

ÉPITRE

A MONSIEUR GÉNONVILLE.

AMI, que je chéris de cette amitié rare,
Dont Pylade a donné l'exemple à l'Univers,
Et dont Chaulieu chérit la Fare;
Vous, pour qui les tréſors d'Apollon ſont ouverts;
Vous dont les agrémens divers,
L'imagination féconde,
L'eſprit & l'enjouement, ſans vice & ſans travers,
Seraient chez nos neveux célébrés dans mes vers,
Si mes vers, comme vous, plaiſaient à tout le monde:
Votre Epître a charmé le Paſteur de Sully;
Il ſe connaît au bon, & par-tout il vous aime;
Votre Ecrit eſt par nous dignement accueilli,
Et vous ſerez reçu de même.

Il eſt beau, mon cher ami, de venir à la campagne, tandis que Plutus tourne toutes les têtes à la Ville. Etes-vous réellement devenus tous fous à Paris? Je n'entends parler que de millions; on dit que tout ce qui était à ſon aiſe eſt dans la miſere, & que tout ce qui était dans la mendicité, nage dans l'opulence. Eſt-ce une réalité? Eſt-ce une chimere? La moitié de la Nation a-t-elle trouvé la Pierre philoſophale dans les moulins à papier? *Law* eſt-il un Dieu, un Fripon, ou un Charlatan qui s'empoiſonne de la drogue qu'il diſtribue à tout le monde? Se contente-t-on de richeſſes ima-

ginaires ? C'eſt un cahos que je ne puis débrouiller, & auquel je m'imagine que vous n'entendez rien. Pour moi je ne me livre à d'autres chimeres qu'à celles de la Poëſie.

Avec l'Abbé Courtin je vis ici tranquille,
Sans aucun regret pour la Ville,
Où certain Ecoſſais malin,
Comme la vieille Sibylle,
Dont parle le bon Virgile,
Sur des feuillets volans écrit notre deſtin ;
Venez nous voir un beau matin,
Venez, aimable Génonville ;
Apollon, dans ces climats,
Vous prépare un riant aſyle :
Voyez qu'il vous tend les bras,
Et vous rit d'un air facile.
Deux J * * * en ce lieu,
Ouvriers de l'Evangile,
Viennent, de la part de Dieu,
Faire un voyage inutile.
Ils veulent nous prêcher demain ;
Mais pour nous défaire ſoudain
De ce couple de chatemites,
Il ne faudra, ſur leur chemin,
Que mettre un gros Saint Auguſtin ;
C'eſt le Ratelier des J * * *.

*ÉPITRE A MADAME DE**,

Sur le péril qu'elle avait couru en traverſant la Loire.

Sçavez-vous, belle Douairiere,
Ce que dans Sully l'on faiſait,
Lorſqu'Eole vous conduiſait
D'une ſi terrible maniere;
Certain malin eſprit riait,
Et pour vous déjà préparait
Une Epitaphe familiere,
Diſant qu'on vous repêcherait
Inceſſamment dans la riviere,
Cependant l'Eſpar, la Vrilliere,
Guiche, Sully, tout ſoupirait;
Rouſſi comme un Diable jurait,
Et l'Abbé Courtin qui pleurait,
En voyant votre heure derniere,
Adreſſait à Dieu ſa priere,
Et pour vous tout bas marmotait
Quelque Oraiſon de ſon Bréviaire,
Qu'alors, contre ſon ordinaire,
Dévotement il récitait,
Dont à peine il ſe ſouvenait,
Et que même il n'entendait guere.

* Cette Epître eſt fort différente ici des autres éditions.

Mais quel ſpectacle j'enviſage!
Les Amours qui, de tous côtés,
S'oppoſent à l'affreuſe rage
Des vents contre vous irrités;
Je les vois; ils ſont à la nage,
Et plongés juſqu'au cou dans l'eau,
Ils conduiſent votre bateau,
Et vous voilà ſur le rivage.
Daphné, ſongez à faire uſage
Des jours qu'Amour a conſervés.
C'eſt pour lui qu'il les a ſauvés:
En faut-il dire davantage?
Daignez pour moi vous employer
Près de ce Duc aimable & ſage,
Qui fit avec vous ce voyage,
Où vous penſâtes vous noyer,
Et que votre bonté l'engage
A conjurer un peu l'orage
Qui ſur moi gronde maintenant,
Et qu'enfin au Prince Régent
Il tienne à peu près ce langage:

Prince, dont la vertu va changer nos deſtins,
Toi, qui par tes bienfaits ſignales ta puiſſance,
Toi, qui fais ton plaiſir du bonheur des humains,
PHILIPPE, il eſt pourtant un malheureux en France.
Du Dieu des vers un fils infortuné,
Depuis un tems, fut par toi condamné
A fuir loin de ces bords qu'embellit ta préſence;
Songe que d'Apollon ſouvent les Favoris
D'un Prince aſſurent la mémoire;

PHILIPPE, quand tu les bannis,
Souviens-toi que tu te ravis
Autant de témoins de ta gloire.
Jadis le tendre Ovide eut un pareil deſtin;
Auguſte l'exila dans l'affreuſe Scythie.
Auguſte eſt un Héros; mais ce n'eſt pas enfin
Le plus bel endroit de ſa vie.
Grand Prince, puiſſes-tu devenir aujourd'hui,
Et plus clément qu'Auguſte, & plus heureux que lui.

VERS

Sur l'Election du Roi STANISLAS.

IL fallait un Monarque aux fiers Enfans du Nord,
Un peuple de Héros s'aſſemblait pour l'élire;
Mais l'Aigle de Ruſſie & celui de l'Empire
Menaçaient la Pologne & maîtriſaient le Sort:
De la France auſſi-tôt, ſon Trône & ſa Patrie,
La Vertu deſcendit aux champs de Varſovie:
Mars conduiſait ſes pas. Vienne en frémit d'effroi;
La Pologne à genoux courut la reconnaître.
Peuples nés, leur dit-elle, & pour Mars & pour moi,
De nos mains à jamais recevez votre Maître:
STANISLAS à l'inſtant vint, parut, & fut Roi.

ODE

ODE

Sur la conſtruction de l'Autel de Notre-Dame en 1714.

Du Roi des Rois la voix puiſſante,
S'eſt fait entendre dans ces lieux :
L'or brille, la toile eſt vivante,
Le marbre s'anime à mes yeux.
Prêtreſſes de ce Sanctuaire,
La Paix, la Piété ſincere,
La Foi, Souveraine des Rois,
Du Très-Haut Filles immortelles,
Raſſemblent en foule autour d'elles
Les Arts animés par leurs voix.

O Vierges, Compagnes des Juſtes,
Je vois deux Héros (1) proſternés,
Dépouiller leurs bandeaux auguſtes,
Par vos mains tant de fois ornés ;
Mais quelle puiſſance céleſte
Imprime ſur leur front modeſte
Cette ſuprême majeſté !
Terrible & ſacré caractere,
Dans qui l'œil étonné révere
Les traits de la Divinité.

(1) Les ſtatues de Louis XIII & de Louis XIV ſont aux deux côtés de l'Autel.

L'un voua ces pompeux portiques ;
Son fils vient de les élever.
O que de projets héroïques
Seul il eſt digne d'achever !
C'eſt lui, c'eſt ce Sage intrépide,
Qui triompha du Sort perfide,
Contre la Vertu conjuré,
Et de la Diſcorde étouffée,
Vient dreſſer un nouveau trophée (1)
Sur l'Autel qu'il a conſacré.

Telle autrefois la Cité ſainte
Vit le plus ſage des Mortels,
Du Dieu qu'enferme ſon enceinte,
Dreſſer les ſuperbes Autels.
Sa main redoutable & chérie,
Loin de ſa paiſible Patrie,
Ecartait les troubles affreux,
Et ſon autorité tranquille,
Sur un Peuple à lui ſeul docile,
Faiſait luire des jours heureux.

O toi, cher à notre mémoire,
Puiſque LOUIS te doit le jour,
Deſcends du pur ſein de la Gloire,
Des bons Rois immortel ſéjour ;
Reviens ſur ces rives illuſtres,
Où ton fils, depuis tant de luſtres,

(1) La Paix de l'Empereur faite dans le tems que le Chœur a été achevé.

Porte ton Sceptre dans ſes mains:
Reconnais-le aux vertus ſuprêmes,
Qui ceignent de cent diadêmes
Son front reſpectable aux humains.

Viens : l'Héréſie inſinuante,
Le Duel armé par l'Affront,
La Révolte pâle & ſanglante,
Ici ne levent plus leur front.
Tu vis leur cohorte effrénée,
De leur haleine empoiſonnée,
Souffler leur rage ſur les Lys :
Leurs dents, leurs fléches ſont briſées,
Et ſur leurs têtes écraſées
Marche ton invincible fils.

Viens ſous cette voûte nouvelle,
De l'Art ouvrage précieux.
Là, brûle allumé par ſon zele,
L'encens que tu promis aux Cieux ;
Offre au Dieu que ſon cœur révere,
Ses vœux ardens, ſa foi ſincere,
Humble tribut de piété.
Voilà les dons que tu demandes,
Grand Dieu ; ce ſont-là les offrandes
Que tu reçois dans ta bonté.

Les Rois ſont les vives images
Du Dieu qu'ils doivent honorer ;
Tous lui conſacrent des hommages,
Combien peu ſçavent l'adorer !
Dans une offrande faſtueuſe,
Souvent leur piété pompeuſe

Au Ciel eſt un objet d'horreur.
Sur l'Autel que l'Orgueil lui dreſſe,
Je vois une main vengereſſe
Tracer l'arrêt de ſa fureur (1).

Heureux le Roi que la Couronne
N'éblouit point de ſa ſplendeur ;
Qui, fidele au Roi qui la donne,
Oſe être humble dans ſa grandeur ;
Qui, donnant aux Rois des exemples,
Au Seigneur éleve des Temples,
Des aſyles aux malheureux ;
Dont la clairvoyante Juſtice
Démêle & confond l'artifice
De l'hypocrite ténébreux.

Aſſiſe avec lui ſur le Trône ;
La Sageſſe eſt ſon ferme appui ;
Si la fortune l'abandonne,
Le Seigneur eſt toujours à lui.
Ses vertus ſeront couronnées
D'une longue ſuite d'années,
Trop courte encore à nos ſouhaits ;
Et l'Abondance, dans ſes Villes,
Fera germer ſes dons fertiles,
Cueillis par les mains de la Paix.

(1) *Apparuerunt digiti quaſi hominis ſcribentis.*

RÉPONSE DE M. DE VOLTAIRE

A MONSIEUR DE XIMENEZ,

*Qui lui avait envoyé une Traduction de la ſeptieme Elégie d'*OVIDE.

LES perſonnes qui ont l'honneur de vous connaître, Monſieur, vous rendront la juſtice d'avouer que vous êtes plus fait pour traduire les amours fortunés d'Ovide, que ſes amours malheureux. Si d'ailleurs quelque Beauté avait à ſe plaindre de vous, elle ſerait diſcrette; & vous pourriez vous vanter de vos exploits ſans lui déplaire. Il y a de très-galans hommes qui ont perdu partie, revanche & le tout, ſans en rien dire. Vous n'êtes pas de ces gens-là; & je vous crois très-heureux au jeu. Pour moi qui ne joue point, je vous ſouhaite d'auſſi bonnes parties que vous avez fait de bons vers. Goûtez les plaiſirs, & chantez-les.

J'ai l'honneur d'être, &c.

RÉPONSE DE M. DE VOLTAIRE

A une Epître en Vers de M. DE XIMENEZ.

VOUS flattez trop ma vanité :
Cet art ſi ſéduiſant vous était inutile,
L'art des Vers ſuffiſait; & votre aimable ſtyle
M'a lui ſeul aſſez enchanté.

Votre âge quelquefois hazarde ſes prémices ;
En eſprit ainſi qu'en amour :
Le tems ouvre les yeux, & l'on condamne un jour
De ſes goûts paſſagers les premiers ſacrifices.
A la moins aimable Beauté,
Dans ſon beſoin d'aimer on prodigue ſon ame ;
On prête des appas à l'objet de ſa flamme ;
Et c'eſt ainſi que vous m'avez traité.
Ah ! ne me quittez point, ſéducteur que vous êtes ;
Ma Muſe a reçu vos ſermens.
Je ſens qu'elle eſt au rang de ces vieilles coquettes,
Qui penſent fixer leurs Amans.
J'ai l'honneur d'être, &c.

VERS A M. LOUIS RACINE,

Sur ſon Poëme de la GRACE.

CHER *Racine*, j'ai vû, dans tes Vers didactiques,
De ton *J*. . . . . les Leçons fanatiques.
Quelquefois je te loue, & ne te crois en rien ;
Si ton ſtyle me plaît, ton Dieu n'eſt pas le mien.
Tu t'en fais un Tyran, je veux qu'il ſoit mon Pere :
Ton hommage eſt forcé, le mien eſt volontaire.
De ſon ſang, mieux que toi, je reconnais le prix ;
Tu le ſers en Eſclave, & je le ſers en Fils.
Crois-moi, n'affecte plus une inutile audace :
Il faut comprendre Dieu pour comprendre ſa grace ;
Soumettons nos eſprits, ſoumettons-lui nos cœurs,
Et ſoyons des Chrétiens, & non pas des Docteurs.

VERS A M. DE VOLTAIRE,

PAR M. F** DE ROUEN.

Assis devant votre Pupitre,
Avec votre plume j'écris;
Cela semble d'abord un titre,
Pour façonner des vers polis:
Auſſi je voulais vous en faire,
Mais Apollon m'a reconnu.
J'ai beau vouloir vous contrefaire;
De lui je n'ai rien obtenu.
Je vois trop que c'eſt tems perdu
Et qu'il ne répond qu'à *Voltaire.*

RÉPONSE DE M. DE VOLTAIRE,

On m'a conté, l'on m'a menti peut-être,
Qu'Apelle un jour vint, entre cinq & ſix,
Confabuler chez ſon Ami *Zeuxis:*
Mais ne trouvant perſonne en ſon taudis,
Fit, ſans billet, ſa viſite connaître.
Sur un Tableau par *Zeuxis* commencé
Un ſimple trait fut hardiment tracé.
Zeuxis revint: puis en voyant paraître
Ce trait léger, & pourtant achevé,
Il reconnut ſon Maître & ſon Modéle.
Je ſuis *Zeuxis*: mais chez moi j'ai trouvé
Des traits formés par la main d'un *Apelle.*

VERS

A MADAME DE PRIE.

De Prie, objet aimable & rare assurément,
Que vous passez, d'un vol rapide,
Du grave à l'enjoué, du frivole au solide!
Que vous unissez plaisamment
L'esprit d'un Philosophe & celui d'un Enfant!
J'accepte les lauriers que votre main me donne;
Mais ne peut-on tenir de vous qu'une Couronne?
Vous connaissez *Alain*, ce Poëte fameux,
Qui s'endormit un jour au Palais de sa Reine?
Il en reçut un baiser amoureux;
Mais il dormoit, & la faveur fut vaine.
Vous me pourriez payer d'un prix plus doux;
Et si votre bouche vermeille
Doit quelque chose aux vers que je chante pour vous;
N'attendez pas que je sommeille.

A MONSIEUR **,

Qui présidait à une Fête.

Damon, aimé de tout le monde;
Vous enchantez également
Le Philosophe, l'Ignorant,
Le Galant, à perruque blonde;
Le Citoyen, le Courtisan,

En Apollon, vous êtes mon Confrere ;
Maître dans l'art d'aimer, bien plus dans l'art de plaire,
Vif ſans emportement, complaiſant ſans fadeur ;
Homme d'eſprit, ſans être Auteur.
Vous préſidez à cette fete,
Vous avez tout l'honneur de cette aimable jour ;
Mes lauriers étoient faits pour ceindre votre tête,
Mais vous n'en recevez que des mains de l'Amour.

VERS
POUR MADEMOISELLE SALLÉ.

De tous les cœurs & du ſien la maîtreſſe,
Elle allume des feux qui lui ſont inconnus :
De Diane c'eſt la Prêtreſſe,
Danſant ſous les traits de Vénus.

VERS AU ROI DE PRUSSE,
En lui renvoyant le Cordon de l'Ordre du Mérite & la Clef de Chambellan.

Je le reçus avec tendreſſe,
Je vous le rends avec douleur ;
Comme un Amant, dans ſa fureur,
Rend le portrait de ſa Maîtreſſe.

A MADAME DE**.

AINSI donc vous réuniſſez
Tous les Arts, tous les goûts, tous les talens de plaire;
* * *, vous embelliſſez
La Cour, le Parnaſſe & Cythere.
Charme de tous les cœurs, Tréſor d'un ſeul mortel,
Qu'un ſort ſi beau ſoit éternel.
Que vos jours précieux ſoient comptés par des fêtes,
Que de nouveaux ſuccès marquent ceux de * *.
Soyez tous deux ſans ennemis,
Et gardez tous deux vos conquêtes.

ÉPIGRAMME CONTRE D**.

DANC* ſi mépriſé jadis,
Fait voir aux pauvres de génie
Qu'on peut gagner l'Académie,
Comme on gagne le Paradis.

ÉPIGRAMME
CONTRE UN POETE.

CONNAISSEZ-VOUS certain Rimeur obſcur,
Sec & guindé, toujours froid, toujours dur,

Ayant la rage, & non l'art de médire,
Qui ne peut plaire & peut encor moins nuire;
Pour ſes méfaits dans la geole encagé,
A Saint Lazare, après ce fuſtigé,
Chaſſé, battu, déteſté pour ſes crimes,
Honni, berné, conſpué pour ſes rimes,
Cocu, content, parlant toujours de ſoi?
Chacun s'écrie, eh! c'eſt le Poëte R..

ÉPIGRAMME.

LA MUSE DE SAINT MICHEL.

NOTRE Monarque, après ſa maladie,
Etait, à Metz, attaqué d'inſomnie;
Ah! que de gens l'auraient guéri d'abord!
Le Poëte *R** dans Paris verſifie,
La Piéce arrive, on la lit, le ROI dort:
De Saint Michel la Muſe ſoit bénie.

FRAGMENT D'UNE ODE.

LOIN d'ici ce diſcours vulgaire,
Qui dit que l'eſprit dégénere,
Que tout change & que tout finit:
La Nature eſt inépuiſable,
Et le travail infatigable
Eſt le Dieu qui la rajeunit.

ÉPIGRAMME,

ADRESSÉE A L'ABBÉ DE CHAULIEU.

CHER Abbé, je vous remercie
Des Vers que vous m'avez prêtés,
A leurs ennuyeuſes beautés
J'ai reconnu l'A * * *.
La *Mothe* n'écrit pas fort bien.
Vos Vers m'ont ſervi d'antidote
Contre ce froid Rhétoricien;
Danchet écrit comme la *Mothe*,
Mais ſur-tout n'en dites rien.

VERS

A MADAME DU BOCCAGE,

Lors de ſon départ pour Rome.

ALLEZ au Capitole, allez, rapportez-nous
Les myrtes de Pétrarque & les lauriers du Taſſe:
Si tous deux revivaient, ils chanteraient pour vous;
Et voyant vos beaux yeux & votre Poëſie,
Tous deux mourraient à vos genoux
Ou d'amour ou de jalouſie.

LETTRE A M. DE C***,

SUR

LE TEMPLE DU GOUT.

MONSIEUR, vous avez vu, & vous pouvez rendre témoignage comment cette bagatelle fut conçue & exécutée. C'était une plaisanterie de Société. Vous y avez eu part comme un autre ; chacun fournissait ses idées ; & je n'ai gueres eu d'autre fonction que celle de les mettre par écrit.

M. de** disait que c'était dommage que Bayle eût enflé son Dictionnaire de plus de deux cens articles de Ministres & de Professeurs Luthériens ou Calvinistes ; qu'en cherchant l'article de *Céjar*, il n'avait rencontré que celui de *Jean Cejarius*, Professeur à Cologne ; & qu'au lieu de Scipion, il avait trouvé six grandes pages sur *Gerard Scioppius*. De-là on concluait, à la pluralité des voix, à réduire Bayle en un seul tome, dans la Bibliotheque du Temple du Goût.

Vous m'assuriez tous que vous aviez été assez ennuyés en lisant l'Histoire de l'Académie Française ; que vous vous intéressiez fort peu à tous les détails des ouvrages de *Balesdeus*, de *Porcheres*, de *Bardin*, de *Baudoin*, de *Faret*, de *Colletet*, & d'autres pareils grands hommes ; & je vous en crus sur votre parole. On ajoutait qu'il n'y a gueres aujourd'hui de femmes d'esprit qui n'écrive de meilleures Lettres que Voiture, on disait

que Saint-Evremont n'aurait jamais dû faire de vers, & qu'on ne devait pas imprimer toute sa prose. C'est le sentiment du Public éclairé ; & moi qui trouve toujours tous les livres trop longs, & sur-tout les miens, je reduisais aussitôt tous ces volumes à très-peu de pages.

Je n'étais en tout cela que le Sécretaire du Public : si ceux qui perdent leur cause se plaignent, ils ne doivent pas s'adresser à celui qui a écrit l'Arrêt.

Je sçais que des Politiques ont regardé cette innocente plaisanterie du Temple du Goût comme un grave attentat. Ils prétendent qu'il n'y a qu'un mal-intentionné qui puisse avancer, que le Château de Versailles n'a que sept croisées de face sur la cour, & soutenir que le Brun, qui était premier Peintre du Roi, a manqué de coloris.

Des Rigoristes disent, qu'il est impie de mettre des filles de l'Opéra, Lucrece & des Docteurs de Sorbonne dans le *Temple du Goût*.

Des Auteurs, auxquels on n'a point pensé, crient à la Satyre, & se plaignent que leurs défauts sont désignés, & leurs grandes beautés passées sous silence ; crime irrémissible qu'ils ne pardonneront de leur vie, & ils appellent le *Temple du Goût* un Libelle diffamatoire.

On ajoute qu'il est d'une ame noire, de ne louer personne sans un petit correctif ; & que dans cet ouvrage dangereux nous n'avons jamais manqué de faire quelque égratignure à ceux que nous avons caressés.

Je répondrai en deux mots à cette accusation : qui loue tout, n'est qu'un flatteur. Celui-là seul sçait louer, qui loue avec restriction.

Enſuite, pour mettre de l'ordre dans nos idées, comme il convient dans ce ſiécle éclairé, je dirai qu'il faudrait un peu diſtinguer entre la *Critique*, la *Satyre* & le *Libelle*.

Dire que le *Traité des Etudes* eſt un Livre à jamais utile, & que par cette raiſon même il en faut retrancher quelques plaiſanteries, & quelques familiarités peu convenables à ce ſérieux ouvrage : dire que les *Mondes* eſt un Livre charmant & unique, & qu'on eſt fâché d'y trouver que *le jour eſt une Beauté blonde, & la nuit une Beauté brune*, & d'autres petites douceurs : voilà, je crois, de la critique.

Que Deſpréaux ait écrit :

. . . . Pour trouver un Auteur ſans défaut,
La raiſon dit Virgile, & la rime Quinaut.

C'eſt de la ſatyre, & de la ſatyre même aſſez injuſte en tout ſens, (avec le reſpect que je lui dois) ; car la rime de *défaut* n'eſt point aſſez belle pour rimer avec *Quinaut* ; & il eſt auſſi peu vrai de dire que Virgile eſt ſans défaut, que de dire que Quinaut eſt ſans naturel & ſans graces.

Les *Couplets* de *Rouſſeau*, le *Maſque de Laverne*, & telle autre horreur, certains ouvrages de *Gacon* ; voilà ce qui s'appelle un *Libelle diffamatoire*.

Tous les honnêtes gens qui penſent, ſont *critiques* ; les malins ſont *ſatyriques* ; les pervers font des *Libelles* : & ceux qui ont fait, avec moi, le Temple du Goût, ne ſont aſſurément ni malins, ni méchans.

Enfin, voilà ce qui nous amuſa pendant plus de

quinze jours. Les idées se succédaient les unes aux autres; on changeait tous les soirs quelque chose, & cela a produit sept ou huit *Temples du Goût*, absolument différens.

Un jour nous y mettions les Etrangers; le lendemain nous n'admettions que les Français. Les Maffei, les Popes, les Bononcini ont perdu à cela plus de cinquante vers, qui ne sont pas fort à regretter. Quoi qu'il en soit, cette plaisanterie n'était point du tout faite pour être publique.

Une des plus mauvaises & des plus infidelles copies d'un des plus négligés brouillons de cette bagatelle, ayant couru dans le monde, a été imprimée sans mon aveu; & celui qui l'a donnée, quel qu'il soit, a très-grand tort.

Peut-être fait-on plus mal encore de donner cette nouvelle édition: il ne faut jamais prendre le Public pour le confident de ses amusemens; mais la sottise est faite, & c'est un de ces cas où l'on ne peut faire que des fautes.

Voici donc une faute nouvelle; & le Public aura cette petite esquisse (si cela même peut en mériter le nom) telle qu'elle a été faite dans une société où l'on sçavait s'amuser sans la ressource du jeu, où l'on cultivait les Belles Lettres sans esprit de parti, où l'on aimait la vérité plus que la satyre, & où l'on sçavait louer sans flatterie.

S'il avait été question de faire un Traité du Goût, on aurait prié les *de Côtes* & les *Beaufrancs* de parler d'Architecture, les *Coypels* de définir leur Art avec esprit, les *Destouches* de dire quelles sont les graces de la Musique, les *Crébillons* de peindre la terreur qui doit animer le Théâtre: pour peu

que

que chacun d'eux eût voulu dire ce qu'il ſçait, cela auroit fait un gros *in-folio ;* mais on s'eſt contenté de mettre en général les ſentimens du Public, dans un petit Ecrit ſans conſéquence, & je me ſuis chargé uniquement de tenir la plume.

Il me reſte à dire un mot ſur notre jeune Nobleſſe qui employe l'heureux loiſir de la paix à cultiver les Lettres & les Arts; bien différente en cela des auguſtes Viſigoths leurs ancêtres, qui ne ſçavaient pas ſigner leurs noms. S'il y a encore dans notre Nation ſi polie, quelques barbares & quelques mauvais plaiſans qui oſent déſapprouver des occupations ſi eſtimables, on peut aſſurer qu'ils en feraient autant, s'ils le pouvaient. Je ſuis très-perſuadé que, quand un homme ne cultive point un talent, c'eſt qu'il ne l'a pas; qu'il n'y a perſonne qui ne fît des vers, s'il était né Poëte; & de la muſique, s'il était né Muſicien.

Il faut ſeulement que les graves Critiques, aux yeux deſquels il n'y a d'amuſement honorable dans le monde que le Lanſquenet & le Biribi, ſçachent que les Courtiſans de Louis XIV, au retour de la conquête de Hollande en 1672, danſerent à Paris ſur le Théâtre de *Lully*, dans le jeu de paume de *Belleaire*, avec les Danſeurs de l'Opéra, & que l'on n'oſa pas en murmurer. A plus forte raiſon doit-on, je crois, pardonner à la Jeuneſſe d'avoir eu de l'eſprit dans un âge où l'on ne connaiſſait que la débauche.

Omne tulit punctum qui miſcuit utile dulci.

Je ſuis, &c.

PRINCIPALES VARIANTES
DU
TEMPLE DU GOUT.

Il est bon (1) que vous observiez de près un Dieu que vous voulez servir.

Vous l'avez pris pour votre Maître:
Il l'est, ou du moins le doit être;
Mais vous l'encensez de trop loin,
Et nous allons prendre le soin
De vous le faire mieux connaître.

Je remerciai son Eminence de sa bonté, & je lui dis : Monseigneur, je suis extrêmement indiscret; si vous me menez avec vous, je m'en vanterai à tout le monde:

Et, si dans son malin vouloir,
Quelque Critique veut sçavoir
En quels lieux, en quel coin du Monde,
Est bâti ce divin manoir,
Que faudra-t-il que je réponde?

Le Cardinal me répliqua que le Temple était dans le pays des Beaux-Arts, qu'il voulait absolument que je l'y suivisse, & que je fisse ma rela-

(1) C'est le Cardinal de Polignac qui adresse la parole à M. de Voltaire.

tion avec sincérité ; que s'il arrivait qu'on se moquât un peu de moi, il n'y aurait pas grand mal à cela, & que je le rendrais bien, si je voulais. J'obéis, & nous partîmes.

II.

On repoussait plus fierement ces hommes injustes & dangereux, ces ennemis de tout mérite, qui haïssent sincerement ce qui réussit, de quelque nature qu'il puisse être. Leurs bouches distillent la médisance & la calomnie (1). Ils disent que *Télémaque* est un Libelle contre Louis XIV, & *Esther* une satyre contre le Ministere : ils donnent de nouvelles clefs de la Bruyere ; ils infectent tout ce qu'ils touchent.

III.

Ah ! bon Dieu ! s'écria la Critique (2), quel horrible jargon ! Elle fit ouvrir la porte pour voir l'animal qui avait un cri si singulier. Quel fut son étonnement, quand tout le monde lui dit que c'était Rousseau ! Elle lui ferma la porte au plus vîte. Le Rimeur désespéré lui criait dans son style Marotique :

Eh ! montrez-vous un peu moins difficile ;
J'ai, près de vous, mérité d'être admis.
Reconnaissez mon humeur & mon style ;
Voici des vers contre tous mes amis.

(1) On a fait réellement ces reproches à *Fénelon* & à *Racine*, dans de misérables Libelles que personne ne lit plus aujourd'hui, & auxquels la malignité donna de la vogue dans leur tems.

(2) Brekekeke, koax, koax, koax, koax. Vers de Rousseau.

O vous, Critique ! ô vous, Déeſſe utile !
C'était par vous que j'étais inſpiré.
En tout pays, en tout tems abhorré,
Je n'ai que vous déſormais pour aſyle.

A ces paroles, la Critique fit ouvrir le Temple, parut d'un air de Juge, & parla ainſi au Cynique :

Rouſſeau, tu m'as trop méconnue :
Jamais ma candeur ingénue
A tes écrits n'a préſidé.
Ne prétends pas qu'un Dieu t'inſpire,
Quand ton eſprit n'eſt poſſédé
Que du Démon de la Satyre.

IV.

Enfin, après ces retardemens agréables, au milieu des Beaux-Arts, des Muſes, des Plaiſirs mêmes, nous arrivâmes juſqu'à l'Autel & juſqu'au Trône du Dieu du Goût.

Je vis ce Dieu qu'en vain j'implore,
Ce Dieu charmant que l'on ignore,
Quand on cherche à le définir ;
Ce Dieu qu'on ne ſçait point ſervir,
Quand avec ſcrupule on l'adore.
Il ſe plaiſait à conſulter
Ces Graces, ſimples & naïves,
Dont la France doit ſe vanter ;
Ces Graces, piquantes & vives,
Que les Nations attentives
Voulurent ſouvent imiter ;

Qui de l'Art ne ſont point captives,
Qui régnaient jadis à la Cour,
Et que la Nature & l'Amour
Avaient fait naître ſur nos rives.
Il eſt toujours environné
De leur troupe aimable & légere:
C'eſt par leurs mains qu'il eſt orné,
C'eſt avec elles qu'il veut plaire.
. . . . . .
Sur ſon front régne la ſageſſe;
Son air eſt tendre, ingénieux:
Les Amours ont mis dans ſes yeux
Le ſentiment & la fineſſe.
Le *More* à ces Autels chantait,
Péliſſier près d'elle exprimait
De *Lully* toute la tendreſſe;
Légere & forte en ſa ſoupleſſe,
La vive *Camargo* (1) ſautait,
A ces ſons brillans d'allégreſſe,
Et de *Rebel* & de *Mouret*.
Le *Couvreur* (2), plus loin, récitait
Avec cette grace divine,
Dont autrefois elle ajoutait
De nouveaux charmes à *Racine*.

Colbert, l'amateur & le protecteur de tous les Arts, raſſemblait autour de lui les Connaiſſeurs,

(1) Mademoiſelle *Camargo*, la premiere qui ait danſé comme un homme.

(2) *Adrienne le Couvreur*, la meilleure Actrice qu'ait jamais eu, avant elle, la Comédie Françaiſe pour le Tragique, & la premiere qui ait introduit au Théâtre la déclamation naturelle.

Tous félicitaient le Cardinal de Polignac (1) sur ce Sallon de *Marius*, qu'il a déterré dans Rome, & dont il vient d'orner la France.

Colbert attachait souvent sa vûe sur cette belle façade du Louvre, dont Perrault & le Vau se disputent encore l'invention. Il soupirait de ce qu'un si beau monument périssait sans être achevé. Ah! disait-il, pourquoi a-t-on forcé la Nature pour faire du château de Versailles un favori sans mérite; tandis qu'on pourrait, en achevant le Louvre, égaler en bon goût Rome ancienne & moderne.

On voyait sur un autel le Plan du Luxembourg; de ce Portail si noble, auquel il manque une Place, une Eglise & des admirateurs; de cette Fontaine qui fut un chef-d'œuvre du goût dans un tems d'ignorance; de cet Arc de triomphe qu'on admirerait dans Rome, & auquel le nom vulgaire de la *Porte S. Denis* ôte tout son mérite auprès de la plûpart des Parisiens. Cependant le Dieu s'amusait à faire construire le modele d'un Palais parfait. Il joignait l'architecture du Palais de Maisons, au dedans de l'Hôtel de Lanoy, dont il a conseillé lui-même la situation, les proportions & les embellissemens au Maître aimable de cet Edifice, & auquel il ajoutait quelques commodités.

(1) M. de Polignac ayant conjecturé qu'un certain terrein de Rome avait été autrefois la maison de Marius, fit fouiller dans cet endroit. L'on trouva, à plusieurs pieds sous terre, un sallon entier, avec plusieurs statues très-bien conservées. Parmi ces statues, il y en a dix qui font une suite complette, & qui représentent Achille déguisé en fille à la Cour de Lycomede, & reconnu par l'artifice d'Ulysse. Cette collection est unique dans l'Europe, par la rareté & la beauté. *A la mort du Cardinal de Polignac, le Roi de Prusse en fit l'acquisition.*

Je demandais, tout bas, pourquoi il y a eu, à proportion, moins de bons Architectes en France que de bons Sculpteurs. Le Cardinal, qui connaît tous les Arts, daigna répondre ainſi : Premierement, les Sculpteurs & les Peintres ont toute la liberté de leur génie, au lieu que les Architectes ſont ſouvent gênés par le terrein, & encore plus par le caprice du Maître. En ſecond lieu, les Sculpteurs & les Peintres, faiſant beaucoup plus d'ouvrages, ont bien plus d'occaſion de ſe corriger. Cent Particuliers étaient en état d'employer le pinceau du *Pouſſin*, de *Jouvenet*, de *Santerre*, de *Boulogne*, de *Watau* ; & même aujourd'hui nos Peintres modernes travaillent preſque tous pour de ſimples Citoyens ; mais il faut être Roi ou Surintendant pour exercer le génie d'un *Manſard* ou d'un *Desbroſſes* : enfin, le ſuccès du Peintre eſt dans le deſſein de ſon tableau ; celui du Sculpteur eſt dans ſon modele en terre : le modele de l'Architecte, au contraire, eſt trompeur ; parce que le bâtiment, regardé enſuite à une plus grande diſtance, fait un effet tout différent, & que la perſpective aërienne en change les proportions ; en un mot, il en eſt ſouvent du plan en relief d'un édifice, comme de la plûpart des machines qui ne réuſſiſſent qu'en petit.

V.

On y examine ſi les Arts ſe plaiſent mieux dans une Monarchie que dans une République : ſi l'on peut ſe paſſer aujourd'hui du ſecours des Anciens : ſi les Livres ne ſont point trop multipliés : ſi la Comédie & la Tragédie ne ſont point épuiſées.

On examine quelle eſt la vraie différence entre l'homme de talent & l'homme d'eſprit, entre le Critique & le Satyrique, entre l'Imitateur & le Plagiaire.

VI.

Permettez que je continue mes petites obſervations, répondit le Pere Bouhours. Ce ſont les grands Hommes qu'il faut critiquer, de peur que les fautes qu'ils font contre les regles, ne ſervent de regles aux petits Ecrivains. Ce ſont les défauts du Pouſſin & de le Sueur qu'il faut relever, & non ceux de Rouet & de Vignon; & dès que votre *Anti-Lucrece* ſera imprimé, ſoyez ſûr de ma critique.

Eh! bien, examinez, vétillez, tant qu'il vous plaira, dit en paſſant un jeune Duc qui revenait du Sermon de Ninon, & qui en paraiſſait tout pénétré: pour moi, je n'ai pas la force de rien cenſurer d'aujourd'hui.

Cet homme que Ninon avait rendu ſi indulgent,

C'eſt lui qui d'un eſprit vif, aimable & facile,
D'un vol toujours brillant, ſçut paſſer, tour à tour,
Du Temple des Beaux-Arts au Temple de l'Amour;
Mais qui fut plus content de ce dernier aſyle,
Des mains des Graces préſenté,
En Allemagne, en Italie,
Il charma l'Europe adoucie,
Dont ſon oncle fut redouté.

Il eſt même encore mieux reçu dans le Temple du Goût, que cet oncle ſi vanté, qui rétablit les

Beaux-Arts en France de la même main dont il abaiſſa ou perdit tous ſes ennemis. Ce terrible Miniſtre, craint, haï, envié, admiré à l'excès de toutes les Cours & de la ſienne, eſt redouté juſques dans le Temple du Goût, dont il eſt le Reſtaurateur. On craint à tout moment qu'il ne lui prenne fantaiſie d'y faire entrer *Chapelain*, *Colletet*, *Faret* & *Deſmarets*, avec leſquels il faiſait autrefois de méchans vers.

Quand je vis que le Cardinal de Richelieu n'avait pas toutes les préférences, je m'écriai : C'eſt donc ici comme ailleurs, & l'inclination l'emporte par-tout ſur les bienfaits ! Alors j'entendis quelqu'un qui me dit :

Etablir, conſerver, mouvoir, arrêter tout,
Donner la paix au Monde, ou fixer la Victoire ;
C'eſt ce qui m'a conduit au Temple de la Gloire,
Bien plutôt qu'au Temple du Goût.

VII.

Braſſac, ſois toujours mon ſoutien,
Sous tes doigts j'accordai ta lyre ;
De l'Amour tu chantes l'Empire,
Et tu compoſes dans le mien.

Caylus, tous les Arts te chériſſent ;
Je conduis tes brillans deſſeins,
Et les Raphaëls s'applaudiſſent
De ſe voir gravés par tes mains.

AUTRES VARIANTES,

Tirées de l'Edition de 1753.

I.

Et cependant un fripon de Libraire,
Des beaux Esprits écumeur mercénaire,
Vendeur adroit de sottise & de vent,
En souriant d'une mine matoise,
Lui mesurait des Livres à la toise;
Car Monseigneur est sur-tout fort sçavant.

II.

Là ne sont point reçus les petits Maîtres, qui assistent à un spectacle sans l'entendre, ou qui n'écoutent les meilleures choses que pour en faire de froides railleries. Bien des gens qui ont brillé dans de petites sociétés, qui ont regné chez certaines femmes, & qui se sont fait appeller grands hommes, sont tout surpris d'être refusés : ils restent à la porte & adressent en vain leurs plaintes à quelques Seigneurs, ou soi disant tels, ennemis jurés du vrai mérite qui les néglige, & protecteurs ardens des Esprits médiocres dont ils sont encensés. On repousse aussi très-rudement tous ces petits Satyriques obscurs qui, dans la démangeaison de se faire connaître, insultent les Auteurs connus; qui font secrettement une mauvaise critique d'un bon ouvrage; petits Insectes dont on ne soupçonne l'existence, que par les efforts qu'ils font pour pi-

quer. Heureux encore les véritables gens de Lettres, s'ils n'avaient pour ennemis que cette engeance : mais à la honte de la Littérature & de l'humanité, il y a des gens qui s'animent d'une vraie fureur contre tout mérite qui réussit ; qui s'acharnent à le décrier & à le perdre, qui vont dans les lieux publics, dans les maisons des Particuliers, dans les Palais des Princes, semer les rumeurs les plus fausses avec l'air de vérité, calomniateurs de profession, monstres ennemis des Arts & de la Société. Ces lâches persécuteurs s'enfuirent en voyant paraître le Cardinal de *Polignac* & l'Abbé de *Rothelin* : ils n'ont jamais pû avoir accès auprès de ces deux hommes ; ils ont pour eux cette haine timide que les cœurs corrompus ont pour les cœurs droits & pour les Esprits justes.

III.

Rousseau parut en revenant d'Allemagne ; il avait été autrefois dans le Temple : mais quand il y voulut rentrer :

Il eut beau tristement redire
Ses vers durement façonnés,
Hérissés de traits de satyre,
On lui ferma la porte au nez.

IV.

Rousseau se fâcha d'autant plus que cette Déesse avait raison (1) : elle lui disait des vérités ; il répondit par des injures, & lui cria :

(1) La Critique.

Ah ! je connais votre cœur équivoque,
Reſpect le cabre, Amour ne l'adoucit,
Et reſſemblez à l'œuf cuit dans ſa coque,
Plus on l'échauffe & plus il ſe durcit.

Il vomit pluſieurs de ſes nouvelles Epigrammes qui ſont toutes dans ce goût. *La Mothe* les entendit, il en rit, mais point trop fort & avec diſcretion. *Rouſſeau* furieux lui reprocha à ſon tour tous les mauvais vers que cet Académicien avait faits en ſa vie, & cette diſpute aurait duré long-tems entre eux, ſi la Critique ne leur avait impoſé ſilence & ne leur avait dit : Ecoutez, vous *la Mothe*, brûlez votre Iliade, vos Tragédies, & toutes vos dernieres Odes, les trois quarts de vos Fables & de vos Opera, prenez à la main vos premieres Odes, quelques morceaux de proſe dans leſquels vous avez preſque toujours raiſon, hors quand vous parlez de vous & de vos vers. Je vous demande ſurtout une demi-douzaine de vos Fables, l'*Europe Galante*, avec cela entrez hardiment.

Vous, *Rouſſeau*, brulez vos Opera, vos Comédies, vos dernieres Allégories, Odes, Epigrammes Germaniques, Ballades, Sonnets; jurez de ne plus écrire & venez vous mettre au-deſſus de *la Motte* en qualité de Verſificateur, mais toutes les fois qu'il s'agira d'eſprit & de raiſonnement, vous vous placerez fort au-deſſous de lui. *La Mothe* fit la révérence, *Rouſſeau* tourna la bouche, & tous deux entrerent à ces conditions.

V.

A l'égard de *Lucrece*, il fut embarraſſé en voyant ſon ennemi; il le regarda d'un œil un peu fâché,

ſur-tout quand il vit combien il eſt aimable, & comme il paraît fait pour avoir raiſon.

Son Rival charmant lui parla
Avec ſa grace naturelle,
Et cependant il y mêla
Un peu de Catholique zele.
Çà, dit-il, puiſque vous voilà,
L'ame a bien l'air d'être immortelle:
Que répondez-vous à cela ?
Ah ! laiſſons ces diſputes-là,
Dit le vieux Chantre d'*Epicure*,
J'ai fort mal connu la Nature:
Mais ne me pouſſez point à bout,
Que votre Muſe me pardonne ;
Vous êtes chez le Dieu du goût,
Non ſur les bancs de la Sorbonne.

Ces Meſſieurs n'argumenterent donc point, & épargnerent une diſpute aux gens de goût qui n'aiment pas volontiers l'argument.

Lucrece recita ſeulement quelques-uns de ſes beaux vers qui ne prouvent rien : le Cardinal dit auſſi des ſiens ; ce qui lui arrive trop rarement à Paris : on leur applaudit également à tous deux. De rapporter ce qui fut dit à cette occaſion par les Grecs & les Latins qui étaient là & qui les entendaient, cela ſerait beaucoup trop long : il n'eſt ici queſtion que des Français.

V I.

Mais malgré l'auſtere ſageſſe
De la Morale qu'il prêchait (1),

(1) ROLLIN.

Peliſſier en ces lieux chantait ;
Et cependant avec molleſſe,
Sallé le Temple parcourait
D'un pas guidé par la juſteſſe.

VII.

C'eſt ce Dieu qu'implore & révere
Toute la Troupe des Acteurs,
Qui repréſentent ſur la terre ;
Et ceux qui viennent dans la Chaire
Endormir leurs *chers Auditeurs*,
Et ceux qui livrent les Auteurs
Aux ſifflets bruyans du Parterre.
C'eſt-là que je vous vis, aimable *le Couvreur*,
Vous, fille de l'Amour, fille de Melpomene,
Vous dont le ſouvenir regne encor ſur la Scene,
Et dans tous les eſprits, & ſur-tout dans mon cœur.
Ah ! qu'en vous revoyant une volupté pure,
Un bonheur ſans mélange enivra tous mes ſens !
Qu'à vos pieds, en ces lieux, je fis fumer d'encens !

Mes deux Guides diſaient qu'ils ne pouvaient en conſcience donner à une Actrice le même encens que moi ; mais ils avaient trop de juſtice pour me déſapprouver.

VIII.

Quelquefois même, on laiſſe parler long-tems la même perſonne ; mais ce cas arrive très-rarement : heureuſement pour moi, on ſe raſſemblait en ce moment autour de la fameuſe *Ninon Lenclos*.

Ninon, cet objet si vanté,
Qui si long-tems sçut faire usage
De son esprit, de sa beauté,
Et du talent d'être volage
Faisait alors, avec gaité,
A ce charmant Aréopage,
Un discours sur la volupté.
Dans cet art, elle était maitresse;
L'Auditoire était enchanté,
Et tout respirait la tendresse.
Mes deux Guides, en vérité,
Auraient volontiers écouté:
Mais, hélas! ils sont d'une espece
Qui leur ôte la liberté,
Et les condamne à la sagesse.

Ils me laisserent entendre le Sermon de *Ninon*. Je courus ensuite vers la *le Couvreur*, & mes Conducteurs s'amuserent à parler de Littérature avec quelques Jésuites qu'ils rencontrerent. Un Janséniste dira que les Jésuites se fourrent par-tout: mais la vérité est que, de tous les Religieux, les Jésuites sont ceux qui entendent le mieux les Belles-Lettres, & qu'ils ont toujours réussi dans l'éloquence & dans la Poësie. Le Dieu voit de très-bon œil beaucoup de ces Peres, mais à condition qu'ils ne diront plus tant de mal de *Despréaux*, & qu'ils avoueront que les Lettres Provinciales sont la plus ingénieuse, aussi-bien que la plus cruelle, &, en quelques endroits, la plus injuste Satyre qu'on ait jamais faite.

On se doute assez que les Bienfaiteurs du Temple y ont une place honorable: mais croirait-on,

que *Colbert* y eſt mieux traité que le Cardinal de *Richelieu*? C'eſt que *Colbert* protégea tous les beaux Arts ſans être jaloux des Artiſtes, & qu'il ne favoriſa que de grands hommes ; car il ſe dégoûta bien vîte de *Chapelain*, & encouragea *Deſpréaux*. Le Cardinal de *Richelieu* au contraire fut jaloux du grand *Corneille*, & au lieu de s'en tenir, comme il le devait, à protéger les beaux vers, il s'amuſa à en faire de mauvais avec *Chapelain*, *Deſmarets*, & *Colletet* (1). Je m'apperçus même que ce grand Miniſtre était moins gracieuſement accueilli par le Dieu du goût qu'un certain Duc ſon neveu, qui vient très-ſouvent dans le Temple. Les Connaiſſeurs en Belles-Lettres diſent pour raiſon :

Que dans ce charmant Sanctuaire,
L'honneur de protéger les beaux Arts qu'on chérit,
Mais auxquels on ne s'entend guere,
L'autorité du Miniſtere,

---

(1) Non-ſeulement le Cardinal de *Richelieu* fit quelquefois travailler *Chapelain* à des ouvrages de Théâtre : mais il s'appropria un mauvais Prologue de ce *Chapelain* : c'était le Prologue d'un très-ridicule Poëme Dramatique, intitulé : *les Thuilleries*. Ce Cardinal fit bâtir la Salle du Palais-Royal pour repréſenter la Tragédie de *Mirame*, dont il avait donné le ſujet, & dans laquelle il avait fait plus de cinq cens vers. Il ſe ſervait de *Deſmarets*, de *Colletet*, de *Faret*, pour compoſer des Tragédies, dont il leur donnait le plan. Il admit quelque-tems le grand *Corneille* dans cette Troupe ; mais le mérite de *Corneille* ſe trouva incompatible avec ces Poëtes, & il fut auſſi-tôt exclu. Ce Cardinal avait ſi peu de goût, qu'il récompenſa ces vers impertinens de *Colletet* :

La Canne s'humecter de la bourbe de l'eau,
D'une voix enrouée & d'un battement d'aîle,
Animer le Canard qui languit auprès d'elle.

Il voulait ſeulement, pour rendre ces vers parfaits, qu'on mît *barboter* au lieu d'*humecter*.

Les

L'éclat, l'intrigue & le crédit,
Ne ſçauraient égaler les charmes de l'eſprit,
Et le don fortuné de plaire.

Les connaiſſeurs en galanterie ajoutent que Son Eminence (1) fit jadis l'amour en vrai pédant, & que ſon neveu s'y prend d'une maniere aſſurément toute oppoſée. Il y a dans cette demeure bien des habitans qui, comme lui, n'ont fait aucun ouvrage :

Qui ſagement livrés aux douceurs du loiſir,
Ont paſſé de leurs jours les momens délectables,
A recevoir, à donner du plaiſir.
De chanter & d'écrire ils ont été capables :
Mais pour être en ce Temple & pour y réuſſir,
Qu'ont-ils fait ? Ils étaient aimables.

C'eſt entre ces voluptueux & les Artiſtes qu'on trouve le facile, le ſage, l'agréable *la Faye* : heureux qui pourrait, comme lui, paſſer les dernieres années de ſa vie, tantôt compoſant des Vers aiſés & pleins de grace, tantôt écoutant ceux des autres ſans envie & ſans mépris, ouvrant ſon Cabinet à tous les Arts, & ſa maiſon aux ſeuls hommes de bonne compagnie ! Combien de Particuliers dans Paris pourraient lui reſſembler dans l'uſage de leur fortune ? Mais le goût leur manque, ils jouiſſent inſipidement, ils ne ſçavent qu'être riches.

Devant le Dieu eſt un grand Autel, où les Muſes

(1) Le Cardinal de *Richelieu* fit ſoutenir des Theſes ſur l'*Amour* chez ſa niece la Ducheſſe d'*Aiguillon* : il y avait un Préſident, un Répondant & des Argumentans. Il y a, à Paris, une copie de ces Theſes chez un Curieux : ces Theſes ſont diviſées en pluſieurs poſitions, comme les Theſes de Collége ; la premiere poſition eſt, qu'*il ne faut point parler d'un véritable amour après ſa fin, parce qu'un véritable amour eſt ſans fin.*

viennent préſenter tour à tour des Livres, des deſſeins, & des ornemens de toute eſpece : on y voyait tous les Opera de *Lully*, & pluſieurs Opera de *Deſtouches* & de *Campra*. Le Dieu eût déſiré quelquefois, dans *Deſtouches*, une muſique plus forte; ſouvent, dans *Campra*, un récitatif mieux déclamé; & de tems en tems, dans *Lully*, quelques airs moins froids. Tantôt les Muſes, tantôt les *Peliſſiers* & les *le Mores* chantent ces Opera charmans. Le Temple réſonne de leurs voix touchantes : tout ce qui eſt dans ces beaux lieux applaudit par un léger murmure, plus flatteur que ne le ſeraient les acclamations emportées du Peuple. Les mauvais Auteurs & leurs amis prêtent l'oreille autour du Temple, entendent à peine quelques ſons & ſifflent pour ſe venger.

Le deſſein de Verſailles ſe trouve à la vérité ſur l'Autel : mais il eſt accompagné d'un arrêt du Dieu qui ordonne qu'on abatre au moins tout le côté de la cour, afin qu'on n'ait point à la fois en France un chef-d'œuvre de mauvais goût & de magnificence. Par le même arrêt, le Dieu ordonne que les grands morceaux d'Architecture très-déplacés & très-cachés dans les boſquets de Verſailles, ſoient tranſportés à Paris, pour orner des Edifices publics.

Une des choſes que le Dieu aime davantage, c'eſt un Recueil d'eſtampes d'après les plus grands Maîtres, entrepriſe utile au genre humain, qui multiplie à peu de frais le mérite des meilleurs Peintres, qui fait revivre à jamais dans tous les Cabinets de l'Europe, des beautés qui periraient ſans le ſecours de la gravure, & qui peut faire con-

naître toutes les Ecoles, à un homme qui n'aura jamais vû de Tableaux.

Crozat préside à ce dessein:
Il conduit le docte burin
De la Gravure scrupuleuse,
Qui, d'une main laborieuse,
Immortalise sur l'airain,
Du *Carache* la source heureuse;
Et la belle ame du *Poussin*.

Dans le tems que nous arrivâmes, le Dieu s'amusait à faire élever en relief le modele d'un Palais parfait; il joignait l'Architecture extérieure du Château de Maisons avec les dedans de l'Hôtel de Lassay, lequel par sa situation, ses proportions & ses embellissemens, est digne du maître aimable qui l'occupe, & qui lui-même a conduit l'ouvrage.

IX.

Ce qui me charmait davantage dans cette demeure délicieuse, c'était de voir avec quelle heureuse agilité l'esprit se promene sur differens plaisirs, en parcourant de suites les Arts, & caressant tant de beautés diverses.

On y passe facilement
De la Musique à la Peinture,
De la Physique au sentiment,
Du tragique au simple agrément,
De la Danse à l'Architecture.
Tel, Homere peignait ses Dieux;

Planant sur la terre & sur l'onde,
Et cent fois plus prompt que nos yeux,
S'élançant du centre des Cieux,
Jusqu'au bout de l'axe du Monde.

Aussi serais-je trop long, si je disais tout ce que je vis dans ce Temple. Grace au siecle de Louis XIV une foule de grands hommes en tout genre qui avaient honoré ce beau siecle, s'étaient rangés avec mes deux Guides autour du grand *Colbert*. Je n'ai exécuté, disait ce Ministre, que la moindre partie de ce que je méditais; j'aurais voulu que Louis XIV eût employé aux embellissemens nécessaires de sa Capitale, les trésors ensevelis dans Versailles, & prodigués pour forcer la nature: si j'avais vécu plus long-tems, Paris aurait pû surpasser Rome en magnificence & en bon goût, comme il le surpasse en grandeur: ceux qui viendront après moi, feront ce que j'ai seulement imaginé; alors le Royaume sera rempli des Monumens de tous les beaux Arts: déjà les grands chemins qui conduisent à la Capitale sont des promenades délicieuses, ombragées de grands arbres, l'espace de plusieurs milles, & ornées même de (1) Fontaines & de Statues. Un jour vous n'aurez plus de Temples Gothiques; les Salles (2) de vos Spectacles seront dignes des ou-

(1) Sur le chemin de Juvisi on a élevé deux Fontaines, dont l'eau retombe dans de grands bassins; des deux côtés du chemin sont deux morceaux de Sculpture; l'un est de *Coustou*, & est fort estimé: il est triste que son ouvrage ne soit pas de marbre, mais seulement de pierre.

(2) Les Salles de tous les Spectacles de Paris sont sans magnificence, sans goût, sans commodités, ingrates pour la voix, incommodes pour les Acteurs & pour les Spectateurs: ce n'est qu'en France qu'on a l'impertinente coutume de faire tenir debout la plus grande partie de l'Auditoire.

vrages immortels qu'on y repréſente ; de nouvelles Places & des Marchés publics conſtruits ſous des colonnades décoreront Paris comme l'ancienne Rome ; les eaux ſeront diſtribuées dans toutes les maiſons comme à Londres ; les Inſcriptions de *Santeuil* ne ſeront plus la ſeule choſe que l'on admirera dans vos Fontaines, la Sculpture étalera partout ſes beautés (1) durables ; & annoncera aux Etrangers la gloire de la Nation, le bonheur du Peuple, la ſageſſe & le goût de ſes Conducteurs : ainſi parlait ce grand Miniſtre.

Qui n'aurait applaudi ? quel cœur Français n'eût été ému à de tels diſcours ? On finit par donner de juſtes éloges, & par ſouhaiter un ſuccès heureux au grands deſſeins que le (2) Magiſtrat de la Ville de Paris a formés pour la décoration de cette Capitale.

Enfin, après une converſation utile, dans laquelle on louoit avec juſtice ce que nous avons, & dans laquelle on regrettait, avec non moins de

(1) C'était en effet le deſſein de ce grand homme : un de ſes projets était de faire une grande Place de l'Hôtel de Soiſſons : on aurait creuſé au milieu de la Place un vaſte baſſin, qu'on aurait rempli des eaux qu'il devait faire venir par de nouveaux aqueducs : du milieu de ce baſſin, entouré d'une baluſtrade de marbre, devait s'élever un Rocher, ſur lequel quatre Fleuves de marbre auraient répandu l'eau qui eût retombé en nappe dans le baſſin, & qui de-là ſe ſerait diſtribuée dans les maiſons des Citoyens. Le marbre deſtiné à cet incomparable monument était acheté ; mais ce deſſein fut oublié avec M. *Colbert*, qui mourut trop tôt pour la France.

(2) M. *Turgot*, Préſident au Parlement, Prevôt des Marchands, qui a déjà embelli cette Capitale, a fait marché avec des Entrepreneurs pour agrandir le Quai derriere le Palais, le continuer juſqu'au Pont de l'iſle, & joindre l'Iſle au reſte de la Ville par un beau Pont de pierre : il n'y a point de Citoyen dans Paris qui ne doive s'empreſſer à contribuer de tout ſon pouvoir à l'exécution de pareils deſſeins, qui ſervent à notre commodité, à nos plaiſirs & à notre gloire.

juſtice, ce que nous n'avons pas, il fallut ſe ſéparer ; J'entendis le Dieu qui diſait à ſes deux amis, en les embraſſant :

Adieu, mes plus chers favoris,
Par qui ma gloire eſt établie.
Tant que vous ſerez dans Paris,
Je n'ai pas peur que l'on m'oublie :
Mais prêchez, je vous en ſupplie,
Certains prétendus beaux Eſprits,
Qui du faux goût toujours épris,
Et toujours me faiſant inſulte,
Ont tout l'air d'avoir entrepris
De traiter mes loix & mon culte,
Comme l'on traite leurs écrits.

Il les pria de faire ſes complimens à un jeune Prince qu'il aime tendrement, & s'échauffant à ſon nom avec un peu d'enthouſiaſme, que ce Dieu ne dédaigne pas quelquefois, mais qu'il ſçait toujours modérer, il prononça ces vers avec vivacité :

Que toujours CLERMONT (1) s'illumine
Des vives clartés de ma loi ;
Lui, ſa ſœur, les Amours, & moi,
Nous ſommes de même origine.
CONTI, ſçachez, à votre tour,
Que vous êtes né pour me plaire,
Auſſi-bien qu'au Dieu de l'Amour,
J'aimai jadis votre grand-pere,

(1) M. le Comte de *Clermont*, Prince du Sang, a fondé, à l'âge de vingt ans, une Académie des Arts, compoſée de cent perſonnes qui s'aſſemblent chez lui, & il donne une protection marquée aux gens de Lettres. On ne ſçaurait trop propoſer un tel exemple aux jeunes Princes.

Il fut le charme de ma Cour:
De ce Héros ſuivez l'exemple,
Que vos beaux jours me ſoient ſoumis;
Croyez-moi, venez dans ce Temple,
Où peu de Princes ſont admis.
Vous, noble Jeuneſſe de France,
Secondez les chants des Beaux-Arts,
Tandis que les foudres de Mars
Se repoſent dans le ſilence:
Que, dans ces fortunés loiſirs,
L'eſprit & la délicateſſe,
Nouveaux guides de la Jeuneſſe,
Soient l'ame de tous vos plaiſirs.
Je vois Thalie & Melpomene (1)
Vous ſuivre en ſecret quelquefois,
Et quitter *Gauſſin* & *du Freſne*,
Pour venir entendre vos voix,
Et vous applaudir ſur la Scene.
Que des Muſes à vos genoux,
Les lauriers à jamais fleuriſſent;
Que ces arbres s'enorgueilliſſent
De ſe voir cultivés par vous.
Tranſportez le Pinde à Cythere:
Braſſac (2), chantez, gravez, *Cailus* (3);

(1) Il y a plus de vingt maiſons dans Paris dans leſquelles on repréſente des Tragédies & des Comédies: on a fait même beaucoup de Pieces nouvelles pour ces Sociétés particulières. On ne ſçaurait croire combien eſt utile cet amuſement, qui demande beaucoup de ſoin & d'attention: il forme le goût de la Jeuneſſe, il donne de la grace au corps & à l'eſprit, il contribue au talent de la parole, il retire les jeunes gens de la débauche, en les accoutumant aux plaiſirs purs de l'eſprit.

(2) M. le Chevalier de *Braſſac* non-ſeulement a le talent très-rare de faire la muſique d'un Opera, mais il a le courage de le faire jouer, & de donner cet exemple à la jeune Nobleſſe Françaiſe: il y a déjà long-

Ne craignez point, jeune *Surgere* (4),
D'employer des ſoins aſſidus
Aux beaux Vers que vous ſçavez faire ;
Et que tous les ſots confondus,
A la Cour & ſur la Frontiere,
Déſormais ne prétendent plus
Qu'on déroge & qu'on dégénere ;
En ſuivant Minerve & Phébus.

---

tems que les Italiens, qui ont été nos Maîtres en tout, ne rougiſſent pas de donner leurs ouvrages au Public. Le Marquis *Maffei* vient de rétablir la gloire du Théâtre Italien : le Baron d'*Aſtorga*, & le Prélat qui eſt aujourd'hui Archevêque de Piſe, ont fait pluſieurs Opera fort eſtimés.

(3) M. le Marquis de *Caylus* eſt célebre par ſon goût pour les Arts & par la faveur qu'il donne à tous les bons Artiſtes ; il grave lui-même, & met une expreſſion ſinguliere dans ſes deſſeins. Les cabinets des Curieux ſont pleins de ſes eſtampes. M. de *Saint-Maurice*, Officier des Gardes, grave auſſi & ſe ſert avec avantage du burin : il a fait une Eſtampe d'après *Le Nain*, qui eſt un chef-d'œuvre.

(4) M. de la *Rochefoucault*, Marquis de *Surgere*, a fait une Comédie, intitulée : l'*Ecole du Monde*. Cette Piece eſt, ſans contredit, bien écrite, & pleine de traits que le célebre Duc de la *Rochefoucault*, Auteur des *Maximes*, aurait approuvés.

AUTRES VARIANTES.

LA Critique m'apperçut. Ah ! ah ! me dit-elle, vous êtes bien hardi d'entrer. Je lui répondis humblement : Dangereuſe Déeſſe, je ne ſuis ici que parce que ces Meſſieurs l'ont voulu. Je n'aurais jamais oſé y venir ſeul. Je veux bien, dit-elle, vous y ſouffrir à leur conſideration ; mais tâchez de profiter de tout ce qui ſe fait ici.

Sur-tout gardez-vous bien de rire
Des Auteurs que vous avez vûs ;
Cent petits rivaux inconnus
Crieraient bientôt à la ſatyre.
Corrigez-vous, ſans les inſtruire ;
Donnez plus d'intrigue à Brutus,
Plus de vraiſemblance à Zaïre ;
Et, croyez-moi, n'oubliez plus
Que vous avez fait Artémire.

Je vis bien qu'elle en allait dire davantage ; elle me parlait déjà d'un certain Philoctete : je m'eſquivai, &c.

Fin des Variantes du Temple du Goût.

VARIANTES PRINCIPALES
DE PLUSIEURS
PIECES FUGITIVES.

PREMIER DISCOURS.

De l'Égalité des Conditions.

Ce ne fut qu'en 1738 que ce Diſcours parut la premiere fois imprimé à Paris, ainſi que le ſecond & le troiſieme, ſous le titre général d'*Epîtres ſur le Bonheur*. Le commencement du premier Diſcours a été pluſieurs fois refondu. Voici les différentes Leçons juſqu'à l'édition de 1757 excluſivement.

PREMIERE LEÇON.

Eh ! bien, jeune Hermotime, en Province élevé,
Avec un cœur tout neuf, à Paris arrivé,
Tu ne ſçais pas encor quel parti tu dois ſuivre :
Tu voudrais des leçons ſur le grand art de vivre ;
Il faut prendre un état ; incertain dans tes vœux,
Tu veux choiſir, dis-tu, le ſort le plus heureux :
Mais ce ſort quel eſt-il ? Tu ne ſçais : tu peux être
Magiſtrat, Financier, Courtiſan, Guerrier, Prêtre ;
Ton goût doit décider. Ce n'eſt pas ton emploi
Qui doit te rendre heureux : ce bonheur eſt dans toi.

Les Etats ſont égaux, mais les hommes différent :
Où l'imprudent périt, les habiles proſperent ;
Le bonheur eſt le port où tendent les humains,
Les écueils ſont fréquens, les vents ſont incertains ;
Le Ciel, pour aborder cette rive étrangere,
Accorde à tout mortel une barque légere.
Ainſi que les ſecours, les dangers ſont égaux.
Qu'importe quand l'orage a ſoulevé les flots,
Que ta Poupe ſoit peinte, & que ton mât déploye
Une voile de pourpre & des cables de ſoye ?
Le vent eſt ſans reſpect, il renverſe à la fois,
Les batteaux des Pêcheurs & les barques des Rois.
Si quelque heureux Pilote échappé de l'orage,
Près du port arrivé, gagne au moins le rivage,
Son vaiſſeau, plus heureux, n'était pas mieux conſtruit :
Mais le Pilote eſt ſage, & Dieu l'avait conduit.
Eh quoi ! me dites-vous, &c.

SECONDE LEÇON.

Ami, dont la vertu, toujours facile & pure,
A ſuivi par raiſon l'inſtinct de la Nature,
Qui ſçais à ton état conformer tes déſirs,
Satisfait ſans fortune, & ſage en tes plaiſirs ;
Heureux qui, comme toi, docile à ſon génie,
Dirige prudemment la courſe de ſa vie ;
Son cœur n'entend jamais la voix du repentir :
Enfermé dans ſa ſphere, il n'en veut point ſortir.
Les états ſont égaux, &c.

. . . . . .
. . . . . & des cables de ſoye.
L'art du Pilote eſt tout, & pour dompter les vents,
Il faut la main du Sage, & non des ornemens.
Eh ! quoi ! me dira-t-on, &c.

SUITE DU MÊME DISCOURS.

PREMIERE LEÇON.

Il ſerait beau vraiment que ſa triſte faveur
Eût au grade, en ce Monde, attaché le bonheur!
Jamais un Colonel n'aura donc l'imprudence
D'égaler en plaiſir un Maréchal de France!
L'Empereur eſt toujours, graces à ſes honneurs,
Plus fortuné lui ſeul, que les ſept Electeurs!
Et le cœur d'un Sujet ſe gardera bien d'être
Auſſi tendre, auſſi gai, que celui de ſon Maître!
Nous n'accuſons point Dieu de cette abſurdité:
Pour les cœurs qu'il a fait, il a trop de bonté.
Tous ſont heureux par lui, tous au moins peuvent l'être:
En leur donnant la vie, il leur doit le bien être;
Il veut, en les rangeant ſous différentes loix,
En faire autant d'heureux, non pas autant de Rois:
Le caſque, le mortier, la barette, la mitre,
A la félicité n'apportent aucun titre.
Et ce Bernard qu'on vante eſt heureux en effet,
Non par le bien qu'il a, mais par le bien qu'il fait.
On dit qu'avant la boëte, &c.

SECONDE LEÇON.

. . . . . .
. . . . . que les ſept Electeurs.
Et le Roi des Romains ſerait un téméraire,
De prétendre un moment au bonheur du Saint Pere!
Crois-moi, Dieu d'un autre œil voit les faibles humains,
Nés du même limon façonné par ſes mains;
Admirons de ſes dons le différent partage:
Chacun de ſes enfans reçut un héritage;

Le terrein le moins vaste a sa fécondité,
Et l'ingrat qui se plaint est seul déshérité.
Possédons sans fierté, subissons sans murmure
Le sort que nous a fait l'Auteur de la Nature ;
Dieu qui nous a rangés sous différentes Loix,
Peut faire autant d'heureux, non pas autant de Rois.
On dit qu'avant la boëte, &c.

SUITE.

PREMIERE LEÇON.

. . . . . L'Amour même l'appelle,
L'Amour ce Dieu des Cieux, cette flamme éternelle,
Qui peuple les forêts, les ondes & les airs,
Qui va d'un pôle à l'autre animer l'Univers.
Ses traits toujours lancés des mains de la Nature,
Souffrent les ornemens, mais plaisent sans parure :
Un éclat étranger est le fard du bonheur :
Tu n'en as pas besoin, tu peux donner ton cœur,
Sans tous ces riens brillans, ces nobles bagatelles,
Qu'Hébert vend à crédit pour tromper tant de belles.
L'Amour n'a pas toujours un tranquille destin,
Sous les lambris dorés & vernis par Martin.
L'Aigle fier & rapide, &c.
. . . . . tout homme a ses revers :
Concini moins altier, plus fidele à ses Maîtres,
N'aurait point de son sang appaisé nos ancêtres.
. . . . . , ... , ...
. . . . . où la félicité !
Où donc trouver, dis-tu, cet être si vanté,
Fugitif, inconnu, qu'on croit imaginaire ?
Où ? chez toi, dans ton cœur & dans ton caractere :

Quelque ſoit ton état, quelque ſoit ton deſtin,
Sois ſage, il te ſuffit, ton bonheur eſt certain.

Fin du premier Diſcours.

SECONDE LEÇON DE CETTE FIN.

Et vit dans les glaçons qu'ont durci les Hyvers :
Mortel, en quelque état que le Ciel t'ait fait naître,
Sois ſoumis, ſois content & rends grace à ton Maître.

SECOND DISCOURS.

De la Liberté.

LORSQU'UN de ces Eſprits. . . . . .

. . . . . .

Deſcendit juſqu'à moi de la voute des Cieux.
Ainſi le trait brillant du jour qui nous éclaire,
Part, arrive, illumine & couvre l'Hémiſphere ;
Il avait pris un corps, ainſi que l'un d'entre eux,
Que nos peres ont vu dans des jours ténébreux,
Sous les traits de Newton, ſous ceux de Galilée,
Apporter la lumiere à la terre aveuglée.
Écoute, me dit-il, &c.

. . . . . .

Caton fut ſans vertu, Catilina ſans vice.

. . . . . .

Et s'il a daigné dire à mes vœux empreſſés
Le ſecret d'être heureux, il en a dit aſſez.

Dans une ſeconde édition, on ne trouvait que quatre ou cinq vers de changés.

Ce don que ſa bonté te fit pour ton bonheur.

. . . . . .

Épargne à ta raiſon ces diſputes frivoles,
Ce poiſon de l'eſprit né du ſein des écoles.
Ferme en tes ſentimens, &c.

. . . . . .

Mes yeux d'un plus grand jour auraient été bleſſés;
Sois heureux, m'a-t-il dit, n'en eſt-ce pas aſſez?

TROISIEME DISCOURS.

Sur l'Envie.

. . . . . Il en eſt terraſſé.
Quelle était la raiſon du Magiſtrat perfide,
Qui voulait en exil envoyer Ariſtide?
Il fut dans ſon dépit contraint de l'avouer;
Je ſuis las, diſait-il, de l'entendre louer.
J'ai vu des Courtiſans, &c.

. . . . . .

Un petit monſtre noir, peint de rouge & de blanc,
Ne doit point cenſurer ou Vénus, ou Rohan.
Ta rivale eſt aimée; un bon couplet contre elle
Ne peut ni l'enlaidir, ni te rendre plus belle.
Par le fougueux Jurieu, &c.

. . . . . .

. . . . . Déteſtable en ſes mœurs
Médiſant acharné, quelle étrange manie,
Fait aboyer ta voix contre une Académie?
As-tu, vieux Candidat, chez les quarante élus,
Approché ſeulement de l'honneur d'un refus?
Hélas! quel eſt le fruit de tes cris imbecilles?
La Police eſt ſévere, on fouette les Zoiles.
Chacun avec mépris ſe détourne de toi,
Tout fuit juſqu'aux enfans, & l'on ſçait trop pourquoi.

Déteſtons, Hermotime, un ſi dangereux vice.
Oh ! qu'il nous faut chérir, &c.

. . . . . .

Voilà le vrai mérite : il ſe peint dans ces traits.
C'eſt ainſi qu'en ſon ame on conſerve la paix.
Qu'il eſt grand, &c.

QUATRIEME DISCOURS.

De la Modération.

Il ne parut à Paris qu'en 1739 : c'était alors une Epître adreſſée à M. *Helvétius*, Fermier Général, fils du premier Médecin de la Reine.

. . . . . .

Demandez-le à ce Dieu qui nous donna la vie.
Revole, Maupertuis, de ces déſerts glacés,
Où les rayons du jour ſont ſix mois éclipſés :
Apôtre de Newton, digne appui d'un tel Maître,
Né pour la vérité, viens la faire connaître.
Héros de la Phyſique, Argonautes nouveaux,
Qui franchiſſez les monts, qui traverſez les eaux,
Dont le travail immenſe & l'exacte meſure
De la terre étonnée ont fixé la figure,
Dévoilez ces reſſorts, &c.

. . . . . .

C'eſt du cœur des humains la grande paſſion :
On cherche à s'élever beaucoup plus qu'à s'inſtruire.
Vingt Sçavans qu'Apollon prenait ſoin de conduire,
De l'éclat des grandeurs n'ont pu ſe détromper :
Au Parnaſſe ils régnaient, la Cour les vit ramper.
La Cour eſt de Circé le Palais redoutable,
La Fortune y préſide, enchantereſſe aimable,

Qui

Qui, des mains des Plaisirs, préparant son poison,
Par un filtre invincible, assoupit la Raison.
Qui la voit est changé, c'est en vain qu'on la brave;
On est arrivé libre, on se retrouve esclave.
Le Guerrier tout couvert du sang des ennemis,
Le Magistrat austere, & le grossier Commis,
Et la Dévote adroite, & le Marquis volage,
Tout y cherche à l'envi l'argent & l'esclavage.
Laissons ces insensés, que leur espoir séduit,
Courir en malheureux au bonheur qui les fuit;
Mes vers ne peuvent rien contre tant de folie,
La seule adversité peut réformer leur vie.
Parlons de nos plaisirs, ce sujet plein d'appas,
Est bien moins dangereux & ne s'épuise pas;
De nos réflexions c'est la source féconde,
Il vaut mieux en parler que des Maîtres du Monde:
Que m'importe leur Trône, & quel suprême honneur,
Quel éclat peut valoir un sentiment du cœur?
Les plaisirs sont les fleurs, &c.

Dans une édition postérieure, on trouvait dans la tirade qui remplace celle qu'on vient de lire, les vers suivans, qui ont été retranchés.

Prodigue au fils d'Octave un encens mercenaire:
S'ils ont cherché la Cour, ils ont porté des fers;
Mais leur sagesse au moins les ont rendus légers:
Horace moderé vécut riche & tranquille.
Qui veut tout nobtient rien; le discret est l'habile.
O vous qui ramenez, &c.

. . . . . .

Ce cortége aujourd'hui l'accompagne ici bas.

Ne nous en plaignons point, imitons la nature;
Elle couvre nos champs de glace ou de verdure;
Tout renaît au Printemps, tout mûrit dans l'Eté,
Livrons-nous donc, comme elle, à la diverſité.
Climene a peu d'eſprit, elle eſt vive, légere.
Touché de ſes appas, vous avez ſçu lui plaire;
Vous penſez ſur la foi de vos emportemens,
De vos jours à ſes pieds couler tous les momens:
Mais bientôt de vos ſens vous voyez l'impoſture,
Ce feu follet s'éteint faute de nourriture;
Votre bonheur uſé, n'eſt qu'un dégoût affreux.
Et vous, &c.

Dans la ſeconde édition, on liſait les trois vers ſuivans, après celui-ci:

Je le dis aux Amans, je le répete aux Belles;
De l'uniformité l'importune langueur
Glace un cœur émouſſé par l'excès du bonheur:
D'un ſéducteur plaiſir redoutez l'impoſture.
Ce feu follet, &c.

CINQUIEME DISCOURS.

Sur la nature du Plaiſir.

A S. A. R. Mgr. le Prince Royal de Prusse.

. . . . . MINISTRES,
Pascal ſe crut parfait, alors qu'il n'aima rien.
. . . . . .
. . . . . Conſervez votre vie,
O moitié de notre être, amour-propre enchanteur,
Sans nous tyranniſer, regne dans notre cœur;

Pour aimer un autre homme, il faut s'aimer soi-même.
Que Dieu soit notre exemple, il nous chérit, il s'aime.
Nous nous aimons dans nous, &c.

. . . . . Et vous le détruisez.
Un Monarque de l'Inde honnête homme & peu sage,
Vers les rives du Gange, après un long orage,
Voyant de vingt vaisseaux les débris dispersés,
Des mâts demi-rompus & des morts entassés,
Fit fermer par pitié le port de son rivage,
Défendit que jamais par un profane usage,
Les pins de ses forêts façonnés en Vaisseaux,
Portassent sur les mers à des Peuples nouveaux,
Les fruits trop dangereux de l'humaine avarice.
Un Bonze l'applaudit, on vanta sa justice:
Mais bientôt triste Roi d'un Etat indigent,
Il se vit sans pouvoir, ainsi que sans argent.
Un voisin moins bigot, & bien plus sage Prince,
Conquit en peu de tems sa stérile Province;
Il rendit la mer libre, & l'Etat fut heureux;
Je suis loin d'en conclure, Orateur dangereux,
Qu'il faut, &c.

Voilà mes passions: vous qui les approuvez,
Vous, l'honneur de ces Arts par vos mains cultivés,
Vous, dont la passion nouvelle & généreuse
Est d'éclairer la terre & de la rendre heureuse,
Grand Prince, esprit sublime, heureux présent du Ciel,
Qui connait mieux que vous les dons de l'Eternel?
Aidez ma voix tremblante & ma lyre affoiblie,
A chanter le bonheur qu'il répand sur la vie.
Qu'un autre, en frémissant, craigne ses cruautés;
Un cœur aimé de vous, ne sent que ses bontés.

SIXIEME DISCOURS.

De la nature de l'Homme.

ANCIENNE LEÇON.

. . . . . AINSI que ſes plaiſirs.
Que Dieu ſeul a raiſon, ſans qu'il nous en informe.
Le Lettré convaincu de ſa ſottiſe énorme,
S'en retourne ici bas, &c.

SEPTIEME DISCOURS.

Sur la vraie Vertu.

. . . . . LA fin du Monde.
Je ſçais que ce ſaint œuvre a des charmes puiſſans:
Mais, dis-moi, n'as-tu point des devoirs plus preſſans?
D'où vient que ton ami languit dans la miſere?
Pourquoi lui refuſer le plus vil néceſſaire?
Chez toi, chez tes pareils, le ſeul riche eſt ſauvé,
Et le pauvre inutile eſt le ſeul réprouvé.
Ce Magiſtrat, &c.

. . . . . La vertu véritable.
Ce beau nom de vertu ſera-t-il accordé
Au mérite farouche, à l'art toujours fardé,
A l'indolent Germont, dont la pitié diſcrette,
Craint de parler pour moi, quand Séjan m'inquiette;
Au faible & doux Cyrus tout le jour occupé
Des propos d'un flatteur, & des ſoins d'un ſoupé?

Non, je donne ce titre au cœur tendre & ſublime,
Qui prévient les beſoins d'un ami qu'on opprime ;
Je le donne à *Normand*, je le donne à *Cochin*,
Dont l'éloquente voix protégea l'orphelin :
Non pas à toi *Griffon*, babillard mercénaire,
Qui prodiguant en vain ta vénale colere,
Et changeant un art noble en un lâche métier,
N'a fait qu'un plat Libelle, au lieu d'un Plaidoyer.
. . . . . .
Tendre & ſolide Ami, Bienfaiteur généreux,
Qui peut te refuſer le nom de vertueux ?
Jouis de ce grand titre, ô toi, dont la ſageſſe,
N'eſt point le fruit amer d'une auſtere rudeſſe ;
Toi qui, malgré l'éclat dont tu bleſſes les yeux,
Peux compter plus d'amis que tu n'as d'envieux ;
Certain Légiſlateur, &c.

FIN.

TABLE DES PIECES

Contenues dans ce Volume.

*De l'*Élégance, Page 1
*De l'*Éloquence, 5
*De l'*Esprit, 14
Sur le mot Facile, 22
Faction, *de ce qu'on entend par ce mot*, 24
Du terme Fantaisie, 25
Faste, *des différentes significations de ce mot*, 27
Faveur, *de ce qu'on entend par ce mot*, 28
Favori & Favorite, *de ce qu'on entend par ces mots*, 30
Sur la Fausseté, 31
Du terme Fécond, 32
Félicité, *des différens usages de ce terme*, 33
Du mot Fermeté, 35
Feu, *de ce qu'on entend par cette expression au moral*, 36
De la Fierté, 37
Sur le terme Figuré, 38
De la Finesse, *& des différentes significations de ce mot*, 41
Sur le mot Fleuri, 43
Du mot Faible, 45
Du terme Fornication, 47
Du mot Force, 48

FROID, *de ce qu'on entend par ce terme dans les Belles-Lettres & dans les Beaux-Arts*, 51
Du mot FRANCHISE, 53
Du mot FRANÇAIS, 54
Du mot GALANT, 65
Du mot GARANT, 67
DE LA GAZETTE, 69
Du GENRE DE STYLE, 73
Des GENS DE LETTRES, 76
Des mots GLOIRE & GLORIEUX, 79
Du GOUT, 81
Du mot GRACE, 87
Du mot GRACIEUX, 90
GRAND & GRANDEUR, *de ce qu'on entend par ces mots*, 91
Des mots GRAVE & GRAVITÉ, 95
La Voix du Sage & du Peuple, 97
Réscrit de l'Empereur de la Chine, 104
Lettre à M. Albergati Capacelli, Sénateur de Boulogne, sur plusieurs sujets différens, 108
Lettre à M. d'Arget, 124
Lettre à M. le Marquis d'Adhemar, 126
Lettre à M. l'Abbé de Voisenon, 128
Lettre au Sieur Jore, Libraire, 129
Lettre à M. de Maupertuis, 132
Lettre de M. de la Condamine à M. de Voltaire, 138
Réponse de M. de Voltaire au même, 139
Prologue à l'occasion du mariage de M. le Dauphin, 140
Lettres écrites en 1719, qui contiennent la critique de l'Œdipe de Sophocle, de celui de Corneille, & de celui de l'Auteur, 143 & suiv.
Lettre à M. l'Evêque d'Annecy, 192

Epitre à Madame Denis, sur l'Agriculture, 194
Vers à la Princesse Amélie de Prusse, 198
Lettres sur différens sujets, à Mrs les Auteurs du Parnasse, 199 & suiv.
Lettre à M. l'Abbé D. F. sur la Tragédie de la Mort de César, 210
Lettre à M. de la Roque, sur la Tragédie de Zaïre, 211
Lettre à M. l'Abbé P... sur les Elémens de Newton, 222
Lettre à M. T... sur l'Ouvrage de M. Dutot & sur celui de M. Melon, 231
Lettre à M. Koenig, 242
Remercîment sincere à un Homme charitable, 251
Epitre à M. de Saint-Lambert, 256
Epitre à Mademoiselle Sallé, 258
Imitation de l'Ode du R. P. le Jay, Jésuite, sur sainte Genevieve, 260
Lettres Italiennes à M. le Cardinal Q... 264 & suiv.
Préface de la Henriade, de l'édition de Londres, 1730, 267
Préface de l'édition de 1737, par M. Linant, 269
Lettre à l'Académie Française, 273
Réponse, 274
Autre Lettre à la même, 275
Extrait d'une Lettre sur le Poëme de la Pucelle, 276
Préface de l'Anti-Machiavel, 277
Pantaodaï, Etrennes à Mademoiselle Clairon, 281
Fragment d'une Lettre sur la considération qu'on doit aux Gens de Lettres, 286
Lettre à M. l'Abbé Dubos, de l'Académie Française, 291
Lettres à M. Brossette, 294 & suiv.

Lettre à M. C... Editeur des Œuvres de Rousseau, 1741, 298
Lettre sur l'Incendie de la Ville d'Altena, 300
Lettre à M. de la Marre, 303
Lettre au R. P. D..., 306
Réponse du R. P. D..., 315
Lettre au Traducteur d'un Poëme Latin sur le Printems, 316
Lettre à M. la Rocque, 319
Lettre à M. T..., 320
Le Préservatif, 323
Lettre à M. de la Faye, 345
Vers pour mettre au bas du portrait de Madame la Marquise du Châtelet, 348
Etrennes à la même, 349
Eloge historique de Madame la Marquise du Châtelet, pour être mis à la tête de sa traduction de Newton, ibid.
Vers sur la mort de Madame du Châtelet, 359
Sur le même sujet, ibid.
Apothéose de Mademoiselle le Couvreur, 361
Scene de la Tragédie d'Artémire, 363
Autre Fragment de la même Tragédie, 367
Vers à M. Sénac de Meilhan, 368
Epitre à M. Algaroti, 369
Epitre à M. le Maréchal de Richelieu dans l'Isle de Minorque, 370
Epitre à M. de Voltaire, en lui envoyant un Poëme sur la Grace, 372
Réponse de M. de Voltaire, 373
Epitre à M. l'Abbé de Rothelin, 374
Le Philosophe, à Madame la Marquise de T... 379
Vers sur un Dindon à l'ail, 381

Vers sur ce que l'Auteur occupait à Sceaux la chambre de M. de Saint-Aulaire, que Madame la Duchesse du Maine appellait son Berger, 382
Sur une maladie de Madame de P..., ibid.
Impromptu sur la maison de M. Gendron, 383
Madrigal, ibid.
Epitre à Mrs le Comte, le Chevalier & l'Abbé de Sade, 384
Portrait de M. de la Faye, 385
Madrigal à Madame la Princesse, ibid.
Epitre de M. Clement à M. de Voltaire, 386
Réponse du même, ibid.
Vers de M. de F. 387
Vers pour mettre au bas du portrait de M. de Maupertuis, ibid.
Madrigal, ibid.
A Madame de la P..., 388
A Madame la Comtesse de la N..., ibid.
A Madame D..., 389
Sur le Louvre, ibid.
A Madame D..., en lui envoyant la Henriade & l'Histoire de Charles XII, 390
A M. Nericault Destouches, Invitation à dîner, ibid.
Placet à Monseigneur le Régent, 391
Vers pour mettre au bas du portrait de M. de Bernouilli, 392
Vers pour mettre au bas du portrait de M. Leibnitz, ibid.
Vers à M. de Lanoue, Auteur de Mahomet II. ibid.
Epitre au Roi de Prusse, 393
Vers pour Mademoiselle de Charolois, 394
Inscription mise sur la nouvelle porte de Nevers, 395

Prologue à S. A. S. Madame la Duchesse du Maine, à une représentation de la Comédie de la Prude, 396
Vers envoyés à M. Silva, 399
Inscription pour l'Amour, ibid.
La Dispute, ibid.
Avantage de la Raison, 400
Au Roi de Prusse, ibid.
Madrigal, 401
Etrennes à feu M. le Dauphin, 402
Le Loup moraliste, 403
*Impromptu sur une Tabatiere confisquée,** ibid.
Le vrai Dieu, Ode, 405
Autre Ode, composée en 1713, 408
Epitre à M. de Genonville, 412
Epitre à Madame D..., sur le péril qu'elle avait couru en traversant la Loire, 414
Vers sur l'élection du Roi Stanislas, 416
Ode sur la construction de l'Autel de Notre-Dame, en 1714, 417
Réponse de M. de Voltaire à M. de Ximenez, qui lui avoit envoyé une traduction de la septieme Elégie d'Ovide, 421
Réponse de M. de Voltaire à une Epitre en vers de M. de Ximenez, ibid.
Vers à M. de Voltaire, par M. Formont de Rouen, 423
Réponse de M. de Voltaire, ibid.
Vers à Madame de Prie, 424
*A Monsieur **, qui présidait à une Fête,* ibid.
Vers pour Mademoiselle Sallé, 425

* L'Auteur était au College, & n'avait que douze ans lorsqu'il fit cette Piece.

Vers au Roi de Prusse, ibid.
A Madame De.., 426
Epigramme contre D.., ibid.
Epigramme contre un Poëte, 426
Epigramme, la Muse de S. Michel, 427
Fragment d'une Ode, ibid.
Epigramme adressée à l'Abbé de Chaulieu, 428
Vers à Madame du Bocage, ibid.
Lettre à M. de C., sur le Temple du Goût, 429 & suiv.
Variantes sur le Temple du Goût, 457

VARIANTES DE PLUSIEURS PIECES FUGITIVES.

PREMIER DISCOURS. *De l'Egalité des Conditions*, 458
II. DISCOURS. *De la Liberté*, 462
III. DISCOURS. *Sur l'Envie*, 463
IV. DISCOURS. *De la Modération*, 464
V. DISCOURS. *Sur la nature du Plaisir*, 466
VI. DISCOURS. *De la nature de l'Homme*, 468
VII. DISCOURS. *Sur la vraie Vertu*, ibid.

Fin de la Table.

844133

Librairie P.-M. Gason
2-5-1985
[ZAH.]